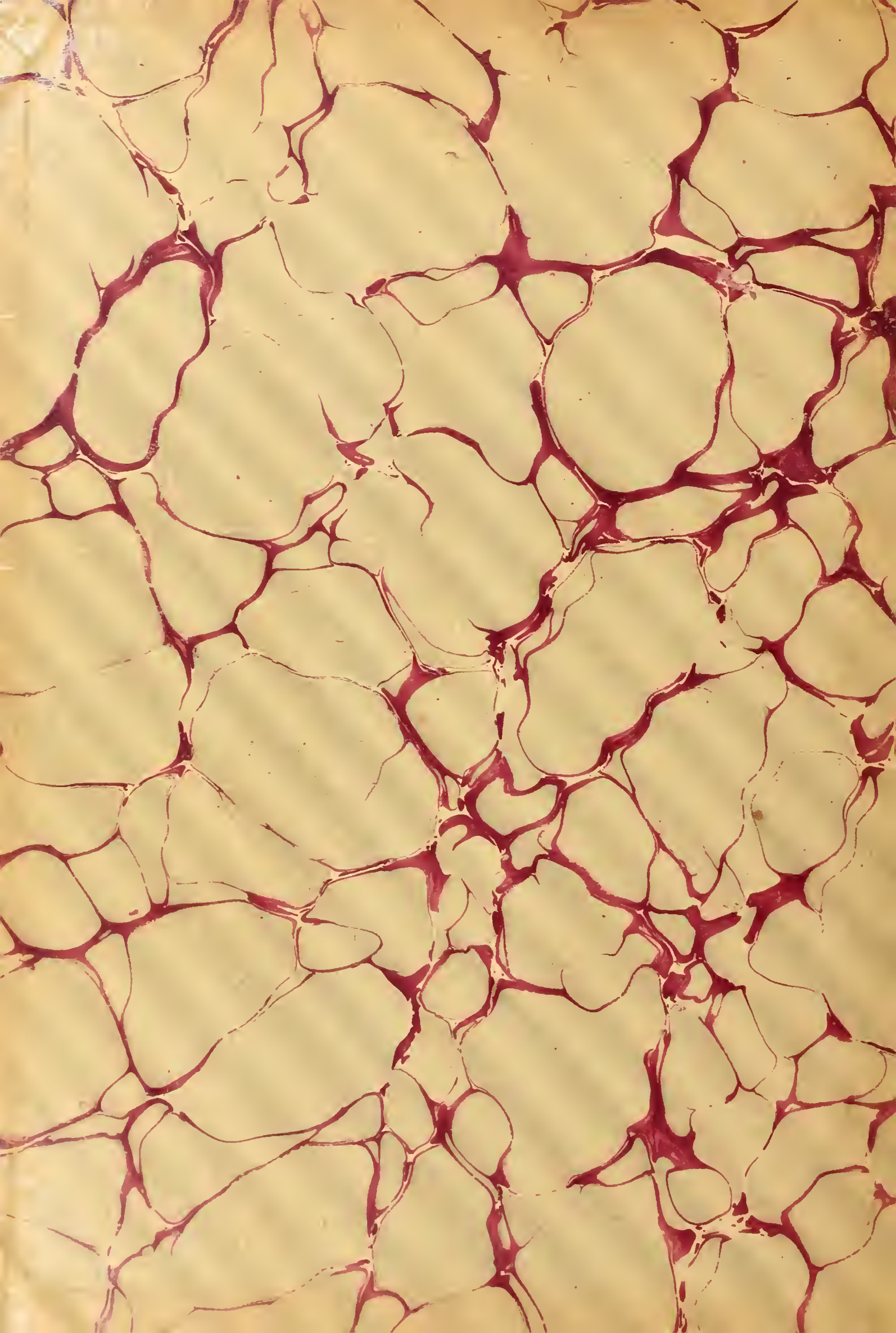
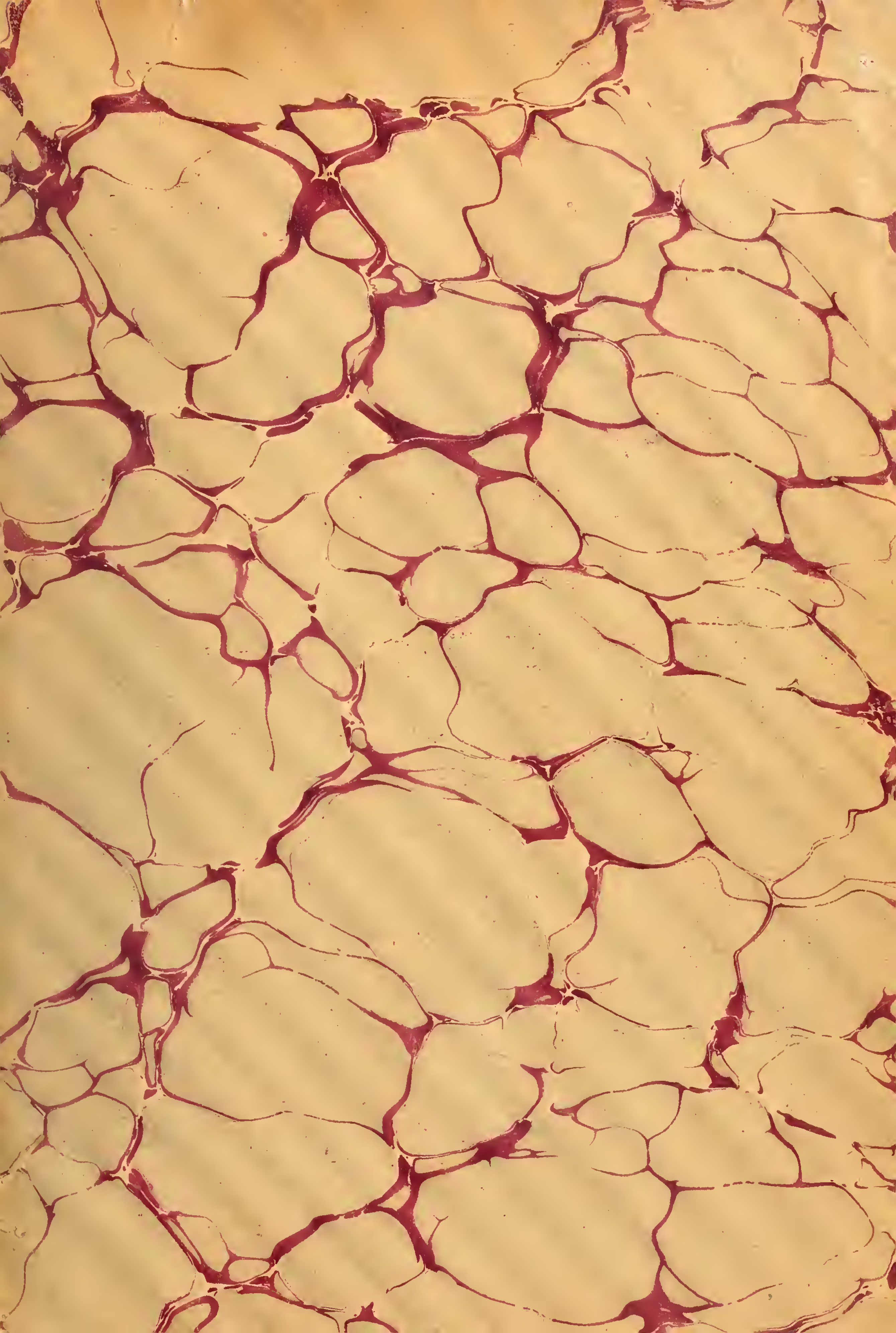




LES TROIS
MOUSQUETAIRES

DEUXIEME PARTIE



Athos, pareil au spectre de la vengeance, sauta dans la chambre.

LES TROIS
MOUSQUETAIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉS PAR J.-A. BEAUCÉ, F. PHILIPPOTEAUX, ETC.

DEUXIEME PARTIE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

IMPRIMERIE DE CHOISY-LE-ROI

LES

TROIS MOUSQUETAIRES

DEUXIÈME PARTIE



CHAPITRE PREMIER.

COMMENT, SANS SE DÉRANGER, ATHOS TROUVA SON ÉQUIPEMENT.

D'Artagnan était tellement bouleversé, que, sans s'inquiéter de ce que devenait Ketty, il traversa la moitié de Paris tout courant et ne s'arrêta que devant la porte d'Athos.

L'égarement de son esprit, la terreur qui l'éperonnait, le cri de quelques patrouilles qui se mirent à sa poursuite, ne firent que précipiter encore sa course.

Il traversa la cour, monta les deux étages d'Athos et frappa à la porte à tout rompre.

Grimaud vint ouvrir les yeux bouffis de sommeil.

D'Artagnan s'élança avec tant de force dans l'antichambre, qu'il faillit le culbuter en entrant.

Malgré le mutisme habituel de Grimaud, cette fois la parole lui revint.

— Eh! là, là! s'écria-t-il, que voulez-vous, coureuse? que demandez-vous, drôlesse?

D'Artagnan releva ses coiffes et dégagea sa main de dessous son mantelet; à la vue de ses moustaches et de son épée nue, le pauvre diable s'aperçut qu'il avait affaire à un homme.

Il crut alors que c'était quelque assassin.

— Au secours! à l'aide! au secours! s'écria-t-il.

— Tais-toi, malheureux! dit le jeune homme. Je suis d'Artagnan. Ne me reconnais-tu pas? Où est ton maître?

— Vous, monsieur d'Artagnan? s'écria Grimaud épouvanté. Impossible!

— Grimaud, dit Athos, sortant de son appartement en robe de chambre, je crois que vous vous permettez de parler!

— Ah! monsieur, c'est que...

— Silence!

Grimaud, alors, se contenta de montrer du doigt d'Artagnan à son maître.

Athos reconnut son camarade, et, tout flegmatique qu'il était, partit d'un éclat de rire que motivait bien la mascarade étrange qu'il avait sous les yeux : coiffes de travers, jupes tombantes sur les souliers, manches retroussées et moustaches roides d'émotion.

— Ne riez pas, mon ami, s'écria d'Artagnan; de par le ciel, ne riez pas, car, sur mon âme, je vous le dis, il n'y a pas de quoi rire!

Et il prononça ces mots d'un air si solennel et avec une épouvante si vraie, qu'Athos lui prit aussitôt les mains en s'écriant :

— Seriez-vous blessé, mon ami? vous êtes bien pâle.

— Non, mais il vient de m'arriver un terrible événement. Êtes-vous seul, Athos?

— Pardieu! qui voulez-vous donc qui soit chez moi à cette heure?

— Bien, bien.

Et d'Artagnan se précipita dans la chambre d'Athos.

— Eh! parlez, dit celui-ci en refermant la porte et en poussant les verrous pour n'être pas dérangés. Le roi est-il mort? Avez-vous tué M. le cardinal? Vous êtes tout renversé. Voyons, dites, car je meurs véritablement d'inquiétude.

— Athos, répondit d'Artagnan, se débarrassant de ses vêtements de femme et apparaissant en chemise, préparez-vous à entendre une histoire incroyable, inouïe!

— Prenez d'abord cette robe de chambre, dit le mousquetaire à son ami.

D'Artagnan passa la robe de chambre prenant une manche pour l'autre, tant il était encore ému.

— Eh bien? demanda Athos.

— Eh bien! répondit d'Artagnan en se courbant vers l'oreille d'Athos et en baissant la voix, milady est marquée d'une fleur de lis à l'épaule.

— Ah! cria le mousquetaire comme s'il eût reçu une balle dans le cœur.

— Voyons, dit d'Artagnan, êtes-vous sûr que *l'autre* soit bien morte?

— *L'autre?* balbutia Athos d'une voix si sourde qu'à peine si d'Artagnan l'entendit.

— Oui, celle dont vous m'avez parlé un jour, à Amiens.

Athos poussa un gémissement et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Celle-ci, continua d'Artagnan, est une femme de vingt six à vingt-huit ans.

— Blonde? dit Athos, n'est-ce pas?

— Oui.

— Des yeux bleus et clairs, d'une clarté étrange, avec des cils et des sourcils noirs?

— Oui.

— Grande, bien faite? Il lui manque une dent près de l'œillère à gauche?

— Oui.

— La fleur de lis est petite, rousse de couleur, et comme effacée par les couches de pâte qu'on y applique?

— Oui.

— Cependant, vous dites que cette femme est Anglaise?

— On l'appelle milady, mais elle peut être Française, malgré cela. Lord de Winter n'est que son beau-frère.

— Je veux la voir, d'Artagnan!

— Prenez garde, Athos, prenez garde; vous avez voulu la tuer, elle est femme à vous rendre la pareille et à ne pas vous manquer!

— Elle n'osera rien dire, car ce serait se dénoncer elle-même.

— Elle est capable de tout! l'avez-vous jamais vue furieuse?

— Non, dit Athos.

— Une tigresse, une panthère! Ah! mon cher Athos, j'ai bien peur d'avoir attiré sur nous deux une vengeance terrible!

D'Artagnan raconta tout alors, la colère insensée de milady et ses menaces de mort.

— Vous avez raison, et, sur mon âme, je donnerais ma vie pour un cheveu, dit Athos. Heureusement, c'est après-demain que nous quittons Paris; nous allons, selon toute probabilité, à la Rochelle, et, une fois partis...

— Elle vous poursuivra au bout du monde, Athos, si elle vous reconnaît. Laissez donc sa haine s'exercer sur moi seul.

— Eh! mon cher, que m'importe qu'elle me tue! dit Athos. Est-ce que par hasard vous croyez que je tiens à la vie?

— Il y a quelque horrible mystère sous tout cela, Athos Cette femme est l'espion du cardinal, j'en suis sûr.

— En ce cas, prenez garde à vous. Si le cardinal ne vous a pas dans une haute admiration pour l'affaire de Londres, il vous a en grande haine; mais comme au bout du compte il ne peut vous rien reprocher ostensiblement, et qu'il faut que haine se satisfasse, surtout quand c'est une haine de cardinal, prenez garde à vous! Si vous sortez, ne sortez pas seul; si vous mangez, prenez vos précautions; méfiez-vous de tout enfin, même de votre ombre!

— Heureusement, dit d'Artagnan, qu'il s'agit seulement d'aller jusqu'à après-demain soir sans encombre, car une fois à l'armée nous n'aurons plus, je l'espère, que des hommes à craindre.

— En attendant, dit Athos, je renonce à mes projets de réclusion, et je vais partout avec vous : il faut que vous retourniez rue des Fossoyeurs. Je vous accompagne.

— Mais, si près que ce soit d'ici, reprit d'Artagnan, je ne puis y retourner comme cela.

— C'est juste, dit Athos.

Et il tira la sonnette.

Grimaud entra.

Athos lui fit signe d'aller chez d'Artagnan, d'en rapporter des habits.

Grimaud répondit par un autre signe qu'il comprenait parfaitement et partit.



Eh! là! là! que voulez-vous, coureuse? que demandez-vous, drôlesse?

— Ah ça! mais voilà qui ne nous avance pas pour l'équipement, cher ami, dit Athos; car, si je ne m'abuse, vous avez laissé toute votre défroque chez milady, qui n'aura sans doute pas l'attention de vous la retourner. Heureusement vous avez le saphir?

— Le saphir est à vous, mon cher Athos; ne m'avez-vous pas dit que c'était une bague de famille?

— Oui, mon père l'acheta deux mille écus, à ce qu'il me dit autrefois; il faisait partie des cadeaux de noces qu'il fit à ma mère; il est magnifique; ma mère me le donna, et moi, fou que j'étais, plutôt que de le garder comme une relique sainte, je le donnai à mon tour à cette misérable.

— Eh bien! reprenez cette bague, à laquelle je comprends que vous devez tenir.

— Moi, reprendre cette bague, après qu'elle a passé par les mains de l'infâme, jamais! Cette bague est souillée, d'Artagnan.

— Alors, vendez-la ou engagez-la; on vous prêtera bien dessus un millier d'écus. Avec cette somme, vous serez au-dessus de vos affaires; puis, au premier argent qui vous rentrera, vous la dégagerez et vous la reprendrez, lavée de ses anciennes taches, car elle aura passé par les mains des usuriers.

Athos sourit.

— Vous êtes un charmant compagnon, dit-il, mon cher d'Artagnan. Vous relevez par votre éternelle gaieté les pauvres esprits dans l'affliction. Eh bien! oui, engageons cette bague, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'il y aura cinq cents écus pour vous et cinq cents écus pour moi.

— Y songez-vous, Athos? Je n'ai pas besoin du quart de cette somme, moi qui suis dans les gardes, et, en vendant ma selle, je me la procurerai. Que me faut-il? un cheval pour Planchet, voilà tout. Puis, vous oubliez que j'ai une bague aussi.

— A laquelle vous tenez encore plus, ce me semble, que je ne tiens, moi, à la mienne; du moins, j'ai cru m'en apercevoir.

— Oui, car, dans une circonstance extrême, elle peut nous tirer, non-seulement de quelque grand embarras, mais encore de quelque grand danger. Ce n'est pas seulement un diamant précieux, c'est aussi un talisman enchanté.

— Je ne vous comprends pas, mais je crois à ce que vous dites. Revenons donc à ma bague, ou plutôt à la nôtre; vous toucherez la moitié de la somme qu'on nous donnera dessus, ou je la jette dans la Seine; et je doute que, comme à Polycrate, quelque poisson soit assez complaisant pour nous la rapporter.

— Eh bien! donc, j'accepte, dit d'Artagnan.

En ce moment, Grimaud rentra accompagné de Planchet; celui-ci, inquiet de son maître et curieux de savoir ce qui lui était arrivé, avait profité de la circonstance et apportait les habits lui-même.

D'Artagnan s'habilla, Athos en fit autant; puis, quand tous deux furent prêts à sortir, il fit à Grimaud le signe d'un homme qui met en joue.

Celui-ci décrocha aussitôt son mousqueton et s'apprêta à accompagner son maître.

D'Artagnan et Athos, suivis de leurs valets, arrivèrent sans accident à la rue des Fossoyeurs.

M. Bonacieux était sur sa porte; il regarda d'Artagnan d'un air goguenard.

— Eh! mon cher locataire, dit-il, hâtez-vous donc. Vous avez une belle jeune fille qui vous attend chez vous, et les femmes, vous le savez, n'aiment pas qu'on les fasse attendre.

— C'est Ketty! s'écria d'Artagnan; et il s'élança dans l'allée.

Effectivement, sur le carré conduisant à son appartement et tapie contre sa porte, il trouva la pauvre enfant toute tremblante.

Dès qu'elle l'aperçut :

— Vous m'avez promis votre protection, vous m'avez promis de me sauver de sa colère, dit-elle; souvenez-vous que c'est vous qui m'avez perdue.

— Oui, sans doute, dit d'Artagnan; sois tranquille, Ketty. Mais, qu'est-il arrivé après mon départ.

— Le sais-je? dit Ketty. Aux cris qu'elle à poussés les laquais sont accourus; elle était folle de colère; tout ce qui existe d'imprécations, elles les a vomies contre vous. Alors j'ai pensé qu'elle se rappellerait que c'était par ma chambre que vous aviez pénétré dans la sienne, et qu'alors elle songerait que j'étais votre complice. J'ai pris le peu d'argent que j'avais, mes hardes les plus précieuses, et je me suis sauvée.

— Pauvre enfant! Mais que vais-je faire de toi? Je pars après-demain.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le chevalier. Faites-moi quitter Paris, faites-moi quitter la France.

— Je ne puis cependant pas t'emmener avec moi au siége de la Rochelle, dit d'Artagnan.

— Non; mais vous pouvez me placer en province, chez quelque dame de votre connaissance; dans votre pays, par exemple.

— Ah! ma chère amie, dans mon pays les dames n'ont point de femme de chambre. Mais, attends, j'ai ton affaire. Planchet, va me chercher Aramis; qu'il vienne tout de suite. Nous avons quelque chose de très-important à lui dire.

— Je comprends, dit Athos; mais pourquoi pas Porthos? Il me semble que sa marquise...

— La marquise de Porthos se fait habiller par les clercs de son mari, dit d'Artagnan en riant. D'ailleurs Ketty ne voudrait pas demeurer rue aux Ours; n'est-ce pas, Ketty?

— Je demeurerai où l'on voudra, dit Ketty, pourvu que je sois bien cachée, et qu'on ne sache pas où je suis.

— Maintenant, Ketty, que nous allons nous séparer, et par conséquent que tu n'es plus jalouse de moi...

— Monsieur le chevalier, de loin ou de près, dit Ketty je vous aimerai toujours.

— Où diable la constance va-t-elle se nicher? murmura Athos.

— Moi aussi, dit d'Artagnan, moi aussi, je t'aimerai toujours, sois tranquille. Mais voyons, réponds-moi. J'attache une grande importance à la question que je te fais : n'aurais-tu jamais entendu parler d'une jeune femme qu'on aurait enlevée pendant une nuit?

— Attendez donc... Oh! mon Dieu, monsieur le chevalier, est-ce que vous aimez encore cette femme?

— Non, c'est un de mes amis qui l'aime. Tiens, c'est Athos que voilà.

— Moi! s'écria Athos avec un accent pareil à celui d'un homme qui s'aperçoit qu'il va marcher sur une couleuvre.

— Sans doute, vous, fit d'Artagnan en serrant la main d'Athos. Vous savez bien l'intérêt que nous prenons tous à cette pauvre petite madame Bonacieux. D'ailleurs, Ketty ne dira rien, n'est-ce pas, Ketty? Tu comprends, mon enfant, continua d'Artagnan, c'est la femme de cet affreux magot que tu as vu sur le pas de la porte en entrant ici.

— Oh! mon Dieu! s'écria Ketty, vous me rappelez ma peur; pourvu qu'il ne m'ait pas reconnue!...

— Comment, reconnue? Tu as donc déjà vu cet homme?

— Il est venu deux fois chez milady.

— C'est cela. Vers quelle époque?

— Mais il y a quinze ou dix-huit jours à peu près.

— Justement.

— Et hier soir il est revenu.

— Hier soir?

— Oui, un instant avant que vous ne vinssiez vous-même.

— Mon cher Athos, nous sommes enveloppés dans un réseau d'espions! Et tu crois qu'il t'a reconnue, Ketty?

— J'ai baissé ma coiffe en l'apercevant, mais peut-être était-il trop tard.

— Descendez, Athos, vous dont il se défie moins que de moi, et voyez s'il est toujours sur sa porte.

Athos descendit et remonta aussitôt

— Il est parti, dit-il, et la maison est fermée.

— Il est allé faire son rapport et dire que tous les pigeons sont en ce moment au colombier.

— Eh bien! mais, envolons-nous, dit Athos, et ne laissons ici que Planchet, pour nous apporter les nouvelles.

— Un instant! Et Aramis que nous avons envoyé chercher?



— Oh! monsieur, s'écria Ketty, je serai toute dévouée, soyez-en certain, à la personne qui me donnera les moyens de quitter Paris.

— C'est juste, dit Athos, attendons Aramis.

En ce moment, Aramis entra.

On lui exposa l'affaire, et on lui dit comment il était urgent que parmi toutes ses hautes connaissances il trouvât une place à Ketty.

Aramis réfléchit un instant et dit en rougissant :

— Cela vous rendra-t-il bien réellement service, d'Artagnan?

— Je vous en serai reconnaissant toute ma vie.

— Eh bien! madame de Bois-Tracy m'a demandé pour une de ses amies qui habite la province, je crois, une femme de chambre sûre, et, si vous pouvez, mon cher d'Artagnan, me répondre de mademoiselle...

— Oh! monsieur, s'écria Ketty, je serai toute dévouée, soyez-en certain, à la personne qui me donnera les moyens de quitter Paris.

— Alors, dit Aramis, cela va pour le mieux

Il se mit à une table et écrivit un petit mot qu'il cacheta avec une bague, et il donna le billet à Ketty.

— Maintenant, mon enfant, dit d'Artagnan, tu sais qu'il ne fait pas meilleur ici pour nous que pour toi. Ainsi séparons-nous. Nous nous retrouverons dans des jours meilleurs.

— Et dans quelque temps que nous nous retrouvions et dans quelque lieu que ce soit, dit Ketty, vous me retrouverez vous aimant encore comme je vous aime aujourd'hui.

— Serment de joueur, dit Athos pendant que d'Artagnan allait reconduire Ketty sur l'escalier.

Un instant apres, les trois jeunes gens se séparèrent en prenant rendez-vous à quatre heures chez Athos, et en laissant Planchet pour garder la maison.



Le Juif annonça que, si on voulait la lui vendre, il en donnerait jusqu'à cinq cents pistoles

Aramis rentra chez lui, et Athos et d'Artagnan s'inquiétèrent du placement du saphir.

Comme l'avait prévu notre Gascon, on trouva facilement trois cents pistoles sur la bague.

De plus, le juif annonça que, si on voulait la lui vendre, comme elle lui ferait un pendant magnifique pour des boucles d'oreilles, il en donnerait jusqu'à cinq cents pistoles.

Athos et d'Artagnan, avec l'activité de deux soldats et la science de deux connaisseurs, mirent trois heures à peine à acheter tout l'équipement du mousquetaire.

D'ailleurs Athos était de bonne composition et grand seigneur jusqu'au bout des ongles.

Chaque fois qu'une chose lui convenait, il payait le prix demandé sans essayer même d'en rien rabattre.

D'Artagnan voulait bien là-dessus faire des observations, mais Athos lui posait la main sur l'épaule en souriant, et

d'Artagnan comprenait que c'était bon pour lui, petit gentilhomme gascon, de marchander, mais non pour un homme qui avait les airs d'un prince.

Le mousquetaire trouva un superbe cheval andalous, noir comme du jais, aux narines de feu, aux jambes fines et élégantes, qui prenait six ans

Il l'examina et le trouva sans défauts

On le lui fit mille livres.

Peut-être l'eût-il eu pour moins, mais, tandis que d'Artagnan discutait sur le prix avec le maquignon, Athos comptait les cent pistoles sur la table.

Grimaud eut un cheval picard, trapu et fort, qui coûta trois cents livres.

Or, la selle de ce dernier cheval et les armes de Grimaud achetées, il ne restait plus un sou des cent cinquante pistoles d'Athos.

D'Artagnan offrit à son ami de mordre une bouchée dans la part qui lui revenait, quitte à lui rendre plus tard ce qu'il lui aurait emprunté.

Mais Athos, pour toute réponse, se contenta de hausser les épaules.

— Combien le juif donnait-il du saphir pour l'avoir en toute propriété? demanda-t-il.

— Cinq cents pistoles

— C'est-à-dire deux cents pistoles de plus; cent pistoles pour vous, cent pistoles pour moi. Mais c'est une véritable fortune, cela, mon ami, retournez chez le juif.

— Comment, vous voulez?...

— Cette bague, décidément, me rappellerait de trop tristes souvenirs: puis, nous n'aurons jamais trois cents pistoles à lui rendre, de sorte que nous perdrions deux mille livres à ce marché. Allez lui dire que la bague est à lui, d'Artagnan, et revenez avec les deux cents pistoles.

— Réfléchissez, Athos.

— L'argent comptant est cher par le temps qui court, et il faut savoir faire des sacrifices. Allez, d'Artagnan, allez. Grimaud vous accompagnera avec son mousqueton.

Une demi-heure apres, d'Artagnan revint avec les deux mille livres, et sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

Ce fut ainsi qu'Athos trouva dans son ménage des ressources auxquelles il ne s'attendait pas.



CHAPITRE II.

UNE VISION.

A l'heure convenue, les quatre amis étaient réunis chez Athos.

Leurs préoccupations sur l'équipement avaient tout à fait disparu, et chaque visage ne conservait plus l'expression que de ses propres et secrètes inquiétudes, car derriere tout bonheur présent est cachée une crainte à venir.

Tout à coup Planchet entra, apportant deux lettres à l'adresse de d'Artagnan.

L'une était un petit billet gentiment plié en long, avec un joli cachet de cire verte sur lequel était empreinte une colombe rapportant un rameau vert.

L'autre était une grande épitre carree, et resplendissante des armes terribles de Son Eminence le cardinal duc.

A la vue de la petite lettre, le cœur de d'Artagnan bondit, car il avait cru reconnaitre l'écriture, et, quoiqu'il n'eût vu cette écriture qu'une fois, la mémoire en était restée au plus profond de son cœur.

Il prit donc la petite lettre et la décacheta vivement

« Promenez-vous, lui disait-on, mercredi prochain, de six à sept heures du soir, sur la route de Chaillot, et regardez avec soin dans les carrosses qui passeront. Mais, si vous te-

ez à votre vie et à celle des gens qui vous aiment, ne dites as un mot. ne faites pas un mouvement qui puisse laisser roire que vous avez reconnu celle qui s'expose à tout pour ous apercevoir un instant. »

Pas de signature.

— C'est un piége, dit Athos; n'y allez pas, d'Artagnan

— Cependant, observa d'Artagnan, il me semble bien reonnaître l'écriture.

— Elle peut être contrefaite, reprit Athos : à six ou sept eures, dans ce temps-ci, la route de Chaillot est tout à fait éserte. Autant que vous alliez vous promener dans la forêt e Bondy.

— Mais si nous y allions tous? dit d'Artagnan. Que diale ! on ne nous dévorera point tous les quatre, plus quatre iquais, plus les chevaux, plus les armes; ils en auraient ne indigestion.

— Puis ce sera une occasion de montrer nos équipages, bserva Porthos.

— Mais, si c'est une femme qui écrit, dit Aramis, et que ette femme désire ne pas être vue, songez que vous la ompromettez, d'Artagnan, ce qui est mal de la part d'un entilhomme.

— Nous resterons en arrière, dit Porthos, et lui seul s'aancera.

— Oui, ajouta Aramis, mais un coup de pistolet est bienôt tiré d'un carrosse qui marche au galop.

Bah ! dit d'Artagnan, on me manquera. Nous rejoindrons lors le carrosse et nous exterminerons ceux qui se trouеront dedans. Ce sera toujours autant d'ennemis de moins.

— Il a raison, reprit Porthos, bataille! il faut bien esуer nos armes, d'ailleurs.

— Ma foi ! donnons-nous ce plaisir, ajouta Aramis de son r doux et nonchalant.

— Comme vous voudrez, continua Athos.

— Messieurs, dit d'Artagnan, il est quatre heures et deie, et nous avons le temps à peine d'être à six heures sur route de Chaillot.

— Puis, si nous sortions trop tard, observa Porthos, on e nous verrait pas, ce qui serait grand dommage. Allons onc nous apprêter, messieurs.

— Mais cette seconde lettre, reprit Athos, vous l'oubliez. me semble que le cachet indique cependant qu'elle méte d'être ouverte. Quant à moi, je vous déclare, mon cher 'Artagnan, que je m'en soucie bien plus que du petit brimorion que vous venez tout doucement de glisser sur votre œur.

D'Artagnan rougit.

— Eh bien! dit le jeune homme, voyons, messieurs, ce ue me veut Son Eminence.

D'Artagnan décacheta la lettre et lut :

« M. d'Artagnan, garde du roi, compagnie des Essarts, est ttendu au palais Cardinal ce soir, à huit heures.

« La Oudinière,
« Capitaine des gardes. »

— Diable! s'écria Athos, voici un rendez-vous bien autreaent inquiétant que l'autre.

— J'irai au second en sortant du premier, dit d'Artagnan; 'un est pour sept heures, l'autre pour huit. Il y aura temps our tout.

— Hum! je n'irais pas, continua Aramis; un galant chevaier ne peut manquer à un rendez-vous donné par une dame; nais un gentilhomme prudent peut s'excuser de ne pas se endre chez Son Eminence: surtout lorsqu'il a quelques raisons de croire que ce n'est pas pour y recevoir des compliments.

— Je suis de l'avis d'Aramis, dit Porthos.

— Messieurs, répondit d'Artagnan, j'ai déjà reçu par M. de Cavois pareille invitation de Son Eminence; je l'ai négligée, et, le lendemain, il m'est arrivé un grand malheur : Constance a disparu. Quelque chose qui puisse advenir, j'irai.

— Si c'est un parti pris, dit Athos, faites.

— Mais la Bastille? objecta Aramis.

— Bah! vous m'en tirerez, dit d'Artagnan.

— Sans doute, reprirent Aramis et Porthos avec un aplomb admirable et comme si c'était la chose du monde la plus simple; sans doute, nous vous en tirerons; mais en attendant, comme nous devons partir après-demain, vous feriez mieux de ne pas risquer cette Bastille.

— Faisons mieux, dit Athos, ne le quittons pas de la soirée, attendons-le chacun à une porte du palais avec trois mousquetaires derrière nous. Si nous voyons sortir quelque voiture à portière fermée et à mine suspecte, nous tomberons dessus. Il y a longtemps que nous n'avons eu maille à partir avec les gardes de M. le cardinal, et M. de Tréville doit nous croire morts.

— Décidément, Athos, dit Aramis, vous êtes fait pour être général d'armée. Que dites-vous du plan, messieurs?

— Admirable! répétèrent en chœur les jeunes gens.

— Eh bien! dit Porthos, je cours à l'hôtel, je préviens nos camarades de se tenir prêts pour huit heures, le rendez-vous sera sur la place du Palais-Cardinal; vous, pendant ce temps, faites seller les chevaux par les laquais.

— Je n'ai pas de cheval, moi, observa d'Artagnan, mais je vais en faire prendre un chez M. de Tréville.

— C'est inutile, dit Aramis, vous prendrez un des miens.

— Combien en avez-vous donc? demanda d'Artagnan.

— Trois, répondit en souriant Aramis.

— Mon cher, dit Athos, vous êtes certainement le po le mieux monté de France et de Navarre.

— Ecoutez, Aramis, vous ne saurez que faire de trois chevaux, n'est-ce pas? Je ne comprends pas même que vous ayez acheté trois chevaux.

— Aussi je n'en ai acheté que deux, dit Aramis.

— Le troisième vous est donc tombé du ciel?

— Non; le troisième m'a été amené ce matin même par un domestique sans livrée qui n'a pas voulu me dire à qui il appartenait, et qui m'a affirmé avoir reçu l'ordre de son maître...

— Ou de sa maîtresse, interrompit d'Artagnan.

— La chose n'y fait rien, reprit Aramis en rougissant, et qui m'a affirmé, dis-je, avoir reçu l'ordre de son maître ou de sa maîtresse de mettre ce cheval dans mon écurie sans me dire de quelle part il venait.

— Il n'y a qu'aux poëtes que ces choses-là arrivent, reprit gravement Athos.

— Eh bien! en ce cas, faisons mieux, dit d'Artagnan, lequel des deux chevaux monterez-vous? celui que vous avez acheté, ou celui qu'on vous a donné?

— Celui qu'on m'a donné sans contredit. Vous comprenez, d'Artagnan, que je ne puis faire cette injure...

— Au donateur inconnu, reprit d'Artagnan.

— Ou à la donatrice mystérieuse, dit Athos.

— Celui que vous avez acheté vous devient donc inutile?

— A peu près.

— Vous l'avez choisi vous-même? demanda d'Artagnan.

— Avec le plus grand soin. La sûreté du cavalier, vous le savez, dépend presque toujours de son cheval.

— Eh bien! cédez-le-moi pour le prix qu'il vous coûte.

— J'allais vous l'offrir, mon cher d'Artagnan, en vous donnant tout le temps qui vous sera nécessaire pour me rendre cette bagatelle.

— Et combien vous coûte-t-il?

— Huit cents livres.

— Voici quarante doubles pistoles, mon cher ami, dit d'Artagnan en tirant la somme de sa poche; je sais que c'est là monnaie avec laquelle on vous paye vos poëmes.

— Vous êtes donc en fonds? demanda Aramis.

— Riche! richissime! mon cher!

Et d'Artagnan fit sonner dans sa poche le reste de ses pistoles.

— Envoyez votre selle à l'hôtel des mousquetaires, et l'on vous amènera votre cheval ici avec les nôtres.

— Très-bien! mais il est bientôt cinq heures. Hâtons-nous.

Un quart d'heure après, Porthos apparut à un bout de la rue Férou, sur un genet magnifique.

Mousqueton le suivait sur un cheval d'Auvergne, petit, mais solide.



Porthos apparut à un bout de la rue Férou, sur un genet magnifique.

Porthos resplendissait de joie et d'orgueil

En même temps, Aramis apparut à l'autre bout de la rue, monté sur un superbe coursier anglais.

Bazin le suivait sur un cheval rouan, tenant en laisse un vigoureux mecklembourgeois.

C'était la monture de d'Artagnan.

Les deux mousquetaires se rencontrèrent à la porte.

Athos et d'Artagnan les regardaient par la fenêtre.

— Diable! dit Aramis, vous avez là un superbe cheval, mon cher!

— Oui, répondit Porthos, c'est celui qu'on devait m'envoyer tout d'abord. Une mauvaise plaisanterie du mari lui avait substitué l'autre; mais le mari a été bien puni depuis, et j'ai obtenu toute satisfaction.

Planchet et Grimaud parurent alors à leur tour, tenant en main les montures de leurs maîtres.

D'Artagnan et Athos descendirent, se placèrent en selle près de leurs compagnons, et tous quatre s'acheminèrent vers le quai, Athos sur le cheval qu'il devait à sa femme, Aramis sur le cheval qu'il devait à sa maitresse, Porthos sur le cheval qu'il devait à sa procureuse, et d'Artagnan sur le cheval qu'il devait à sa bonne fortune, la meilleure maitresse de toutes.

Les valets suivirent.

Comme l'avait pensé Porthos, la cavalcade fit bon effet, et, si madame Coquenard s'était trouvée sur le chemin de Porthos et eût pu voir quel grand air il avait sur son beau genet d'Espagne, elle n'aurait pas regretté la saignée qu'elle avait faite au coffre-fort de son mari.

Près du Louvre, les quatre amis rencontrèrent M. de Tréville qui revenait de Saint-Germain; il les arrêta pour leur faire compliment sur leur équipage, ce qui en un



Il se campa fièrement devant MM. les gardes. — Page 10.

instant, amena autour d'eux quelques centaines de badauds.

D'Artagnan profita de la circonstance pour parler à M. de Tréville de la lettre au grand cachet rouge et aux armes ducales.

Il est bien entendu que de l'autre il ne souffla point mot.

M de Tréville approuva la résolution qu'il avait prise, et l'assura que, si le lendemain il n'avait pas reparu, il saurait bien le retrouver, lui, partout où il serait.

En ce moment, l'horloge de la Samaritaine sonna six heures.

Les quatre amis s'excusèrent sur un rendez-vous, et prirent congé de M. de Tréville.

Un temps de galop les conduisit sur la route de Chaillot.

Le jour commençait à baisser; des voitures passaient et repassaient.

D'Artagnan, gardé à quelques pas par ses amis, plongeait ses regards jusqu'au fond des carrosses, et n'y apercevait aucune figure de connaissance.

Enfin, après un quart d'heure d'attente, et comme le crépuscule tombait tout à fait, une voiture apparut, arrivant du grand galop par la route de Sèvres.

Un pressentiment dit d'avance à d'Artagnan que cette voiture renfermait la personne qui lui avait donné rendez-vous.

Le jeune homme fut tout étonné lui-même de sentir son cœur battre si violemment.

Presque aussitôt une tête de femme sortit par la portière, deux doigts sur la bouche, comme pour recommander le silence ou comme pour envoyer un baiser.

D'Artagnan poussa un léger cri de joie.

Cette femme, ou plutôt cette apparition, car la voiture avait passé avec la rapidité d'une vision, était madame Bonacieux.

Par un mouvement involontaire et malgré la recommandation faite, d'Artagnan lança son cheval au galop, et en quelques bonds rejoignit la voiture; mais le mantelet de la portière était hermétiquement fermé.

La vision avait disparu.

D'Artagnan alors se rappela cette recommandation

« Si vous tenez à votre vie et à celle de ceux qui vous aiment, demeurez immobile, comme si vous n'aviez rien vu. »

Il s'arrêta donc, tremblant, non pour lui, mais pour la pauvre femme, qui évidemment s'était exposée à un grand péril en lui donnant ce rendez-vous.

La voiture continua sa route, et, toujours marchant à fond de train, s'enfonça dans Paris et disparut.

D'Artagnan était resté interdit à la même place et ne sachant que penser.

Si c'était madame Bonacieux et si elle revenait à Paris, pourquoi ce rendez-vous fugitif? pourquoi ce simple échange d'un coup d'œil, pourquoi ce baiser perdu?

Si, d'un autre côté, ce n'était pas elle, ce qui était encore bien possible, car le peu de jour qui restait rendait une erreur facile; si ce n'était pas elle, ne serait-ce pas le commencement d'un coup de main monté contre lui avec l'appât de cette femme, pour laquelle on connaissait son amour?

Les trois compagnons se rapprochèrent de lui.

Tous trois avaient parfaitement vu une tête de femme apparaître à la portière, mais aucun d'eux, excepté Athos, ne connaissait madame Bonacieux.

L'avis d'Athos, au reste, fut que c'était bien elle; mais, moins préoccupé que d'Artagnan de ce joli visage, il avait cru voir une seconde tête, une tête d'homme, au fond de la voiture.

— S'il en est ainsi, dit d'Artagnan, ils la transportent sans doute d'une prison dans une autre. Mais que veulent-ils donc faire de cette pauvre créature, et comment la rejoindrai-je jamais?

— Ami, dit gravement Athos, rappelez-vous que les morts sont les seuls qu'on ne soit pas exposé à rencontrer sur la terre. Vous en savez quelque chose ainsi que moi, n'est-ce pas? Or, si votre maîtresse n'est pas morte, si c'est elle que nous venons de voir, vous la retrouverez un jour ou l'autre. Et peut-être, mon Dieu, ajouta-t-il avec cet accent misanthropique qui lui était propre, peut-être plus tôt que vous ne voudrez!

Sept heures et demie sonnèrent; la voiture était en retard de vingt minutes sur le rendez-vous donné.

Les amis de d'Artagnan lui rappelèrent qu'il avait une visite à faire, tout en lui faisant observer qu'il était encore temps de s'en dédire.

Mais d'Artagnan était à la fois entêté et curieux.

Il avait mis dans sa tête qu'il irait au Palais-Cardinal, et qu'il saurait ce que voulait lui dire Son Éminence.

Rien ne put le faire changer de résolution.

On arriva rue Saint-Honoré et place du Palais-Cardinal; on trouva les douze mousquetaires convoqués qui se promenaient en attendant leurs camarades.

Là seulement on leur expliqua ce dont il était question.

D'Artagnan était fort connu dans l'honorable corps des mousquetaires du roi, où l'on savait qu'il prendrait un jour sa place; on le regardait donc d'avance comme un camarade.

Il résulta de ces antécédents que chacun accepta de grand cœur la mission pour laquelle il était convié; d'ailleurs, il s'agissait, selon toute probabilité, de jouer un mauvais tour à M. le cardinal et à ses gens, et, pour de pareilles expéditions, ces dignes gentilshommes étaient toujours prêts.

Athos les partagea donc en trois groupes, prit le commandement de l'un, donna le second à Aramis, et le troisième à Porthos; puis chaque groupe alla s'embusquer en face d'une sortie.

D'Artagnan, de son côté, entra bravement par la porte principale.

Quoiqu'il se sentit vigoureusement appuyé, le jeune homme n'était pas sans inquiétude en montant pas à pas le grand escalier.

Sa conduite avec milady ressemblait tant soit peu à une trahison, et il se doutait des relations politiques qui existaient entre cette femme et le cardinal.

De plus, de Wardes, qu'il avait si mal accommodé, était des fidèles de Son Éminence, et d'Artagnan savait que, si Son Éminence était terrible à ses ennemis, elle était fort attachée à ses amis.

— Si de Wardes a raconté toute notre affaire au cardinal, ce qui n'est pas douteux, et s'il m'a reconnu, ce qui est probable, je dois me regarder à peu près comme un homme condamné, disait d'Artagnan en secouant la tête. Mais pourquoi a-t-il attendu jusqu'à aujourd'hui? C'est tout simple: milady aura porté plainte contre moi avec cette hypocrite douleur qui la rend si intéressante, et ce dernier crime aura fait déborder le vase... Heureusement, ajouta-t-il, mes bons amis sont en bas, et ils ne me laisseront pas emmener sans me défendre. Cependant la compagnie des mousquetaires de M. de Tréville ne peut pas faire à elle seule la guerre au cardinal, qui dispose des forces de toute la France, et devant lequel la reine est sans pouvoir et le roi sans volonté. D'Artagnan, mon ami, tu es brave, tu es prudent, tu as d'excellentes qualités, mais les femmes te perdront!

Il en était à cette triste conclusion lorsqu'il entra dans l'antichambre.

Il remit sa lettre à l'huissier de service, qui le fit passer dans la salle d'attente, et qui s'enfonça dans l'intérieur du palais.

Dans cette salle d'attente étaient cinq ou six gardes de M. le cardinal, qui, reconnaissant d'Artagnan, et qui, sachant que c'était lui qui avait blessé Jussac, le regardèrent en souriant d'un singulier sourire.

Ce sourire parut à d'Artagnan d'un mauvais augure; seulement, comme notre Gascon n'était pas facile à intimider, ou comme, grâce à un grand orgueil naturel aux gens de son pays, il ne laissait pas voir facilement ce qui se passait dans son âme quand ce qui s'y passait ressemblait à de la crainte, il se campa fièrement devant MM. les gardes, et attendit la main sur la hanche, dans une attitude qui ne manquait pas de majesté.

L'huissier rentra et fit signe à d'Artagnan de le suivre.

Il sembla au jeune homme que les gardes, en le regardant s'éloigner, chuchotaient entre eux.

Il suivit un corridor, traversa un grand salon, entra dans une bibliothèque, et se trouva en face d'un homme assis devant un bureau et qui écrivait.

L'huissier l'introduisit et se retira sans dire une parole.

D'Artagnan resta debout et examina cet homme.

D'Artagnan crut d'abord qu'il avait affaire à quelque juge



Richelieu.

examinant son dossier ; mais il s'aperçut que l'homme du bureau écrivait ou plutôt corrigeait des lignes d'inégale longueur en scandant des mots sur ses doigts ; il vit qu'il était en face d'un poëte.

Au bout d'un instant le poëte ferma son manuscrit, sur la couverture duquel était écrit *Mirame*, tragédie en cinq actes, et il leva la tête

D'Artagnan reconnut le cardinal.

CHAPITRE III

LE CARDINAL

Richelieu appuya son coude sur son manuscrit, sa joue sur sa main, et regarda un instant d'Artagnan.

Nul n'avait l'œil plus profondément scrutateur que le cardinal, et le jeune homme sentit ce regard courir par ses veines comme une fièvre.

Cependant il fit bonne contenance, tenant son feutre à la main, et attendant le bon plaisir de Son Eminence, sans trop d'orgueil, mais aussi sans trop d'humilité.

— Monsieur, lui dit le cardinal, êtes-vous un d'Artagnan du Béarn ?

— Oui, monseigneur.

— Il y a plusieurs branches de d'Artagnan à Tarbes et dans les environs ; à laquelle appartenez-vous ?

— Je suis le fils du d'Artagnan qui a fait les guerres de religion avec le grand roi Henri, père de sa gracieuse Majesté.

— C'est bien cela. C'est vous qui êtes parti, il y a sept ou huit mois à peu près, de votre pays, pour venir chercher fortune dans la capitale ?

— Oui, monseigneur.

— Vous êtes venu par Meung, où il vous est arrivé quelque chose, je ne sais plus trop quoi, mais enfin quelque chose

— Monseigneur, dit d'Artagnan, voici ce qui m'est arrivé...

— Inutile, inutile, reprit le cardinal avec un sourire qui indiquait qu'il connaissait l'histoire aussi bien que celui qui voulait la lui raconter Vous etiez recommandé à M. de Tréville, n'est-ce pas ?

— Oui, monseigneur ; mais justement dans cette malheureuse affaire de Meung...

— La lettre de recommandation avait été perdue, reprit l'Eminence. je sais cela. Mais M. de Tréville est un habile physionomiste qui connaît les hommes à la première vue, et il vous a placé dans la compagnie de son beau-frère, M. des Essarts, en vous faisant espérer qu'un jour ou l'autre vous entreriez dans les mousquetaires ?

— Monseigneur est parfaitement renseigné.

— Depuis ce temps-là il vous est arrivé bien des choses : vous vous êtes promené derrière les Chartreux, un jour qu'il eût mieux valu que vous fussiez ailleurs ; puis vous avez fait avec vos amis un voyage aux eaux de Forges ; eux se sont arrêtés en route, mais vous, vous avez continué votre chemin. C'est tout simple, vous aviez des affaires en Angleterre

— Monseigneur, dit d'Artagnan tout interdit, j'allais...

— A la chasse à Windsor, ou ailleurs ; cela ne regarde personne. Je sais cela, moi, parce que mon état est de tout savoir. A votre retour, vous avez été reçu par une auguste personne, et je vois avec plaisir que vous avez conservé le souvenir qu'elle vous a donné.

D'Artagnan porta la main au diamant qu'il tenait de la reine et en tourna vivement le chaton en dedans ; mais il était trop tard.

— Le lendemain de ce jour vous avez reçu la visite de Cavois, reprit le cardinal ; il allait vous prier de passer au palais. Cette visite, vous ne la lui avez pas rendue, et vous avez eu tort.

— Monseigneur, je craignais d'avoir encouru la disgrâce de Votre Eminence.

— Et pourquoi cela, monsieur ? Pour avoir suivi les ordres de vos supérieurs avec plus d'intelligence et de cou-

rage que ne l'eût fait un autre? Encourir ma disgrâce quand vous méritiez des éloges! Ce sont les gens qui n'obéissent pas que je punis, et non pas ceux qui, comme vous, obéissent .. trop bien... Et la preuve, rappelez-vous la date du jour où je vous avais fait dire de me venir voir, et cherchez dans votre mémoire ce qui est arrivé ce soir-là même.

C'était le soir même qu'avait eu lieu l'enlèvement de madame Bonacieux.

D'Artagnan frissonna, et il se rappela qu'une demi-heure auparavant la pauvre femme était passée près de lui, sans doute encore emportée par la même puissance qui l'avait déjà fait disparaître.

— Enfin, reprit le cardinal, comme je n'entendais pas parler de vous depuis quelque temps, j'ai voulu savoir ce que vous faisiez. D'ailleurs, vous me devez bien quelques remerciments, vous avez remarqué vous-même com-



Asseyez-vous là devant moi, monsieur d'Artagnan, vous êtes assez bon gentilhomme pour ne pas écouter debout.

bien vous avez été ménagé dans toutes les circonstances

D'Artagnan s'inclina avec respect.

— Cela, continua le cardinal, partait non-seulement d'un sentiment d'équité naturelle, mais encore d'un plan que je m'étais tracé à votre égard.

D Artagnan était de plus en plus étonné.

— Je voulais vous exposer ce plan le jour où vous reçûtes ma première invitation; mais vous n'êtes pas venu. Heureusement rien n'est perdu par ce retard, et aujourd'hui vous allez l'entendre. Asseyez-vous là devant moi, monsieur d'Artagnan; vous êtes assez bon gentilhomme pour ne pas écouter debout.

Et le cardinal indiqua du doigt une chaise au jeune homme, lequel était si étonné de ce qui se passait, que, pour obéir, il attendit un second signe de son interlocuteur.

— Vous êtes brave, monsieur d'Artagnan, poursuivit

l'Eminence; vous êtes prudent, ce qui vaut mieux. J'aime les hommes de tête et de cœur, moi. Ne vous effrayez pas, dit-il en souriant : par les hommes de cœur, j'entends les hommes de courage; mais tout jeune, et à peine entrant dans le monde que vous êtes, vous avez des ennemis puissants Si vous n'y prenez garde, ils vous perdront!

— Hélas! monseigneur, répondit le jeune homme, ils le feront bien facilement sans doute, car ils sont forts et bien appuyés, tandis que moi je suis seul.

— Oui, c'est vrai; mais, tout seul que vous êtes, vous avez déjà fait beaucoup, et vous ferez encore plus, je n'en doute pas. Cependant vous avez, je le crois, besoin d'être guidé dans l'aventureuse carrière que vous avez entreprise,



Le roi passa en revue les mousquetaires. — Page 14.

car, si je ne me trompe, vous êtes venu à Paris avec l'ambitieuse idée de faire fortune.

— Je suis dans l'âge des folles espérances, monseigneur, dit d'Artagnan.

— Il n'y a de folles espérances que pour les sots, monsieur, et vous êtes homme d'esprit. Voyons, que diriez-vous d'une enseigne dans mes gardes, et d'une compagnie après la campagne?

— Ah! monseigneur!...

— Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Monseigneur.... reprit d'Artagnan d'un air embarrassé.

— Comment, vous refusez? s'écria le cardinal avec étonnement.

— Je suis dans les gardes de Sa Majesté, monseigneur, et je n'ai point de raisons d'être mécontent.

— Mais il me semble, dit l'Eminence, que mes gardes à moi sont aussi les gardes de Sa Majesté, et que, pourvu qu'on serve dans un corps français, on sert le roi.

— Monseigneur, Votre Eminence a mal compris mes paroles.

— Vous voulez un prétexte, n'est-ce pas ? Je comprends. Eh bien ! ce prétexte, vous l'avez. L'avancement, la campagne qui s'ouvre, l'occasion que je vous offre, voilà pour le monde ; pour vous le besoin de protections sûres. Car il est bon que vous sachiez, monsieur d'Artagnan, que j'ai reçu des plaintes graves contre vous. Vous ne consacrez pas exclusivement vos jours et vos nuits au service du roi.

D'Artagnan rougit.

— Au reste, continua le cardinal en posant la main sur une liasse de papiers, j'ai là tout un dossier qui vous concerne. Mais, avant de le lire, j'ai voulu causer avec vous. Je vous sais homme de résolution, et vos services, bien dirigés, au lieu de vous mener à mal, pourraient vous rapporter beaucoup. Allons, réfléchissez et décidez-vous.

— Votre bonté me confond, monseigneur, répondit d'Artagnan, et je reconnais dans Votre Eminence une grandeur d'âme qui me fait petit comme un verre de terre ; mais enfin, puisque monseigneur me permet de lui parler franchement...

D'Artagnan s'arrêta

— Oui, parlez.

— Eh bien ! je dirai à Votre Eminence que tous mes amis sont aux mousquetaires et aux gardes du roi, et que mes ennemis, par une fatalité inconcevable, sont à Votre Eminence. Je serais donc mal venu ici, et mal regardé là-bas, si j'acceptais ce que m'offre monseigneur.

— Auriez-vous déjà cette orgueilleuse idée que je ne vous offre pas ce que vous valez, monsieur? dit le cardinal avec un sourire de dédain.

— Monseigneur, Votre Eminence est cent fois trop bonne pour moi, et, au contraire, je pense n'avoir point encore fait assez pour être digne de ses bontés. Le siège de la Rochelle va s'ouvrir, monseigneur ; je servirai sous les yeux de Votre Eminence, et, si j'ai eu le bonheur de me conduire à ce siège de telle façon que je mérite d'attirer ses regards, eh bien ! après, j'aurai au moins derrière moi quelque action d'éclat pour justifier la protection dont elle voudra bien m'honorer. Toute chose doit se faire à son temps. Peut-être plus tard aurai-je le droit de me donner ; à cette heure, j'aurais l'air de me vendre.

— C'est-à-dire que vous refusez de me servir, monsieur? dit le cardinal avec un ton de dépit dans lequel perçait cependant une sorte d'estime. Demeurez donc libre, et gardez vos haines et vos sympathies.

— Monseigneur...

— Bien, bien, dit le cardinal ; je ne vous en veux pas ; mais vous comprenez : on a assez de défendre ses amis et de les récompenser ; on ne doit rien à ses ennemis. Et cependant, je vous donnerai un conseil. Tenez-vous bien, monsieur d'Artagnan, car, du moment où j'aurai retiré ma main de dessus vous, je n'achèterais pas votre vie une obole.

— J'y tâcherai, monseigneur, répondit le Gascon avec une humble assurance.

— Songez plus tard et à un certain moment, s'il vous arrive malheur, dit Richelieu avec intention, que c'est moi qui ai été vous chercher, et que j'ai fait ce que j'ai pu pour que ce malheur ne vous arrivât pas.

— J'aurai, quoi qu'il arrive, dit d'Artagnan en mettant la main sur sa poitrine et en s'inclinant, une éternelle reconnaissance à Votre Eminence de ce qu'elle fait pour moi en ce moment.

— Eh bien ! donc, comme vous l'avez dit, monsieur d'Artagnan, nous nous reverrons après la campagne. Je vous suivrai des yeux, car je serai là-bas, continua le cardinal en montrant du doigt à d'Artagnan une magnifique armure qu'il devait endosser. Et à notre retour, eh bien ! nous compterons.

— Ah ! monseigneur ! s'écria d'Artagnan, épargnez-moi le poids de votre disgrâce ; restez neutre, monseigneur, si vous trouvez que j'agis en galant homme.

— Jeune homme, dit Richelieu, si je puis vous dire encore une fois ce que je vous ai dit aujourd'hui, je vous promets de vous le dire.

Cette dernière parole de Richelieu exprimait un doute terrible ; elle consterna d'Artagnan plus que n'eût fait une menace, car c'était un avertissement.

Le cardinal cherchait donc à le préserver de quelque malheur qui le menaçait. Il ouvrit la bouche pour répondre ; mais, d'un geste hautain, le cardinal le congédia.

D'Artagnan sortit ; mais à la porte le cœur fut prêt à lui manquer, et peu s'en fallut qu'il ne rentrât.

Cependant la figure grave et sévère d'Athos lui apparut.

S'il faisait avec le cardinal le pacte que celui-ci lui proposait, Athos ne lui donnerait plus la main, Athos le renierait.

Ce fut cette crainte qui le retint, tant est puissante l'influence d'un caractère vraiment grand sur tout ce qui l'entoure.

D'Artagnan descendit par le même escalier qu'il était entré ; il trouva devant la porte Athos et les quatre mousquetaires qui attendaient son retour, et qui commençaient à s'inquiéter. D'un mot d'Artagnan les rassura, et Planchet courut prévenir les autres postes qu'il était inutile de monter une plus longue garde, attendu que son maître était sorti sain et sauf du Palais-Cardinal.

Rentrés chez Athos, Aramis et Porthos s'informèrent des causes de cet étrange rendez-vous ; mais d'Artagnan se contenta de leur dire que M. de Richelieu l'avait fait venir pour lui proposer d'entrer dans ses gardes avec le grade d'enseigne, et qu'il avait refusé.

— Et vous avez eu raison ! s'écrièrent d'une seule voix Porthos et Aramis.

Athos tomba dans une profonde rêverie, et ne répondit rien

Mais, lorsqu'il fut seul avec d'Artagnan

— Vous avez fait ce que vous deviez faire, lui dit-il ; mais peut-être avez-vous eu tort.

D'Artagnan poussa un soupir, car cette voix répondait à une voix secrète de son âme qui lui disait que de grands malheurs l'attendaient.

La journée du lendemain se passa en préparatifs de départ.

D'Artagnan alla faire ses adieux à M. de Tréville.

A cette heure on croyait encore que la séparation des gardes et des mousquetaires serait momentanée.

Le roi tenant son parlement le jour même, et devant partir le lendemain, M. de Tréville se contenta de demander à d'Artagnan s'il avait besoin de lui ; mais d'Artagnan répondit qu'il avait tout ce qu'il lui fallait.

La nuit réunit tous les camarades de la compagnie des gardes de M. des Essarts et de la compagnie des mousquetaires de M. de Tréville qui avaient fait amitié ensemble.

On se quittait pour se revoir quand il plairait à Dieu, et s'il plaisait à Dieu.

La nuit fut donc des plus bruyantes, comme on peut le penser, car en pareil cas on ne peut combattre l'extrême préoccupation que par l'extrême insouciance.

Le lendemain, au premier son des trompettes, les amis se quittèrent ; les mousquetaires coururent à l'hôtel de M. de Tréville, les gardes à celui de M. des Essarts.

Chacun des capitaines conduisit aussitôt sa compagnie au Louvre, où le roi passait sa revue.

Le roi était triste et paraissait malade, ce qui lui ôtait de sa haute mine

En effet, la veille la fièvre l'avait pris au milieu du parlement, et tandis qu'il tenait son lit de justice.

Il n'en était pas moins décidé à partir le soir même, et, malgré les observations qu'on lui avait faites, il avait voulu passer sa revue, espérant, par ce premier coup de vigueur, vaincre la maladie qui commençait à s'emparer de lui.

La revue passée, les gardes se mirent seuls en marche, les mousquetaires ne devant partir qu'avec le roi, ce qui permit à Porthos d'aller faire, avec son superbe équipage, un tour dans la rue aux Ours.

La procureuse le vit passer avec son uniforme neuf et sur son beau cheval.

Elle aimait trop Porthos pour le laisser passer ainsi; elle lui fit signe de descendre et de venir auprès d'elle.

Porthos était magnifique; ses éperons résonnaient, sa cuirasse brillait, son épée lui battait fièrement les jambes.

Cette fois les clercs n'eurent aucune envie de rire, tant Porthos avait l'air d'un coupeur d'oreilles.

Le mousquetaire fut introduit près de M. Coquenard, dont le petit œil gris brilla de colère en voyant son prétendu cousin tout flamboyant.

Cependant une chose le consola intérieurement, c'est qu'on disait partout que la campagne serait rude : il espérait tout doucement au fond du cœur que Porthos y serait tué.

Porthos présenta ses compliments à maître Coquenard et lui fit ses adieux.

Maître Coquenard lui souhaita toutes sortes de prospérités.

Quant à madame Coquenard, elle ne pouvait retenir ses larmes ; mais on ne tira aucune mauvaise pensée de sa douleur ; on la savait fort attachée à ses parents, pour lesquels elle avait toujours eu de cruelles disputes avec son mari.

Tant que la procureuse put suivre des yeux son beau cousin, elle agita un mouchoir en se penchant hors de la fenêtre à faire croire qu'elle voulait se précipiter.

Porthos reçut toutes ces marques de tendresse en homme habitué à de pareilles démonstrations.

Seulement, en tournant le coin de la rue, il souleva son feutre et l'agita en signe d'adieu.

De son côté, Aramis écrivit une longue lettre.

A qui? Personne n'en savait rien.

Dans la chambre voisine, Ketty, qui devait partir le soir même pour Tours, attendait cette lettre mystérieuse.

Athos buvait à petits coups la dernière bouteille de son vin d'Espagne,

Pendant ce temps, d'Artagnan défilait avec sa compagnie.

En arrivant au faubourg Saint-Antoine, il se retourna pour regarder gaiement la Bastille, à laquelle il avait échappé jusqu'alors.

Comme c'était la Bastille seulement qu'il regardait, il ne vit point milady, qui, montée sur un cheval isabelle, le désignait du doigt à deux hommes d'assez mauvaise mine, qui s'approchèrent aussitôt des rangs pour le reconnaître.

Sur une interrogation qu'ils firent du regard, milady répondit par un signe que c'était bien lui.

Puis, certaine qu'il ne pouvait plus y avoir de méprise dans l'exécution de ses ordres, elle piqua son cheval et disparut.

Les deux hommes suivirent alors la compagnie, et, à la sortie du faubourg Saint-Antoine, montèrent sur des chevaux tout préparés qu'un domestique sans livrée tenait en main en les attendant.

CHAPITRE IV

LE SIEGE DE LA ROCHELLE

Le siége de la Rochelle fut un des plus grands evenements du regne de Louis XIII, et une des plus grandes entreprises militaires du cardinal.

Il est donc interessant et même nécessaire que nous en disions quelques mots, plusieurs détails de ce siége se liant d'ailleurs d'une manière trop importante à l'histoire que nous avons entrepris de raconter pour que nous les passions sous silence.

Les vues politiques du cardinal, lorsqu'il entreprit ce siége, étaient considérables.

Exposons-les d'abord, puis nous passerons aux vues particulières, qui n'eurent peut-être pas sur Son Eminence moins d'influence que les premières.

Des villes importantes données par Henri IV aux huguenots

nots comme places de sûreté, il ne restait plus que la Rochelle

Il s'agissait donc de détruire ce dernier boulevard du calvinisme, levain dangereux auquel se venaient incessamment mêler des ferments de révolte civile ou de guerre etrangère.

Espagnols, Anglais, Italiens mécontents, aventuriers de toute nation, soldats de fortune de toute secte, accouraient au premier appel sous les drapeaux des protestants, et s'organisaient comme une vaste association dont les branches divergeaient à loisir sur tous les points de l'Europe.

La Rochelle, qui avait pris une nouvelle importance de la ruine des autres villes calvinistes, était donc le foyer des dissensions et des ambitions.

Il y avait plus : son port était la dernière porte ouverte aux Anglais dans le royaume de France, et, en la fermant



Bassompierre.

à l'Angleterre, notre éternelle ennemie, le cardinal achevait l'œuvre de Jeanne d'Arc et du duc de Guise.

Aussi Bassompierre, qui était à la fois protestant et catholique, protestant de conviction et catholique comme commandeur du Saint-Esprit, Bassompierre, qui était Allemand de naissance et Français de cœur, Bassompierre enfin, qui avait un commandement particulier au siége de la Rochelle, disait-il en chargeant à la tête de plusieurs autres seigneurs protestants comme lui

— Vous verrez, messieurs, que nous serons assez bêtes pour prendre la Rochelle !

Et Bassompierre avait raison.

La canonnade de l'île de Ré lui présageait les dragonnades des Cévennes.

La prise de la Rochelle était la préface de la révocation de l'édit de Nantes

Mais, à côté de ces vues générales du ministre niveleur

et simplificateur et qui appartiennent à l'histoire, le chroniqueur est bien forcé de reconnaître les petites visées de l'homme amoureux et du rival jaloux.

Richelieu, comme chacun sait, avait été amoureux de la reine ; cet amour avait-il chez lui un simple but politique, ou était-ce tout naturellement une de ces profondes passions comme en inspira Anne d'Autriche à ceux qui l'entouraient?

C'est ce que nous ne saurions dire; mais en tout cas on a vu, par les développements antérieurs de cette histoire, que Buckingham l'avait emporté sur lui, et que, dans deux ou trois circonstances, et particulièrement dans celle des ferrets, il l'avait, grâce au dévouement des trois mousquetaires et au courage de d'Artagnan, cruellement mystifié.

Il s'agissait donc pour Richelieu, non-seulement de dé-



Derrière un rocher, d'Artagnan aperçut l'extrémité d'un second mousquet. — Page 18.

barrasser la France d'un ennemi, mais de se venger d'un rival.

Au reste, la vengeance devait être grande et éclatante, et digne en tout d'un homme qui tient dans sa main pour épée les forces de tout un royaume.

Richelieu savait qu'en combattant l'Angleterre il combattait Buckingham ; qu'en triomphant de l'Angleterre il triomphait de Buckingham; enfin, qu'en humiliant l'Angleterre aux yeux de l'Europe il humiliait Buckingham aux yeux de la reine.

De son côté Buckingham, tout en mettant en avant l'honneur de l'Angleterre, était mû par des intérêts absolument semblables à ceux du cardinal.

Buckingham aussi poursuivait une vengeance particulière.

Sous aucun prétexte Buckingham n'avait pu rentrer en

France comme ambassadeur; il voulait y rentrer comme conquérant.

Il en résulta que le véritable enjeu de cette partie que les deux puissants royaumes jouaient pour le bon plaisir de deux hommes amoureux était un simple regard d'Anne d'Autriche.

Le premier avantage avait été au duc de Buckingham.

Arrivé inopinément en vue de l'île de Ré avec quatre-vingt-dix vaisseaux et vingt mille hommes à peu près, il avait surpris le comte de Toiras, qui commandait pour le roi dans l'île, et, après un combat sanglant, il avait opéré son débarquement.

Relatons en passant que dans ce combat avait péri le baron de Chantal.

Le baron de Chantal laissait orpheline une petite fille de dix-huit mois.

Cette petite fille fut depuis madame de Sévigné.

Le comte de Toiras se retira dans la citadelle Saint-Martin avec la garnison, et jeta une centaine d'hommes dans un petit fort qu'on appelait le fort de la Prée.

Cet événement avait hâté les résolutions du cardinal, et, en attendant que le roi et lui pussent aller prendre le commandement du siége de la Rochelle, qui était résolu, il avait fait partir Monsieur pour diriger les premières opérations, et avait fait filer, vers le théâtre de la guerre, toutes les troupes dont il avait pu disposer.

C'était de ce détachement envoyé en avant-garde que faisait partie notre ami d'Artagnan.

Le roi, comme nous l'avons dit, devait suivre aussitôt son lit de justice tenu.

En se levant de ce lit de justice le 28 juin, il s'était senti pris par la fièvre.

Il n'en avait pas moins voulu partir, mais, son état empirant, il avait été forcé de s'arrêter à Villeroy.

Or, où s'arrêtait le roi s'arrêtaient les mousquetaires; il en résultait que d'Artagnan, qui était purement et simplement dans les gardes, se trouvait séparé, momentanément du moins, de ses bons amis Athos, Porthos et Aramis.

Cette séparation, qui n'était pour lui qu'une contrariété, serait certes devenue une inquiétude sérieuse s'il eût pu deviner de quels dangers inconnus il était entouré.

Il n'en arriva pas moins sans accident au camp établi devant la Rochelle, vers le 10 du mois de septembre de l'année 1627.

Tout était dans le même état

Le duc de Buckingham et ses Anglais, maîtres de l'île de Ré, continuaient d'assiéger, mais sans succès, la citadelle de Saint-Martin et le fort de la Prée; de plus les hostilités avec la Rochelle étaient commencées depuis deux ou trois jours à propos d'un fort que le duc d'Angoulême venait de faire construire près de la ville.

Les gardes, sous le commandement de M. des Essarts, avaient leur logement aux Minimes.

Mais, nous le savons, d'Artagnan, préoccupé de l'ambition de passer aux mousquetaires, avait rarement fait amitié avec ses camarades; il se trouvait donc isolé et livré à ses propres réflexions.

Ses réflexions n'étaient pas riantes.

Depuis un an qu'il était arrivé à Paris, il s'était mêlé aux affaires publiques, de sorte que ses affaires privées n'avaient pas fait grand chemin, comme amour et comme fortune.

Comme amour, la seule femme qu'il eût aimée véritablement était madame Bonacieux, et madame Bonacieux avait disparu sans qu'il pût découvrir encore ce qu'elle était devenue.

Comme fortune, il s'était fait, lui chétif, un ennemi du cardinal, c'est-à-dire d'un homme devant lequel tremblaient les plus grands du royaume, à commencer par le roi.

Cet homme pouvait l'écraser, et cependant il ne l'avait pas fait.

Pour un esprit aussi perspicace que l'était d'Artagnan, cette indulgence était un jour par lequel il voyait dans un meilleur avenir.

Puis il s'était fait encore un autre ennemi, moins à craindre, pensait-il, mais que cependant il sentait instinctivement n'être pas à mépriser : cet ennemi, c'était milady.

En échange de tout cela il avait la protection et la bienveillance de la reine; mais la bienveillance de la reine était, par le temps qui courait, une cause de plus de persécution, et sa protection, on le sait, protégeait fort mal : témoin Chalais et madame Bonacieux.

Ce qu'il avait donc gagné de plus clair dans tout cela, c'était le diamant de cinq ou six mille livres qu'il portait au doigt, et encore ce diamant, en supposant que d'Artagnan, dans ses projets d'ambition, voulût le garder pour s'en faire un jour un signe de reconnaissance près de la reine, n'avait, en attendant, puisqu'il ne pouvait s'en défaire, pas plus de valeur que les cailloux qu'il foulait à ses pieds.

Nous disons que les cailloux qu'il foulait à ses pieds, car d'Artagnan faisait ces réflexions en se promenant solitairement sur un joli petit chemin qui conduisait du camp à un village voisin; or, ces réflexions l'avaient écarté plus loin qu'il ne croyait, et le jour commençait à baisser, lorsqu'au dernier rayon du soleil couchant il lui sembla voir briller derrière une haie le canon d'un mousquet.

D'Artagnan avait l'œil vif et l'esprit prompt; il comprit que le mousquet n'était pas venu là tout seul, et que celui qui le portait ne s'était pas caché derrière une haie dans des intentions amicales.

Il résolut donc de gagner au large, lorsque de l'autre côté de la route, derrière un rocher, il aperçut l'extrémite d'un second mousquet.

C'était évidemment une embuscade.

Le jeune homme jeta un coup d'œil sur le premier mousquet, et remarqua avec une certaine inquiétude, qu'il s'abaissait dans sa direction, mais, aussitôt qu'il vit l'orifice du canon immobile, il se jeta ventre à terre.

En même temps le coup partit, et il entendit le sifflement d'une balle qui passait au-dessus de sa tête.

Il n'y avait pas de temps à perdre : d'Artagnan se redressa d'un bond, et au même moment la balle de l'autre mousquet fit voler les cailloux à l'endroit même du chemin où il s'était jeté la face contre terre.

D'Artagnan n'était pas un de ces hommes inutilement braves qui cherchent une mort ridicule pour qu'on dise d'eux qu'ils n'ont pas reculé d'un pas; d'ailleurs il ne s'agissait plus de courage ici : d'Artagnan était tombé dans un guet-apens.

— S'il y a un troisième coup, se dit-il, je suis un homme mort.

Et aussitôt il s'enfuit à toutes jambes dans la direction du camp avec la vitesse des gens de son pays, si renommés pour leur agilité; mais, quelle que fût la rapidité de sa course, le premier qui avait tiré ayant eu le temps de recharger son arme, lui envoya un second coup si bien ajusté, cette fois, que la balle traversa son feutre et le fit voler à dix pas de lui.

Comme d'Artagnan n'avait pas d'autre chapeau, il ramassa le sien tout en courant, arriva fort essoufflé et fort pâle dans son logis, s'assit sans rien dire à personne et se mit à réfléchir.

Cet événement pouvait avoir trois causes :

La première et la plus naturelle pouvait être une embuscade de Rochelois, qui n'eussent pas été fâchés de tuer un des gardes de Sa Majesté, parce que c'eût été un ennemi de moins, et que cet ennemi pouvait avoir une bourse bien garnie dans sa poche.

D'Artagnan prit son chapeau, examina le trou de la balle et secoua la tête.

La balle n'était pas une balle de mousquet, c'était une balle d'arquebuse

La justesse du coup lui avait déjà donné l'idée qu'il avait été tiré par une arme particulière; ce n'était donc pas une



D'Artagnan prit son chapeau, examina le trou de la balle, et secoua la tête. — Page 18.

embuscade militaire, puisque la balle n'était pas de calibre.

Ce pouvait être un bon souvenir de M. le cardinal.

On se rappelle qu'au moment même où, grâce au bienheureux rayon de soleil, il avait aperçu le canon du fusil, il s'étonnait de la longanimité de Son Eminence à son égard.

Mais d'Artagnan secoua la tête d'un air de doute.

Pour les gens vers lesquels il n'avait qu'à étendre la main, le cardinal recourait rarement à de pareils moyens.

Ce pouvait être une vengeance de milady.

Cette conjecture était plus raisonnable.

Il chercha inutilement à se rappeler ou les traits ou le costume des assassins; mais il s'était éloigné d'eux si rapidement, qu'il n'avait eu le loisir de rien remarquer.

— Ah! mes pauvres amis, murmura d'Artagnan, où êtes-vous! et que vous me faites faute!

D'Artagnan passa une fort mauvaise nuit.

Trois ou quatre fois il se réveilla en sursaut, se figurant qu'un homme s'approchait de son lit pour le poignarder.

Cependant le jour parut sans que l'obscurité eût amené aucun accident.

Mais d'Artagnan se douta bien que ce qui était différé n'était pas perdu.

D'Artagnan resta toute la journée dans son logis; il se donna pour excuse vis-à-vis de lui-même que le temps était mauvais.

Le surlendemain à neuf heures, on battit aux champs

Le duc d'Orléans visitait les postes.

Les gardes coururent aux armes.

D'Artagnan prit son rang au milieu de ses camarades.

Monsieur passa sur le front de bataille; puis tous les officiers supérieurs s'approchèrent de lui pour lui faire leur cour.

M. des Essarts, capitaine des gardes, s'approcha comme les autres.

Au bout d'un instant, il parut à d'Artagnan que M. des Essarts lui faisait signe de venir à lui : il attendit un nouveau geste de son supérieur, craignant de se tromper, et ce geste s'étant renouvelé, il quitta les rangs et s'avança pour prendre l'ordre.

— Monsieur va demander des hommes de bonne volonté pour une mission dangereuse, mais qui fera honneur à ceux qui l'auront accomplie, et je vous ai fait signe, afin que vous vous tinssiez prêt.

— Merci, mon capitaine, répondit d'Artagnan, qui ne demandait pas mieux que de se distinguer sous les yeux du lieutenant général

En effet, les Rochelois avaient fait une sortie pendant la nuit et avaient repris un bastion dont l'armée royaliste s'était emparée deux jours auparavant; il s'agissait de pousser une reconnaissance perdue pour voir comment l'armée gardait ce bastion.

Au bout de quelques instants, Monsieur éleva la voix, et dit :

— Il me faudrait pour cette mission trois ou quatre volontaires, conduits par un homme sûr.

— Quant à l'homme sûr, je l'ai sous la main, Monseigneur, dit M. des Essarts en montrant d'Artagnan, et quant aux quatre ou cinq volontaires, Monseigneur n'a qu'à faire connaître ses intentions, et les hommes ne lui manqueront pas.

— Quatre hommes de bonne volonté pour venir se faire tuer avec moi! dit d'Artagnan en levant son épée.

Deux de ses camarades aux gardes s'élancèrent aussitôt, et deux soldats s'étant joints à eux, il se trouva que le nombre demandé était suffisant. D'Artagnan refusa donc tous les autres, ne voulant pas faire de passe-droit à ceux qui avaient la priorité.

On ignorait si, après la prise du bastion, les Rochelois l'avaient évacué, ou s'ils y avaient laissé garnison; il fallait donc examiner le lieu indiqué d'assez près pour vérifier la chose.

D'Artagnan partit avec ses quatre compagnons et suivit la tranchée; les deux gardes marchaient au même rang que lui, et les soldats venaient par derrière.

Ils arrivèrent ainsi en se couvrant du revêtement jusqu'à une centaine de pas du bastion. Là d'Artagnan en se retournant s'aperçut que les deux soldats avaient disparu.

Il crut qu'ayant eu peur, ils étaient restés en arrière, et continua d'avancer.

Au détour de la contrescarpe, ils se trouvèrent à soixante pas à peu près du bastion.

On ne voyait personne, et le bastion semblait abandonné.

Les trois enfants perdus délibéraient s'ils iraient plus avant lorsque tout à coup une ceinture de fumée ceignit le géant de pierre, et une douzaine de balles vinrent siffler autour de d'Artagnan et de ses deux compagnons.

Ils savaient ce qu'ils voulaient savoir, le bastion était gardé, une plus longue station dans cet endroit dangereux eût donc été une imprudence inutile. D'Artagnan et les deux gardes tournèrent le dos et commencèrent une retraite qui ressemblait à une fuite.

En arrivant à l'angle de la tranchée qui allait leur servir de rempart, un des gardes tomba, une balle lui avait traversé la poitrine; l'autre, qui était sain et sauf, continua sa course vers le camp.

D'Artagnan ne voulut pas abandonner ainsi son compagnon, et s'inclina vers lui pour le relever et l'aider à rejoindre la ligne; mais dans ce moment deux coups de fusil partirent : une balle cassa la tête au garde déjà blessé, et l'autre vint s'aplatir sur le roc après avoir passé à deux pouces de d'Artagnan.

Le jeune homme se retourna vivement, car cette attaque ne pouvait venir du bastion, qui était masqué par l'angle de la tranchée. L'idée des deux soldats qui l'avaient abandonné lui revint à l'esprit et lui rappela ses assassins de la surveille; il résolut donc cette fois de savoir à quoi s'en tenir et tomba sur le corps de son camarade comme s'il était mort.

Il vit aussitôt deux têtes s'élever au-dessus d'un ouvrage abandonné qui était à trente pas de là.

C'étaient celles de nos deux soldats.

D'Artagnan ne s'était pas trompé, ces hommes ne l'avaient suivi que pour l'assassiner, espérant que la mort du jeune homme serait mise sur le compte de l'ennemi.

Seulement, comme il pouvait n'être que blessé et dénoncer leur crime, ils s'approchèrent pour l'achever.

Heureusement, trompés par la ruse de d'Artagnan, ils négligèrent de recharger leurs fusils.

Lorsqu'ils furent à dix pas de lui, d'Artagnan, qui en tombant avait eu grand soin de ne pas lâcher son épée, se releva tout à coup et d'un bond se trouva près d'eux.

Les assassins comprirent que s'ils s'enfuyaient du côté du camp sans avoir tué leur homme, ils seraient accusés par lui.

Aussi, leur première idée fut-elle de passer à l'ennemi.

L'un des deux prit son fusil par le canon et s'en servit comme d'une massue : il en porta un coup terrible à d'Artagnan, qui l'évita en se jetant de côté; mais, par ce mouvement, il livra passage au bandit, qui s'élança aussitôt vers le bastion.

Comme les Rochelois qui le gardaient ignoraient dans quelle intention cet homme venait à eux, ils firent feu sur lui, et il tomba frappé d'une balle qui lui brisa l'épaule.

Pendant ce temps, d'Artagnan s'était jeté sur le second soldat, l'attaquant avec son épée.

La lutte ne fut pas longue : ce misérable n'avait pour se défendre que son arquebuse déchargée,

L'épée du garde glissa contre le canon de l'arme devenue inutile, et alla traverser la cuisse de l'assassin, qui tomba.

D'Artagnan lui mit aussitôt la pointe du fer sur la gorge.

— Oh ! ne me tuez pas ! s'écria le bandit. Grâce! grâce ! mon officier, et je vous dirai tout.

— Ton secret vaut-il la peine que je te garde la vie ? demanda le jeune homme.

— Oui, si vous estimez que l'existence soit quelque chose quand on a vingt-deux ans comme vous et qu'on peut arriver à tout, étant beau et brave comme vous l'êtes.

— Misérable! dit d'Artagnan, voyons, parle vite. Qui t'a chargé de m'assassiner?



— Oh ! ne me tuez pas ! s'écria le bandit. Grâce ! mon officier et je vous dirai tout.

— Une femme que je ne connais pas, mais qu'on appelait milady.

— Mais, si tu ne connais pas cette femme, comment sais-tu son nom?

— Mon camarade la connaissait et l'appelait ainsi ; c'est à lui qu'elle a eu affaire, et non pas à moi. Il a même dans sa poche une lettre de cette personne, qui doit avoir pour vous une grande importance, à ce que je lui ai entendu dire.

— Mais comment te trouves-tu de moitié dans ce guet-apens.

— Il m'a proposé de faire le coup à nous deux, et j'ai accepté.

— Et combien vous a-t-elle donné pour cette belle expédition?

— Cent louis.

— Eh bien ! à la bonne heure, dit le jeune homme en

riant, elle estime que je vaux quelque chose. Cent louis! c'est une somme pour deux misérables comme vous. Aussi je comprends que tu aies accepté, et je te fais grâce, mais à une condition.

— Laquelle? demanda le soldat inquiet en voyant que tout n'était pas fini.

— C'est que tu vas aller me chercher la lettre que ton camarade a dans sa poche.

— Mais, s'écria le bandit, c'est une autre manière de me tuer. Comment voulez-vous que j'aille chercher cette lettre sous le feu du bastion?

— Il faut pourtant que tu te décides à l'aller chercher, ou je jure que tu vas mourir de ma main.

— Grâce! monsieur, pitié! au nom de cette jeune dame que vous aimez, que vous croyez morte peut-être et qui ne l'est pas, s'écria le bandit en se mettant à genoux et en s'ap-



Au milieu de quelques papiers sans importance, d'Artagnan trouva une lettre. — Page 22.

puyant sur sa main, car il commençait à perdre ses forces avec son sang.

— Et d'où sais-tu qu'il y a une jeune femme que j'aime et que j'ai cru cette femme morte? demanda d'Artagnan.

— Par cette lettre que mon camarade a dans sa poche.

— Tu vois bien alors qu'il faut que j'aie cette lettre, dit d'Artagnan. Ainsi donc, plus de retard, plus d'hésitation, ou quelle que soit ma répugnance a tremper une seconde fois mon épée dans le sang d'un misérable comme toi, je te jure, sur ma foi d'honnête homme...

Et à ces mots d'Artaguan fit un geste si menaçant, que le blessé se releva.

— Arrêtez, arrêtez! s'écria-t-il reprenant courage à force de terreur, j'irai... j'irai...

D'Artagnan prit l'arquebuse du soldat, le fit passer devant lui et le poussa vers son compagnon en lui piquant les reins de la pointe de son épée.

C'était une chose affreuse que de voir ce malheureux laissant sur le chemin qu'il parcourait une longue trace de sang, pâle de sa mort prochaine, essayant de se traîner sans être vu jusqu'au corps de son complice, qui gisait à vingt pas de là.

La terreur était tellement peinte sur son visage, couvert d'une froide sueur, que d'Artagnan en eut pitié et le regarda avec mépris.

— Eh bien ! lui dit-il, je vais te montrer la différence qu'il y a entre un homme de cœur et un lâche comme toi ! Reste ; j'irai !

Et, d'un pas agile, l'œil au guet, observant les mouvements de l'ennemi, s'aidant de tous les accidents du terrain, d'Artagnan parvint jusqu'au second soldat.

Il y avait deux moyens d'arriver à son but : le fouiller sur place, ou l'emporter en se faisant un bouclier de son corps et le fouiller dans la tranchée.

D'Artagnan préféra le second moyen, et chargea l'assassin sur ses épaules au moment même où l'ennemi faisait feu.

Une légère secousse, un dernier cri, un frémissement d'agonie prouvèrent à d'Artagnan que celui qui avait voulu l'assassiner venait de lui sauver la vie.

D'Artagnan regagna la tranchée et jeta le cadavre auprès du blessé, aussi pâle que le mort.

Aussitôt il commença l'inventaire : un portefeuille de cuir, une bourse où se trouvait évidemment une partie de la somme que le bandit avait reçue, un cornet et des dés formaient l'héritage du mort.

Il laissa le cornet et les dés où ils étaient tombés, jeta la bourse au blessé et ouvrit avidement le portefeuille.

Au milieu de quelques papiers sans importance, il trouva la lettre suivante ; c'était celle qu'il avait été chercher au risque de sa vie.

« Puisque vous avez perdu la trace de cette femme et qu'elle est maintenant en sûreté dans ce couvent où vous n'auriez jamais dû la laisser arriver, tâchez au moins de ne pas manquer l'homme, sinon vous savez que j'ai la main longue et que vous payerez cher les cent louis que vous avez à moi. »

Pas de signature.

Néanmoins, il était évident que la lettre venait de milady.

En conséquence, il la garda comme pièce de conviction, et, se trouvant en sûreté derrière l'angle de la tranchée, il se mit à interroger le blessé.

Celui-ci confessa qu'il s'était chargé avec son camarade, le même qui venait d'être tué, d'enlever une jeune femme qui devait sortir de Paris par la barrière de la Villette, mais que, s'étant arrêtés à boire dans un cabaret, ils avaient manqué la voiture de dix minutes.

— Mais qu'eussiez-vous fait de cette femme? demanda d'Artagnan avec angoisse.

— Nous devions la remettre dans un hôtel de la place Royale, dit le blessé.

— Oui, oui, murmura d'Artagnan, c'est bien cela : chez milady elle-même.

Alors le jeune homme comprit en frémissant quelle terrible soif de vengeance poussait cette femme à le perdre, ainsi que ceux qui l'aimaient, et combien elle en savait sur les affaires de la cour, puisqu'elle avait tout découvert.

Sans doute elle devait ces renseignements au cardinal

Mais, par compensation, il comprit aussi avec un sentiment de joie bien réel que la reine avait fini par découvrir la prison où la pauvre madame Bonacieux expiait son dévouement, et qu'elle l'avait tirée de cette prison.

Alors la lettre qu'il avait reçue de la jeune femme, et son passage sur la route de Chaillot, passage pareil à une apparition, lui furent expliqués.

Dès lors, ainsi qu'Athos l'avait prédit, il était possible de retrouver madame Bonacieux, et un couvent n'était pas imprenable.

Cette idée acheva de lui mettre la clémence au cœur.

Il se retourna vers le blessé, qui suivait avec anxiété toutes les expressions diverses de son visage, et lui tendant la main :

— Allons, lui dit-il, je ne veux pas t'abandonner ainsi Appuie-toi sur moi et retournons au camp.

— Oui, dit le blessé, qui avait peine à croire à tant de magnanimité; mais n'est-ce point pour me faire pendre que vous me ramenez?

— Tu as ma parole, dit-il, et pour la seconde fois je te donne la vie.

Le blessé se laissa glisser à genoux et baisa de nouveau les pieds de son sauveur ; mais d'Artagnan, qui n'avait plus aucun motif de rester si près de l'ennemi, abrégea lui-même les témoignages de sa reconnaissance.

Le garde, qui était revenu à la première décharge des Rochelois, avait annoncé la mort de ses quatre compagnons.

On fut donc à la fois fort étonné et fort joyeux dans le régiment, quand on vit reparaître le jeune homme sain et sauf.

D'Artagnan expliqua le coup d'épée de son compagnon par une sortie qu'il improvisa.

Il raconta la mort de l'autre soldat et les périls qu'ils avaient courus.

Ce récit fut pour lui l'occasion d'un véritable triomphe.

Toute l'armée parla de cette expédition pendant un jour, et Monsieur lui en fit faire ses compliments.

Au reste, comme toute belle action porte avec elle sa récompense, la belle action de d'Artagnan eut pour résultat de lui rendre la sécurité qu'il avait perdue.

En effet, le jeune homme croyait pouvoir être tranquille, puisque de ses deux ennemis, l'un était tué et l'autre dévoué à ses intérêts.

Cette sécurité prouvait une chose, c'est que d'Artagnan ne connaissait pas encore milady.



CHAPITRE V.

LE VIN D'ANJOU

Après des nouvelles presque désespérées du roi, le bruit de sa convalescence commençait à se répandre dans le camp, et, comme il avait grande hâte d'arriver en personne au siége, on disait qu'aussitôt qu'il pourrait remonter à cheval il se remettrait en route.

Pendant ce temps, Monsieur, qui savait que d'un jour à l'autre il allait être remplacé dans son commandement, soit par le duc d'Angoulême, soit par Bassompierre ou par Schomberg, qui se disputaient le commandement, faisait peu de chose, perdait ses journées en tâtonnements, et n'osait risquer de grande entreprise pour chasser les Anglais de l'île de Ré, où ils assiégeaient la citadelle de Saint-Martin et le fort de Prée, tandis que de leur côté les Français assiégeaient la Rochelle.

D'Artagnan, nous l'avons dit, était redevenu plus tranquille, comme il arrive toujours après un danger passé et quand le danger semble évanoui.

Il ne lui restait qu'une inquiétude, c'était de ne recevoir aucune nouvelle de ses amis.

Mais un matin du commencement de novembre, tout lui fut expliqué par cette lettre datée de Villeroy :

« Monsieur d'Artagnan,

« MM. Athos, Porthos et Aramis, après avoir fait une bonne partie chez moi et s'être égayés beaucoup, ont mené si grand bruit, que le prévôt du château, homme très-rigide, les a consignés pour quelques jours.

« Je n'en accomplis pas moins les ordres qu'ils m'ont donnés de vous envoyer douze bouteilles de mon vin d'Anjou, dont ils ont fait grand cas; ils veulent que vous buviez à leur santé avec leur vin favori.

« Je l'ai fait et suis, monsieur, avec un grand respect, votre serviteur très-humble et très-obéissant,

« Godeau,

« hôtelier de MM. les mousquetaires. »

— A la bonne heure! s'écria d'Artagnan, ils pensent à moi dans leurs plaisirs, comme je pensais à eux dans mon ennui. Bien certainement je boirai à leur santé, et de grand cœur, mais je n'y boirai pas seul.

Et d'Artagnan courut chez deux gardes avec lesquels il avait fait plus amitié qu'avec les autres, afin de les inviter à boire avec lui le délicieux petit vin d'Anjou qui venait d'arriver de Villeroy.

L'un des deux gardes était de service pour le soir même, et l'autre pour le lendemain; la réunion fut donc fixée au surlendemain.

D'Artagnan, en rentrant, envoya ses douze bouteilles de vin à la buvette des gardes, en recommandant qu'on les conservât avec soin; puis, le jour de la solennité, comme le dîner était fixé pour l'heure de midi, d'Artagnan envoya dès neuf heures Planchet pour tout préparer.

Planchet, tout fier d'être élevé à la dignité de maître d'hôtel, songea à remplir ses fonctions en homme intelligent.

A cet effet, il s'adjoignit le valet de l'un des convives de son maître, nommé Fourreau, et de plus aussi Brisemont, ce faux soldat qui avait voulu tuer notre héros, et qui, n'appartenant à aucun corps, était entré au service de d'Artagnan, ou plutôt à celui de Planchet, depuis que d'Artagnan lui avait sauvé la vie.

L'heure du festin venue, les deux convives arrivèrent, prirent place, et les mets s'alignèrent sur la table; Planchet servait, la serviette au bras; Fourreau débouchait les bouteilles, et Brisemont, c'était le nom du convalescent, transvasait dans des carafons de verre le vin, qui paraissait avoir déposé par l'effet des secousses de la route.

La première bouteille étant un peu trouble vers la fin, Brisemont versa la lie dans un verre, et d'Artagnan lui permit de la boire, car le pauvre diable n'avait pas encore beaucoup de forces.

Les convives, après avoir mangé le potage, allaient porter le premier verre à leurs lèvres, lorsque tout à coup le canon retentit au fort Louis et au fort Neuf.

Aussitôt les gardes, croyant qu'il s'agissait de quelque attaque imprévue, soit des assiégés, soit des Anglais, sautèrent sur leurs épées; d'Artagnan fit comme eux, et tous trois sortirent en courant pour se rendre à leurs postes.

Mais à peine furent-ils hors de la buvette qu'ils se trouvèrent fixés sur ce grand bruit.

Les cris de : Vive le roi! Vive M. le cardinal! retentissaient de tous côtés, et les tambours battaient dans toutes les directions.

En effet, le roi, dans son impatience, venait de doubler deux étapes et arrivait à l'instant même avec toute sa maison et un renfort de dix mille hommes de troupes.

Ses mousquetaires le précédaient et le suivaient.

D'Artagnan, placé en haie avec sa compagnie, salua d'un geste expressif ses amis, qui lui répondirent des yeux, et M. de Tréville, qui le reconnut tout d'abord.

La cérémonie de réception achevée, les quatre amis furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

— Pardieu! s'écria d'Artagnan, il n'est pas possible de mieux arriver, et les viandes n'auront pas encore eu le temps de refroidir. N'est-ce pas, messieurs? ajouta le jeune homme en se tournant vers les deux gardes, qu'il présenta à ses amis.

— Ah! ah! il paraît que nous banquetions? dit Porthos.

— J'espère, dit Aramis, qu'il n'y a pas de femmes à votre dîner?

— Est-ce qu'il y a du vin potable dans votre bicoque? demanda Athos.

— Mais, pardieu! il y a le vôtre, cher ami, répondit d'Artagnan.

— Notre vin? fit Athos étonné.

— Oui, celui que vous m'avez envoyé.

— Nous vous avons envoyé du vin?

— Mais vous savez bien, de ce petit vin des coteaux d'Anjou...

— Oui, je sais bien de quel vin vous voulez parler...

— Le vin que vous préférez...

— Sans doute, quand je n'ai ni champagne ni chambertin.

— Eh bien! à défaut de champagne et de chambertin, vous vous contenterez de celui-là.

— Nous avons donc fait venir du vin d'Anjou, gourmet que nous sommes? dit Porthos.

— Mais, non, c'est le vin qu'on m'a envoyé de votre part.

— De notre part? firent les mousquetaires.

— Est-ce vous, Aramis, reprit Athos, qui avez envoyé du vin?

— Non; et vous, Porthos?

— Non; et vous, Athos?

— Non.

— Si ce n'est pas vous, dit d'Artagnan, c'est votre hôtelier.

— Notre hôtelier?

— Eh! oui, votre hôtelier, Godeau, l'hôtelier des Mousquetaires.

— Ma foi ! qu'il vienne d'où il voudra, n'importe ! dit Porthos, goûtons-le, et, s'il est bon, buvons-le.

— Non pas, reprit Athos, ne buvons pas le vin qui a une source inconnue.

— Vous avez raison, Athos, observa d'Artagnan. Personne de vous n'a chargé l'hôtelier Godeau de m'envoyer du vin ?

— Non ; et cependant il vous en a envoyé de notre part ?

— Voici la lettre, dit d'Artagnan ; et il présenta le billet à ses camarades.

— Ce n'est pas son écriture ! s'écria Athos. Je la connais, c'est moi qui, avant de partir, ai réglé les comptes de la communauté.

— Fausse lettre, dit Porthos, nous n'avons pas été consignés.

— D'Artagnan, demanda Aramis d'un ton de reproche, comment avez-vous pu croire que nous avions fait du bruit?...

D'Artagnan pâlit, et un tremblement convulsif secoua tous ses membres.

— Tu m'effrayes, dit Athos, qui ne le tutoyait que dans les grandes occasions. Qu'est-il donc arrivé ?

— Courons, courons, mes amis ! s'écria d'Artagnan ; un horrible soupçon me traverse l'esprit : serait-ce encore une vengeance de cette femme ?

Ce fut Athos qui pâlit à son tour.



D'Artagnan prit son chapeau et examina le trou de la balle.

D'Artagnan s'élança vers la buvette ; les trois mousquetaires et les deux gardes le suivirent.

Le premier objet qui frappa la vue de d'Artagnan en entrant dans la salle à manger fut Brisemont étendu par terre et se roulant dans d'atroces convulsions.

Planchet et Fourreau, pâles comme des morts, essayaient de lui porter secours ; mais il était évident que tout secours serait inutile : les traits du moribond étaient crispés par l'agonie.

— Ah ! s'écria-t-il en apercevant d'Artagnan, ah ! c'est affreux : vous avez l'air de me faire grâce, et vous m'empoisonnez !

— Moi ! répondit d'Artagnan, moi ! malheureux ! Mais que dis-tu donc là ?

— Je dis que c'est vous qui m'avez donné ce vin, je dis que c'est vous qui m'avez dit de le boire, je dis que vous avez voulu vous venger de moi, je dis que c'est affreux !

— N'en croyez rien, Brisemont, dit d'Artagnan ; n'en croyez rien, je vous jure...

— Oh ! mais Dieu est là ! Dieu vous punira ! Mon Dieu qu'il souffre un jour ce que je souffre !

— Sur l'Evangile, s'écria d'Artagnan en se précipitant vers le moribond, je vous jure que j'ignorais que ce vin fût empoisonné, et j'allais en boire comme vous.

— Je ne vous crois pas ! dit le soldat. Et il expira dans un redoublement de tortures.

— Affreux ! affreux ! murmurait Athos, tandis que Porthos brisait les bouteilles et qu'Aramis donnait des ordres

un peu tardifs pour qu'on allât chercher un confesseur.

— Oh ! mes amis, dit d'Artagnan, vous venez encore une fois de me sauver la vie, non-seulement à moi, mais à ces messieurs. Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux gardes, je vous demanderai le silence sur toute cette aventure : de grands personnages pourraient avoir trempé dans ce que vous avez vu, et le mal de tout cela retomberait sur nous.

— Ah ! monsieur, balbutia Planchet plus mort que vif ; ah ! monsieur, que je l'ai échappé belle !

— Comment, drôle ! s'écria d'Artagnan, tu allais donc boire mon vin ?

— A la santé du roi, monsieur ; j'allais en boire un pauvre verre, si Fourreau ne m'avait pas dit qu'on m'appelait.



— D'abord, dit Athos, sortons de cette chambre ; c'est une mauvaise compagnie qu'un mort

— Hélas ! dit Fourreau, dont les dents claquaient de terreur, je voulais l'éloigner pour boire tout seul.

— Messieurs, reprit d'Artagnan en s'adressant aux gardes, vous comprenez qu'un pareil festin ne pourrait être que fort triste, après ce qui vient de se passer ; ainsi recevez toutes mes excuses et remettons la partie à un autre jour, je vous prie.

Les deux gardes acceptèrent courtoisement les excuses de d'Artagnan, et, comprenant que les quatre amis désiraient demeurer seuls, ils se retirèrent.

Lorsque le jeune garde et les trois mousquetaires furent sans témoins, ils se regardèrent d'un air qui voulait dire que chacun comprenait la gravité de la situation.

— D'abord, dit Athos, sortons de cette chambre ; c'est une mauvaise compagnie qu'un mort.

— Planchet, dit d'Artagnan, je vous recommande de veil-

ler sur le cadavre de ce pauvre diable ; qu'il soit enterré en terre sainte. Il avait commis un crime, c'est vrai, mais il s'en était repenti

Et les quatre amis sortirent de la chambre, laissant à Planchet et à Fourreau le soin de rendre les honneurs mortuaires à Brisemont.

L'hôte leur donna une autre chambre, dans laquelle on leur servit des œufs à la coque et de l'eau qu'Athos alla puiser lui-même à la fontaine

En quelques mots, Porthos et Aramis furent mis au courant de la situation.

— Eh bien ! dit d'Artagnan à Athos, vous le voyez, cher ami, c'est une guerre à mort.

Athos secoua la tête.

— Oui, oui, dit-il, je le vois bien, mais croyez-vous que ce soit elle ?

— J'en suis sûr.

— Cependant, je vous avoue que je doute encore.

— Mais cette fleur de lis sur l'épaule...

— C'est une Anglaise qui aura commis quelque méfait en France et qu'on aura flétrie à la suite de son crime.

— Athos, c'est votre femme, vous dis-je, répétait d'Artagnan ; ne vous rappelez-vous donc pas comme les deux signalements se ressemblent ?

— J'aurais cependant cru que l'autre était morte, je l'avais si bien pendue !

Ce fut d'Artagnan qui secoua la tête à son tour.

— Mais enfin, que faire ? demanda le jeune homme.

— Le fait est qu'on ne peut rester ainsi avec une épée éternellement suspendue au-dessus de sa tête, dit Athos, et qu'il faut sortir de cette situation.

— Mais comment ?

— Ecoutez : tâchez de la rejoindre et d'avoir une explication avec elle. Dites-lui : La paix ou la guerre ! Ma parole de gentilhomme de ne jamais rien dire de vous, de ne jamais rien faire contre vous. De votre côté, serment solennel de rester neutre à mon égard ; sinon, je vais trouver le chancelier, je vais trouver le roi, je vais trouver le bourreau ; j'ameute la cour contre vous, je vous dénonce comme flétrie ; je vous fais mettre en jugement, et, si l'on vous absout, eh bien ! je vous tue, foi de gentilhomme, au coin de quelque borne, comme je tuerais un chien enragé.

— J'aime assez ce moyen, dit d'Artagnan, mais comment la rejoindre ?

— Le temps, cher ami, le temps amène l'occasion ; l'occasion c'est la martingale de l'homme ; plus on a engagé, plus on gagne quand on sait attendre.

— Oui ; mais attendre entouré d'assassins et d'empoisonneurs...

— Bah ! dit Athos, Dieu nous a gardés jusqu'à présent, Dieu nous gardera encore.

— Oui, nous. Nous d'ailleurs, nous sommes des hommes et, à tout prendre, c'est notre état de risquer notre vie, mais elle ! ajouta-t-il à demi-voix.

— Qui, elle ? demanda Athos.

— Constance.

— Madame Bonacieux ? Ah ! c'est juste, dit Athos. Pauvre ami, j'oubliais que vous êtes amoureux.

— Eh bien ! mais, dit Aramis, n'avez-vous pas vu par la lettre même que vous avez trouvée sur le misérable qui a été tué, qu'elle était dans un couvent ? On est très-bien dans un couvent, et aussitôt le siége de la Rochelle terminé, je vous promets que pour mon compte...

— Bon ! dit Athos, bon ! Oui, mon cher Aramis, nous savons que vos vœux tendent à la religion.

— Je ne suis mousquetaire que par intérim, dit humblement Aramis.

— Il paraît qu'il y a longtemps qu'il n'a reçu de nouvelles de sa maîtresse, dit tout bas Athos ; mais ne faites pas attention, nous connaissons cela.

— Eh bien ! dit Porthos, il me semble qu'il y aurait un moyen bien simple.

— Lequel ? demanda d'Artagnan.

— Elle est dans un couvent, dites-vous ? reprit Porthos.

— Oui.

— Eh bien ! aussitôt le siége terminé, nous l'enlèverons de ce couvent.

— Mais encore faut-il savoir dans quel couvent elle est.

— C'est juste, dit Porthos.

— Mais, j'y pense, dit Athos, ne prétendez-vous pas, cher d'Artagnan, que c'est la reine qui a fait choix de ce couvent pour elle ?

— Oui ; je le crois, du moins

— Eh bien ! mais Porthos nous aidera là-dedans.

— Comment cela, s'il vous plaît ? demanda Porthos.

— Par votre marquise, votre duchesse, votre princesse, elle doit avoir le bras long.

— Chut ! reprit Porthos en mettant un doigt sur ses lèvres, je la crois cardinaliste, et elle ne doit rien savoir.

— Alors, dit Aramis, je me charge moi, d'en avoir des nouvelles.

— Vous, Aramis ? s'écrièrent les trois amis ; vous, et comment cela ?

— Par l'aumônier de la reine, avec lequel je suis fort lié, dit Aramis en rougissant.

Et sur cette assurance les quatre amis, qui avaient achevé leur modeste repas, se séparèrent avec promesse de se revoir le soir même.

D'Artagnan retourna aux Minimes, et les trois mousquetaires rejoignirent le quartier du roi, où ils avaient à faire préparer leurs logis.



M. de Schomberg.

CHAPITRE VI.

L'AUBERGE DU COLOMBIER ROUGE.

A peine arrivé au camp, le roi, qui avait si grande hâte de se trouver en face de l'ennemi, et qui partageait la haine du cardinal contre Buckingham, voulut faire d'abord toutes les dispositions, d'abord pour chasser les Anglais de l'île de Ré, ensuite pour presser le siége de la Rochelle; mais, malgré lui, il fut retardé par les dissensions qui éclatèrent entre MM. de Bassompierre et Schomberg contre le duc d'Angoulême.

MM. de Bassompierre et Schomberg étaient maréchaux de France et réclamaient leur droit de commander l'armée sous les ordres du roi; mais le cardinal, qui craignait que Bassompierre, huguenot au fond du cœur, ne pressât faiblement les Anglais et les Rochelois, ses frères en religion, poussait au contraire le duc d'Angoulême, que le roi, à son instigation, avait nommé lieutenant général.

Il en résulta que, sous peine de voir MM. de Bassompierre et Schomberg déserter l'armée, on fut obligé de faire à chacun un commandement particulier.

Bassompierre prit ses quartiers au nord de la ville, depuis la Leu jusqu'à Dompierre; le duc d'Angoulême prit les siens à l'est, depuis Dompierre jusqu'à Périgny, et M. de Schomberg au midi, depuis Périgny jusqu'à Angoutin.

Le logis de Monsieur était à Dompierre

Le logis du roi était tantôt à Estrée, tantôt à la Jarrie

Enfin, le logis du cardinal était sur les dunes, au pont de la Pierre, dans une simple maison sans aucun retranchement.

De cette façon, Monsieur surveillait Bassompierre, le roi, le duc d'Angoulême, et le cardinal M. de Schomberg.

Aussitôt cette organisation établie, on s'était occupé de chasser les Anglais de l'île.

La conjoncture était favorable.

Les Anglais, qui ont avant toutes choses besoin de bons vivres pour être bons soldats, ne mangeant que des viandes salées et de mauvais biscuits, avaient force malades dans leur camp; de plus, la mer, fort dangereuse à cette époque de l'année sur toutes les côtes de l'ouest, mettait tous les jours quelque petit bâtiment à mal, et la plage, depuis la pointe de l'Aiguillon jusqu'à la tranchée, était littéralement, à chaque marée, couverte de pinasses, de roberges et de felouques brisées; il en résultait que même les gens du roi se tinssent-ils dans leur camp, il était évident qu'un jour ou l'autre Buckingham, qui ne demeurait dans l'île de Ré que par entêtement, serait obligé de lever le siége.

Mais comme M. de Toiras fit dire que tout se préparait dans le camp ennemi pour un nouvel assaut, le roi jugea qu'il fallait en finir et donna les ordres nécessaires pour une affaire décisive.

Notre intention étant, non pas de faire un journal du siége, mais au contraire de n'en rapporter que les événement qui ont trait à l'histoire que nous racontons, nous nous contenterons de dire en deux mots que l'entreprise réussit au grand contentement du roi et à la grande gloire de M. le cardinal.

Les Anglais, repoussés pied à pied, battus dans toutes les rencontres, écrasés au passage de l'île de Loie, furent obligés de se rembarquer, laissant sur le champ de bataille deux mille hommes, parmi lesquels cinq colonels, trois lieutenants-colonels, deux cent cinquante capitaines et vingt gentilshommes de qualité, quatre pièces de canon et soixante drapeaux, qui furent apportés à Paris par Claude de Saint-Simon et suspendus en grande pompe aux voûtes de Notre-Dame.

Des *Te Deum* furent chantés au camp, et de là se répandirent dans toute la France.

Le cardinal resta donc maître de poursuivre le siége sans avoir, du moins momentanément, rien à craindre de la part des Anglais.

Mais, comme nous venons de le dire, le repos n'était que momentané.

Un envoyé du duc de Buckingham, nommé Montaigu, avait été pris, et l'on avait acquis la preuve d'une ligue entre l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre et la Lorraine.

Cette ligue était formée contre la France.

De plus, dans le logis de Buckingham, qu'il avait été forcé d'abandonner précipitamment, on avait retrouvé des papiers qui confirmaient cette ligue, à ce qu'assure M. le cardinal dans ses Mémoires, et qui compromettaient fort madame de Chevreuse, et par conséquent la reine.

C'était sur le cardinal que pesait toute la responsabilité car on n'est pas ministre absolu sans être responsable.

Aussi, toutes les ressources de son vaste génie étaient-elles tendues nuit et jour et occupées à écouter le moindre bruit qui s'élevait dans un des grands royaumes de l'Europe.

Le cardinal connaissait l'activité et surtout la haine de Buckingham; si la ligue qui menaçait la France triomphait, toute son influence était perdue.

La politique espagnole et la politique autrichienne avaient leurs représentants dans le cabinet du Louvre, où elles n'avaient encore que des partisans.

Lui, Richelieu, le ministre français, le ministre national par excellence, était perdu; le roi qui, tout en lui obéissant comme un enfant, le haïssait comme un enfant hait son maître, l'abandonnait aux vengeances réunies de Monsieur et de la reine.

Il était donc perdu, et peut-être la France avec lui; il fallait parer à tout cela.

Aussi, vit-on les courriers, devenus à chaque instant plus nombreux, se succéder nuit et jour dans cette petite maison du pont de la Pierre, où le cardinal avait établi sa résidence.

C'étaient des moines qui portaient si mal le froc, qu'il était facile de reconnaître qu'ils appartenaient surtout à l'église militante; des femmes un peu gênées dans leurs costumes de pages, et dont les larges trousses ne pouvaient entièrement dissimuler les formes arrondies; enfin des paysans aux mains noircies, mais à la jambe fine, et qui sentaient l'homme de qualité d'une lieue à la ronde.

Puis encore d'autres visites moins agréables, car deux ou trois fois le bruit se répandit que le cardinal avait failli être assassiné.

Il est vrai que les ennemis de Son Eminence disaient que c'était elle-même qui mettait en campagne les assassins maladroits, afin d'avoir, le cas échéant, le droit de représailles; mais il ne faut croire ni à ce que disent les ministres, ni à ce que disent leurs ennemis.

Ce qui n'empêchait pas au reste le cardinal, à qui ses plus acharnés détracteurs n'ont jamais contesté la bravoure personnelle, de faire force courses nocturnes, tantôt pour communiquer au duc d'Angoulême des ordres importants, tantôt pour aller se concerter avec le roi, tantôt pour conférer avec quelque messager qu'il ne voulait pas qu'on laissât entrer chez lui.

De leur côté, les mousquetaires, qui n'avaient pas grand'-chose à faire au siége, n'étaient pas tenus sévèrement et menaient joyeuse vie.

Cela leur était d'autant plus aisé, à nos trois compagnons surtout, qu'étant des amis de M. de Tréville, ils obtenaient facilement de lui de s'attarder et de rester, après la fermeture du camp, avec des permissions particulières.

Or, un soir que d'Artagnan, qui était de tranchée, n'avait pu les accompagner, Athos, Porthos et Aramis, montés sur leurs chevaux de bataille, enveloppés de leurs manteaux de guerre, une main sur la crosse de leur pistolet, revenaient tous trois d'une buvette qu'Athos avait découverte

deux jours auparavant sur la route de Jarrie, et qu'on appelait le Colombier-Rouge.

Ils suivaient le chemin qui conduisait au camp, tout en se tenant sur leurs gardes, comme nous l'avons dit, de peur d'embuscade, lorsque, à un quart de lieue à peu près du village de Boisnau, ils crurent entendre le pas d'une cavalcade qui venait à eux.

Aussitôt, tous trois s'arrêtèrent, serrés l'un contre l'autre, et ils attendirent, tenant le milieu de la route.

Au bout d'un instant, et comme la lune sortait justement d'un nuage, ils virent apparaître au détour d'un chemin deux cavaliers qui, les apercevant, s'arrêtèrent à leur tour, paraissant délibérer s'ils devaient continuer leur route ou retourner en arrière.



Athos faisant quelques pas en avant, cria de sa voix ferme : — Qui vive ?

Cette hésitation donna quelques soupçons aux trois amis, et Athos, faisant quelques pas en avant, cria de sa voix ferme :

— Qui vive ?

— Qui vive vous-même ? répondit un des deux cavaliers.

— Ce n'est pas répondre, cela ! dit Athos. Qui vive ? répondez ou nous chargeons.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, messieurs, dit alors une voix vibrante qui paraissait avoir l'habitude du commandement.

— C'est quelque officier supérieur qui fait sa ronde de nuit, dit Athos se retournant vers ses amis. Que voulez-vous faire, messieurs ?

— Qui êtes-vous ? dit la même voix du même ton de commandement ; répondez à votre tour, ou vous pourriez vous mal trouver de votre désobéissance

— Mousquetaires du roi ! dit Athos, de plus en plus convaincu que celui qui les interrogeait ainsi en avait le droit.

— Quelle compagnie ?

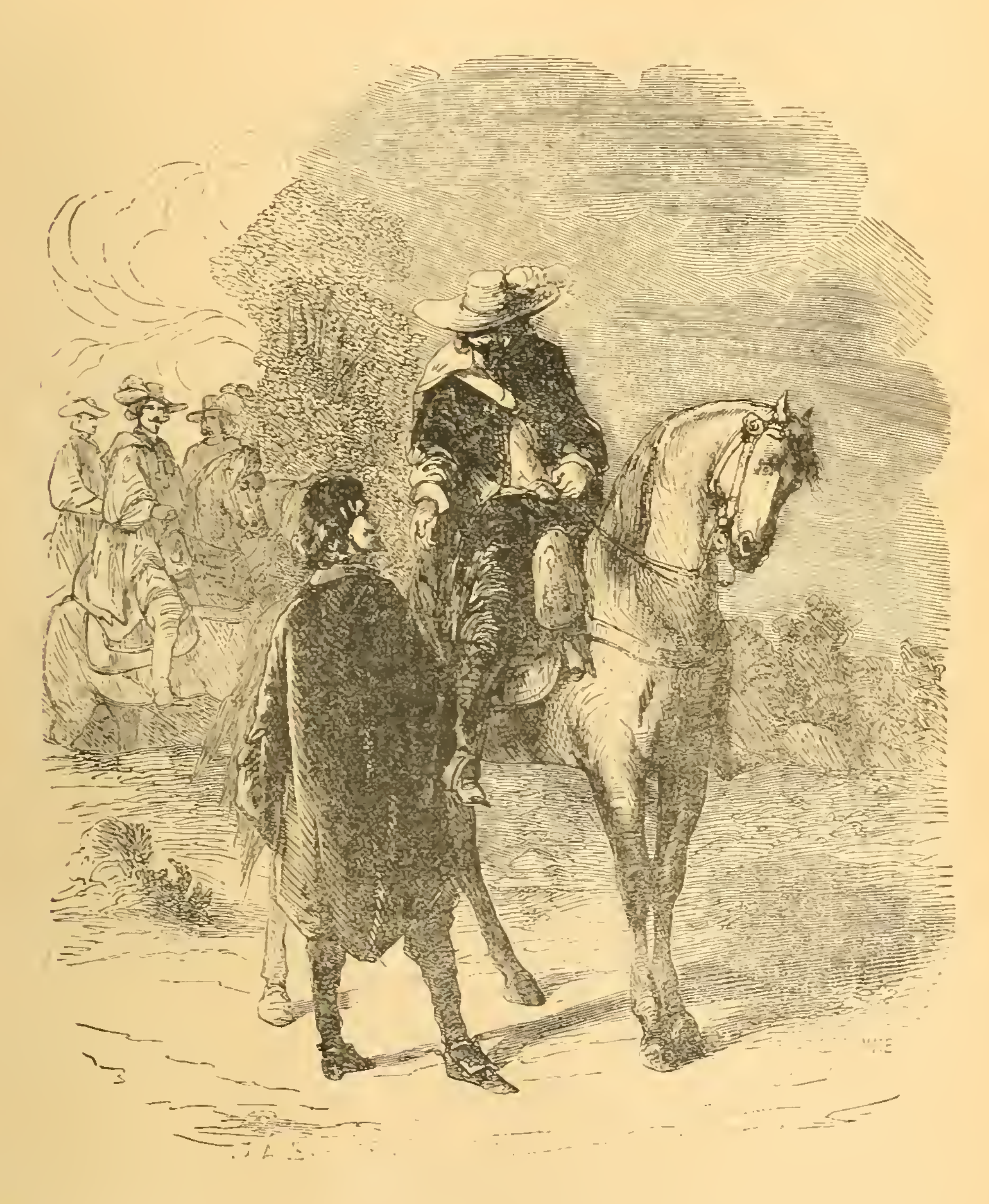
— Compagnie de Tréville.

— Avancez à l'ordre, et venez me rendre compte de ce que vous faites ici à cette heure.

Les trois compagnons s'avancèrent l'oreille un peu basse, car tous trois maintenant étaient convaincus qu'ils avaient affaire à plus fort qu'eux.

On laissa, du reste, à Athos le soin de porter la parole.

Un des deux cavaliers, celui qui avait pris la parole en second lieu, était à dix pas environ de son compagnon;



Un homme enveloppé d'un manteau sortit aussitôt et échangea quelques paroles rapides avec le cardinal. — Page 30

Athos fit signe à Porthos et à Aramis de rester de leur côté en arrière et s'avança seul.

— Pardon, mon officier, dit Athos, mais nous ignorions à qui nous avions affaire, et vous pouvez voir que nous faisions bonne garde.

— Votre nom ? dit l'officier qui se couvrait une partie du visage avec son manteau.

— Mais vous-même, monsieur, dit Athos, qui commençait à se révolter contre cette inquisition, donnez-moi, je vous prie, la preuve que vous avez le droit de m'interroger.

— Votre nom ? reprit une seconde fois le cavalier en laissant tomber son manteau de manière à paraître à visage découvert.

— Monsieur le cardinal ! s'écria le mousquetaire stupéfait.

— Votre nom? reprit pour la troisième fois Son Eminence.

— Athos, dit le mousquetaire.

Le cardinal fit un signe à l'écuyer, qui se rapprocha

— Ces trois mousquetaires nous suivront, dit-il à voix basse; je ne veux pas qu'on sache que je suis sorti du camp; et, en nous suivant, nous serons sûrs qu'ils ne le diront à personne.

— Nous sommes gentilshommes, monseigneur, dit Athos; demandez-nous donc notre parole et ne vous inquiétez de rien. Dieu merci, nous savons garder un secret.

Le cardinal fixa ses yeux perçants sur ce hardi interlocuteur.

— Vous avez l'oreille fine, monsieur Athos, dit le cardinal; mais maintenant écoutez ceci : ce n'est point par défiance que je vous prie de me suivre, c'est pour ma sûreté. Sans doute, vos deux compagnons sont MM. Porthos et Aramis.

— Oui, Votre Eminence, dit Athos, tandis que les deux mousquetaires restés en arrière s'approchaient le chapeau à la main.

— Je vous connais, messieurs, dit le cardinal, je vous connais : je sais que vous n'êtes pas tout à fait de mes amis, et j'en suis fâché; mais je sais que vous êtes de braves et loyaux gentilshommes, et qu'on peut se fier à vous. Monsieur Athos, faites-moi donc l'honneur de m'accompagner, vous et vos deux amis, et alors j'aurai une escorte à faire envie à Sa Majesté, si nous la rencontrons.

Les trois mousquetaires s'inclinèrent jusque sur le cou de leurs chevaux.

— Eh bien! sur mon honneur, dit Athos, Votre Eminence a raison de nous emmener avec elle : nous avons rencontré sur le route des visages affreux, et nous avons même eu avec quatre de ces visages une querelle au Colombier-Rouge.

— Une querelle! et pourquoi, messieurs? dit le cardinal. Je n'aime pas les querelleurs, vous le savez

— C'est justement pour cela que j'ai eu l'honneur de prévenir Votre Eminence de ce qui vient d'arriver, car elle pourrait l'apprendre par d'autres que nous, et sur un faux rapport croire que nous sommes en faute

— Et quels ont été les résultats de cette querelle? demanda le cardinal en fronçant le sourcil.

— Mon ami Aramis que voici a reçu un petit coup d'épée dans le bras, ce qui ne l'empêchera pas, comme Votre Eminence peut le voir, de monter demain à l'assaut si Votre Eminence ordonne l'escalade.

— Mais vous n'êtes pas homme à vous laisser donner des coups d'épée ainsi? dit le cardinal. Voyons, soyez francs, messieurs, vous en avez bien rendu quelques-uns : confessez-vous; vous savez que j'ai le droit de donner l'absolution.

— Moi, monseigneur, dit Athos, je n'ai pas même mis l'épée à la main; mais j'ai pris celui à qui j'avais affaire à bras-le-corps, et je l'ai jeté par la fenêtre; il paraît qu'en tombant, continua Athos avec quelque hésitation, il s'est cassé la cuisse.

— Ah! ah! fit le cardinal. Et vous, monsieur Porthos?

— Moi, monseigneur, sachant que le duel est défendu, j'ai saisi un banc et j'en ai donné à l'un de ces brigands un coup qui, je crois, lui a brisé l'épaule.

— Bien, dit le cardinal; et vous, monsieur Aramis?

— Moi, monseigneur, comme je suis d'un naturel très-doux, et que d'ailleurs, ce que monseigneur ne sait peut-être pas, je suis sur le point d'entrer dans les ordres, je voulais séparer mes camarades quand un de ces misérables m'a donné traîtreusement un coup d'épée à travers le bras gauche; alors la patience m'a manqué, j'ai tiré mon épée à mon tour et, comme il revenait à la charge, je crois avoir senti qu'en se jetant sur moi il se l'était passée au travers du corps; je sais bien qu'il est tombé seulement, et il m'a semblé qu'on l'emportait avec ses deux compagnons.

— Diable, messieurs! dit le cardinal, trois hommes hors de combat pour une querelle de cabaret! vous n'y allez pas de main morte! Et à propos de quoi était venue la querelle?

— Ces misérables étaient ivres, dit Athos, et sachant qu'il y avait une femme qui était arrivée ce soir dans le cabaret, ils voulaient forcer la porte.

— Forcer la porte! dit le cardinal, et pour quoi faire?

— Pour lui faire violence sans doute, dit Athos; j'ai eu l'honneur de dire à Votre Eminence que ces misérables étaient ivres.

— Et cette femme était jeune et jolie? demanda le cardinal avec une certaine inquiétude.

— Nous ne l'avons pas vue, monseigneur, dit Athos.

— Vous ne l'avez pas vue? Ah! très-bien! reprit vivement le cardinal; vous avez bien fait de défendre l'honneur d'une femme, et, comme c'est à l'auberge du Colombier-Rouge que je vais moi-même, je saurai si vous m'avez dit la vérité.

— Monseigneur, s'écria fièrement Athos, nous sommes gentilshommes, et pour sauver notre tête nous ne ferions pas un mensonge.

— Aussi je ne doute pas de ce que vous me dites, monsieur Athos, je n'en doute pas un seul instant; mais, ajouta-t-il pour changer la conversation, cette dame était-elle donc seule?

— Cette dame avait un cavalier enfermé avec elle, dit Athos; mais, comme ce cavalier, malgré le bruit, ne s'est pas montré, il est à présumer que c'est un lâche.

— Ne jugez pas témérairement, dit l'Evangile, répliqua le cardinal.

Aramis s'inclina.

— Et maintenant, messieurs, c'est bien, continua Son Eminence, je sais ce que je voulais savoir : suivez-moi.

Les trois mousquetaires passèrent derrière le cardinal, qui s'enveloppa de nouveau le visage de son manteau, et remit son cheval en marche, se tenant à huit ou dix pas en avant de ses quatre compagnons.

On arriva bientôt à l'auberge silencieuse et solitaire.

Sans doute l'hôte savait quel illustre visiteur il attendait, et en conséquence il avait renvoyé les importuns.

Dix pas avant d'arriver à la porte, le cardinal fit signe à son écuyer et aux trois mousquetaires de faire halte; un cheval tout sellé était attaché au contrevent; le cardinal frappa trois fois et de certaine façon.

Un homme enveloppé d'un manteau sortit aussitôt, et échangea quelques paroles rapides avec le cardinal; après quoi il remonta à cheval, et partit dans la direction de Surgère, qui était aussi celle de Paris.

— Avancez, messieurs, dit le cardinal.

— Vous m'avez dit la vérité, mes gentilshommes, dit-il en s'adressant aux trois mousquetaires, et il ne tiendra pas à moi que notre rencontre de ce soir ne vous soit avantageuse. En attendant, suivez-moi.

Le cardinal mit pied à terre, les trois mousquetaires firent autant; le cardinal jeta la bride de son cheval aux mains de son écuyer; les trois mousquetaires attachèrent la bride des leurs aux contrevents.

L'hôte se tenait sur le seuil de sa porte.

Pour lui le cardinal n'était qu'un officier venant visiter une dame

— Avez-vous quelque chambre au rez-de-chaussée où ces messieurs puissent m'attendre auprès d'un bon feu? dit le cardinal.

L'hôte ouvrit la porte d'une grande salle, dans laquelle justement on venait de remplacer un mauvais poêle par une grande et excellente cheminée.

— J'ai celle-ci, répondit-il.

— C'est bien, dit le cardinal. Entrez là, messieurs, et veuillez m'attendre ; je ne serai pas plus d'une demi-heure

Et, tandis que les trois mousquetaires entraient dans la chambre du rez-de-chaussée, le cardinal, sans demander plus amples renseignements, monta l'escalier en homme qui n'a pas besoin qu'on lui indique son chemin.

CHAPITRE VII.

DE L'UTILITÉ DES TUYAUX DE POÊLE

Il était évident que, sans s'en douter, et mus seulement par leur caractère chevaleresque et aventureux, nos trois amis venaient de rendre service à quelqu'un que le cardinal honorait de sa protection particulière.

Maintenant, quel était ce quelqu'un ?

C'est la question que se firent d'abord les trois mousquetaires; puis, voyant qu'aucune des réponses que pouvait faire leur intelligence n'était satisfaisante, Porthos appela l'hôte et demanda des dés.

Porthos et Aramis se placèrent à une table et se mirent à jouer.

Athos se promena en réfléchissant.

En réfléchissant et en se promenant, Athos passait et repassait devant le tuyau du poêle rompu par la moitié, et dont l'autre extrémité donnait dans la chambre supérieure, et, à chaque fois qu'il passait et repassait, il entendait un murmure de paroles qui finirent par fixer son attention.

Athos s'approcha et distingua quelques mots qui lui parurent sans doute mériter un si grand intérêt, qu'il fit signe à ses deux compagnons de se taire, restant lui-même courbé, l'oreille tendue à la hauteur de l'orifice inférieur.

— Écoutez, milady, disait le cardinal, l'affaire est importante. Asseyez-vous là et causons

— Milady ! murmura Athos.

— J'écoute Votre Éminence avec la plus grande attention, répondit une voix de femme qui fit tressaillir le mousquetaire.

— Un petit bâtiment avec équipage anglais, dont le capitaine est à moi, vous attend à l'embouchure de la Charente, au fort de la Pointe ; il mettra à la voile demain matin.

— Il faut alors que je m'y rende cette nuit.

— À l'instant même, c'est-à-dire lorsque vous aurez reçu mes instructions. Deux hommes que vous trouverez à la porte vous serviront d'escorte ; vous me laisserez sortir le premier; puis, une demi-heure après moi, vous sortirez à votre tour.

— Oui, monseigneur. Maintenant, revenons à la mission dont vous voulez bien me charger, et, comme je tiens à continuer de mériter la confiance de Votre Éminence, daignez me l'exposer en termes clairs et précis, afin que je ne commette aucune erreur.

Il y eut un instant de profond silence entre les deux interlocuteurs; il était évident que le cardinal mesurait d'avance les termes dans lesquels il allait parler, et que milady recueillait toutes ses facultés intellectuelles pour comprendre les choses qu'il allait dire et les graver dans sa mémoire quand elles seraient dites.

Athos profita de ce moment pour dire à ses deux compagnons de fermer la porte en dedans, et pour leur faire signe de venir écouter avec lui.

Les deux mousquetaires, qui aimaient leurs aises, apportèrent une chaise pour chacun d'eux, et une chaise pour Athos.

Tous trois s'assirent, les têtes rapprochées et l'oreille au guet.

— Vous allez partir pour Londres, reprit le cardinal. Arrivée à Londres vous irez trouver Buckingham.

— Je ferai observer à Son Eminence, dit milady, que, depuis l'affaire des ferrets de diamants, pour laquelle le duc m'a toujours soupçonnée, Sa Grâce se défie de moi.

— Aussi, cette fois-ci, dit le cardinal, ne s'agit-il plus de capter sa confiance, mais de se présenter franchement et loyalement comme négociatrice.

— Franchement et loyalement? répéta milady avec indicible expression de duplicité.



Athos fit signe à ses deux compagnons de se taire, se tenant lui-même courbé, l'oreille tendue à la hauteur de l'orifice inférieur. — Page 31.

— Oui, franchement et loyalement, reprit le cardinal du même ton ; toute cette affaire doit être faite à découvert.

— Je suivrai à la lettre les instructions de Son Eminence, et j'attends qu'elle me les donne.

— Vous irez trouver Buckingham de ma part et vous lui direz que je sais tous les préparatifs qu'il fait, mais que je ne m'en inquiète guère, attendu qu'au premier mouvement qu'il risquera, je perds la reine.

— Croira-t-il que Votre Eminence est en mesure d'accomplir la menace qu'elle lui fait?

— Oui, car j'ai des preuves.

— Il faut que je puisse présenter ces preuves à son appréciation.

— Sans doute, et vous lui direz que je publie le rapport de Bois-Robert et du marquis de Beautru sur l'entrevue que

le duc a eue chez madame la connétable avec la reine le soir que madame la connétable a donné une fête masquée ; vous lui direz, afin qu'il ne doute de rien, qu'il y est venu sous le costume du Grand Mogol que devait porter le chevalier de Guise, et qu'il a acheté à ce dernier moyennant la somme de trois mille pistoles.

— Bien, monseigneur.

— Tous les détails de son entrée au Louvre et de sa sortie pendant la nuit où il s'est introduit au palais sous le costume d'un diseur de bonne aventure italien me sont connus; vous lui direz, pour qu'il ne doute pas encore de l'authenticité de mes renseignements, qu'il avait sous son manteau une grande robe blanche semée de larmes noires, de têtes de mort et d'os en sautoir ; car, en cas de surprise, il



— Dites-lui que je sais encore tous les détails de l'aventure d'Amiens

devait se faire passer pour le fantôme de la dame Blanche, qui, comme chacun sait, revient au Louvre chaque fois que quelque grand événement va s'accomplir

— Est-ce tout, monseigneur?

— Dites-lui que je sais encore tous les détails de l'aventure d'Amiens ; que j'en ferai faire un petit roman spirituellement tourné, avec un plan du jardin et les portraits des principaux acteurs de cette scène nocturne

— Je lui dirai cela.

— Dites-lui encore que je tiens Montaigu, que Montaigu est à la Bastille, qu'on n'a pris aucune lettre sur lui, c'est vrai, mais que la torture peut lui faire dire tout ce qu'il sait, et même... ce qu'il ne sait pas.

— A merveille.

—Enfin, ajoutez que Sa Grâce, dans la précipitation qu'elle a mise à quitter l'île de Ré, oublia dans son logis certaine

lettre de madame de Chevreuse qui compromet singulièrement la reine, en ce qu'elle prouve non-seulement que Sa Majesté peut aimer les ennemis du roi, mais encore qu'elle conspire avec ceux de la France. Vous avez bien retenu tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas?

— Votre Eminence va en juger: le bal de madame la connétable, la nuit du Louvre, la soirée d'Amiens, l'arrestation de Montaigu, la lettre de madame de Chevreuse.

— C'est cela, dit le cardinal, c'est cela; vous avez une bien heureuse mémoire, milady.

— Mais, reprit celle à qui le cardinal venait d'adresser ce compliment, si, malgré toutes ces raisons, le duc ne se rend pas et continue de menacer la France?

— Le duc est amoureux comme un fou, ou plutôt comme un niais, reprit Richelieu avec une profonde amertume. Comme les anciens paladins, il n'a entrepris cette guerre que pour obtenir un regard de sa belle. S'il sait que cette guerre peut coûter l'honneur et peut-être la liberté à la dame de ses pensées, comme il dit, je vous réponds qu'il y regardera à deux fois.

— Et cependant, dit milady avec une persistance qui prouvait qu'elle voulait voir clair jusqu'au bout dans la mission dont elle allait être chargée, cependant s'il persiste?

— S'il persiste! dit le cardinal... ce n'est pas probable.

— C'est possible, dit milady.

— S'il persiste?....

Son Eminence fit une pause et reprit.

— S'il persiste, eh bien! j'espérerai dans un de ces événements qui changent la face des Etats.

— Si Son Eminence voulait me citer dans l'histoire quelques-uns de ces événements, dit milady, peut-être partagerais-je sa confiance dans l'avenir?

— Eh bien! tenez, par exemple, dit Richelieu, lorsqu'en 1610, pour une cause à peu près pareille à celle qui fait mouvoir le duc, le roi Henri IV, de glorieuse mémoire, allait à la fois envahir les Flandres et l'Italie pour frapper l'Autriche des deux côtés, eh bien! n'est-il pas arrivé un événement qui a sauvé l'Autriche? Pourquoi le roi de France n'aurait-il pas même chance que l'empereur?

— Votre Eminence veut parler du coup de couteau de la rue de la Féronnerie?

— Justement, dit le cardinal.

— Votre Eminence ne craint-elle pas que le supplice de Ravaillac épouvante ceux qui auraient un instant l'idée de l'imiter?

— Il y aura en tout temps et dans tous les pays, surtout si ces pays sont divisés de religion, des fanatiques qui ne demanderont pas mieux que de se faire martyrs. Et, tenez, justement il me revient à cette heure que les puritains sont furieux contre le duc de Buckingham, et que leurs prédicateurs le désignent comme l'Antechrist.

— Eh bien? fit milady.

— Eh bien! continua le cardinal d'un air indifférent, il ne s'agirait pour le moment, par exemple, que de trouver une femme, belle, jeune, adroite, qui eût à se venger elle-même de Buckingham. Une pareille femme peut se rencontrer. Le duc est homme à bonnes fortunes, et, s'il a semé bien des amours par ses promesses de constance éternelle, il a dû semer bien des haines aussi par ses éternelles infidélités.

— Sans doute, dit froidement milady, une pareille femme peut se rencontrer.

— Eh bien! une pareille femme qui mettrait le couteau de Jacques Clément ou de Ravaillac aux mains d'un fanatique sauverait la France.

— Oui; mais elle serait la complice d'un assassinat.

— A-t-on jamais connu les complices de Ravaillac ou de Jacques Clément?

— Non, car peut-être étaient-ils placés trop haut pour qu'on osât les aller chercher là où ils étaient. On ne brûlerait pas le Palais de Justice pour tout le monde, monseigneur.

— Vous croyez donc que l'incendie du Palais de Justice a une cause autre que celle du hasard? demanda Richelieu du ton dont il eût fait une question sans importance.

— Moi, monseigneur, répondit milady, je ne crois rien; je cite un fait, voilà tout. Seulement, je dis que, si je m'appelais madame de Montpensier ou la reine Marie de Médicis, je prendrais moins de précautions que je n'en prends, m'appelant tout simplement lady Clarik de Winter.

— C'est juste, dit Richelieu; que voudriez-vous donc?

— Je voudrais un ordre qui ratifiât d'avance tout ce que je croirais devoir faire pour le plus grand bien de la France.

— Mais il faudrait trouver d'abord la femme que je vous ai dite et qui aurait à se venger du duc.

— Elle est trouvée, dit milady.

— Puis il faudrait trouver ce misérable fanatique qui servira d'instrument à la justice de Dieu.

— On le trouvera.

— Eh bien! dit le cardinal, alors il sera temps de réclamer l'ordre que vous demandiez tout à l'heure.

— Votre Eminence a raison, reprit milady, et c'est moi qui ai eu tort de voir dans la mission dont elle m'honore autre chose que ce qui est réellement, c'est-à-dire d'annoncer à Sa Grâce, de la part de Son Eminence, que vous connaissez les différents déguisements à l'aide desquels il est parvenu à se rapprocher de la reine pendant la fête donnée par madame la connétable; que vous avez les preuves de l'entrevue accordée au Louvre par la reine à certain astrologue italien, qui n'est autre que le duc de Buckingham; que vous avez commandé un petit roman des plus spirituels sur l'aventure d'Amiens, avec plan du jardin où cette aventure s'est passée, et portraits des acteurs qui y ont figuré; que Montaigu est à la Bastille, et que la torture peut lui faire dire les choses dont il se souvient et même les choses qu'il aurait oubliées; enfin, que vous possédez certaine lettre de madame de Chevreuse, trouvée dans le logis de Sa Grâce, qui compromet singulièrement, non-seulement celle qui l'a écrite, mais encore celle au nom de qui elle a été écrite. Puis, s'il persiste malgré tout cela, comme c'est à ce que je viens de dire que se borne ma mission, je n'aurai plus qu'à prier Dieu de faire un miracle pour sauver la France. C'est bien cela, n'est-ce pas, monseigneur, et je n'ai pas autre chose à faire?

— C'est bien cela, reprit sèchement le cardinal.

— Et maintenant, dit milady sans paraître remarquer le changement de ton du cardinal-duc à son égard, maintenant que j'ai reçu les instructions de Votre Eminence à propos de ses ennemis, monseigneur me permettra-t-il de dire deux mots des miens?

— Vous avez donc des ennemis? dit Richelieu.

— Oui, monseigneur, des ennemis contre lesquels vous me devez votre appui, car je me les suis faits en servant Votre Eminence.

— Et lesquels? répliqua le duc.

— Il y a d'abord une petite intrigante du nom de Bonacieux.

— Elle est dans la prison de Mantes.

— C'est-à-dire qu'elle y était, reprit milady, mais la reine a surpris un ordre du roi, à l'aide duquel elle l'a fait transporter dans un couvent.

— Dans un couvent? dit le duc.

— Oui, dans un couvent.

— Et dans lequel?

— Je l'ignore; le secret a été bien gardé.

— Je le saurai, moi!

— Et Votre Eminence me dira dans quel couvent est cette femme?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le cardinal.

— Bien. Maintenant, j'ai un autre ennemi bien autrement à craindre pour moi que cette petite madame Bonacieux.

— Et lequel?

— Son amant.

— Comment s'appelle-t-il?

— Oh! Votre Eminence le connaît bien! s'écria milady emportée par la colère; c'est notre mauvais génie à tous deux; c'est celui qui, dans une rencontre avec les gardes de Votre Eminence, a décidé la victoire en faveur des mousquetaires du roi; c'est celui qui a donné trois coups d'épée à de Wardes, votre émissaire, et qui a fait échouer l'affaire des ferrets: c'est celui enfin qui, sachant que c'était moi qui lui avais enlevé madame Bonacieux, a juré ma mort.

— Ah! ah! dit le cardinal, je sais de qui vous voulez parler.

— Je veux parler de ce misérable d'Artagnan.

— C'est un hardi compagnon! dit le cardinal.

— Et c'est justement parce que c'est un hardi compagnon, qu'il n'en est que plus à craindre.

— Il faudrait, dit le duc, avoir une preuve de ses intelligences avec Buckingham.

— Une preuve? s'écria milady, j'en aurai dix!

— Eh bien! alors, c'est la chose la plus simple du monde; ayez-moi cette preuve, et je l'envoie à la Bastille.

— Bien, monseigneur, mais ensuite?

— Quand on est à la Bastille, il n'y a pas d'ensuite, dit le cardinal d'une voix sourde. Ah! pardieu! continua-t-il, s'il m'était aussi facile de me débarrasser de mon ennemi qu'il m'est facile de vous débarrasser du vôtre, et si c'était contre de pareilles gens que vous me demandiez l'impunité...

— Monseigneur, reprit milady, troc pour troc, existence pour existence, homme pour homme: donnez-moi celui-là, je vous donne l'autre.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, reprit le cardinal, et ne veux pas même le savoir, mais j'ai le désir de vous être agréable et ne vois aucun inconvénient à vous donner ce que vous me demandez à l'égard d'une si infime créature, d'autant plus, comme vous me le dites, que ce petit d'Artagnan est un libertin, un duelliste, un traître.

— Un infâme! monseigneur, un infâme!

— Donnez-moi donc du papier, une plume et de l'encre, dit le cardinal.

— En voici, monseigneur.

— Bien.

Il se fit un instant de silence qui prouvait que le cardinal était occupé à chercher les termes dans lesquels devait être écrit le billet ou même à l'écrire.

Athos, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, prit ses deux compagnons chacun par une main et les conduisit à l'autre bout de la chambre.

— Eh bien! dit Porthos, que veux-tu? et pourquoi ne nous laisses-tu pas écouter la fin de la conversation?

— Chut! dit Athos parlant à voix basse, nous en avons entendu tout ce qu'il est nécessaire que nous en entendions; d'ailleurs, je ne vous empêche pas d'écouter le reste, mais il faut que je sorte.

— Il faut que tu sortes? dit Porthos; mais si le cardinal te demande, que répondrons-nous?

— Vous n'attendrez pas qu'il me demande, vous lui direz les premiers que je suis parti en éclaireur, parce que certaines paroles de notre hôte m'ont donné à penser que le chemin n'était pas sûr; j'en toucherai d'ailleurs deux mots à l'écuyer du cardinal; le reste me regarde, ne vous en inquiétez pas.

— Soyez prudent, Athos, dit Aramis.

— Soyez tranquille, répondit Athos, vous le savez, j'ai du sang-froid.

Porthos et Aramis allèrent reprendre leur place près du tuyau de poêle.

Quant à Athos, il sortit sans aucun mystère, alla prendre son cheval attaché avec ceux de ses deux amis au tourniquet des contrevents, convainquit en quatre mots l'écuyer de la nécessité d'une avant-garde pour le retour, visita avec affectation l'amorce de ses pistolets, mit l'épée aux dents, et suivit en enfant perdu la route qui conduisait au cam

CHAPITRE VIII.

SCÈNE CONJUGALE.

Comme l'avait prévu Athos, le cardinal ne tarda point à descendre; il ouvrit la porte de la chambre où étaient entrés les mousquetaires, et trouva Porthos faisant une partie de dés acharnée avec Aramis.

D'un coup d'œil rapide il fouilla tous les coins de la salle et vit qu'un de ses hommes lui manquait.

— Qu'est devenu M. Athos? demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit Porthos, il est parti en éclaireur sur quelques propos de notre hôte qui lui ont fait croire que la route n'était pas sûre.



Le cardinal ouvrit la porte de la chambre et trouva Porthos faisant une partie de dés acharnée avec Aramis.

— Et vous, qu'avez-vous fait, monsieur Porthos?

— J'ai gagné cinq pistoles à Aramis.

— Et maintenant vous pouvez revenir avec moi?

— Nous sommes aux ordres de Votre Eminence.

— A cheval donc, messieurs, car il se fait tard.

L'écuyer était à la porte et tenait en bride le cheval du cardinal.

Un peu plus loin, un groupe de deux hommes et de trois chevaux apparaissait dans l'ombre.

Ces deux hommes étaient ceux qui devaient conduire milady au fort de la Pointe, et veiller à son embarquement.

L'écuyer confirma au cardinal ce que les deux mousquetaires lui avaient déjà dit à propos d'Athos.

Le cardinal fit un geste approbateur et reprit la route

s'entourant au retour des mêmes précautions qu'il avait prises au départ.

Laissons-le suivre le chemin du camp, protégé par l'écuyer et les deux mousquetaires, et revenons à Athos.

Pendant une centaine de pas, il avait marché de la même allure; mais, une fois hors de vue, il avait lancé son cheval à droite, avait fait un détour, et était revenu guetter dans le taillis le passage de la petite troupe; puis, ayant reconnu les chapeaux bordés de ses compagnons et la frange dorée du manteau de M. le cardinal, il attendit que les cavaliers eussent tourné l'angle de la route, et, les ayant perdus de vue, il revint au galop à l'auberge, qu'on lui ouvrit sans difficulté.

L'hôte le reconnut.



— Madame, dit Athos, vous allez à l'instant même me remettre le papier que vous a signé le cardinal, ou, sur mon âme, je vous fais sauter la cervelle. — Page 38.

— Mon officier, dit Athos, a oublié de faire à la dame du premier une recommandation importante, et il m'envoie pour réparer son oubli.

— Montez, dit l'hôte, elle est encore dans sa chambre.

Athos profita de la permission, monta l'escalier de son pas le plus léger, arriva sur le carré, et, à travers la porte entr'ouverte, il vit milady qui attachait son chapeau

Il entra dans la chambre et referma la porte derrière lui.

Athos était debout devant la porte, enveloppé dans son manteau, son feutre rabattu sur ses yeux.

En voyant cette figure muette et immobile comme une statue, milady eut peur.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous? s'écria-t-elle

— Allons, c'est bien elle! murmura Athos.

Et, laissant tomber son manteau et relevant son chapeau il s'avança vers milady.

— Me reconnaissez-vous, madame? dit-il.

Milady fit un pas en avant, puis recula comme à la vue d'un serpent.

— Allons, dit Athos, c'est bien, je vois que vous me reconnaissez.

— Le comte de la Fère! murmura milady en pâlissant et en reculant jusqu'à ce que la muraille l'empêchât d'aller plus loin.

— Oui, milady, répondit Athos, le comte de la Fère en personne, qui revient tout exprès de l'autre monde pour avoir le plaisir de vous voir. Asseyons-nous donc et causons, comme dit M. le cardinal.

Milady, dominée par une terreur inexprimable, s'assit sans proférer une parole.

— Vous êtes un démon envoyé sur la terre, dit Athos; votre puissance est grande, je le sais, mais vous savez aussi qu'avec l'aide de Dieu les hommes ont souvent vaincu les démons les plus terribles. Vous vous êtes déjà trouvée sur mon chemin, je croyais vous avoir terrassée, madame; mais, ou je me trompai, ou l'enfer vous a ressuscitée.

Milady, à ces paroles qui lui rappelaient des souvenirs effroyables, baissa la tête avec un gémissement sourd.

— Oui, l'enfer vous a ressuscitée, reprit Athos, l'enfer vous a faite riche, l'enfer vous a donné un autre nom, l'enfer vous a presque refait même un autre visage, mais il n'a effacé ni les souillures de votre âme, ni la flétrissure de votre corps.

Milady se leva comme mue par un ressort, et ses yeux lancèrent des éclairs.

Athos resta assis.

— Vous me croyiez mort, n'est-ce pas, comme je vous croyais morte, et ce nom d'Athos avait caché le comte de la Fère, comme le nom de milady de Winter avait caché Anne de Breuil? N'était-ce pas ainsi que vous vous appeliez quand votre honoré frère nous a mariés? Notre position est vraiment étrange, poursuivit Athos en riant; nous n'avons vécu jusqu'à présent l'un et l'autre que parce que nous nous croyions morts, et qu'un souvenir gêne moins qu'une créature, quoique ce soit chose dévorante parfois qu'un souvenir.

— Mais enfin, dit milady d'une voix sourde, qui vous ramène vers moi, et que me voulez-vous?

— Je veux vous dire que, tout en restant invisible à vos yeux, je ne vous ai pas perdue de vue, moi!

— Vous savez ce que j'ai fait?

— Je puis vous raconter jour par jour vos actions depuis votre entrée au service du cardinal jusqu'à ce soir.

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres pâles de milady.

— Écoutez. C'est vous qui avez coupé les deux ferrets de diamants sur l'épaule du duc de Buckingham; c'est vous qui avez fait enlever madame Bonacieux; c'est vous qui, amoureuse de de Wardes, et croyant le recevoir, avez ouvert votre porte à d'Artagnan; c'est vous qui, croyant que de Wardes vous avait trompée, avez voulu le faire tuer par son rival; c'est vous qui, lorsque ce rival eut découvert votre infâme secret, avez voulu le faire assassiner à son tour par deux meurtriers que vous avez envoyés à sa poursuite; c'est vous qui, voyant que les balles avaient manqué leur coup, avez envoyé du vin empoisonné avec une fausse lettre, pour faire croire à votre victime que ce vin venait de ses amis; c'est vous enfin qui venez là, dans cette chambre, assise sur cette chaise où je suis assis, de prendre avec le cardinal de Richelieu l'engagement de faire assassiner le duc de Buckingham, en échange de la promesse qu'il vous a faite de vous laisser assassiner d'Artagnan.

Milady était livide.

— Mais vous êtes donc Satan! dit-elle.

— Peut-être, dit Athos, mais en tout cas écoutez bien ceci : assassinez ou faites assassiner le duc de Buckingham, peu m'importe, je ne le connais pas; d'ailleurs c'est l'ennemi de la France. Mais ne touchez pas à un seul cheveu de d'Artagnan, qui est un fidèle ami que j'aime et que je défends, ou, je vous le jure par la tête de mon père, le crime que vous aurez essayé de commettre ou que vous aurez commis sera le dernier.

— M. d'Artagnan m'a cruellement offensée, dit milady d'une voix sourde; M. d'Artagnan mourra.

— En vérité, cela est-il possible qu'on vous offense, madame? dit en riant Athos; il vous a offensée et il mourra?

— Il mourra! reprit milady : elle d'abord, lui ensuite!

Athos fut saisi comme d'un vertige; la vue de cette créature qui n'avait rien d'une femme lui rappelait des souvenirs terribles; il pensa qu'un jour, dans une situation moins dangereuse que celle où il se trouvait, il avait déjà voulu la sacrifier à son honneur.

Son désir de meurtre lui revint brûlant et l'envahit comme une fièvre ardente; il se leva à son tour, porta la main à sa ceinture, en tira un pistolet et l'arma.

Milady, pâle comme un cadavre, voulut crier, mais sa langue glacée ne put proférer qu'un son rauque qui n'avait rien de la parole humaine et qui semblait le râle d'une bête fauve; collée contre la sombre tapisserie, elle apparaissait les cheveux épars comme l'image effrayante de la terreur.

Athos leva lentement son pistolet, étendit le bras de manière à ce que l'arme touchât presque le front de milady, puis, d'une voix d'autant plus terrible qu'elle avait le calme suprême d'une inflexible résolution :

— Madame, dit-il, vous allez à l'instant même me remettre le papier que vous a signé le cardinal, ou, sur mon âme, je vous fais sauter la cervelle.

Avec un autre homme, milady aurait pu conserver quelque doute; mais elle connaissait Athos.

Cependant elle resta immobile.

— Vous avez une seconde pour vous décider, dit-il.

Milady vit à la contraction de son visage que le coup allait partir; elle porta vivement la main à sa poitrine, en tira un papier, et le tendit à Athos.

— Tenez, dit-elle, et soyez maudit!

Athos prit le papier, repassa le pistolet à sa ceinture, s'approcha de la lampe pour s'assurer que c'était bien celui-là, le déplia et lut

« *C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.*

« 3 décembre 1627.

« RICHELIEU. »

— Et maintenant, dit Athos en reprenant son manteau et en replaçant son feutre sur sa tête, maintenant que je t'ai arraché les dents, mords si tu peux, vipère!

Et il sortit de la chambre sans même regarder derrière lui.

A la porte de l'auberge il trouva les deux hommes et le cheval qu'ils tenaient en main.

— Messieurs, dit-il, l'ordre de monseigneur, vous le savez, est de conduire cette femme, sans perdre de temps, au fort de la Pointe et de ne la quitter que lorsqu'elle sera à bord.



Athos se mit légèrement en selle et partit au galop.

Comme ces paroles s'accordaient effectivement avec l'ordre qu'ils avaient reçu, ils inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

Quant à Athos, il se mit légèrement en selle et partit au galop.

Seulement, au lieu de suivre la route, il prit à travers champs, piquant avec vigueur son cheval et de temps en temps s'arrêtant pour écouter.

Dans une de ces haltes, il entendit sur la route le pas de plusieurs chevaux.

Il ne douta point que ce ne fût le cardinal et son escorte.

Aussitôt il fit une nouvelle pointe en avant, bouchonna son cheval avec de la bruyère et des feuilles d'arbres, et vint se mettre en travers de la route, à deux cents pas du camp à peu près.

— Qui vive? cria-t-il de loin quand il aperçut les cavaliers.

— C'est notre brave mousquetaire, je crois, dit le cardinal.

— Oui, monseigneur, répondit Athos, c'est lui-même.

— Monsieur Athos, dit Richelieu, recevez tous mes remercîments pour la bonne garde que vous nous avez faite. Messieurs, nous voici arrivés ; prenez la porte à gauche ; le mot d'ordre est *Roi et Ré*.

En disant ces mots, le cardinal salua de la tête les trois amis, et prit à droite, suivi de son écuyer, car cette nuit-là lui-même couchait au camp

— Eh bien ! dirent ensemble Porthos et Aramis lorsque le cardinal fut hors de la portée de la voix ; eh bien ! il a signé le papier qu'elle demandait.

— Je le sais, dit tranquillement Athos, puisque le voici

Et les trois amis n'échangèrent plus une seule parole jusqu'à leur quartier, excepté pour donner le mot d'ordre aux sentinelles.

Seulement on envoya Mousqueton dire à Planchet que son maître était prié, en relevant de tranchée, de se rendre à l'instant même au logis des mousquetaires.

D'un autre côté, comme l'avait prévu Athos, milady, en retrouvant à la porte les hommes qui l'attendaient, ne fit aucune difficulté de les suivre.

Elle avait bien eu envie un instant de se faire reconduire devant le cardinal et de lui tout raconter, mais une révélation de sa part amenait une révélation de la part d'Athos.

Elle dirait bien qu'Athos l'avait pendue, mais Athos dirait qu'elle était marquée.

Elle pensa qu'il valait donc encore mieux garder le silence, partir discrètement, accomplir avec son habileté ordinaire la mission difficile dont elle s'était chargée ; puis, toutes choses accomplies à la satisfaction du cardinal, venir lui réclamer sa vengeance.

En conséquence, après avoir voyagé toute la nuit, à sept heures du matin elle était au fort de la Pointe ; à huit heures elle était embarquée, et à neuf heures le bâtiment qui, avec des lettres de marque du cardinal, était censé être en partance pour Bayonne, levait l'ancre et faisait voile pour l'Angleterre.

CHAPITRE IX

LE BASTION DE SAINT-GERVAIS.

En arrivant chez les trois amis, d'Artagnan les trouva réunis dans la même chambre

Athos réfléchissait, Porthos frisait sa moustache, Aramis disait ses prières dans un charmant petit livre d'heures relié en velours bleu

— Pardieu ! dit-il, messieurs, j'espère que ce que vous avez à me dire en vaut la peine, autrement je ne vous pardonnerais pas de m'avoir fait venir, au lieu de me laisser reposer après une nuit passée à prendre et à démanteler un bastion Ah ! que n'étiez-vous là, messieurs ? il y a fait chaud !



Richelieu à la Rochelle.

— Nous étions ailleurs où il ne faisait pas froid non plus, répondit Porthos tout en faisant prendre à sa moustache un air qui lui était particulier.

— Chut ! dit Athos.

— Oh ! oh ! fit d'Artagnan, comprenant le léger froncement de sourcil du mousquetaire, il paraît qu'il y a du nouveau ici ?

— Aramis, dit Athos, vous avez été déjeuner avant-hier à l'auberge du Parpaillot, je crois ?

— Oui.

— Comment est-on là ?

— Mais j'y ai fort mal mangé pour mon compte : avant-hier était jour maigre, et ils n'avaient que du gras

— Comment! dit Athos, dans un port de mer, ils n'ont pas de poisson ?

— Ils disent, reprit Aramis en se remettant à sa pieuse lecture, que la digue que fait bâtir M. le cardinal chasse les poissons en pleine mer.

— Mais ce n'est pas cela que je vous demandais, Aramis, reprit Athos, je vous demandais si vous aviez été bien libre, et si personne ne vous avait dérangé.

— Mais il me semble que nous n'avons pas eu trop d'importuns. Oui, au fait, pour ce que vous voulez dire, Athos, nous serons assez bien au Parpaillot.

— Allons donc au Parpaillot, dit Athos, car ici les murailles sont comme des feuilles de papier.

D'Artagnan, qui était habitué aux manières de faire de son ami, et qui reconnaissait tout de suite à une parole, à



Buvette du Parpaillot.

un geste, à un signe de celui-ci, que les circonstances étaient graves, prit le bras d'Athos et sortit avec lui sans rien dire.

Porthos suivit en devisant avec Aramis.

En route on rencontra Grimaud; Athos lui fit signe de suivre.

Grimaud, selon son habitude, obéit en silence; le pauvre garçon avait à peu près fini par désapprendre de parler.

On arriva à la buvette de Parpaillot.

Il était sept heures du matin, le jour commençait à paraître, les trois amis commandèrent à déjeuner et entrèrent dans une salle où, au dire de l'hôte, ils ne devaient pas être dérangés.

Malheureusement l'heure était mal choisie pour un conciliabule.

On venait de battre la diane, chacun secouait le sommeil

de la nuit, et, pour chasser l'air humide du matin, venait boire la goutte à la buvette.

Dragons, Suisses, gardes, mousquetaires, chevau-légers, se succédaient avec une rapidité qui devait très-bien faire les affaires de l'hôte, mais qui remplissait fort mal les vues des quatre amis; aussi répondaient-ils d'une manière fort maussade aux saluts, aux toasts et aux lazzis de leurs compagnons.

— Allons, dit Athos, nous allons nous faire quelque bonne querelle, et nous n'avons pas besoin de cela en ce moment. D'Artagnan, racontez-nous votre nuit, nous vous raconterons la nôtre après.

— En effet, dit un chevau-léger qui se dandinait en tenant à la main un verre d'eau-de-vie qu'il dégustait lentement; en effet, vous étiez de tranchée, messieurs les gardes, et il me semble que vous avez eu maille à partir avec les Rochelois.

D'Artagnan regarda Athos pour savoir s'il devait répondre à cet intrus qui se mêlait à la conversation.

— Eh bien! dit Athos, n'entends-tu pas M. de Busigny qui te fait l'honneur de t'adresser la parole? raconte ce qui s'est passé cette nuit, puisque ces messieurs désirent le savoir.

— N'avre-bous bas bris un basdion? demanda un Suisse qui buvait du rhum dans un verre à bière.

— Oui, monsieur, répondit d'Artagnan en s'inclinant, nous avons eu cet honneur; nous avons même, comme vous avez pu l'entendre, introduit sous un des angles un baril de poudre qui, en éclatant, a fait une fort jolie brèche, sans compter que, comme le bastion n'était pas d'hier, tout le reste de la bâtisse s'en est trouvé fort ébranlé.

— Et quel bastion est-ce? demanda un dragon qui tenait enfilée à son sabre une oie qu'il apportait pour qu'on la fît cuire.

— Le bastion Saint-Gervais, répondit d'Artagnan, derrière lequel les Rochelois inquiétaient nos travailleurs.

— Et l'affaire a été chaude?

— Mais oui. Nous y avons perdu cinq hommes et les Rochelois huit ou dix.

— Balzampleu! fit le Suisse, qui, malgré l'admirable collection de jurons que possède la langue allemande, avait pris l'habitude de jurer en français.

— Mais il est probable, dit le chevau-léger, qu'ils vont ce matin envoyer des pionniers pour remettre le bastion en état.

— Oui, c'est probable, dit d'Artagnan.

— Messieurs, dit Athos, un pari.

— Ah! foui, un bari, dit le Suisse.

— Lequel? demanda le chevau-léger.

— Attendez, dit le dragon en posant son sabre comme une broche sur les deux grands chenets de fer qui soutenaient le feu de la cheminée, j'en suis. Hôtelier de malheur, une lèchefrite tout de suite, que je ne perde pas une goutte de la graisse de cette estimable volaille.

— Il avre raison, dit le Suisse, la craisse t'oie il est très-ponne avec des gonfidures.

— Là, dit le dragon. Maintenant, voyons le pari. Nous écoutons, monsieur Athos.

— Oui, le pari, dit le chevau-léger.

— Eh bien! monsieur de Busigny, je parie avec vous, dit Athos, que mes trois compagnons, MM. Porthos, Aramis, d'Artagnan et moi, nous allons déjeuner dans le bastion Saint-Gervais et que nous y tenons une heure, montre à la main, quelque chose que fasse l'ennemi pour nous déloger.

Porthos et Aramis se regardèrent; ils commençaient à comprendre.

— Mais, dit d'Artagnan en se penchant à l'oreille d'Athos, tu vas nous faire tuer sans miséricorde.

— Nous sommes bien plus tués, répondit Athos, si nous n'y allons pas.

— Ah! ma foi, messieurs, dit Porthos en se renversant sur sa chaise et en frisant sa moustache, voici un beau pari, j'espère.

— Aussi, je l'accepte, dit M. de Busigny. Maintenant, il s'agit de fixer l'enjeu.

— Mais vous êtes quatre, messieurs, dit Athos, nous sommes quatre; un dîner à discrétion pour huit, cela vous va-t-il?

— A merveille, reprit M. de Busigny.

— Parfaitement, dit le dragon.

— Ça me fa, dit le Suisse.

Quant au quatrième auditeur, qui dans toute cette conversation avait joué un rôle muet, il fit un signe de la tête en preuve qu'il acquiesçait à la proposition.

— Le déjeuner de ces messieurs est prêt, dit l'hôte.

— Eh bien! apportez-le, dit Athos.

L'hôte obéit.

Athos appela Grimaud, lui montra un grand panier qui gisait dans un coin, et fit le geste d'envelopper dans les serviettes les viandes apportées.

Grimaud comprit à l'instant même qu'il s'agissait d'un déjeuner sur l'herbe; il s'empara du panier, empaqueta les viandes, y joignit les bouteilles et prit le panier à son bras.

— Mais où allez-vous manger mon déjeuner? dit l'hôte.

— Que vous importe, dit Athos, pourvu qu'on vous le paye?

Et il jeta majestueusement deux pistoles sur la table.

— Faut-il vous rendre, mon officier? dit l'hôte.

— Non; ajoute seulement deux bouteilles de vin de Champagne, et la différence sera pour les serviettes.

L'hôte ne faisait pas une si bonne affaire qu'il l'avait cru d'abord, mais il se rattrapa en glissant aux quatre convives deux bouteilles de vin d'Anjou au lieu de deux bouteilles de vin de Champagne.

— Monsieur de Busigny, demanda Athos, voulez-vous bien régler votre montre sur la mienne, ou me permettre de régler la mienne sur la vôtre?

— A merveille, monsieur, répondit le chevau-léger en tirant de son gousset une fort belle montre entourée de diamants; sept heures et demie.

— Sept heures trente-cinq minutes, dit Athos; nous saurons que j'avance de cinq minutes, monsieur.

Et, saluant les assistants ébahis, les quatre jeunes gens prirent le chemin du bastion Saint-Gervais, suivis de Grimaud, qui portait le panier, ignorant où il allait, mais, dans l'obéissance passive dont il avait pris l'habitude, ne songeant pas même à le demander.

Tant qu'ils furent dans l'enceinte du camp, les quatre amis n'échangèrent pas une parole, d'ailleurs, ils étaient suivis par les curieux, qui, connaissant le pari engagé, voulaient savoir comment ils s'en tireraient; mais, une fois qu'ils eurent franchi la ligne de circonvallation et qu'ils se trouvèrent en plein air, d'Artagnan, qui ignorait complétement ce dont il s'agissait, crut qu'il était temps de demander une explication.

— Et maintenant, mon cher Athos, dit-il, faites-moi l'amitié de m'apprendre où nous allons.

— Vous le voyez bien, répondit Athos, nous allons au bastion.

— Mais qu'y allons-nous faire?

— Vous le savez bien, nous y allons déjeuner.



M. de Busigny.

— Mais pourquoi n'avons-nous pas déjeuné au Parpaillot?

— Parce que nous avons des choses fort importantes à nous dire, et qu'il était impossible de causer cinq minutes dans cette auberge, avec tous ces importuns, qui vont, qui viennent, qui saluent, qui accostent. Ici, au moins, continua Athos en montrant le bastion, on ne viendra pas nous déranger.

— Il me semble, dit d'Artagnan avec cette prudence qui s'alliait si bien et si naturellement chez lui à une excessive bravoure, il me semble que nous aurions pu trouver quelque endroit écarté dans les dunes, au bord de la mer.

— Où l'on nous aurait vus conférer tous les quatre ensemble, de sorte qu'au bout d'un quart d'heure le cardinal eût été prévenu par ses espions que nous tenions conseil.

— Oui, observa Aramis, Athos a raison : *Animadvertuntur in desertis.*

— Un désert n'aurait pas été mal, dit Porthos, mais il s'agissait de le trouver.

— Il n'y a pas de désert où un oiseau ne puisse passer au-dessus de la tête, où un poisson ne puisse sauter au-dessus de l'eau, où un lapin ne puisse partir de son gîte, et je crois qu'oiseau, poisson, lapin, tout s'est fait espion du cardinal. Mieux vaut donc poursuivre notre entreprise, devant laquelle d'ailleurs nous ne pouvons plus reculer sans honte ; nous avons fait un pari, un pari qui ne pouvait être prévu et dont je défie qui que ce soit de deviner la véritable cause. Nous allons, pour le gagner, tenir une heure dans le bastion. Ou nous serons attaqués, ou nous ne le serons pas : si nous ne le sommes pas, nous aurons tout le temps de causer, et personne ne nous entendra, car je réponds que les murs de ce bastion n'ont pas d'oreilles ; si nous le sommes, nous n'en causerons pas moins de nos affaires, et de plus, tout en nous défendant, nous nous couvrons de gloire ; vous voyez bien que tout est bénéfice.

— Oui, répliqua d'Artagnan, mais nous attraperons indubitablement une balle.

— Eh ! mon cher, dit Athos, vous savez bien que les balles les plus à craindre ne sont pas celles de l'ennemi.

— Mais il me semble que pour une pareille expédition, reprit Porthos, nous aurions dû au moins emporter nos mousquets.

— Vous êtes un niais, ami Porthos ; pourquoi nous charger d'un fardeau inutile?

— Je ne trouve pas inutile en face de l'ennemi un bon mousquet de calibre, avec douze cartouches et sa poire à poudre.

— Eh bien ! continua Athos, n'avez-vous pas entendu ce qu'a dit d'Artagnan ?

— Qu'a dit d'Artagnan ? demanda Porthos.

— D'Artagnan a dit que, dans l'attaque de cette nuit, il y avait eu huit ou dix Français de tués et autant de Rochelois

— Après?

— On n'a pas eu le temps de les dépouiller, n'est-ce pas ? attendu qu'on avait pour le moment quelque chose de plus pressé à faire.

— Eh bien?

— Eh bien ! nous allons trouver leurs mousquets, leurs poires à poudre et leurs cartouches, et, au lieu de quatre mousquetons et de douze balles, nous allons avoir une quinzaine de fusils et une centaine de coups à tirer.

— Oh ! Athos, dit Aramis, tu es véritablement un grand homme !

Porthos inclina la tête en signe d'adhésion.

D'Artagnan seul ne paraissait pas complétement convaincu.

Sans doute Grimaud partageait les doutes du jeune homme, car, voyant que l'on continuait de marcher vers le bastion, chose dont il avait douté jusqu'alors, il tira son maître par le pan de son habit.

— Où allons-nous? demanda-t-il par geste

Athos lui montra le bastion.

— Mais, dit toujours dans le même dialecte le silencieux Grimaud, nous y laisserons notre peau.

Athos leva les yeux et le doigt vers le ciel.

Grimaud posa son panier à terre et s'assit en secouant la tête.

Athos prit à sa ceinture un pistolet, regarda s'il était bien amorcé, l'arma et approcha le canon de l'oreille de Grimaud.

Grimaud se retrouva sur ses jambes comme par un ressort.

Athos alors lui fit signe de prendre le panier et de marcher devant

Grimaud obéit.

Tout ce qu'avait gagné le pauvre garçon à cette pantomime d'un instant, c'est qu'il était passé de l'arrière-garde à l'avant-garde.

Arrivés au bastion, les quatre amis se retournèrent.

Plus de trois cents soldats de toute arme étaient assemblés à la porte du camp, et dans un groupe séparé on pouvait distinguer M. de Busigny, le dragon, le Suisse et le quatrième parieur.

Athos ôta son chapeau, le mit au bout de son épée et l'agita en l'air.

Tous les spectateurs lui rendirent son salut, accompagnant cette politesse d'un grand hourra qui arriva jusqu'à eux.

Après quoi, ils disparurent tous les quatre dans le bastion, où les avait déjà précédés Grimaud.

CHAPITRE X.

LE CONSEIL DES MOUSQUETAIRES.

Comme l'avait prévu Athos, le bastion n'était occupé que par une douzaine de morts, tant Français que Rochelois.

— Messieurs, dit Athos, qui avait pris le commandement de l'expédition, tandis que Grimaud va mettre la table, commençons par recueillir les fusils et les cartouches. Nous pouvons d'ailleurs causer tout en accomplissant cette besogne. Ces messieurs, ajouta-t-il en montrant les morts, ne nous écoutent pas.

— Mais nous pourrions toujours les jeter dans les fossés, observa Porthos, après toutefois nous être assurés qu'ils n'ont rien dans leurs poches.



— Aussi, je l'accepte, dit M. de Busigny Maintenant, il s'agit de fixer l'enjeu. — PAGE 42.

— Oui, dit Aramis, mais c'est l'affaire de Grimaud.

— Eh bien! alors, dit d'Artagnan, que Grimaud les fouille et les jette par-dessus les murailles.

— Qu'il les fouille, oui, dit Athos; mais qu'il les jette par-dessus les murailles, non, car ils peuvent nous servir.

— Ces morts peuvent nous servir? dit Porthos; ah çà! vous devenez fou, cher ami.

— Ne jugez pas témérairement, disent l'Evangile et M. le cardinal, reprit Athos; combien de fusils, messieurs?

— Douze, répondit Aramis

— Combien de coups à tirer?

— Une centaine.

— C'est tout autant qu'il nous en faut; chargeons les armes.

Les quatre mousquetaires se mirent à la besogne.

Comme ils achevaient de charger le dernier fusil, Grimaud fit signe que le déjeuner était servi.

Athos répondit, toujours par gestes, que c'était bien, et indiqua à Grimaud une espèce de poivrière où celui-ci comprit qu'il devait se tenir en sentinelle.

Seulement, pour adoucir les ennuis de sa faction, Athos lui permit d'emporter un pain, deux côtelettes et une bouteille de vin.

— Et maintenant, à table! dit Athos.

Les quatre amis s'assirent à terre, les jambes croisées comme des Turcs ou comme des tailleurs.

— Ah çà! maintenant, dit d'Artagnan, que nous n'avons plus la crainte d'être entendus, j'espère que vous allez nous faire part de votre secret, Athos?

— Je me vante de vous procurer à la fois de l'agrément et de la gloire, messieurs, dit Athos. Je vous ai fait faire une promenade charmante; voici un déjeuner des plus succulent et cinq cents personnes là-bas, comme vous pouvez le voir à travers les meurtrières, qui nous prennent pour des fous ou pour des héros, deux classes d'imbéciles qui se ressemblent assez.

— Mais ce secret? demanda d'Artagnan.

— Le secret, répondit Athos, c'est que j'ai vu milady hier soir.



Arrivés au bastion, les quatre amis se retournèrent.

D'Artagnan portait son verre à ses levres; mais, à ce nom de milady, la main lui trembla si fort, qu'il le posa à terre pour ne pas en répandre le contenu.

— Vous avez vu votre?...

— Chut donc! interrompit Athos; vous oubliez, mon cher, que ces messieurs ne sont pas initiés comme vous dans le secret de mes affaires de ménage. J'ai vu milady.

— Et ou cela? demanda d'Artagnan.

— A deux lieues d'ici à peu pres, à l'auberge du Colombier-Rouge

— En ce cas, je suis perdu, dit d'Artagnan.

— Non, pas tout à fait encore, reprit Athos, car a cette heure elle doit avoir quitté les côtes de France.

D'Artagnan respira.

— Mais, au bout du compte, demanda Porthos, qu'est-ce donc que cette milady?

— Une femme charmante, dit Athos en dégustant un verre de vin mousseux. Canaille d'hôtelier! s'écria-t-il, qui nous donne du vin d'Anjou pour du vin de Champagne, et qui croit que nous nous y laisserons prendre! Oui, continua-t-il, une femme charmante, qui a eu des bontés pour notre ami d'Artagnan, lequel, en échange, lui a fait je ne sais quelle noirceur dont elle a essayé de se venger, il y a un mois, en voulant le faire tuer à coups de mousquets, il y a huit jours, en essayant de l'empoisonner, et hier en demandant sa tête au cardinal.

— Comment! en demandant ma tête au cardinal? s'écria d'Artagnan pâle de terreur.

— Ça, dit Porthos, c'est vrai comme l'Evangile, je l'ai entendu de mes deux oreilles.

— Moi aussi, dit Aramis.

— Alors, reprit d'Artagnan en laissant tomber son bras avec découragement, il est inutile de lutter plus longtemps; autant vaut que je me brûle la cervelle et que tout soit fini.

— C'est la dernière sottise qu'il faut faire, dit Athos, attendu que c'est la seule à laquelle il n'y ait pas de remède.

— Mais je n'en réchapperai jamais, repliqua d'Artagnan, avec des ennemis pareils : d'abord, mon inconnu de Meung; ensuite, de Wardes, à qui j'ai donné trois coups d'épée; puis milady, dont j'ai surpris le secret; enfin le cardinal, dont j'ai fait échouer la vengeance.

— Eh bien! dit Athos, tout cela ne fait que quatre, et nous sommes quatre, un contre un, pardieu! Si nous en croyons les signes que nous fait Grimaud, nous allons avoir affaire à un bien plus grand nombre de gens. Qu'y a-t-il, Grimaud? En considération de la gravité de la circonstance, je vous permets de parler, mon ami; mais soyez laconique, je vous prie. Que voyez-vous?

— Une troupe.

— De combien de personnes?

— De vingt hommes.

— Quels hommes?

— Seize pionniers, quatre soldats.

— A combien de pas sont-ils?

— A cinq cents pas.

— Bon! nous avons encore le temps d'achever cette volaille et de boire un verre de vin. A votre santé, d'Artagnan!

— A votre santé! répetèrent Porthos et Aramis.

— Eh bien donc, à ma santé! quoique je ne croie pas que vos souhaits me servent à grand chose.

— Bah! dit Athos Dieu est grand, comme disent les sectateurs de Mahomet, et l'avenir est dans ses mains.

Puis, ayant avalé le contenu de son verre, qu'il posa ensuite près de lui, Athos se leva nonchalamment, prit le premier fusil venu et s'approcha d'une meurtrière.

Porthos, Aramis et d'Artagnan en firent autant.

Quant à Grimaud, il reçut l'ordre de se placer derrière les quatre amis afin de recharger les armes.

Au bout d'un instant, on vit paraître la troupe; elle suivait une espèce de boyau de tranchée qui établissait une communication entre le bastion et la ville.

— Pardieu! dit Athos, c'était bien la peine de nous déranger pour une vingtaine de drôles armés de pioches, de hoyaux et de pelles! Grimaud n'aurait eu qu'à leur faire signe de s'en aller, et je suis convaincu qu'ils nous eussent laissés tranquilles.

— J'en doute, observa d'Artagnan, car ils avancent fort resolûment de ce côté. D'ailleurs, il y a avec les travailleurs quatre soldats et un brigadier armés de mousquets.

— C'est qu'ils ne nous ont pas vus, reprit Athos.

— Ma foi, dit Aramis, j'avoue que j'ai répugnance à tirer sur ces pauvres diables de bourgeois.

— Mauvais prêtre, répondit Porthos, qui as pitié des hérétiques!

— En vérité, dit Athos, Aramis a raison, et je vais les prévenir.

— Que diable faites-vous donc? s'écria d'Artagnan. Vous allez vous faire fusiller, mon cher.

Mais Athos ne tint aucun compte de l'avis, et, montant sur la brèche, son fusil d'une main et son chapeau de l'autre :

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux soldats et aux travailleurs, qui, étonnés de cette apparition, s'arrêtaient à cinquante pas environ du bastion et en les saluant courtoisement; messieurs, nous sommes, quelques amis et moi, en train de déjeuner dans ce bastion. Or, vous savez que rien n'est désagréable comme d'être dérangé quand on déjeune : nous vous prions donc, si vous avez absolument affaire ici, d'attendre que nous ayons fini notre repas ou de repasser plus tard, à moins qu'il ne vous prenne la salutaire envie de quitter le parti de la rébellion et de venir boire avec nous à la santé du roi de France...

— Prenez garde, Athos, interrompit d'Artagnan, ne voyez-vous pas qu'ils vous mettent en joue?

— Si fait, si fait, dit Athos; mais ce sont des bourgeois qui tirent fort mal, et qui n'auront garde de me toucher.

En effet, au même instant, quatre coups de fusil partirent, et les balles vinrent s'aplatir autour d'Athos, mais sans qu'une seule le touchât.

Quatre coups de fusil leur répondirent presque en même temps, mais ils étaient mieux dirigés que ceux des agresseurs.

Trois soldats tombèrent tués roide, et un des travailleurs fut blessé.

— Grimaud, un autre mousquet! dit Athos toujours sur la brèche.

Grimaud obéit aussitôt.

De leur côté, les trois amis avaient chargé leurs armes; une seconde décharge suivit la première.

Le brigadier et deux pionniers tombèrent morts, le reste de la troupe prit la fuite.

— Allons, messieurs, une sortie, dit Athos.

Et les quatre amis s'élançant hors du fort, parvinrent jusqu'au champ de bataille, ramassèrent les quatre mousquets des soldats et la demi-pique du brigadier, et, convaincus que les fuyards ne s'arrêteraient qu'à la ville, reprirent le chemin du bastion, rapportant les trophées de leur victoire.

— Rechargez les armes, Grimaud, dit Athos, et nous, messieurs, reprenons notre déjeuner et continuons notre conversation. Où en étions-nous?

— Je me le rappelle, dit d'Artagnan; vous disiez qu'après avoir demandé ma tête au cardinal, milady avait quitté les côtes de France.

— C'est vrai.

— Et où va-t-elle? ajouta d'Artagnan, qui se préoccupait fort de l'itinéraire que devait suivre milady.

— Elle va en Angleterre, répondit Athos.

— Et dans quel but?

— Dans le but d'assassiner ou de faire assassiner milord Buckingham.

D'Artagnan poussa une exclamation de surprise et d'indignation.

— Mais c'est infâme! s'écria-t-il.

— Oh! quant à cela, dit Athos, je vous prie de croire que je m'en inquiète fort peu. Maintenant que vous avez fini, Grimaud, continua Athos, prenez la demi-pique de notre brigadier, attachez-y une serviette et plantez-la au haut de notre bastion; que ces rebelles de Rochelois voient qu'ils ont affaire à des braves et loyaux soldats du roi.

Grimaud obéit sans répondre; un instant après, le drapeau blanc flottait au-dessus de la tête des quatre amis.

Un cri de joie et un tonnerre d'applaudissements saluèrent son apparition. La moitié du camp était aux barrières.

— Comment, reprit d'Artagnan, vous vous inquiétez fort peu qu'elle tue ou qu'elle fasse tuer Buckingham? mais le duc est notre ami.

— Le duc est Anglais, le duc combat contre nous; qu'elle fasse donc du duc ce qu'elle voudra, je m'en soucie comme d'une bouteille vide.

Et Athos envoya à quinze pas de lui une bouteille qu'il tenait, et dont il venait de transvaser jusqu'à la dernière goutte dans son verre.

— Un instant, dit d'Artagnan, je n'abandonne pas Buckingham ainsi; il nous avait donné de fort beaux chevaux.

— Et surtout de fort belles selles, ajouta Porthos, qui, à ce moment même, portait à son manteau le galon de la sienne.

— Puis, observa Aramis, Dieu veut la conversion et non la mort du pécheur.

— *Amen!* dit Athos, et nous reviendrons là-dessus plus tard, si tel est votre plaisir. Mais ce qui pour le moment me préoccupait le plus, et je suis sûr que vous le comprendrez, d'Artagnan, c'était de reprendre à cette femme une espèce de blanc seing qu'elle avait extorqué au cardinal, et à l'aide duquel elle devait impunément se débarrasser de vous et peut-être de nous.

— Mais c'est donc un démon que cette créature? demanda Porthos en tendant son assiette à Aramis, qui découpait une volaille... Passez-moi la cuisse, Aramis.

— Et ce blanc seing, dit d'Artagnan, ce blanc seing est-il resté dans ses mains?

— Non, il est passé dans les miennes; je ne dirai pas que ça a été sans peine, par exemple, car je mentirais.

— Mon cher Athos, dit d'Artagnan, je ne compte plus les fois que je vous dois la vie.

— Alors, c'est donc pour revenir près d'elle que vous nous avez quittés? demanda Aramis.

— Justement.

— Et vous avez cette lettre du cardinal? continua d'Artagnan.

— La voici, dit Athos.

Et il tira le précieux papier de la poche de sa casaque.

D'Artagnan le déplia d'une main dont il n'essaya pas même de dissimuler le tremblement, et lut à son tour :

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'Etat que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.

« 3 août 1628.

« Richelieu. »

— En effet, dit Aramis, c'est une absolution dans toutes les règles.

— Il faut déchirer ce papier, s'écria d'Artagnan, qui semblait lire sa sentence de mort.

— Bien au contraire, dit Athos, il faut le conserver précieusement, et je ne donnerais pas ce papier quand on le couvrirait de pièces d'or.

— Et que va-t-elle faire maintenant? demanda le jeune homme.

— Mais, dit négligemment Athos, elle va probablement écrire au cardinal qu'un damné mousquetaire, nommé Athos, lui a arraché de force son sauf-conduit; elle lui donnera dans la même lettre le conseil de se débarrasser, en même temps que de lui, de ses deux amis, Porthos et Aramis. Le cardinal se rappellera que ce sont les mêmes hommes qu'il rencontre toujours sur son chemin. Alors, un beau matin, il fera arrêter d'Artagnan, et, pour qu'il ne s'ennuie pas tout seul, il nous enverra lui tenir compagnie à la Bastille.

— Ah çà! mais, dit Porthos, il me semble que vous faites là de tristes plaisanteries, mon cher Athos!... Avec cela que cette volaille est horriblement dure.

— Je ne plaisante pas, répondit Athos.

— Savez-vous, dit Porthos, que tordre le cou à cette damnée milady serait un péché moins grand que de le tordre à ces pauvres diables de huguenots, qui n'ont jamais commis d'autres crimes que de chanter en français des psaumes que nous chantons en latin?

— Qu'en dit l'abbé? demanda tranquillement Athos.

— Je dis que je suis de l'avis de Porthos, répondit Aramis.

— Et moi, donc! fit d'Artagnan.

— Heureusement qu'elle est loin, observa Porthos, car j'avoue qu'elle me gênerait fort ici.

— Elle me gêne en Angleterre aussi bien qu'en France, dit Athos.

— Elle me gêne partout, continua d'Artagnan.

— Mais puisque vous la teniez, dit Porthos, que ne l'avez-vous noyée, étranglée, pendue? Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Vous croyez cela, Porthos? répondit le mousquetaire avec un sombre sourire que d'Artagnan comprit seul.

— J'ai une idée, dit d'Artagnan.

— Voyons, dirent les mousquetaires.

— Aux armes! cria Grimaud.

Les jeunes gens se levèrent vivement et coururent aux fusils.

Cette fois, une petite troupe s'avançait, composée de vingt ou vingt-cinq hommes; mais ce n'étaient plus des travailleurs, c'étaient des soldats de la garnison.

— Si nous retournions au camp? observa Porthos; il me semble que la partie n'est pas égale.

— Impossible pour trois raisons, répondit Athos : la première, c'est que nous n'avons pas fini de déjeuner; la seconde, c'est que nous avons encore des choses d'importance à dire; la troisième, c'est qu'il s'en manque encore de dix minutes que l'heure soit écoulée.

— Voyons, dit Aramis, il faut cependant arrêter un plan de bataille.

— Il est bien simple, répondit Athos. Aussitôt que l'ennemi est à portée de mousquet, nous faisons feu; s'il continue d'avancer, nous faisons feu encore, nous faisons feu tant que nous avons des fusils chargés; si ce qui reste de la troupe veut alors monter à l'assaut, nous laissons les assiégeants descendre jusque dans le fossé, et alors nous leur poussons sur la tête ce pan de mur qui ne tient plus que par un miracle d'équilibre.

— Bravo! s'écria Porthos; décidément, Athos, vous étiez né pour être général, et le cardinal, qui se croit un grand homme de guerre, est bien peu de chose auprès de vous

— Messieurs, reprit Athos, pas de double emploi, je vous prie, visez bien chacun votre homme.

— Je tiens le mien, dit d'Artagnan

— Et moi le mien, dit Porthos.

— Et moi idem, dit Aramis.

— Allons, feu! dit Athos.

Les quatre coups de fusil ne firent qu'une détonation, et quatre hommes tombèrent.

Aussitôt le tambour battit, et la petite troupe s'avança au pas de charge.

Alors les coups de fusil se succédèrent sans régularité, mais toujours envoyés avec la même justesse; cependant, comme s'ils eussent connu la faiblesse numérique des ennemis, les Rochelois continuaient d'avancer au pas de course.

Sur trois autres coups de fusil, deux hommes tombèrent.

Néanmoins, la marche de ceux qui restaient debout ne se ralentissait pas.

Arrivés au pied du bastion, les ennemis étaient encore douze ou quinze.

Une dernière décharge les accueillit, mais ne les arrêta

point; ils sautèrent dans le fossé et s'apprêtèrent à escalader la brèche.

— Allons, mes amis, dit Athos, finissons-en d'un coup. A la muraille! à la muraille!

Et les quatre amis, secondés par Grimaud, se mirent à pousser avec le canon de leurs fusils un énorme pan de mur qui s'inclina comme si le vent le poussait, et, se détachant de sa base, tomba avec un bruit horrible dans le fossé; puis on entendit un grand cri, un nuage de poussière monta vers le ciel, et tout fut dit.

— Les aurions-nous écrasés depuis le premier jusqu'au dernier? demanda Athos.

— Ma foi, cela m'en a l'air, dit d'Artagnan



Et les quatre amis, secondés par Grimaud, se mirent à pousser avec le canon de leurs fusils un énorme pan de mur.

— Non, dit Porthos, en voilà deux ou trois qui se sauvent tout éclopés.

En effet, trois ou quatre de ces malheureux, couverts de boue et de sang, fuyaient dans le chemin creux et regagnaient la ville.

C'était tout ce qui restait de la petite troupe.

Athos regarda à sa montre.

— Messieurs, dit-il, il y a une heure que nous sommes ici, et maintenant le pari est gagné; mais il faut être beaux joueurs; d'ailleurs d'Artagnan ne nous avait pas dit son idée.

Et le mousquetaire, avec son sang-froid habituel, alla s'asseoir devant les restes du déjeuner

— Mon idée? dit d'Artagnan.

— Oui, répliqua Athos, vous disiez que vous aviez une idée.

— Ah! j'y suis, s'écria d'Artagnan; je passe en Angleterre une seconde fois, je vais trouver M. de Buckingham, et je l'avertis du complot tramé contre sa vie.

— Vous ne ferez pas cela, d'Artagnan, dit froidement Athos.

— Et pourquoi cela? ne l'ai-je pas fait déjà?

— Oui, mais à cette époque nous n'étions pas en guerre; à cette époque M. de Buckingham était un allié et non un ennemi : ce que vous voulez faire serait taxé de trahison.

D'Artagnan comprit la force du raisonnement, et se tut



— Milady ne me connaît pas, je m'approche d'elle sans qu'elle me redoute, et, lorsque je trouve ma belle, je l'étrangle.

— Mais, dit Porthos, il me semble que j'ai une idée à mon tour.

— Silence pour l'idée de M. Porthos, dit Aramis.

— Je demande un congé à M. de Tréville sous un prétexte quelconque que vous trouverez; je ne suis pas fort sur les prétextes, moi. Milady ne me connaît pas, je m'approche d'elle sans qu'elle me redoute, et, lorsque je trouve ma belle, je l'étrangle.

— Eh! dit Athos, je ne suis pas très-éloigné d'adopter l'idée de M. Porthos.

— Fi donc! dit Aramis, tuer une femme, non! Tenez, moi, j'ai la véritable idée.

— Voyons votre idée, Aramis, demanda Athos, qui avait beaucoup de déférence pour le jeune mousquetaire.

— Il faudrait prévenir la reine.

— Ah ! ma foi, oui, s'écrièrent ensemble Porthos et d'Artagnan; je crois que nous touchons au moyen.

— Prévenir la reine? dit Athos; et comment cela? Avons-nous des relations à la cour? pouvons-nous envoyer quelqu'un à Paris sans qu'on le sache au camp? D'ici à Paris il y a cent quarante lieues; notre lettre ne sera pas à Angers que nous serons au cachot, nous.

— Quant à ce qui est de faire remettre sûrement une lettre à Sa Majesté, dit Aramis en rougissant, moi, je m'en charge; je connais à Tours une personne adroite...

Aramis s'arrêta en voyant sourire Athos.

— Eh bien ! vous n'adoptez pas ce moyen, Athos? dit d'Artagnan.

— Je ne le repousse pas tout à fait, répondit Athos; mais je voulais seulement faire observer à Aramis qu'il ne peut quitter le camp, que tout autre qu'un de nous n'est pas sûr, que, deux heures après que le messager sera parti, tous les capucins, tous les alguazils, tous les bonnets noirs du cardinal sauront votre lettre par cœur, et qu'on vous arrêtera, vous et votre adroite personne.

— Sans compter, objecta Porthos, que la reine sauvera M. de Buckingham, mais ne nous sauvera pas du tout, nous autres.

— Messieurs, dit d'Artagnan, ce que Porthos objecte est plein de sens.

— Ah ! ah ! que se passe-t-il dans la ville? dit Athos.

— On bat la générale.

Les quatre amis écoutèrent, et le bruit du tambour parvint effectivement jusqu'à eux.

— Vous allez voir qu'ils vont nous envoyer un régiment tout entier, dit Athos.

— Vous ne comptez pas tenir contre un régiment tout entier? demanda Porthos.

— Pourquoi pas? dit le mousquetaire; je me sens en train, et je tiendrais devant une armée si nous avions seulement eu la précaution de prendre une douzaine de bouteilles de plus.

— Sur ma parole, le tambour se rapproche, dit d'Artagnan.

— Laissez-le se rapprocher, reprit Athos; il y a pour un quart d'heure de chemin d'ici à la ville, et par conséquent de la ville ici. C'est plus de temps qu'il ne nous en faut pour arrêter notre plan; si nous nous en allons d'ici, nous ne retrouverons jamais un endroit aussi convenable. Et tenez, justement, messieurs, voici la vraie idée qui me vient.

— Dites, alors.

— Permettez que je donne à Grimaud quelques ordres indispensables.

Athos fit signe à son valet d'approcher.

— Grimaud, dit Athos en montrant les morts qui gisaient dans le bastion, vous allez prendre ces messieurs, vous allez les dresser contre la muraille, vous leur mettrez leurs chapeaux sur la tête et leurs fusils à la main.

— O grand homme ! s'écria d'Artagnan, je te comprends !

— Vous comprenez? dit Porthos.

— Et toi, comprends-tu, Grimaud? demanda Aramis.

— Grimaud fit signe que oui.

— C'est tout ce qu'il faut, dit Athos; revenons à mon idée.

— Je voudrais pourtant bien comprendre, observa Porthos.

— C'est inutile.

— Oui, oui, l'idée d'Athos ! dirent en même temps d'Artagnan et Aramis.

— Cette milady, cette femme, cette créature, ce démon, a un beau-frère, à ce que vous m'avez dit, je crois, d'Artagnan?

— Oui, je le connais beaucoup même, et je crois aussi qu'il n'a pas une grande sympathie pour sa belle-sœur.

— Il n'y a point de mal à cela, répondit Athos, et il la détesterait même, que cela n'en vaudrait que mieux.

— En ce cas nous sommes servis à souhait.

— Cependant, dit Porthos, je voudrais bien comprendre ce que fait Grimaud.

— Silence, Porthos ! dit Aramis.

— Comment se nomme ce beau-frère?

— Lord de Winter.

— Où est-il maintenant?

— Il est retourné à Londres au premier bruit de guerre.

— Eh bien ! voilà justement l'homme qu'il nous faut, dit Athos. C'est lui qu'il nous convient de prévenir; nous lui faisons savoir que sa belle-sœur est sur le point d'assassiner quelqu'un, et nous le prions de ne pas la perdre de vue. Il y a bien à Londres, je l'espère, quelque établissement dans le genre des Madelonnettes ou des Filles-Repenties; il y fait mettre sa belle-sœur, et nous sommes tranquilles.

— Oui, observa d'Artagnan, jusqu'à ce qu'elle en sorte.

— Ah ! ma foi, reprit Athos, vous en demandez trop, d'Artagnan. Je vous ai donné tout ce que j'avais, et je vous préviens que c'est le fond de mon sac.

— Moi, je trouve que c'est ce qu'il y a de mieux, dit Aramis. Nous prévenons à la fois la reine et lord de Winter.

— Oui, mais par qui faisons-nous porter la lettre à Tours et la lettre à Londres?

— Je réponds de Bazin, répondit Aramis.

— Et moi de Planchet, continua d'Artagnan.

— En effet, dit Porthos, si nous ne pouvons nous absenter du camp, nos laquais peuvent bien le quitter.

— Sans doute, dit Aramis, et dès aujourd'hui nous écrivons les lettres, nous leur donnons de l'argent, et ils partent.

— Nous leur donnons de l'argent? reprit Athos; vous en avez donc de l'argent?

Les quatre amis se regardèrent, et un nuage passa sur les fronts, qui s'étaient un instant éclaircis.

— Alerte ! cria d'Artagnan, je vois des points noirs et des points rouges qui s'agitent là-bas. Que disiez-vous donc d'un régiment, Athos? c'est une véritable armée.

— Ma foi oui, dit Athos, les voilà. Voyez-vous, les sournois qui venaient sans tambours ni trompettes. Ah ! ah ! tu as fini, Grimaud?

Grimaud fit signe que oui et montra une douzaine de morts qu'il avait placés dans les attitudes les plus pittoresques, les uns au port d'armes, les autres ayant l'air de mettre en joue, les autres l'épée à la main

— Bravo ! reprit Athos, voilà qui fait honneur à ton imagination.

— C'est égal, dit Porthos, je voudrais cependant bien comprendre...

— Décampons d'abord, interrompit d'Artagnan, tu comprendras après.

— Un instant, messieurs, un instant, donnons le temps à Grimaud de desservir.

— Ah ! dit Aramis, voici les points noirs et les points rouges qui grandissent fort visiblement, et je suis de l'avis de d'Artagnan, je crois que nous n'avons pas de temps à perdre pour regagner le camp.

— Ma foi, dit Athos, je n'ai plus rien contre la retraite; nous avions parié pour une heure, nous sommes restés une heure et demie; il n'y a rien à dire; partons, messieurs, partons.

Grimaud avait déjà pris les devants avec le panier et la desserte.

Les quatre amis sortirent derrière lui et firent une dizaine de pas.

— Eh! s'écria Athos, que diable faisons-nous, messieurs!

— As-tu oublié quelque chose? demanda Aramis.

— Et le drapeau, morbleu! Il ne faut pas laisser un drapeau aux mains de l'ennemi, même quand ce drapeau n'est qu'une serviette.

Et Athos s'élança dans le bastion, monta sur la plate-forme et enleva le drapeau.

Seulement, comme les Rochelois étaient arrivés à portée de mousquet, ils firent un feu terrible sur cet homme, qui, comme par plaisir, allait s'exposer aux coups.

Mais on eût dit qu'Athos avait un charme attaché à sa personne; les balles passèrent en sifflant autour de lui, pas une ne le toucha.

Athos agita son étendard en tournant le dos aux gens de la ville et en saluant ceux du camp.

Des deux côtés de grands cris retentirent : d'un côté des cris de colère, de l'autre des cris d'enthousiasme.

Une seconde décharge suivit la première, et trois balles, en la trouant, firent réellement de la serviette un drapeau.

On entendait tout le camp qui criait :

— Descendez! descendez!

Athos descendit.

Ses camarades, qui l'attendaient avec anxiété, le virent reparaître avec joie.

— Allons, Athos, allons, dit d'Artagnan, allongeons, allongeons; maintenant que nous avons tout trouvé, excepté l'argent, il serait stupide d'être tués.

Mais Athos continua de marcher majestueusement, et ses compagnons, voyant toute observation inutile, réglèrent leur pas sur le sien.

Grimaud et son panier avaient pris les devants et se trouvaient tous deux hors d'atteinte.

Au bout d'un instant, on entendit le bruit d'une fusillade enragée.

— Qu'est-ce que cela? demanda Porthos, et sur quoi tirent-ils? Je n'entends pas siffler les balles et je ne vois personne.

— Ils tirent sur nos morts, répondit Athos.

— Mais nos morts ne répondront pas.

— Justement; alors ils croiront à une embuscade, ils délibéreront; ils enverront un parlementaire, et, quand ils s'apercevront de la plaisanterie, nous serons hors de la portée des balles. Voilà pourquoi il est inutile de gagner une pleurésie en nous pressant.

— Oh! je comprends! s'écria Porthos émerveillé.

— C'est bien heureux! dit Athos en haussant les épaules.

De leur côté, les Français, en voyant revenir les quatre amis au pas, poussaient des cris d'enthousiasme.

Enfin une nouvelle mousquetade se fit entendre, et cette fois les balles vinrent s'aplatir sur les cailloux, autour des quatre amis, et siffler lugubrement à leurs oreilles.

Les Rochelois venaient de s'emparer du bastion.

— Voilà des gens bien maladroits, dit Athos. Combien en avons-nous tués? douze?

— Ou quinze.

— Combien en avons-nous écrasés?

— Huit ou dix.

— Et en échange de tout cela, pas une égratignure! Ah! si fait! Qu'avez-vous donc là à la main, d'Artagnan? du sang, ce me semble?

— Ce n'est rien, dit d'Artagnan.

— Une balle perdue?

— Pas même.

— Qu'est-ce donc alors?

Nous l'avons dit, Athos aimait d'Artagnan comme son enfant, et ce caractère sombre et inflexible avait parfois pour le jeune homme des sollicitudes de père.

— Une écorchure, reprit d'Artagnan; mes doigts ont été pris entre deux pierres, celle du mur et celle de ma bague, alors la peau s'est ouverte.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des diamants, mon maître! dit dédaigneusement Athos.

— Ah çà! mais, s'écria Porthos, il y a un diamant, en effet, et pourquoi diable, alors, puisqu'il y a un diamant, nous plaignons-nous de ne pas avoir d'argent?

— Tiens, au fait! dit Aramis.

— A la bonne heure, Porthos! Cette fois-ci, voilà une idée.

— Sans doute, dit Porthos en se rengorgeant sur le compliment d'Athos, puisqu'il y a un diamant, vendons-le.

— Mais, dit d'Artagnan, c'est le diamant de la reine.

— Raison de plus, reprit Athos. La reine sauvant M. de Buckingham, son amant, rien de plus juste; la reine nous sauvant, nous, ses amis, rien de plus moral. Vendons le diamant. Qu'en pense monsieur l'abbé? Je ne demande pas l'avis de Porthos, il est donné.

— Mais je pense, dit Aramis en rougissant, que, la bague ne venant pas d'une maîtresse, et par conséquent n'étant pas un gage d'amour, d'Artagnan peut la vendre.

— Mon cher, vous parlez comme la théologie en personne. Ainsi, votre avis est?...

— De vendre le diamant, répondit Aramis.

— Eh bien! dit gaiement d'Artagnan, vendons le diamant et n'en parlons plus.

La fusillade continuait, mais les amis étaient hors de portée, et les Rochelois ne tiraient plus que pour l'acquit de leur conscience.

— Ma foi, dit Athos, il était temps que cette idée vînt à Porthos; nous voici au camp. Ainsi, messieurs, pas un mot de plus sur toute cette affaire. On nous observe, on vient à notre rencontre, nous allons être portés en triomphe.

En effet, comme nous l'avons dit, tout le camp était en émoi.

Plus de deux mille personnes avaient assisté, comme à un spectacle, à l'heureuse forfanterie des quatre amis; forfanterie dont on était bien loin de soupçonner le véritable motif.

On n'entendait que les cris de : Vivent les gardes! vivent les mousquetaires!

M. de Busigny était venu le premier serrer la main à Athos, et reconnaître que le pari était perdu.

Le dragon et le Suisse l'avaient suivi; tous les camarades avaient suivi le dragon et le Suisse.

C'étaient des félicitations, des poignées de mains, des embrassades à n'en plus finir, des rires inextinguibles à l'endroit des Rochelois, enfin un tumulte si grand, que M. le cardinal crut qu'il y avait émeute, et envoya la Houdinière, son capitaine des gardes, s'informer de ce qui se passait.

La chose fut racontée au messager avec toute l'efflorescence de l'enthousiasme.

— Eh bien? demanda le cardinal en voyant la Houdinière.

— Eh bien! monseigneur, ce sont trois mousquetaires et un garde qui ont fait le pari avec M. de Busigny d'aller déjeuner au bastion Saint-Gervais, et qui, tout en déjeunant, ont tenu deux heures contre l'ennemi, et ont tué je ne sais combien de Rochelois.

— Vous êtes-vous informé du nom de ces trois mousquetaires?

— Oui, monseigneur

— Comment les appelle-t-on?

— Ce sont MM. Athos, Porthos et Aramis.

— Toujours mes trois braves! murmura le cardinal. Et le garde?

— M. d'Artagnan.

— Toujours mon jeune drôle! Décidément, il faut que ces quatre hommes soient à moi.

Le soir même, le cardinal parla à M. de Tréville de l'exploit du matin, qui faisait la conversation de tout le camp; M. de Tréville, qui en tenait le récit de la bouche même de



Faites-moi tenir cette serviette, je vous prie; j'y ferai broder trois fleurs de lis d'or, et je la donnerai pour guidon à votre compagnie.

ceux qui en étaient les héros, raconta l'aventure dans tous ses détails à Son Éminence, sans oublier l'épisode de la serviette.

— C'est bien, monsieur de Tréville, dit le cardinal; faites-moi tenir cette serviette, je vous prie; j'y ferai broder trois fleurs de lis d'or, et je la donnerai pour guidon à votre compagnie.

— Monseigneur, dit M. de Tréville, il y aura injustice pour les gardes: M. d'Artagnan n'est pas à moi, mais à M. des Essarts.

— Eh bien! prenez-le, dit le cardinal; il n'est pas juste

que, puisque ces quatre braves militaires s'aiment tant, ils ne servent pas dans la même compagnie.

Le même soir, M. de Tréville annonça cette bonne nouvelle aux trois mousquetaires et à d'Artagnan, en les invitant tous les quatre à déjeuner pour le lendemain.

D'Artagnan ne se possédait pas de joie.

On le sait, le rêve de toute sa vie avait été d'être mousquetaire.

Les trois amis aussi étaient fort joyeux.

— Ma foi, dit d'Artagnan à Athos, vous avez eu là une



D'Artagnan mousquetaire

triomphante idée, et, comme vous l'avez dit, nous y avons acquis de la gloire et nous avons pu lier une conversation de la plus haute importance.

— Que nous pouvons reprendre maintenant sans que personne nous soupçonne, car, avec l'aide de Dieu, nous allons passer désormais pour des cardinalistes.

Le même soir, d'Artagnan alla présenter ses hommages à M. des Essarts, et lui faire part de l'avancement qu'il avait obtenu.

M. des Essarts, qui aimait beaucoup d'Artagnan, lui fit alors ses offres de service, ce changement de corps amenant des dépenses d'équipement.

D'Artagnan refusa, mais, trouvant l'occasion bonne, il le pria de faire estimer le diamant, qu'il lui remit, et dont il désirait faire de l'argent.

Le lendemain, à huit heures du matin, le valet de M. des Essarts entra chez d'Artagnan et lui remit un sac d'or contenant sept mille livres.

C'était le prix du diamant de la reine.



CHAPITRE XI.

AFFAIRE DE FAMILLE.

Athos avait trouvé le mot : *Affaire de famille.*

Une affaire de famille n'était point soumise à l'investigation du cardinal; une affaire de famille ne regardait personne.

On pouvait s'occuper devant tout le monde d'une affaire de famille.

Aramis avait trouvé l'idée : les laquais.

Porthos avait trouvé le moyen : le diamant.

D'Artagnan seul n'avait rien trouvé, lui ordinairement le plus inventif des quatre.

Mais il faut dire aussi que le nom seul de milady le paralysait.

Ah! nous nous trompons, il avait trouvé un acheteur pour le diamant.

Le déjeuner chez M. de Tréville fut d'une gaieté charmante.

D'Artagnan avait déjà son uniforme.

Comme il était à peu près de la même taille qu'Aramis, et qu'Aramis, largement payé, comme on se le rappelle, par le libraire qui avait acheté son poëme, avait tout fait faire en double, il avait cédé à son ami un équipement complet.

D'Artagnan eût été au comble de ses vœux s'il n'eût pas vu pointer milady comme un nuage sombre à l'horizon

Après le déjeuner, on convint qu'on se réunirait le soir au logis d'Athos, et que là on terminerait l'affaire.

D'Artagnan passa la journée à montrer son habit de mousquetaire dans toutes les rues du camp.

Le soir, à l'heure dite, les quatre amis se réunirent; il ne restait plus que trois choses à décider :

Ce qu'on écrirait au frère de milady;

Ce qu'on écrirait à la personne adroite de Tours;

Et quels seraient les laquais qui porteraient les lettres.

Chacun offrait le sien.

Athos vantait la discrétion de Grimaud, qui ne parlait que lorsque son maître lui décousait la bouche.

Porthos vantait la force de Mousqueton, qui était de taille à rosser quatre hommes de complexion ordinaire.

Aramis, confiant dans l'adresse de Bazin, faisait un éloge pompeux de son candidat.

Enfin, d'Artagnan avait foi entière dans la bravoure de Planchet, et rappelait de quelle façon il s'était conduit dans l'affaire si épineuse de Boulogne.

Ces quatre vertus disputèrent longtemps le prix, et don-



M. des Essarts.

nèrent lieu à de magnifiques discours, que nous ne rapporterons point, de peur qu'ils ne fassent longueur.

— Malheureusement, dit Athos, il faudrait que celui qu'on enverra possédât en lui seul les quatre qualités réunies.

— Mais où rencontrer un pareil laquais ?

— Introuvable, dit Athos, je le sais bien ; prenez donc Grimaud.

— Prenez Mousqueton.

— Prenez Bazin.

— Prenez Planchet. Planchet est franc et adroit : c'est déjà deux qualités sur quatre.

— Messieurs, dit Aramis, le principal n'est pas de savoir lequel de nos quatre valets est le plus discret, le plus fort, le plus adroit ou le plus brave ; le principal est de savoir lequel aime le plus l'argent.

— Ce que dit Aramis est plein de sens, reprit Athos ; il faut spéculer sur les défauts des gens et non sur leurs vertus. Monsieur l'abbé, vous êtes un grand moraliste.

— Sans doute, répliqua Aramis ; car nous avons besoin d'être bien servis, non-seulement pour réussir, mais encore pour ne pas échouer, puisque, en cas d'échec, il y va de la tête, non pour le laquais...

— Plus bas, Aramis, dit Athos.

— C'est juste ; non pas pour le laquais, mais pour le maître, et même pour les maîtres. Nos valets nous sont-ils assez dévoués pour risquer leur vie pour nous ? Non.

— Ma foi ! dit d'Artagnan, je répondrais presque de Planchet, moi.

— Eh bien ! mon cher ami, ajoutez à son dévouement naturel une bonne somme qui lui donne quelque aisance, et alors, au lieu d'en répondre une fois, répondez-en deux.

— Eh ! bon Dieu ! vous serez trompé tout de même, dit Athos, qui était optimiste quand il s'agissait des choses, et pessimiste quand il s'agissait des hommes ; ils promettront tout pour avoir de l'argent, et, en chemin, la peur les empêchera d'agir. Une fois pris, on les serrera ; serrés, ils avoueront. Que diable ! nous ne sommes pas des enfants ! Pour aller en Angleterre (Athos baissa la voix), il faut traverser toute la France, semée d'espions et de créatures du cardinal ; il faut une passe pour s'embarquer ; il faut savoir l'anglais pour demander son chemin à Londres. Tenez, je vois la chose bien difficile.

— Mais point du tout, dit d'Artagnan, qui tenait fort à ce que la chose s'accomplît ; je la vois facile au contraire, moi. Il va sans dire, parbleu ! que si l'on écrit à lord de Winter des choses par-dessus les maisons, des horreurs du cardinal...

— Plus bas, dit Athos.

— Des intrigues et des secrets d'Etat, continua d'Artagnan en se conformant à la recommandation, il va sans dire que nous serons tous roués vifs ; mais, pour Dieu ! n'oubliez pas, comme vous l'avez dit vous-même, Athos, que nous écrivons à lord de Winter pour affaire de famille, que nous lui écrivons à cette seule fin qu'il mette, dès son arrivée à Londres, milady hors d'état de nous nuire. Je lui écrirai donc une lettre à peu près en ces termes.

— Voyons, dit Aramis, en prenant par avance un visage de critique.

— « Monsieur et cher ami... »

— Ah ! oui, cher ami à un Anglais ! interrompit Athos, bien commencé ! Bravo, d'Artagnan ! rien qu'avec ce mot-là vous serez écartelé au lieu d'être roué vif.

— Eh bien, soit ! je dirai donc monsieur, tout court.

— Vous pouvez même dire milord, reprit Athos, qui tenait fort aux convenances.

— « Milord, vous souvient-il du petit enclos aux chèvres du Luxembourg ? »

— Bon ! le Luxembourg, à présent ! on croira que c'est une allusion à la reine mère ! voilà qui est ingénieux ! dit Athos.

— Eh bien ! nous mettrons tout simplement :

« Milord,

« Vous souvient-il de certain petit enclos où l'on vous sauva la vie ? »

— Mon cher d'Artagnan, dit Athos, vous ne serez jamais qu'un fort mauvais rédacteur. « Où l'on vous sauva la vie ! » fi donc ! ce n'est pas digne, on ne rappelle pas ces services-là à un galant homme. Bienfait reproché, offense faite.

— Ah ! mon cher, dit d'Artagnan, vous êtes insupportable, et, s'il faut écrire sous votre censure, ma foi, j'y renonce.

— Et vous faites bien. Maniez le mousquet et l'épée, mon cher, vous vous tirez galamment de ces deux exercices ; mais passez la plume à M. l'abbé, cela le regarde.

— Oui, au fait, dit Porthos, passez la plume à Aramis, qui écrit des thèses en latin, lui.

— Eh bien ! soit, dit d'Artagnan, rédigez-nous cette note Aramis ; mais, de par notre saint-père le pape ! tenez-vous serré, car je vous épluche à mon tour, je vous en préviens.

— Je ne demande pas mieux, dit Aramis avec cette naïve confiance que tout poëte a en lui-même ; mais qu'on me mette au courant. J'ai bien ouï dire d'ici, de là, que cette belle-sœur était une coquine, j'en ai même acquis la preuve en écoutant sa conversation avec le cardinal.

— Plus bas donc, sacrebleu ! dit Athos.

— Mais, continua Aramis, le détail m'échappe.

— Et à moi aussi, dit Porthos.

D'Artagnan et Athos se regardèrent quelque temps en silence.

Enfin, Athos, après s'être recueilli et en devenant plus pâle encore que de coutume, fit un signe d'adhésion.

D'Artagnan comprit qu'il pouvait parler.

— Eh bien ! voici ce qu'il y a à écrire, reprit d'Artagnan.

« Milord,

« Votre belle-sœur est une scélérate, qui a voulu vous faire tuer pour hériter de vous ; mais elle ne pouvait épouser votre frère, étant déjà mariée en France et ayant été... »

D'Artagnan s'arrêta, comme s'il cherchait le mot, en regardant Athos.

— « Chassée par son mari, » dit Athos.

— « Parce qu'elle avait été marquée, » continua d'Artagnan.

— Bah ! s'écria Porthos, impossible ! elle a voulu faire tuer son beau-frère ?

— Oui.

— Elle était mariée ? demanda Aramis.

— Oui.

— Et son mari s'est aperçu qu'elle avait une fleur de lis sur l'épaule ? s'écria Porthos.

— Oui.

Ces trois *oui* avaient été dits par Athos, chacun avec une intonation plus sombre.

— Et qui l'a vue, cette fleur de lis ? demanda Aramis

— D'Artagnan et moi, ou plutôt, pour observer l'ordre chronologique, moi et d'Artagnan, répondit Athos.

— Et le mari de cette affreuse créature vit encore? dit Aramis.

— Il vit encore.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis sûr.

Il y eut un instant de froid silence. pendant lequel chacun se sentit impressionné selon sa nature.

— Cette fois, reprit Athos, rompant le premier le silence, d'Artagnan nous a donné un excellent programme, et c'est cela qu'il faut écrire d'abord.

— Diable! vous avez raison, Athos, reprit Aramis, et la rédaction est épineuse. M. le chancelier lui-même serait embarrassé pour rédiger une épître de cette force, et cependant M. le chancelier rédige très-agréablement un procès-verbal. N'importe! taisez-vous, j'écris



Mousqueton était de taille à rosser quatre hommes de complexion ordinaire — Page 54.

Aramis prit la plume, réfléchit quelques instants, se mit à écrire huit ou dix lignes d'une charmante petite écriture de femme, puis, d'une voix douce et lente, comme si chaque mot eût été scrupuleusement pesé, il lut ce qui suit :

« Milord,

» La personne qui vous écrit ces quelques lignes a eu l'honneur de croiser l'épée avec vous, dans un petit enclos de la rue d'Enfer

« Comme vous avez bien voulu, depuis, vous dire plusieurs fois l'ami de cette personne, elle vous doit de reconnaître cette amitié par un bon avis.

« Deux fois vous avez failli être victime d'une proche parente que vous croyez votre héritière, parce que vous ignorez qu'avant de contracter mariage en Angleterre elle était

déjà mariée en France; mais la troisième fois, qui est celle-ci, vous pourriez y succomber.

« Votre parente est partie de la Rochelle pour l'Angleterre.

« Surveillez son arrivée, car elle a de grands et terribles projets.

« Si vous tenez absolument à savoir ce dont elle est capable, lisez son passé sur son épaule gauche. »

— Eh bien! voilà qui est à merveille, dit Athos, et vous avez une plume de secrétaire d'État, mon cher Aramis. De



Et d'Artagnan jeta le sac sur la table.

Winter fera bonne garde maintenant, si toutefois l'avis lui arrive, et, tombât-il aux mains de Son Eminence elle-même, nous ne saurions être compromis; mais, comme le valet qui partira pourrait nous faire accroire qu'il a été à Londres et s'arrêter à Châtellerault, ne lui donnons avec la lettre que la moitié de la somme, en lui promettant l'autre moitié en échange de la réponse. Avez-vous le diamant? continua Athos.

— J'ai mieux que cela, j'ai la somme, dit d'Artagnan.

Et il jeta le sac sur la table.

Au son de l'or, Aramis leva les yeux, Porthos tressaillit; quant à Athos, il resta impassible.

— Combien dans ce petit sac? dit-il.

— Sept mille livres en louis de douze francs.

— Sept mille livres ! s'écria Porthos; ce mauvais petit diamant valait sept mille livres?

— Il paraît, dit Athos, puisque les voilà ; je ne présume pas que notre ami d'Artagnan y ait mis du sien.

— Mais, messieurs, dans tout cela, reprit d'Artagnan, nous ne pensons pas à la reine; soignons un peu la santé de son cher Buckingham ; c'est le moins que nous lui devions.

— C'est juste, observa Athos, mais ceci regarde Aramis.

— Eh bien ! répondit celui-ci en rougissant, que faut-il que je fasse?

— Mais, répliqua Athos, c'est tout simple, rédiger une seconde lettre pour cette adroite personne qui habite Tours.

Aramis reprit la plume, se mit à réfléchir de nouveau, et écrivit les lignes suivantes, qu'il soumit à l'instant même à l'approbation de ses amis :

« Ma chère cousine. »

— Ah ! ah ! dit Athos, cette personne adroite est votre parente?

— Cousine germaine, dit Aramis

— Va donc pour cousine.

Aramis continua :

« Ma chère cousine,

« Son Eminence le cardinal, que Dieu conserve pour le bonheur de la France et la confusion des ennemis du royaume, est sur le point d'en finir avec les rebelles hérétiques de la Rochelle; il est probable que le secours de la flotte anglaise n'arrivera pas même en vue de la place ; j'oserai presque dire que je suis certain que M. de Buckingham sera empêché de partir par quelque grand événement.

« Son Eminence est le plus illustre politique des temps passés, des temps présents, et probablement des temps à venir.

« Il éteindrait le soleil si le soleil le gênait.

« Donnez ces heureuses nouvelles à votre sœur, ma chère cousine.

« J'ai rêvé que cet Anglais maudit était mort.

« Je ne puis me rappeler si c'était par le fer ou par le poison; seulement, ce dont je suis sûr, c'est qu'il était mort, et, vous le savez, mes rêves ne me trompent jamais.

« Assurez-vous donc de me voir revenir bientôt. »

— A merveille ! s'écria Athos; vous êtes le roi des poëtes, mon cher Aramis; vous parlez comme l'Apocalypse et vous êtes vrai comme l'Evangile. Il ne reste maintenant que l'adresse a mettre sur cette lettre.

— C'est bien facile, dit Aramis.

Il plia coquettement la lettre, la reprit et écrivit :

« A mademoiselle Marie Michon, lingère, à Tours. »

Les trois amis se regardèrent en riant.

Ils étaient pris.

— Maintenant, dit Aramis, vous comprenez, messieurs, que Bazin seul peut porter cette lettre à Tours. Ma cousine ne connaît que Bazin et n'a confiance qu'en lui. Tout autre ferait échouer l'affaire. D'ailleurs Bazin est ambitieux et savant. Bazin a lu l'histoire, messieurs; il sait que Sixte-Quint est devenu pape après avoir gardé les pourceaux : et, comme il compte se mettre d'église en même temps que moi il ne désespère pas a son tour de devenir pape, ou tout au moins cardinal. Vous comprenez qu'un homme qui a de pareilles visées ne se laissera pas prendre, ou, s'il est pris, subira le martyre plutôt que de parler.

— Très-bien, dit d'Artagnan, je vous passe de grand cœur Bazin, mais passez-moi Planchet. Milady l'a fait jeter à la porte certain jour avec force coups de bâton. Or, Planchet a bonne mémoire, et, je vous en réponds, s'il peut supposer une vengeance possible, il se fera plutôt rouer vif que d'y renoncer. Si les affaires de Tours sont vos affaires, Aramis, celles de Londres sont les miennes. Je prie donc qu'on choisisse Planchet, lequel d'ailleurs a déjà été à Londres avec moi et sait dire très-correctement : *London, sir, if you please*, et *my master, lord d'Artagnan*. Avec cela, soyez tranquille, il fera son chemin en allant et en revenant.

— En ce cas, dit Athos, il faut que Planchet reçoive sept cents livres pour aller et sept cents livres pour revenir, et Bazin trois cents livres pour aller et trois cents livres pour revenir; cela réduira la somme à cinq mille livres. Nous prendrons mille livres chacun pour les employer comme bon nous semblera, et nous laisserons un fonds de mille livres que gardera l'abbé pour les cas extraordinaires ou les besoins communs. Cela vous va-t-il?

— Mon cher Athos, dit Aramis, vous parlez comme Nestor, qui était, chacun le sait, le plus sage des Grecs.

— Eh bien ! c'est dit, reprit Athos : Planchet et Bazin partiront. A tout prendre, je ne suis pas fâché de conserver Grimaud; il est accoutumé à mes façons, et j'y tiens, la journée d'hier a déjà dû l'ébranler; ce voyage le perdrait.

On fit venir Planchet et on lui donna ses instructions; il avait été prévenu par d'Artagnan, qui d'abord lui avait annoncé la gloire, ensuite l'argent, puis le danger.

— Je porterai la lettre dans le parement de mon habit, dit Planchet, et je l'avalerai si l'on me prend.

— Mais, alors, tu ne pourras pas faire la commission, dit d'Artagnan.

— Vous m'en donnerez ce soir une copie que je saurai par cœur demain.

D'Artagnan regarda ses amis comme pour leur dire :

— Eh bien ! que vous avais-je promis?

— Maintenant, continua-t-il en s'adressant à Planchet, tu as huit jours pour arriver jusqu'à lord de Winter; tu as huit autres jours pour revenir ici ; en tout seize jours. Si le seizième jour de ton départ, à huit heures du soir, tu n'es pas arrivé, pas d'argent, fût-il huit heures cinq minutes.

— Alors, monsieur, dit Planchet, achetez-moi une montre.

— Prends celle-ci, dit Athos en lui donnant la sienne, avec son insouciante générosité, et sois brave garçon ; songe que, si tu parles, si tu bavardes, si tu flânes, tu fais couper le cou à ton maître, qui a si grande confiance en ta fidélité, qu'il nous a répondu de toi. Mais songe aussi que, s'il arrive par ta faute malheur à d'Artagnan, je te retrouverai partout, et ce sera pour t'ouvrir le ventre.

— Oh ! monsieur ! dit Planchet, humilié de ce soupçon, et surtout effrayé de l'air calme du mousquetaire.

— Et moi, dit Porthos en roulant ses gros yeux, songe que je t'écorche vif.

— Ah ! monsieur !

— Et moi, continua Aramis de sa voix douce et mélodieuse, songe que je te brûle à petit feu comme un sauvage

— Ah ! monsieur !

Et Planchet se mit à pleurer; nous n'oserions dire si ce fut de terreur à cause des menaces qui lui étaient faites, ou d'attendrissement de voir quatre amis si étroitement unis d'intentions.

D'Artagnan lui prit la main.

— Vois-tu, Planchet, lui dit-il, ces messieurs te disent tout cela par tendresse pour moi, mais au fond ils t'aiment.

— Ah! monsieur, dit Planchet, ou je réussirai, ou l'on me coupera en quatre, et, me coupât-on en quatre, soyez convaincu qu'il n'y aura pas un morceau qui parlera.

Il fut décidé que Planchet partirait le lendemain à huit heures du matin, afin, comme il l'avait dit, qu'il pût, pendant la nuit, apprendre la lettre par cœur.

Il gagna juste douze heures à cet arrangement; il devait être revenu le seizième jour, à huit heures du soir.

Le matin, au moment où il allait monter à cheval, d'Artagnan, qui se sentait au fond du cœur un faible pour le duc de Buckingham, prit Planchet à part:

— Ecoute, lui dit-il, quand tu auras remis la lettre à lord de Winter et qu'il l'aura lue, tu lui diras encore: « Veillez sur Sa Grâce lord de Buckingham, car on veut l'assassiner. » Mais ceci, Planchet, vois-tu, c'est si grave et si important, que je n'ai pas même voulu avouer à mes amis que je te confiais ce secret, et que, pour une commission de capitaine, je ne voudrais pas te l'écrire.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Planchet, vous verrez si l'on peut compter sur moi.

Et, monté sur un excellent cheval qu'il devait quitter à vingt lieues de là pour prendre la poste, Planchet partit au galop, le cœur un peu serré par la triste promesse que lui avaient faite les mousquetaires, mais du reste dans les meilleures dispositions.

Bazin partit le lendemain matin pour Tours, et eut huit jours pour faire sa commission.

Les quatre amis, pendant toute la durée de ces deux absences, avaient, comme on le comprend bien, plus que jamais l'œil au guet, le nez au vent et l'oreille aux écoutes.

Leurs journées se passaient à essayer de surprendre ce qu'on disait, à guetter les allures du cardinal et à flairer les courriers qui arrivaient.

Plus d'une fois, un tremblement insurmontable les prit lorsqu'on les appela pour quelque service inattendu.

Il avaient d'ailleurs à se garder pour leur propre sûreté.

Milady était un fantôme qui, lorsqu'il était apparu une fois aux gens, ne les laissait pas dormir tranquillement.

Le matin du huitième jour, Bazin, frais comme toujours, et souriant selon son habitude, entra dans le cabaret du Parpaillot comme les quatre amis étaient en train de déjeuner, en disant, selon la convention arrêtée:

— Monsieur Aramis, voici la réponse de votre cousine.

Les quatre amis échangèrent un coup d'œil joyeux: la moitié de la besogne était faite; il est vrai que c'était la plus courte et la plus facile.

Aramis prit en rougissant malgré lui la lettre, qui était d'une écriture grossière et sans orthographe.

— Bon Dieu! s'écria-t-il en riant, décidément j'en désespère; jamais cette pauvre Michon n'écrira comme M. de Voiture.

— Qu'est-ze que cela feut tire: cette baufre Migeon? demanda le Suisse, qui était en train de causer avec les quatre amis quand la lettre était arrivée.

— Oh! mon Dieu! moins que rien, dit Aramis, une petite lingère charmante que j'aimai fort, et à qui j'ai demandé quelques lignes de sa main en manière de souvenir.

— Dutieu! dit le Suisse, zi zelle-là il être auzi grante tame que son égridure, fous l'être en ponne fordune, mon gamarate!

Aramis lut la lettre et la passa à Athos.

— Voyez donc ce qu'elle m'écrit, Athos, dit-il.

Athos jeta un coup d'œil sur l'épître, et, pour faire évanouir tous les soupçons qui auraient pu naître, lut tout haut:

« Mon cousin,

« Ma sœur et moi nous devinons très-bien les rêves et nous en avons une peur affreuse; mais du vôtre on pourra dire, je l'espère, tout songe est mensonge.

« Adieu, portez-vous bien, et faites que de temps en temps nous entendions parler de vous.

« Marie Michon. »

— Et de quel rêve parle-t-elle? demanda le dragon, qui s'était approché pendant la lecture.

— Foui, de quel rêfe? dit le Suisse.

— Eh! pardieu! dit Aramis, c'est tout simple, d'un rêve que j'ai fait et que je lui ai raconté.

— Ah! foui, partieu! c'êdre tout zimble de ragonder son rêfe; mais moi je ne rêfe chamais.

— Vous êtes fort heureux, dit Athos en se levant, et je voudrais bien pouvoir en dire autant que vous!

— Chamais, reprit le Suisse, enchanté qu'un homme comme Athos lui enviât quelque chose. Chamais, chamais.

D'Artagnan, voyant qu'Athos se levait, en fit autant, prit son bras et sortit.

Porthos et Aramis restèrent pour faire face aux quolibets du dragon et du Suisse.

Quant à Bazin, il s'alla coucher sur une botte de paille, et, comme il avait plus d'imagination que le Suisse, il rêva que M. Aramis, devenu pape, le coiffait d'un chapeau de cardinal.

Mais, comme nous l'avons dit, Bazin n'avait, par son heureux retour, enlevé qu'une partie de l'inquiétude qui aiguillonnait les quatre amis.

Les jours de l'attente sont longs, et d'Artagnan surtout aurait parié que les jours avaient quarante-huit heures.

Il oubliait les lenteurs obligées de la navigation, il s'exagérait la puissance de milady; il prêtait a cette femme, qui lui apparaissait pareille à un démon, des auxiliaires surnaturels comme elle; il s'imaginait, au moindre bruit, qu'on venait l'arrêter et qu'on ramenait Planchet pour le confronter avec lui et ses amis.

Il y a plus, sa confiance, autrefois si grande dans le digne Picard, diminuait de jour en jour.

Cette inquiétude était si forte, qu'elle gagnait Porthos et Aramis.

Il n'y avait qu'Athos qui demeurait impassible, comme si aucun danger ne s'agitait autour de lui et qu'il respirât son atmosphère habituelle.

Le seizième jour surtout, ces signes d'agitation étaient si visibles chez d'Artagnan et ses deux amis, qu'ils ne pouvaient rester en place et qu'ils erraient comme des ombres sur le chemin par lequel devait revenir Planchet.

— Vraiment, leur disait Athos, vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des enfants, pour qu'une femme vous fasse si grand'peur! Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'être emprisonnés? eh bien! mais on nous tirera de prison, on en a bien retiré madame Bonacieux. D'être décapités? mais tous les jours, dans la tranchée, nous allons joyeusement nous exposer à pis que cela, car un boulet peut nous casser la jambe, et je suis convaincu qu'un chirurgien nous fait plus souffrir en nous coupant la cuisse qu'un bourreau en nous coupant la tête. Demeurez donc tranquilles; dans deux heures, dans quatre, dans six heures au plus tard, Planchet sera ici, il a promis d'y être, et moi j'ai très-grande foi aux promesses de Planchet, qui m'a l'air d'un fort brave garçon.

— Mais s'il n'arrive pas? dit d'Artagnan.

— Eh bien! s'il n'arrive pas, c'est qu'il aura été retardé, voilà tout. Il peut être tombé de cheval, il peut avoir fait une cabriole par-dessus le pont, il peut avoir couru si vite qu'il en ait attrapé une fluxion de poitrine. Eh! messieurs, faisons donc la part des événements. La vie est un grand chapelet de petites misères que le philosophe égrène en riant. Soyez philosophes comme moi, messieurs, mettez

vous à table et buvons; rien ne fait paraitre l'avenir couleur de rose comme de le regarder à travers un verre de chambertin.

— C'est fort bien, repondait d'Artagnan, mais je suis las d'avoir à craindre, en buvant frais, que le vin ne sorte de la cave de milady.

— Vous êtes bien difficile! dit Athos. Une si belle femme!

— Une femme de marque! dit Porthos avec son gros rire.

Athos tressaillit, passa la main sur son front pour en essuyer la sueur, et se leva à son tour avec un mouvement nerveux qu'il ne put réprimer.



M. des Essarts.

Le jour s'écoula cependant, et le soir vint plus lentement; mais enfin il vint; les buvettes s'emplirent de chalands.

Athos, qui avait empoché sa part du diamant, ne quittait plus le Parpaillot.

Il avait trouvé dans M. de Busigny, qui, du reste, leur avait donné un diner magnifique, un partenaire digne de lui.

Ils jouaient donc ensemble comme d'habitude quand sept heures sonnèrent.

On entendait passer les patrouilles qui allaient doubler les postes.

A sept heures et demie, la retraite sonna à son tour

— Nous sommes perdus! dit d'Artagnan à l'oreille d'Athos

— Vous voulez dire que nous avons perdu, dit tranquillement Athos en tirant dix louis de sa poche et en les jetant sur la table. Eh bien! messieurs, continua-t-il, on bat la retraite, allons nous coucher

Et Athos sortit du Parpaillot suivi de d'Artagnan.

Aramis venait derrière, donnant le bras à Porthos.

Aramis mâchonnait des vers, et Porthos s'arrachait de temps en temps quelques poils des moustaches en signe de désespoir.

Mais voilà que tout à coup dans l'obscurité, une ombre se



— Planchet! s'écria d'Artagnan ivre de joie.

dessine dont la forme est familière à d'Artagnan, et qu'une voix bien connue lui dit :

— Monsieur, je vous apporte votre manteau, car il fait frais ce soir

— Planchet! s'écria d'Artagnan ivre de joie

— Planchet! s'écrièrent Porthos et Aramis

— Eh bien! oui, Planchet, dit Athos, qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Il avait promis d'être de retour à huit heures, et voilà huit heures qui sonnent. Bravo! Planchet, vous êtes un garçon de parole, et, si jamais vous quittez votre maître, je vous garde une place à mon service.

— Oh! non, jamais, dit Planchet, jamais je ne quitterai M. d'Artagnan.

Et en même temps d'Artagnan sentit que Planchet lui glissait un petit billet dans la main.

D'Artagnan avait grande envie d'embrasser Planchet; mais il eut peur que cette marque d'effusion donnée à son laquais en pleine rue ne parût extraordinaire à quelque passant, et il se contint.

— J'ai le billet, dit-il à Athos et à ses amis.

— C'est bien, dit Athos, entrons chez nous et nous le lirons.

Le billet brûlait la main de d'Artagnan; il voulait hâter le pas, mais Athos lui prit le bras et le passa sous le sien, et force fut au jeune homme de régler sa course sur celle de son ami.

Enfin on entra dans la tente, on alluma une lampe, et, tandis que Planchet se tenait sur la porte pour que les quatre amis ne fussent pas surpris, d'Artagnan, d'une main tremblante, brisa le cachet et ouvrit la lettre tant attendue.

Elle contenait une demi-ligne d'une écriture toute britannique et d'une concision toute spartiate.

Think you be easy »

Ce qui voulait dire : Merci, soyez tranquille

Athos prit la lettre des mains de d'Artagnan, l'approcha de la lampe, y mit le feu et ne la lâcha point qu'elle ne fût réduite en cendres.

Puis appelant Planchet :

— Maintenant, mon garçon, lui dit-il, tu peux réclamer les sept cents livres, mais tu ne risquais pas grand'chose avec un billet comme celui-là.

— Ce n'est pas faute que j'aie inventé bien des moyens de le serrer, dit Planchet.

— Eh bien! dit d'Artagnan, conte-nous cela.

— Dame! c'est bien long, monsieur.

— Tu as raison, Planchet; d'ailleurs la retraite est battue et nous serions remarqués en gardant de la lumière plus longtemps que les autres.

— Soit, dit d'Artagnan, couchons-nous; dors bien, Planchet.

— Ma foi, monsieur, ce sera la première fois depuis seize jours.

— Et moi aussi! dit d'Artagnan.

— Et moi aussi! répéta Porthos.

— Et moi aussi! répéta Aramis.

— Eh bien! voulez-vous que je vous avoue la vérité? Et moi aussi! dit Athos.

CHAPITRE XII.

FATALITÉ.

Cependant milady, ivre de colère, rugissant sur le pont du bâtiment comme une lionne qu'on embarque, avait été tentée de se jeter à la mer pour regagner la côte, car elle ne pouvait se faire à l'idée qu'elle avait été insultée par d'Artagnan, menacée par Athos, et qu'elle quittait la France sans se venger d'eux.

Bientôt cette idée était devenue pour elle tellement insupportable, qu'au risque de ce qui pouvait en arriver de terrible pour elle-même, elle avait supplié le capitaine de la jeter sur la côte.

Mais le capitaine, pressé d'échapper à sa fausse position, placé entre les croiseurs français et anglais, comme la chauve-souris entre les rats et les oiseaux, avait grande hâte de regagner l'Angleterre.



Athos prit la lettre, l'approcha de la lampe, y mit le feu et ne la lâcha qu'elle ne fut réduite en cendres.

Il refusa donc obstinément d'obéir à ce qu'il appelait un caprice de femme, promettant à sa passagère, qui, au reste, lui était particulièrement recommandée par le cardinal, de la jeter, si la mer et les Français le permettaient, dans un des ports de Bretagne, soit à Lorient, soit à Brest. Mais, en attendant, le vent était contraire, la mer mauvaise; on louvoyait et l'on courait des bordées.

Neuf jours après la sortie de la Charente, milady, toute pâle de ses chagrins et de sa rage, voyait apparaître seulement les côtes bleuâtres du Finistère.

Elle calcula que, pour traverser ce coin de la France et revenir près du cardinal, il fallait au moins trois jours; ajoutez un jour pour le débarquement, cela faisait quatre.

Ajoutez ces quatre jours aux neuf autres : c'étaient treize jours de perdus, treize jours pendant lesquels tant d'événements importants se pouvaient passer à Londres.

Elle songea que, sans aucun doute, le cardinal serait furieux de son retour, et que, par conséquent, il serait plus disposé à écouter les plaintes qu'on porterait contre elle que les accusations qu'elle porterait contre les autres.

Elle laissa en conséquence passer Lorient et Brest sans insister près du capitaine, qui, de son côté, se garda bien de lui donner l'éveil.

Milady continua donc sa route, et, le jour même où Planchet s'embarquait de Portsmouth pour la France, la messagère de Son Éminence entrait triomphante dans le port.

Toute la ville était agitée d'un mouvement extraordinaire.

Quatre grands vaisseaux récemment achevés venaient d'être lancés à la mer.

Debout sur la jetée, chamarré d'or, éblouissant, selon son habitude, de diamants et de pierreries, le feutre orné d'une plume blanche, on voyait Buckingham entouré d'un état-major presque aussi brillant que lui.

C'était une de ces belles et rares journées d'été, où l'Angleterre se souvient qu'il y a un soleil.

L'astre pâle, mais cependant splendide encore, se couchait à l'horizon, empourprant à la fois le ciel et la terre de bandes de feu, et jetant sur les tours et les vieilles maisons de la ville un dernier rayon d'or qui faisait étinceler les vitres comme le reflet d'un incendie.

Milady, en respirant cet air de l'Océan, plus vif et plus balsamique à l'approche de la terre, en contemplant toute la puissance de ces préparatifs qu'elle était chargée de détruire, toute la force de cette armée qu'elle devait combattre à elle seule, elle, femme, avec quelques sacs d'or, se compara mentalement à Judith, la terrible Juive, lorsqu'elle pénétra dans le camp des Assyriens et qu'elle vit la masse énorme de chars, de chevaux, d'hommes et d'armes qu'un geste de sa main devait dissiper comme un nuage de fumée.

On entra dans la rade; mais, comme on s'apprêtait à y jeter l'ancre, un petit cutter, formidablement armé, s'approcha du bâtiment marchand, se donnant comme garde-côte, et fit mettre à la mer son canot, qui se dirigea vers l'échelle.

Le canot renfermait un officier, un contre-maître et huit rameurs.

L'officier seul monta à bord, où il fut reçu avec toute la déférence qu'inspire l'uniforme.

L'officier s'entretint quelques instants avec le patron, lui fit lire un papier dont il était porteur, et, sur l'ordre du capitaine marchand, tout l'équipage du bâtiment, matelots et passagers, fut appelé sur le pont.

Lorsque cette espèce d'appel fut fait, l'officier s'enquit tout haut du point de départ du brick, de sa route, de ses atterrissements, et à toutes les questions le capitaine satisfit sans hésitation et sans difficulté.

Alors l'officier commença de passer la revue de toutes les personnes les unes après les autres, et, s'arrêtant à milady, la considéra avec un grand soin, mais sans lui adresser une seule parole.

Puis il s'adressa au capitaine, lui dit encore quelques mots, et, comme si c'était à lui désormais que le bâtiment dût obéir, il commanda une manœuvre que l'équipage exécuta aussitôt.

Alors le bâtiment se remit en route, toujours escorté du petit cutter, qui voguait bord à bord avec lui, menaçant son flanc de la bouche de ses cinq canons, tandis que la barque suivait dans le sillon du navire, faible point près de l'énorme masse.

Pendant l'examen que l'officier avait fait de milady, milady, comme on le pense bien, l'avait de son côté dévoré du regard.

Mais, quelque habitude que cette femme aux yeux de flamme eût de lire dans le cœur de ceux dont elle avait besoin de deviner les secrets, elle trouva cette fois un visage d'une impassibilité telle, qu'aucune découverte ne suivit son investigation.

L'officier qui s'était arrêté devant elle et qui l'avait si silencieusement étudiée avec tant de soin pouvait être âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, était blanc de visage, avec des yeux bleu clair un peu enfoncés; sa bouche, fine et bien dessinée, demeurait immobile dans ses lignes correctes; son menton, vigoureusement accusé, dénotait cette force de volonté qui, dans le type vulgaire britannique, n'est ordinairement que de l'entêtement; un front un peu fuyant, comme il convient aux poëtes, aux enthousiastes et aux soldats, était à peine ombragé d'une chevelure courte et clair-semée qui, comme la barbe qui couvrait le bas de son visage, était d'une belle couleur châtain foncé.

Lorsqu'on entra dans le port, il faisait déjà nuit.

La brume épaississait encore l'obscurité et formait, autour des fanaux et des lanternes des jetées, un cercle pareil à celui qui entoure la lune quand le temps menace de devenir pluvieux.

L'air qu'on respirait était triste, humide et froid.

Milady, cette femme si forte, se sentait frissonner malgré elle.

L'officier se fit indiquer les paquets de milady, fit porter son bagage dans le canot, et, lorsque cette opération fut faite, il l'invita à y descendre elle-même en lui tendant la main.

Milady regarda cet homme et hésita.

— Qui êtes-vous, monsieur, demanda-t-elle, qui avez la bonté de vous occuper si particulièrement de moi?

— Vous devez le voir, madame, à mon uniforme. Je suis officier de la marine anglaise, répondit le jeune homme.

— Mais enfin, est-ce l'habitude que les officiers de la marine anglaise se mettent aux ordres de leurs compatriotes, lorsqu'ils abordent dans un port de la Grande-Bretagne et poussent la galanterie jusqu'à les conduire à terre?

— Oui, milady, c'est l'habitude, non point par galanterie, mais par prudence, qu'en temps de guerre les étrangers soient conduits à une hôtellerie désignée, afin que, jusqu'à parfaite information sur eux, ils restent sous la surveillance du gouvernement.

Ces mots furent prononcés avec la politesse la plus exacte et le calme le plus parfait.

Cependant ils n'eurent point le don de convaincre milady.

— Mais je ne suis pas étrangère, monsieur, dit-elle avec l'accent le plus pur qui ait jamais retenti de Portsmouth à Manchester; je me nomme lady Clarick de Winter, et cette mesure...

— Cette mesure est générale, milady, et vous tenteriez inutilement de vous y soustraire

— Je vous suivrai donc, monsieur.

Et, acceptant la main de l'officier, elle commença de descendre l'échelle au bas de laquelle l'attendait le canot.

L'officier la suivit; un grand manteau était étendu à la poupe; l'officier la fit asseoir sur le manteau et s'assit près d'elle.

— Nagez, dit-il aux matelots.

Les huit rames retombèrent dans la mer ne formant qu'un seul bruit, ne frappant qu'un seul coup, et le canot sembla voler sur la surface de l'eau.

Au bout de cinq minutes, on touchait à terre.

L'officier sauta sur le quai et offrit la main à milady.

Une voiture attendait.

— Cette voiture est-elle pour nous ? demanda milady

— Oui, madame, répondit l'officier.

— L'hôtellerie est donc bien loin ?

— A l'autre bout de la ville

— Allons ! dit milady



L'officier sauta sur le quai et offrit la main à milady

Et elle monta résolûment dans la voiture.

L'officier veilla à ce que les paquets fussent solidement attachés derrière la caisse, et, cette opération terminée, prit sa place près de milady et referma la portière.

Aussitôt, sans qu'aucun ordre fût donné et sans qu'on eût besoin de lui indiquer sa destination, le cocher partit au galop et s'enfonça dans les rues de la ville

Une réception si étrange devait être pour milady une ample matière à réflexion.

Aussi, voyant que le jeune officier ne paraissait nullement disposé à lier conversation, elle s'accouda dans un angle de la voiture et passa les unes après les autres en revue toutes les suppositions qui se présentèrent à son esprit.

Cependant au bout d'un quart d'heure, étonnée de la lon-

gueur du chemin, elle se pencha vers la portière pour voir où on la conduisait.

On n'apercevait plus de maisons : des arbres apparaissaient dans les ténèbres comme de grands fantômes noirs courant les uns après les autres.

Milady frissonna.

— Mais nous ne sommes plus dans la ville, monsieur, dit-elle.

Le jeune officier garda le silence.

— Je n'irai pas plus loin si vous ne me dites pas où vous me conduisez, je vous en préviens, monsieur.



Un homme parut sur le seuil de la porte. — Page [illegible]

Cette menace n'obtint aucune réponse.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria milady. Au secours ! au secours !

Pas une voix ne répondit à la sienne ; la voiture continua de rouler avec rapidité.

L'officier semblait être une statue.

Milady regarda l'officier avec une de ces expressions terribles, particulières à son visage, et qui manquaient si rarement leur effet ; la colère faisait étinceler ses yeux dans l'ombre.

Le jeune homme resta impassible.

Milady voulut ouvrir la portière et se précipiter.

— Prenez garde, madame, dit froidement le jeune homme, vous vous tuerez en sautant.

Milady se rassit écumante.

L'officier se pencha, la regarda à son tour, parut surpris de voir cette figure, si belle naguère, bouleversée par la rage et devenue presque hideuse.

L'astucieuse créature comprit qu'elle se perdait en laissant voir ainsi dans son âme; elle rasséréna ses traits, et, d'une voix gémissante :

— Au nom du ciel, monsieur, dites-moi si c'est à vous, si c'est à votre gouvernement, si c'est à un ennemi, que je dois attribuer la violence que l'on me fait.

— On ne vous fait aucune violence, madame, et ce qui vous arrive est le résultat d'une mesure toute simple que nous sommes forcés de prendre avec tous ceux qui débarquent en Angleterre

— Alors vous ne me connaissez pas, monsieur?

— C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

— Et, sur votre honneur, vous n'avez aucun sujet de haine contre moi?

— Aucun, je vous le jure.

Il y avait tant de sérénité, de sang-froid, de douceur, dans la bouche du jeune homme, que milady fut rassurée.

Enfin, après une heure de marche à peu près, la voiture s'arrêta devant une grille de fer qui fermait un chemin creux conduisant à un château sévère de forme, massif et isolé.

Alors, comme les roues tournaient sur un sable fin, milady entendit un vaste mugissement qu'elle reconnut pour le bruit de la mer qui vient se briser sur une côte escarpée.

La voiture passa sous deux voûtes et enfin s'arrêta dans une cour sombre et carrée

Presque aussitôt la portière s'ouvrit, le jeune homme sauta légèrement à terre et présenta sa main à milady, qui s'appuya dessus et descendit à son tour avec assez de calme.

— Toujours est-il, dit milady en regardant autour d'elle et en ramenant ses yeux sur le jeune officier avec le plus gracieux sourire du monde, que je suis prisonnière; mais je ne le serai point pour longtemps, j'en suis sûre, ajouta-t-elle. Ma conscience et votre politesse, monsieur, m'en sont garants.

Si flatteur que fût le compliment, l'officier ne répondit rien; mais, tirant de sa ceinture un petit sifflet d'argent pareil à celui dont se servent les contre-maîtres sur les bâtiments de guerre, il siffla trois fois sur trois modulations différentes; aussitôt plusieurs hommes parurent, dételèrent les chevaux fumants et emmenèrent la voiture sous une remise.

L'officier, toujours avec la même politesse calme, invita sa prisonnière à entrer dans la maison.

Celle-ci, toujours avec son même visage souriant, lui prit le bras et entra avec lui sous une porte basse et cintrée qui, par une voûte éclairée seulement au fond, conduisait à un escalier de pierre tournant autour d'une arête de pierre; puis on s'arrêta devant une porte massive, qui, après l'introduction d'une clef que le jeune homme portait sur lui, roula lourdement sur ses gonds et donna ouverture à la chambre destinée à milady.

D'un seul regard la prisonnière embrassa l'appartement dans ses moindres détails.

C'était une chambre dont l'ameublement était à la fois bien propre pour une prison et bien sévère pour une habitation d'homme libre

Cependant des barreaux aux fenêtres et des verrous extérieurs à la porte décidaient le procès en faveur de la prison.

Un instant, toute la force d'âme de cette créature, trempée cependant aux sources les plus vigoureuses, l'abandonna.

Elle tomba sur un fauteuil, croisant les bras, baissant la tête et s'attendant à chaque instant à voir entrer un juge pour l'interroger.

Mais personne n'entra, excepté deux ou trois soldats de marine, qui apportèrent les malles et les caisses, les déposèrent dans un coin et se retirèrent sans rien dire.

L'officier présidait à tous ces détails avec le même calme que milady lui avait constamment vu, ne prononçant pas une seule parole et se faisant obéir d'un geste de sa main ou d'un coup de son sifflet.

On eût dit qu'entre cet homme et ses inférieurs la langue parlée n'existait pas ou était devenue inutile.

Enfin milady n'y put tenir plus longtemps, elle rompit le silence

— Au nom du ciel, s'écria-t-elle, monsieur, que veut dire tout ce qui se passe? fixez mes irrésolutions; j'ai du courage pour tout danger que je prévois, pour tout malheur que je comprends. Où suis-je et que suis-je ici? Suis-je libre? pourquoi ces barreaux et ces portes? Suis-je prisonnière? quel crime ai-je commis?

— Vous êtes ici dans l'appartement qui vous est destiné, madame. J'ai reçu l'ordre d'aller vous prendre en mer et de vous conduire en ce château. Cet ordre, je l'ai accompli, je crois, avec toute la rigidité d'un soldat, mais en même temps avec toute la courtoisie d'un gentilhomme. Là se termine, du moins jusqu'à présent, la charge que j'ai à remplir près de vous; le reste regarde une autre personne.

— Et cette autre personne, quelle est-elle? demanda milady; ne pouvez-vous me dire son nom?

En ce moment, on entendit par les escaliers un grand bruit d'éperons; quelques voix passèrent et s'éteignirent, et le bruit d'un pas isolé se rapprocha de la porte.

— Cette personne, la voici, madame, dit l'officier en démasquant le passage et en se rangeant dans l'attitude du respect et de la soumission.

En même temps, la porte s'ouvrit.

Un homme parut sur le seuil de la porte.

Il était sans chapeau, portait l'épée au côté et froissait un mouchoir entre ses doigts.

Milady crut reconnaître cette ombre dans l'ombre; elle s'appuya d'une main sur le bras de son fauteuil, et avança la tête comme pour aller au-devant d'une certitude.

Alors l'étranger s'approcha lentement, et, à mesure qu'il s'avançait, en entrant dans le cercle de lumière projetée par la lampe, milady se reculait involontairement.

Puis, lorsqu'elle n'eut plus aucun doute :

— Eh quoi! mon frère, s'écria-t-elle au comble de la stupeur, c'est vous?

— Oui, belle dame, répondit lord de Winter en faisant un salut moitié courtois, moitié ironique, moi-même.

— Mais alors ce château?..

— Est à moi.

— Cette chambre?.

— C'est la vôtre.

— Je suis donc votre prisonnière?

— A peu près.

— Mais c'est un abus affreux de la force!

— Pas de grands mots; asseyons-nous et causons tranquillement, comme il convient de faire entre un frère et une sœur.

Puis se retournant vers la porte et voyant que le jeune officier attendait ses derniers ordres :

— C'est bien, dit-il, je vous remercie; maintenant laissez-nous, monsieur Felton.

—o0o—

CHAPITRE XIII.

CAUSERIE D'UN FRÈRE AVEC SA SOEUR

Pendant le temps que lord de Winter mit à fermer la porte, à pousser un volet et à approcher un siége du fauteuil de sa belle-sœur, milady, rêveuse, plongea son regard dans les profondeurs de la possibilité et découvrit toute la trame qu'elle n'avait pas même pu entrevoir, tant qu'elle ignorait en quelles mains elle était tombée.

Elle connaissait son beau-frère pour un bon gentilhomme, franc chasseur, joueur intrépide, entreprenant près des femmes, mais d'une force inférieure à la sienne à l'endroit de l'intrigue.

Comment avait-il pu découvrir son arrivée, la faire saisir, et pourquoi la retenait-il?

Athos lui avait bien dit quelques mots qui prouvaient que la conversation qu'elle avait eue avec le cardinal était tombée dans des oreilles étrangères, mais elle ne pouvait admettre qu'il eût pu creuser une contre-mine si prompte et si hardie.

Elle craignit bien plutôt que ses précédentes opérations en Angleterre n'eussent été découvertes.

Buckingham pouvait avoir deviné que c'était elle qui avait coupé les deux ferrets, et se venger de cette petite trahison.

Mais Buckingham était incapable de se porter à aucun excès contre une femme, surtout si cette femme était censée avoir agi par un sentiment de jalousie.

Cette supposition lui parut la plus probable; il lui sembla qu'on voulait se venger du passé et non aller au-devant de l'avenir.

Toutefois, et en tout cas, elle s'applaudit d'être tombée entre les mains de son beau-frère, dont elle comptait avoir bon marché, plutôt qu'entre celles d'un ennemi direct et intelligent.

— Oui, causons, mon frère, dit-elle avec une espèce d'enjouement, décidée qu'elle était à tirer de la conversation, malgré toute la dissimulation que pouvait y apporter lord de Winter, les éclaircissements dont elle avait besoin pour régler sa conduite à venir.

— Vous vous êtes donc décidée à revenir en Angleterre, dit lord de Winter, malgré la résolution que vous m'aviez si souvent manifestée à Paris de ne jamais remettre les pieds sur le territoire de la Grande-Bretagne?

Milady répondit à une question par une autre question.

— Avant tout, dit-elle apprenez-moi donc comment vous m'avez fait guetter assez sévèrement pour être d'avance prévenu non-seulement de mon arrivée, mais encore du jour, de l'heure et du port où j'arriverais.

Lord de Winter adopta la même tactique que milady, pensant que, puisque sa belle-sœur l'employait, ce devait être la bonne.

— Mais, dites-moi vous-même, ma chère sœur, reprit-il, ce que vous venez faire en Angleterre.

— Mais, je viens vous voir, reprit milady, sans savoir combien elle aggravait par cette réponse les soupçons qu'avait fait naître dans l'esprit de son beau-frère la lettre de d'Artagnan, et voulant seulement captiver la bienveillance de son auditeur par un mensonge.

— Ah! me voir! dit sournoisement de Winter.

— Sans doute, vous voir. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Et vous n'avez pas eu, en venant en Angleterre, d'autre but que de me voir?

— Non.

— Ainsi, c'est pour moi seul que vous vous êtes donné la peine de traverser la Manche?

— Pour vous seul.

— Peste! quelle tendresse, ma sœur!

— Mais ne suis-je pas votre plus proche parente? demanda milady du ton de la plus touchante naïveté. Et puis, en Angleterre, j'ai mon fils, votre neveu. .

— Et même mon seul héritier, n'est-ce pas? dit à son tour lord de Winter en fixant ses yeux sur ceux de milady.

Quelque puissance qu'elle eût sur elle-même, milady ne put s'empêcher de tressaillir, et, comme en prononçant les dernières paroles qu'il avait dites lord de Winter avait posé sa main sur le bras de sa sœur, ce tressaillement ne lui échappa point.

En effet, le coup était direct et profond.

La première idée qui vint à l'esprit de milady, c'est qu'elle avait été trahie par Ketty et que celle-ci avait raconté au baron cette aversion intéressée dont elle avait laissé imprudemment échapper les marques devant sa suivante, et elle se rappela aussi la sortie furieuse et imprudente qu'elle avait faite contre d'Artagnan lorsqu'il avait sauvé la vie de son beau-frère.

— Je ne comprends pas, milord, dit-elle pour gagner du temps et faire parler son adversaire. Que voulez-vous dire? et y a-t-il quelque sens inconnu caché sous vos paroles?

— Oh! mon Dieu, non, dit lord de Winter avec une apparente bonhomie, vous avez le désir de me voir et vous venez en Angleterre. J'apprends ce désir, ou plutôt je me doute que vous l'éprouvez, et, afin de vous épargner tous les ennuis d'une arrivée nocturne dans un port, toutes les fatigues d'un débarquement, j'envoie un de mes officiers au-devant de vous, je mets une voiture à ses ordres, et il vous amène ici dans ce château, dont je suis gouverneur, où je viens tous les jours et où, pour que notre double désir de nous voir soit satisfait, je vous fais préparer une chambre. Qu'y a-t-il dans tout ce que je vous dis là de plus étonnant que dans ce que vous m'avez dit?

— Non, ce que je trouve d'étonnant, c'est que vous ayez été prévenu de mon arrivée.

— C'est cependant la chose la plus simple, ma chère sœur; n'avez-vous pas vu que le capitaine de votre petit bâtiment avait, en entrant dans la rade, envoyé en avant et afin d'obtenir son entrée de port un petit canot porteur de son livre de loch et de son registre d'équipage? Je suis commandant du port, on m'a apporté ce livre, j'y ai reconnu votre nom. Mon cœur m'a dit ce que vient de me confirmer votre bouche, c'est-à-dire dans quel but vous vous exposiez aux dangers d'une mer si périlleuse ou tout au moins si fatigante en ce moment, et j'ai envoyé mon cutter au-devant de vous. Vous savez le reste.

Milady comprit que lord de Winter mentait et ne fut que plus effrayée.

— Mon frère, continua-t-elle, n'est-ce pas milord Buckingham que j'ai vu sur la jetée ce soir en arrivant?

— Lui-même. Oh! je comprends que sa vue vous ait frappée, reprit lord de Winter; vous venez d'un pays où l'on doit s'occuper de lui, et je sais que ses armements contre la France préoccupent beaucoup votre ami le cardinal.

— Mon ami le cardinal! s'écria milady, voyant que sur ce point comme sur l'autre milord de Winter paraissait instruit de tout.

— N'est-il donc point votre ami? reprit négligemment le baron. Ah! pardon, je le croyais. Mais nous reviendrons à milord duc plus tard. Ne nous écartons point du tour sentimental que la conversation avait prise. Vous veniez, disiez-vous, pour me voir?

— Oui.

— Eh bien! je vous ai répondu que vous seriez servi à souhait et que nous nous verrions tous les jours.

— Dois-je donc demeurer éternellement ici? demanda milady avec un certain effroi.

— Vous trouveriez-vous mal logée, ma sœur? Demandez ce qui vous manque, et je m'empresserai de vous le faire donner.

— Mais je n'ai ni mes femmes ni mes gens.

— Vous aurez tout cela, madame; dites-moi sur quel pied votre premier mari avait monté votre maison, et, quoique je ne sois que votre beau-frère, je vous la monterai sur un pied pareil.

— Mon premier mari! s'écria milady en regardant lord de Winter avec des yeux effarés.



Athos prit la lettre, l'approcha de la lampe et y mit le feu.

— Oui, votre mari français; je ne parle pas de mon frère. Au reste, si vous l'avez oublié, comme il vit encore, je pourrais lui écrire, et il me ferait passer des renseignements à ce sujet.

Une sueur froide perla sur le front de milady.

— Vous raillez, dit-elle d'une voix sourde.

— En ai-je l'air? demanda le baron en se levant et en faisant un pas en arrière.

— Ou plutôt vous m'insultez! continua-t-elle en pressant de ses mains crispées les deux bras du fauteuil et en se soulevant sur les poignets.

— Vous insulter? moi? dit lord de Winter avec mépris, en vérité, madame, croyez-vous que cela soit possible?

— Monsieur, dit milady, vous êtes ou ivre ou insensé! Sortez, et envoyez-moi mes femmes

— Des femmes sont bien indiscrètes, ma sœur; ne pourrais-je pas vous servir de suivante? De cette façon, tous nos secrets resteraient en famille.

— Insolent! s'écria milady.

Et, comme mue par un ressort, elle bondit vers le baron, qui l'attendit avec impassibilité, mais une main cependant sur la garde de son épée.

— Eh! eh! dit-il, je sais que vous avez l'habitude d'assassiner les gens, mais je me défendrai, moi, je vous en préviens, fût-ce contre vous



— Ma main, d'ailleurs, ne serait pas la première main d'homme qui se serait posée sur vous, j'imagine.

— Oh! vous avez raison, dit milady, et vous me faites l'effet d'être assez lâche pour porter la main sur une femme.

— Si cela arrivait, j'aurais mon excuse. Ma main, d'ailleurs, ne serait pas la première main d'homme qui se serait posée sur vous, j'imagine.

Et le baron indiqua d'un geste lent et accusateur l'épaule gauche de milady, qu'il toucha presque du doigt.

Milady poussa un rugissement sourd et se recula jusque dans l'angle de la chambre, comme une panthère qui s'accule pour s'élancer

— Oh! rugissez tant que vous voudrez, s'écria lord de Winter, mais n'essayez pas de mordre, car, je vous en préviens, la chose tournerait à votre préjudice : il n'y a pas ici de procureurs qui reglent d'avance les successions, il n'y a

pas de chevalier errant qui vienne me chercher une querelle pour la belle dame que je retiens prisonnière; mais j'ai tout prêts des juges qui disposeront d'une femme assez éhontée pour venir se glisser, bigame, dans la famille de lord de Winter, mon frère aîné, et ces juges vous renverront à un bourreau qui vous fera les deux épaules pareilles.

Les yeux de milady lançaient de tels éclairs, que, quoiqu'il fût homme et armé devant une femme désarmée, lord de Winter sentit le froid de la peur se glisser jusqu'au fond de son âme.

Il n'en continua pas moins, mais avec une fureur croissante :

— Oui, je comprends; après avoir hérité de mon frère, il vous eût été doux d'hériter de moi; mais, sachez-le d'avance, vous pouvez me tuer ou me faire tuer, mes précautions sont prises; pas un penny de ce que je possède ne passera dans vos mains ni dans celles de votre fils. N'êtes-vous pas déjà assez riche, vous qui possédez près d'un demi-million, et ne pouviez-vous vous arrêter dans votre route fatale, si vous ne faisiez le mal pour la jouissance infinie et suprême de le faire? Oh! tenez, je vous le dis, si la mémoire de mon frère ne m'était sacrée, vous iriez pourrir dans un cachot d'Etat ou rassasier à Tyburn la curiosité des matelots, tandis que votre fils serait déclaré bâtard. Je me tairai, mais vous, supportez tranquillement votre captivité. Dans quinze ou vingt jours, je pars pour la Rochelle avec l'armée; mais, la veille de mon départ, un vaisseau viendra vous prendre, que je verrai partir, et qui vous conduira dans nos colonies du Sud, et soyez tranquille, je vous adjoindrai un compagnon qui vous brûlera la cervelle à la première tentative que vous risquerez pour revenir en Angleterre ou sur le continent.

Milady écoutait avec une attention qui dilatait ses yeux enflammés.

— Oui, mais à cette heure, continua lord de Winter, vous demeurerez dans ce château; les murailles en sont épaisses, les portes en sont fortes, les barreaux en sont solides, et d'ailleurs votre fenêtre donne à pic sur la mer. Les hommes de mon équipage, qui me sont dévoués à la vie et à la mort, montent la garde autour de cet appartement et surveillent tous les passages qui conduisent à la cour; puis, arrivée à la cour, il vous resterait encore trois grilles à traverser. La consigne est précise : un pas, un geste, un mot qui simule une évasion, et l'on fait feu sur vous. Si l'on vous tue, la justice anglaise m'aura, je l'espère, quelque obligation de lui avoir épargné de la besogne. Ah! vos traits reprennent leur calme, votre visage retrouve son assurance. — Dix jours, quinze jours, dites-vous; bah! d'ici là, j'ai l'esprit inventif, il me viendra quelque idée; j'ai l'esprit infernal, et je trouverai quelque victime. D'ici à quinze jours, vous dites-vous, je serai hors d'ici. Essayez!

Milady, se voyant devinée, s'enfonça les ongles dans la chair pour dompter tout mouvement qui eût pu donner à sa physionomie une signification quelconque autre que celle de l'angoisse.

Lord de Winter continua :

— Quant à l'officier qui commande seul ici en mon absence, vous l'avez vu; donc vous le connaissez déjà. Il sait, comme vous voyez, observer une consigne, car vous n'êtes pas venue de Portsmouth ici sans essayer de le faire parler. Qu'en dites-vous? une statue de marbre eût-elle été plus impassible et plus muette? Vous avez déjà essayé le pouvoir de vos séductions sur bien des hommes, et malheureusement vous avez toujours réussi; mais essayez sur celui-là, pardieu! si vous en venez à bout, je vous déclare le démon lui-même.

Il alla vers la porte et l'ouvrit brusquement.

— Qu'on appelle M. Felton, dit-il. Attendez encore un instant, et je vais vous recommander à lui.

Il se fit entre ces deux personnages un silence étrange pendant lequel on entendit le bruit d'un pas lent et régulier qui se rapprochait.

Bientôt, dans l'ombre du corridor, on vit se dessiner une forme humaine, et le jeune lieutenant avec lequel nous avons déjà fait connaissance s'arrêta sur le seuil, attendant les ordres du baron.

— Entrez, mon cher John, dit lord de Winter; entrez et fermez la porte.

Le jeune officier entra.

— Maintenant, dit le baron, regardez cette femme : elle est jeune, elle est belle, elle a toutes les séductions de la terre; eh bien! c'est un monstre qui, à vingt-cinq ans, s'est rendu coupable d'autant de crimes que vous pouvez en lire en un an dans les archives de nos tribunaux. Sa voix prévient en sa faveur, sa beauté sert d'appât aux victimes; elle essayera de vous séduire; peut-être essayera-t-elle de vous tuer. Je vous ai tiré de la misère, Felton; je vous ai fait nommer lieutenant, je vous ai sauvé la vie une fois, vous savez à quelle occasion; je suis pour vous non-seulement un protecteur, mais un ami, non-seulement un bienfaiteur, mais un père. Cette femme est venue en Angleterre afin d'y conspirer contre ma vie. Je tiens ce serpent entre mes mains; eh bien! je vous fais appeler et vous dis : Ami Felton, John, mon enfant, garde-moi et surtout garde-toi de cette femme. Jure sur ton salut de la conserver pour le châtiment qu'elle a mérité! John Felton, je crois à ta loyauté.

— Milord, dit le jeune officier en chargeant son regard pur de toute la haine qu'il put trouver dans son cœur; milord, je vous jure qu'il sera fait comme vous désirerez.

Milady reçut ce regard en victime résignée.

Il était impossible de voir une expression plus soumise et plus douce que celle qui régnait alors sur son beau visage.

A peine si lord de Winter lui-même reconnut la tristesse qu'un instant auparavant il s'apprêtait à combattre.

— Elle ne sortira jamais de cette chambre, entendez-vous, John, continua le baron; elle ne correspondra avec personne, elle ne parlera qu'à vous, si toutefois vous voulez lui faire l'honneur de lui adresser la parole.

— Il suffit, milord, j'ai juré.

— Et maintenant, madame, dit le baron, tâchez de fair votre paix avec Dieu, car vous êtes jugée par les hommes.

Milady laissa tomber sa tête comme si elle s'était sentie écrasée par ce jugement.

Lord de Winter sortit en faisant un geste à Felton, qui sortit derrière lui et ferma la porte.

Un instant après on entendait dans le corridor le pas pesant d'un soldat de marine, qui faisait sentinelle sa hache à la ceinture et sa pique à la main.

Milady demeura pendant quelques minutes dans la même position, car elle songea qu'on l'examinait peut-être par la serrure.

Puis, lentement, elle releva sa tête, qui avait pris une expression formidable de menace et de défi; elle courut écouter à la porte, regarda par la fenêtre, et, revenant s'enterrer dans un vaste fauteuil, elle songea...



Cette lettre fut lue publiquement sur toutes les places. — Page 71

CHAPITRE XIV.

OFFICIER!

Une chose cependant préoccupait le cardinal; il attendait des nouvelles d'Angleterre, mais aucune nouvelle n'arrivait, si ce n'est fâcheuse et menaçante.

Si bien que la Rochelle fût investie, quelque certain que pût paraître le succès, grâce aux précautions prises et surtout à la digue qui ne laissait plus pénétrer aucune barque dans la ville assiégée, le blocus pouvait durer longtemps encore, et c'était un grand affront pour les armes du roi et une grande gêne pour M. le cardinal, qui avait, non plus, il est vrai, à brouiller Louis XIII avec Anne d'Autriche, la chose était faite, mais à raccommoder M. de Bassompierre, qui était brouillé avec le duc d'Angoulême.

Quant à Monsieur, qui avait commencé le siége, il laissait au cardinal le soin de l'achever.

La ville, malgré l'incroyable persévérance de son maire, avait tenté une espèce de mutinerie pour se rendre.

Le maire avait fait pendre les émeutiers.

Cette exécution calma les plus mauvaises têtes, qui se décidèrent alors à se laisser mourir de faim, cette mort leur paraissant toujours plus lente et moins sûre que le trépas par strangulation.

De leur côté, de temps en temps les assiégeants prenaient des messagers que les Rochelois envoyaient à Buckingham, ou des espions que Buckingham envoyait aux Rochelois.

Dans l'un et l'autre cas, le procès était vite fait.

M. le cardinal disait ce seul mot : Pendu !

On invitait le roi à voir la pendaison.

Le roi venait languissamment, se mettait en bonne place pour voir l'opération dans tous ses détails : cela le distrayait toujours un peu et lui faisait prendre le siége en patience; mais cela ne l'empêchait pas de s'ennuyer fort, de parler à tous moments de retourner à Paris; de sorte que si les messagers et les espions eussent fait défaut, Son Eminence, malgré toute son imagination, se fût trouvée fort embarrassée.

Néanmoins, le temps passait, les Rochelois ne se rendaient pas.

Le dernier espion que l'on avait pris était porteur d'une lettre.

Cette lettre disait bien à Buckingham que la ville était à toute extrémité, mais au lieu d'ajouter : « Si votre secours n'arrive pas avant quinze jours, nous nous rendons, » elle ajoutait tout simplement : « Si votre secours n'arrive pas avant quinze jours, nous serons tous morts de faim quand il arrivera. »

Les Rochelois n'avaient donc d'espoir qu'en Buckingham; Buckingham était leur messie.

Il était évident que si un jour ils apprenaient d'une manière certaine qu'il ne fallait plus compter sur Buckingham, avec l'espoir leur courage tomberait.

Le cardinal attendait donc avec une grande impatience des nouvelles d'Angleterre, qui lui annonçassent que Buckingham ne viendrait pas.

La question d'emporter la ville de vive force, débattue souvent dans le conseil du roi, avait toujours été écartée.

D'abord, la Rochelle semblait imprenable; puis le cardinal, quoi qu'il en eût dit, savait bien que l'horreur du sang répandu dans cette rencontre, où Français devaient combattre contre Français, était un mouvement rétrograde de soixante ans imprimé à la politique, et le cardinal était à cette époque ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de progrès.

En effet, le sac de la Rochelle et l'assassinat de trois ou quatre mille huguenots, qui se fussent fait tuer, ressemblait trop, en 1628, au massacre de la Saint-Barthélemy, en 1572.

Enfin, par-dessus tout cela, ce moyen extrême, auquel le roi, bon catholique, ne répugnait aucunement, venait toujours échouer contre cet argument des généraux assiégeants : « La Rochelle est imprenable autrement que par la famine. »

Le cardinal ne pouvait écarter de son esprit la crainte où le jetait sa terrible émissaire, car il avait compris, lui aussi, les proportions étranges de cette femme, tantôt serpent, tantôt lion.

L'avait-elle trahi? était-elle morte?

Il la connaissait assez, en tout cas, pour savoir qu'agissant pour lui ou contre lui, amie ou ennemie, elle ne demeurait pas immobile sans de grands empêchements.

C'était ce qu'il ne pouvait savoir.

Au reste il comptait, et avec raison, sur milady.

Il avait deviné dans le passé de cette femme de ces choses terribles que son manteau rouge pouvait seul couvrir; et il sentait que, pour une cause ou pour une autre, cette femme lui était acquise, ne pouvant trouver qu'en lui un appui supérieur au danger qui la menaçait.

Il résolut donc de faire la guerre tout seul et de n'attendre tout succès étranger que comme on attend une chance heureuse.

Il continua de faire élever la fameuse digue qui devait affamer la Rochelle, et, en attendant, il jeta les yeux sur cette malheureuse ville, qui renfermait tant de misères profondes et tant d'héroïques vertus, et, se rappelant le mot de Louis XI, son prédécesseur politique, comme lui-même était le prédécesseur de Robespierre, il murmura cette maxime du compère de Tristan : « Diviser pour régner. »

Henri IV, assiégeant Paris, faisait jeter par-dessus les murailles du pain et des vivres.

Le cardinal fit jeter des petits billets par lesquels il représentait aux Rochelois combien la conduite de leurs chefs était injuste, égoïste et barbare.

Ces chefs avaient du blé en abondance et ne le partageaient pas; ils adoptaient pour maximes, car eux aussi avaient des maximes, que peu importait que les femmes, les enfants et les vieillards mourussent, pourvu que les hommes qui devaient défendre les murailles restassent forts et bien portants.

Jusque-là, soit dévouement, soit impuissance de réagir contre elle, cette maxime, sans être généralement adoptée, était cependant passée de la théorie à la pratique; mais les billets vinrent y porter atteinte.

Les billets rappelaient aux hommes que ces enfants, ces femmes et ces vieillards qu'on laissait mourir étaient leurs fils, leurs épouses et leurs pères; qu'il serait plus juste que chacun fût réduit à la misère commune afin qu'une même position fît prendre des résolutions unanimes.

Ces billets firent tout l'effet qu'on pouvait attendre celui qui les avait écrits, en ce qu'ils déterminèrent un grand nombre d'habitants à ouvrir des négociations avec l'armée royale.

Mais, au moment où le cardinal voyait déjà fructifier son moyen et s'applaudissait de l'avoir mis en usage, un habitant de la Rochelle, qui avait pu passer à travers les lignes royales, Dieu sait comment, tant était grande la triple surveillance de Bassompierre, de Schomberg et du duc d'Angoulême, surveillés eux-mêmes par le cardinal; un habitant de la Rochelle, disons-nous, entra dans la ville, venant de Portsmouth et disant qu'il avait vu une flotte magnifique prête à mettre à la voile avant huit jours.

De plus, Buckingham annonçait au maire qu'enfin la grande ligue contre la France allait se déclarer et que le royaume allait être envahi à la fois par les armées anglaise, impériale et espagnole.

Cette lettre fut lue publiquement sur toutes les places, on en afficha la copie aux angles des rues, et ceux-là même qui avaient ouvert des négociations les interrompirent, résolus d'attendre ce secours si promptement annoncé.

Cette circonstance imprévue rendit à Richelieu ses inquié-

tudes premières et le força à tourner de nouveau les yeux de l'autre côté de la mer.

Pendant ce temps, exempte des inquiétudes de son seul et véritable chef, l'armée royale menait joyeuse vie, les vivres ne manquant pas au camp, ni l'argent non plus.

Tous les corps rivalisaient d'audace et de gaieté

Prendre des espions et les pendre, faire des expéditions hasardeuses sur la digue ou sur la mer, imaginer des folies, les executer froidement, tel était le passe-temps qui faisait trouver courts à l'armée ces jours si longs, non-seulement pour les Rochelois, rongés par la famine et l'anxiété, mais encore pour le cardinal, qui les bloquait si vivement.



De la Houdiniere.

Quelquefois, quand le cardinal, toujours chevauchant comme le dernier gendarme de l'armée, promenait son regard pensif sur ces ouvrages, si lents au gré de son désir, qu'élevaient sous son ordre les ingénieurs qu'il faisait venir de tous les coins de la France, s'il rencontrait un mousquetaire de la compagnie de M. de Tréville, il s'approchait de lui et le regardait d'une façon singulière, et, ne le reconnaissant pas pour un de nos quatre compagnons, il laissait aller ailleurs son regard profond et sa vaste pensée.

Un jour où, dévoré d'un mortel ennui, sans espérance dans les négociations avec la ville, sans nouvelles d'Angleterre, le cardinal était sorti sans autre but que de sortir, accompagné seulement de Cahusac et de la Houdiniere, longeant

les grèves et mêlant l'immensité de ses rêves à l'immensité de l'Océan, il arriva au petit pas de son cheval sur une colline du haut de laquelle il aperçut derrière une haie, couchés sur l'herbe et à l'abri du trop grand soleil sous un massif d'arbres, sept hommes entourés de bouteilles vides.

Quatre de ces hommes étaient nos mousquetaires, s'apprêtant à écouter la lecture d'une lettre que l'un d'eux venait de recevoir.

Cette lettre était si importante, qu'elle avait fait abandonner sur un tambour des cartes et des dés.

Les trois autres s'occupaient à décoiffer une énorme dame-jeanne de vin de Collioure; c'étaient les laquais de ces messieurs

Le cardinal, comme nous l'avons dit, était de sombre humeur, et rien, quand il était dans cette situation d'esprit, ne redoublait sa maussaderie comme la gaieté des autres.

D'ailleurs, il avait une péoccupation singulière, c'était de croire toujours que les causes mêmes de sa tristesse excitaient la gaieté des étrangers.

Faisant signe à la Houdinière et à Cahusac de s'arrêter, il descendit de cheval et s'approcha de ces rieurs suspects, espérant qu'à l'aide du sable qui assourdissait ses pas et de la haie qui voilait sa marche, il pourrait entendre quelques mots de cette conversation qui lui paraissait si intéressante.

A dix pas de la haie seulement, il reconnut le babil gascon de d'Artagnan, et comme il savait déjà que ces hommes étaient des mousquetaires, il ne douta pas que les trois autres ne fussent ceux qu'on appelait les inséparables, c'est-à-dire Athos, Porthos et Aramis.



— Pour vous punir d'avoir parlé sans permission, vous allez manger ce morceau de papier.

On juge si son désir d'entendre la conversation s'augmenta de cette découverte.

Ses yeux prirent une expression étrange, et d'un pas de chat-tigre il s'avança contre la haie; mais il n'avait pu saisir encore que des syllabes vagues et sans aucun sens positif lorsqu'un cri sonore et bref le fit tressaillir et attira l'attention des mousquetaires.

— Officier! cria Grimaud.

— Vous parlez, je crois, drôle, dit Athos se soulevant sur un coude et fascinant Grimaud de son regard flamboyant.

Aussi Grimaud n'ajouta-t-il point une parole, se contentant de tendre le doigt indicateur dans la direction de la haie, et dénonçant par ce geste le cardinal et son escorte.

D'un seul bond, les quatre mousquetaires furent sur pied et saluèrent avec respect.

Le cardinal semblait être furieux.

— Il parait qu'on se fait garder chez MM. les mousquetaires? dit-il. Est-ce que l'Anglais vient par terre, ou serait-ce que les mousquetaires se regardent comme des officiers supérieurs?

— Monseigneur, répondit Athos, car au milieu de l'effroi général lui seul avait conservé ce calme et ce sang-froid de grand seigneur qui ne le quittait jamais; monseigneur, les mousquetaires, lorsqu'ils ne sont pas de service ou que leur

service est fini, boivent et jouent aux dés, et ils sont des officiers très-supérieurs pour leurs laquais.

— Des laquais, grommela le cardinal, des laquais qui ont la consigne d'avertir leurs maîtres quand passe quelqu'un! ce ne sont point des laquais, ce sont des sentinelles.

— Son Eminence voit bien cependant que, si nous n'eussion pas pris cette précaution, nous étions exposés à la laisser passer sans lui présenter nos respects et lui offrir nos remerciments pour la grâce qu'elle nous a faite de nous réunir. D'Artagnan, continua Athos, vous qui tout à l'heure demandiez cette occasion d'exprimer votre reconnaissance à monseigneur, la voici venue, profitez-en.

Ces mots furent prononcés avec ce flegme imperturbable qui distinguait Athos dans les heures du danger, et cette excessive politesse qui faisait de lui dans certains moments un roi plus majestueux que les rois de naissance.

D'Artagnan s'approcha et balbutia quelques paroles de remercîment qui bientôt expirèrent sous le regard assombri du cardinal.

— Il n'importe, messieurs, continua le cardinal, sans paraître le moins du monde détourné de son intention première par l'incident qu'Athos avait soulevé; il n'importe, je n'aime pas que de simples soldats, parce qu'ils ont l'avantage de servir dans un corps privilégié, fassent ainsi les grands seigneurs, et la discipline est la même pour eux que pour tout le monde.

Athos laissa le cardinal achever parfaitement sa phrase, et, s'inclinant en signe d'assentiment, il reprit à son tour :

— La discipline, monseigneur, n'a en aucune façon, je l'espère, été oubliée par nous. Nous ne sommes pas de service et nous avons cru que, n'étant pas de service, nous pouvions disposer de notre temps comme bon nous semblait. Si nous sommes assez heureux pour que Votre Eminence ait quelques ordres particuliers à nous donner, nous sommes prêts à lui obéir. Monseigneur voit, continua Athos en fronçant le sourcil, car cette espèce d'interrogation commençait à l'impatienter, que, pour être prêts à la moindre alerte, nous somme sortis avec nos armes.

Et il montra du doigt au cardinal les quatre mousquets en faisceau près du tambour sur lequel étaient les cartes et les dés.

— Que Votre Eminence veuille croire, ajouta d'Artagnan, que nous nous serions portés au-devant d'elle si nous eussions pu supposer que c'était elle qui venait vers nous en si petite compagnie.

Le cardinal se mordait les moustaches et un peu les lèvres.

— Savez-vous de quoi vous avez l'air, toujours ensemble comme vous voilà, armés comme vous êtes et gardés par vos valets? dit le cardinal : vous avez l'air de quatre conspirateurs.

— Oh ! quant à ceci, monseigneur, c'est vrai, dit Athos, et nous conspirons, comme Votre Eminence a pu le voir l'autre matin; seulement, c'est contre les Rochelois.

— Eh ! messieurs les politiques, reprit le cardinal en fronçant le sourcil à son tour, on trouverait peut-être dans vos cervelles le secret de bien des choses si on pouvait y lire, comme vous lisiez dans cette lettre que vous avez cachée quand vous m'avez vu venir.

Le rouge monta à la figure d'Athos; il fit un pas vers Son Eminence.

— On dirait que vous nous soupçonnez réellement, monseigneur, et que nous subissons un véritable interrogatoire. S'il en est ainsi, que Votre Eminence daigne s'expliquer, et nous saurons du moins à quoi nous en tenir.

— Et quand ce serait un interrogatoire? reprit le cardinal, d'autres que vous en ont subi, monsieur Athos, et y ont répondu.

— Aussi, monseigneur, ai-je dit à Votre Eminence qu'elle n'avait qu'à questionner, et que nous étions prêts à répondre.

— Quelle était cette lettre que vous alliez lire, monsieur Aramis, et que vous avez cachée?

— Une lettre de femme, monseigneur.

— Oh! je conçois, dit le cardinal, il faut être discret pour ces sortes de lettres, mais cependant on peut les montrer à un confesseur, et, vous le savez, j'ai reçu les ordres.

— Monseigneur, dit Athos avec un calme d'autant plus terrible qu'il jouait sa tête en faisant cette réponse, monseigneur, la lettre est d'une femme, mais elle n'est signée ni Marion de Lorme, ni madame de Combalet, ni madame d'Aiguillon.

Le cardinal devint pâle comme la mort.

Un éclair fauve sortit de ses yeux.

Il se retourna comme pour donner un ordre à Cahusac et à la Houdinière.

Athos vit le mouvement, il fit un pas vers les mousquetons, sur lesquels les trois amis avaient les yeux fixés en hommes mal disposés à se laisser arrêter.

Le cardinal était lui troisième; il jugea que la partie serait d'autant moins égale qu'Athos et ses compagnons conspireraient réellement, et, par un de ces retours rapides qu'il tenait toujours à sa disposition, toute sa colère se fondit dans un sourire.

— Allons, allons, dit-il, vous êtes de braves jeunes gens, fiers au soleil, fidèles dans l'obscurité, et il n'y a pas de mal à veiller sur soi quand on veille si bien sur les autres. Messieurs, je n'ai point oublié la nuit où vous m'avez servi d'escorte pour aller au Colombier-Rouge. S'il y avait quelque danger à craindre sur la route que je vais suivre, je vous prierais de m'accompagner; mais, comme il n'y en a pas, restez où vous êtes, achevez vos bouteilles, votre partie et votre lettre. Adieu, messieurs.

Et, remontant sur son cheval, que Cahusac lui avait amené, il les salua de la main et s'éloigna.

Les quatre jeunes gens, debout et immobiles, le suivirent des yeux sans dire un seul mot jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Puis ils se regardèrent.

Tous avaient la figure consternée, car, malgré l'adieu amical de Son Eminence, ils comprenaient que le cardinal s'en allait la rage dans le cœur.

Athos seul souriait d'un sourire puissant et dédaigneux.

Quand le cardinal fut hors de la portée de la voix et de la vue :

— Ce Grimaud a crié bien tard! s'écria Porthos, qui avait grande envie de faire tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

Grimaud allait répondre pour s'excuser; Athos leva le doigt, et Grimaud se tut.

— Auriez-vous rendu la lettre, Aramis? demanda d'Artagnan

— Moi, répondit Aramis de sa voix la plus flûtée, j'étais décidé : s'il avait exigé que la lettre lui fût remise, je lui présentais la lettre d'une main, et de l'autre je lui passais mon épée au travers du corps.

— Je m'y attendais bien, observa Athos : voilà pourquoi je me suis jeté entre vous et lui. En vérité, cet homme est bien imprudent de parler ainsi à d'autres hommes. On dirait qu'il n'a jamais eu affaire qu'à des femmes et à des enfants.

— Mon cher Athos, dit d'Artagnan, je vous admire; mais cependant nous étions dans notre tort, après tout.

— Comment, dans notre tort! reprit Athos. A qui donc cet air que nous respirons? à qui cet océan sur lequel s'étendent nos regards? à qui ce sable sur lequel nous étions



Grimaud avala silencieusement le verre de vin de Bordeaux.

couchés? à qui cette lettre de votre maîtresse? est-ce au cardinal. Sur mon honneur, cet homme se figure que le monde lui appartient. Vous étiez là, balbutiant, stupéfait, anéanti; on eût dit que la Bastille se dressait devant vous et que la gigantesque Méduse vous changeait en pierre. Est-ce que c'est conspirer, voyons, que d'être amoureux? Vous êtes amoureux d'une femme que le cardinal a fait enfermer; vous voulez la tirer des mains du cardinal; c'est une partie que vous jouez avec Son Éminence. Cette lettre, c'est votre jeu. Pourquoi montreriez-vous votre jeu à votre adversaire? Qu'il le devine, à la bonne heure! Nous devinons bien le sien, nous.

— Au fait, dit d'Artagnan, c'est plein de sens, ce que vous dites là, Athos.

— En ce cas, qu'il ne soit plus question de ce qui vient de se passer et qu'Aramis reprenne la lettre de sa cousine où M. le cardinal l'a interrompue

Aramis tira la lettre de sa poche; les trois amis se rapprochèrent de lui, et les trois laquais se groupèrent de nouveau près de la dame-jeanne.

— Vous n'aviez lu qu'une ligne ou deux, continua d'Artagnan; reprenez donc la lettre à partir du commencement.

— Volontiers, dit Aramis :

« Mon cher cousin,

« Je crois bien que je me déciderai à partir pour Béthune, où ma sœur a fait entrer notre petite servante dans le couvent des carmélites.

« Cette pauvre enfant s'est résignée, elle sait qu'elle ne peut vivre autre part sans que le salut de son âme soit en danger.

« Cependant, si les affaires de notre famille s'arrangent, comme nous le désirons, je crois qu'elle courra le risque de se damner, et qu'elle reviendra près de ceux qu'elle regrette, d'autant plus qu'elle sait qu'on pense toujours à elle.

« En attendant, elle n'est pas trop malheureuse; tout ce qu'elle désire, c'est une lettre de son prétendu.

« Je sais bien que ces sortes de denrées passent difficilement par les grilles; mais, après tout, comme je vous en ai donné des preuves, mon cher cousin, je ne suis pas trop maladroite et je me charge de votre commission.

« Ma sœur vous remercie de votre bon et éternel souvenir; elle a eu un instant de grandes inquiétudes; mais enfin elle est quelque peu rassurée maintenant, ayant envoyé son commis là-bas, afin qu'il ne s'y passe rien d'imprévu.

« Adieu, mon cher cousin, donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, c'est-à-dire toutes les fois que vous croirez pouvoir le faire sûrement.

« Je vous embrasse.

« Marie Michon. »

— Oh! que ne vous dois-je pas, Aramis! s'écria d'Artagnan. Chère Constance! j'ai donc enfin de ses nouvelles! Elle vit, elle est en sûreté dans un couvent; elle est à Béthune! Où prenez-vous Béthune, Athos?

— Mais sur les frontières de l'Artois et de la Flandre; une fois le siége levé, nous pourrons aller faire un tour de ce côté.

— Et ce ne sera pas long, il faut l'espérer, dit Porthos, car on a ce matin encore pendu un espion, lequel a déclaré que les Rochelois en étaient au cuir de leurs souliers. En supposant qu'après avoir mangé le cuir, ils mangent la semelle, je ne vois plus trop ce qui leur restera après, à moins de se manger les uns les autres.

— Pauvres sots! dit Athos en vidant un verre d'excellent vin de Bordeaux qui, sans avoir, à cette époque, la réputation qu'il a aujourd'hui, ne la méritait pas moins; pauvres sots! comme si la religion catholique n'était pas la plus avantageuse et la plus agréable des religions! C'est égal, reprit-il après avoir fait claper sa langue contre son palais, ce sont de braves gens. Mais que diable faites-vous donc, Aramis? continua Athos, vous serrez cette lettre dans votre poche.

— Oui, dit d'Artagnan, Athos a raison, il faut la brûler Encore qui sait si M. le cardinal n'a pas un secret pour interroger les cendres.

— Il doit en avoir un, dit Athos.

— Mais que voulez-vous faire de cette lettre? demanda Porthos.

— Venez ici, Grimaud, dit Athos.

Grimaud se leva et obéit.

— Pour vous punir d'avoir parlé sans permission, mon ami, vous allez manger ce morceau de papier; puis, pour vous récompenser du service que vous nous avez rendu, vous boirez ensuite ce verre de vin. Voici la lettre d'abord. Mâchez avec énergie.

Grimaud sourit, et, les yeux fixés sur le verre qu'Athos venait de remplir bord à bord, il broya le papier et l'avala.

— Bravo! maître Grimaud, dit Athos, et maintenant prenez ceci. Bien. Je vous dispense de dire merci.

Grimaud avala silencieusement le verre de vin de Bordeaux; mais ses yeux levés au ciel parlaient, pendant tout le temps que dura cette douce occupation, un langage qui, pour être muet, n'en était pas moins expressif.

— Et maintenant, dit Athos, à moins que M. le cardinal n'ait l'ingénieuse idée de faire ouvrir le ventre à Grimaud, je crois que nous pouvons être à peu près tranquilles.

Pendant ce temps, Son Éminence continuait sa promenade mélancolique en murmurant entre ses moustaches :

— Décidément, il faut que ces quatre hommes soient à moi!

CHAPITRE XV

PREMIÈRE JOURNÉE DE CAPTIVITÉ.

Revenons à milady, qu'un regard jeté sur les côtes de France nous a fait perdre de vue un instant.

Nous la retrouverons dans la position désespérée où nous l'avons laissée, se creusant un abîme de sombres réflexions, sombre enfer à la porte duquel elle a presque laissé l'espérance, car pour la première fois elle doute, pour la première fois elle craint.

Dans deux occasions sa fortune lui a manqué, dans deux occasions elle s'est vue découverte et trahie, et dans ces deux occasions c'est contre le génie fatal envoyé sans doute par le Seigneur pour la combattre qu'elle a échoué.



Première journée de captivité.

D'Artagnan l'a vaincue, elle, cette invincible puissance du mal.

Il l'a abusée dans son amour, humiliée dans son orgueil, trompée dans son ambition, et maintenant voilà qu'il la perd dans sa fortune, qu'il l'atteint dans sa liberté, qu'il la menace même dans sa vie.

Bien plus, il a levé un coin de son masque, cette égide dont elle se couvre et qui la rend si forte.

D'Artagnan a détourné de Buckingham, qu'elle hait, comme elle hait tout ce qu'elle a aimé, la tempête dont le menaçait Richelieu dans la personne de la reine.

D'Artagnan s'est fait passer pour de Wardes, pour lequel elle avait une ardente fantaisie de tigresse, indomptable comme en ont les femmes de ce caractère.

D'Artagnan connaît ce terrible secret qu'elle a juré que nul ne connaîtrait sans mourir.

Enfin, au moment où elle vient d'obtenir de Richelieu un blanc seing à l'aide duquel elle va se venger de son ennemi, le blanc seing lui est arraché des mains, et c'est d'Artagnan qui la tient prisonnière et qui va l'envoyer dans quelque immonde Botany-Bay, dans quelque Tyburn infâme de l'Océan indien.

Car tout cela lui vient de d'Artagnan sans doute. De qui viendraient, en effet, tant de hontes amassées sur sa tête, sinon de lui?

Lui seul a pu transmettre à lord de Winter tous ces affreux secrets, qu'il a découverts les uns après les autres par une sorte de fatalité.

Il connait son beau-frère, il lui aura écrit.



Elle est évanouie, son visage est très-pâle, et, j'ai beau écouter, je n'entends pas sa respiration. — Page 78.

Que de haine elle distille!

Là, immobile et les yeux ardents et fixes dans son appartement désert, comme les éclats de ses rugissements sourds qui parfois s'échappent du fond de sa poitrine accompagnent bien le bruit de la houle, qui monte, gronde, mugit, et vient se briser comme un désespoir éternel et impuissant contre les rochers sur lesquels est bâti ce château sombre et orgueilleux!

Comme, à la lueur des éclairs que sa colère orageuse fait briller dans son esprit, elle conçoit contre madame Bonacieux, contre Buckingham et surtout contre d'Artagnan, de magnifiques projets de vengeance, perdus dans les lointains de l'avenir!

Oui, mais pour se venger il faut être libre, et, pour être libre quand on est prisonnier, il faut percer un mur, desceller des barreaux, trouer un plancher, toutes entreprises

que peut mener à bout un homme patient et fort, mais devant lesquelles doivent échouer les irritations fébriles d'une femme.

D'ailleurs, pour faire tout cela, il faut avoir le temps, des mois, des années, et elle, elle a dix à douze jours, à ce que lui a dit lord de Winter, son fraternel et terrible geôlier.

Et cependant, si elle était un homme, elle tenterait tout cela, et peut-être réussirait-elle!

Pourquoi donc le ciel s'est-il ainsi trompé en mettant cette âme virile dans ce corps frêle et délicat?

Aussi les premiers moments de la captivité ont été terribles : quelques convulsions de rage, qu'elle n'a pu vaincre, ont payé sa dette de faiblesse féminine à la nature.

Mais peu à peu elle a surmonté les éclats de sa folle colère, les frémissements nerveux qui ont agité son corps ont disparu, et maintenant elle s'est repliée sur elle-même comme un serpent fatigué qui se repose.

— Allons, allons, j'étais folle de m'emporter ainsi, dit-elle en plongeant dans la glace qui reflète à ses yeux son regard brûlant, par lequel elle semble s'interroger elle-même. Pas de violence! La violence est une preuve de faiblesse; d'abord, je n'ai jamais réussi par ce moyen. Peut-être, si j'usais de ma force contre des femmes, aurais-je chance de les trouver plus faibles encore que moi, et par conséquent de les vaincre; mais c'est contre des hommes que je lutte, et je ne suis qu'une femme pour eux. Luttons en femme : ma force est dans ma faiblesse.

Alors, comme pour se rendre compte à elle-même des changements qu'elle pouvait imposer à sa physionomie si expressive et si mobile, elle lui fit prendre successivement toutes les expressions, depuis celle de la colère, qui crispait ses traits, jusqu'à celle du plus doux, du plus affectueux et du plus séduisant sourire.

Puis ses cheveux prirent sous ses mains savantes toutes les ondulations qu'elle crut pouvoir aider au charme de son visage

Enfin, elle murmura satisfaite d'elle-même :

— Allons, rien n'est perdu, je suis toujours belle!

Il était huit heures du soir à peu pres.

Milady aperçut un lit, elle pensa qu'un repos de quelques heures rafraîchirait non-seulement sa tête et ses idées, mais encore son teint.

Cependant, avant de se coucher, une idée meilleure lui vint : elle avait entendu parler de souper.

Déjà elle était depuis une heure dans cette chambre, on ne pouvait tarder à lui apporter son repas.

La prisonnière ne voulut pas perdre de temps, et elle résolut de faire dès cette même soirée quelque tentative pour sonder le terrain en étudiant les caractères des gens auxquels sa garde était confiée.

Une lumière apparut sous la porte, cette lumière annonçait le retour de ses geôliers.

Milady, qui s'était levée, se rejeta vivement sur son fauteuil, la tête renversée en arrière, ses beaux cheveux dénoués et épars, sa gorge demi-nue sous ses dentelles froissées, une main sur son cœur et l'autre pendante.

On ouvrit les verrous, la porte grinça sur ses gonds, des pas retentirent dans la chambre et s'approchèrent.

— Posez là cette table, dit une voix que la prisonnière reconnut pour celle de Felton.

L'ordre fut exécuté.

— Vous apporterez des flambeaux et ferez relever la sentinelle, continua Felton.

Et ce double ordre, que donna aux mêmes individus le jeune lieutenant, prouva à milady que ses serviteurs étaient les mêmes hommes que ses gardiens, c'est-à-dire des soldats.

Les ordres de Felton étaient, au reste, exécutés avec une silencieuse rapidité qui donnait une bonne idée de l'état florissant dans lequel il maintenait la discipline.

Enfin, Felton, qui n'avait pas encore regardé milady, se retourna vers elle.

— Ah! ah! dit-il, elle dort; c'est bien, à son réveil elle soupera.

Et il fit quelques pas pour sortir.

— Mais, mon lieutenant, dit un soldat moins stoïque que son chef et qui s'était approché de milady, cette femme ne dort pas.

— Comment, elle ne dort pas! dit Felton, que fait-elle donc, alors?

— Elle est évanouie. Son visage est très-pâle, et, j'ai beau écouter, je n'entends pas sa respiration.

— Vous avez raison, dit Felton après avoir regardé milady de la place où il se trouvait sans faire un pas vers elle. Allez prévenir lord de Winter que sa prisonnière est évanouie, car je ne sais que faire, le cas n'ayant pas été prévu.

Le soldat sortit pour obéir aux ordres de son officier.

Felton s'assit sur un fauteuil qui se trouvait par hasard près de la porte, et attendit sans dire une parole, sans faire un geste.

Milady possédait ce grand art tant étudié par les femmes de voir à l'aide d'une glace, d'un reflet ou d'une ombre; elle aperçut Felton qui lui tournait le dos, elle continua de le regarder pendant dix minutes à peu près, et, pendant ces dix minutes, l'impassible gardien ne se retourna pas une seule fois.

Elle songea alors que lord de Winter allait venir et rendre par sa présence une nouvelle force à son geôlier.

Sa première épreuve était perdue; elle en prit son parti en femme qui compte sur ses ressources.

En conséquence, elle leva la tête, ouvrit les yeux, et soupira faiblement.

A ce soupir, Felton se retourna enfin.

— Ah! vous voilà réveillée, madame, dit-il; je n'ai donc plus affaire ici. Si vous avez besoin de quelque chose, vous appellerez.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que j'ai souffert! murmura milady avec cette voix harmonieuse qui, pareille à celle des enchanteresses antiques, charmait tous ceux qu'elle voulait perdre.

Et elle prit, en se redressant sur son fauteuil, une position plus gracieuse et plus abandonnée que celle qu'elle avait lorsqu'elle était couchée.

Felton se leva.

— Vous serez servie ainsi trois fois par jour, madame, dit-il : le matin à neuf heures, dans la journée à une heure, et le soir à huit heures. Si cela ne vous convient pas, vous pouvez indiquer vos heures au lieu de celles que je vous propose, et, sur ce point, on se conformera à vos désirs.

— Mais vais-je donc rester toujours seule dans cette grande et triste chambre? demanda milady.

— Une femme des environs a été prévenue; elle sera demain au château, et viendra toutes les fois que vous désirerez sa présence.

— Je vous rends grâce, monsieur, répondit humblement la prisonnière.

Felton fit un léger salut et se dirigea vers la porte.

Au moment où il allait en franchir le seuil, lord de Winter parut dans le corridor, suivi du soldat qui était allé lui

porter la nouvelle de l'évanouissement de milady; il tenait à la main un flacon de sels.

— Eh bien! qu'est-ce et que se passe-t-il donc ici? dit-il d'une voix railleuse en voyant sa prisonnière debout et Felton prêt à sortir. Cette morte est-elle donc déjà ressuscitée? Pardieu! Felton, mon enfant, tu n'as donc pas vu qu'on te prenait pour un novice et qu'on te jouait le premier acte d'une comédie dont nous aurons sans doute le plaisir de suivre tous les développements.

— Je l'ai bien pensé, milord, dit Felton; mais enfin, comme la prisonnière est femme, après tout, j'ai voulu avoir les égards que tout homme bien né doit à une femme, sinon pour elle, du moins pour lui-même.

Milady frissonna par tout son corps.

Ces paroles de Felton passaient comme une glace par toutes ses veines.

— Ainsi, reprit de Winter en riant, ces beaux cheveux savamment étalés, cette peau blanche et ce langoureux regard ne t'ont pas encore séduit, cœur de pierre?

— Non, milord, répondit l'impassible jeune homme, et, croyez-moi bien, il faut plus que des manéges et des coquetteries de femme pour me corrompre.

— En ce cas, mon brave lieutenant, laissons milady chercher autre chose, et allons souper: oh! sois tranquille, elle a l'imagination féconde, et le second acte de la comédie ne tardera pas à suivre le premier.

Et à ces mots, lord de Winter passa son bras sous celui de Felton et l'emmena en riant.

— Oh! je trouverai bien ce qu'il te faut, murmura milady entre ses dents; sois tranquille, pauvre moine manqué, pauvre soldat converti qui t'es taillé ton uniforme dans un froc

— A propos, reprit de Winter en s'arrêtant sur le seuil de la porte, il ne faut pas, milady, que cet échec vous ôte l'appétit. Tâtez de ce poulet et de ces poissons, que je n'ai pas fait empoisonner, sur l'honneur. Je m'accommode assez de mon cuisinier, et, comme il ne doit pas hériter de moi, j'ai en lui pleine et entière confiance. Faites comme moi. Adieu, chère sœur. A votre prochain évanouissement.

C'était tout ce que pouvait supporter milady.

Ses mains se crispèrent sur son fauteuil, ses dents grincèrent sourdement, ses yeux suivirent le mouvement de la porte qui se fermait derrière lord de Winter et Felton, et, lorsqu'elle se vit seule, une nouvelle crise de désespoir la prit; elle jeta les yeux sur la table, vit briller un couteau, s'élança et le saisit; mais son désappointement fut cruel, la lame en était ronde et d'argent flexible.

Un éclat de rire retentit derrière la porte mal refermée, et la porte se rouvrit.

— Ah! ah! s'écria lord de Winter, ah! ah! ah! Vois-tu bien, mon brave Felton, vois-tu ce que je t'avais dit? Ce couteau, c'était pour toi, mon enfant, elle t'aurait tué; vois-tu, c'est un de ses travers de se débarrasser ainsi, d'une façon ou de l'autre, des gens qui la gênent. Si je t'eusse écouté, le couteau eût été pointu et d'acier; alors plus de Felton, elle t'aurait égorgé, et après toi tout le monde. Vois donc, John, comme elle sait bien tenir son couteau.

En effet, milady tenait encore l'arme inoffensive dans sa main crispée, mais ces derniers mots, cette suprême insulte, détendirent ses mains, ses forces et jusqu'à sa volonté.

Le couteau tomba par terre.

— Vous avez raison, milord, dit Felton avec un accent de profond dégoût qui retentit jusqu'au fond du cœur de milady, vous avez raison, et c'est moi qui avais tort.

Et tous deux sortirent de nouveau.

Mais, cette fois, milady prêta une oreille plus attentive que la première fois, et elle entendit leurs pas s'éloigner et s'éteindre dans le fond des corridors.

— Je suis perdue, murmura-t-elle; me voilà au pouvoir de gens sur lesquels je n'aurai pas plus de prise que sur des statues de bronze ou de granit; ils me savent par cœur, et sont cuirassés contre toutes mes armes. Il est cependant impossible, reprit-elle après un instant, que cela finisse ainsi qu'ils l'ont décidé.

En effet, comme l'indiquait cette dernière réflexion, ce retour instinctif à l'espérance, la crainte et les sentiments faibles ne surnageaient pas longtemps dans cette âme profonde.

Milady se mit à table, mangea de plusieurs mets, but un peu de vin d'Espagne, et sentit revenir toute sa résolution.

Avant de se coucher, elle avait déjà commenté, analysé, retourné sous toutes les faces, examiné sur tous leurs points, les paroles, les pas, les gestes, les signes, et jusqu'au silence de ses geôliers, et, de cette étude profonde, habile et savante, il était résulté que Felton était, à tout prendre, le moins invulnérable des deux.

Un mot surtout revenait à l'esprit de la prisonnière.

— Si je t'eusse écouté! avait dit lord de Winter à Felton.

Donc, Felton avait parlé en sa faveur, puisque lord de Winter n'avait pas voulu écouter Felton.

— Faible ou forte, répétait milady, cet homme a donc une lueur de pitié dans son âme. De cette lueur je ferai un incendie qui le dévorera... Quant à l'autre, il me connaît, il me craint et sait ce qu'il a à attendre de moi si jamais je m'échappe de ses mains; il est donc inutile de rien tenter sur lui... Mais Felton, c'est autre chose, c'est un jeune homme naïf, pur, et qui semble vertueux. Celui-là, il y a moyen de le perdre.

Et milady se coucha et s'endormit le sourire sur les lèvres; quelqu'un qui l'eût vue dormant aurait cru voir une jeune fille rêvant à la couronne de fleurs qu'elle devait mettre sur son front à la prochaine fête.



CHAPITRE XVI.

DEUXIÈME JOURNÉE DE CAPTIVITÉ.

Milady rêvait qu'elle tenait enfin d'Artaguan, qu'elle assistait à son supplice; et c'était la vue de son sang odieux coulant sous la hache du bourreau qui dessinait ce charmant sourire sur ses lèvres.

Elle dormait comme dort un prisonnier bercé par sa première espérance.

Le lendemain, lorsqu'on entra dans sa chambre, elle était encore au lit.

Felton se tenait dans le corridor; il amenait la femme dont il avait parlé la veille, et qui venait d'arriver.



— Voulez-vous qu'on appelle un médecin? dit la femme.

Cette femme entra et s'approcha du lit de milady en lui offrant ses services.

Milady était habituellement pâle; son teint pouvait donc tromper une personne qui la voyait pour la première fois.

— J'ai la fièvre, dit-elle, je n'ai pas dormi un seul instant pendant toute cette longue nuit. Je souffre horriblement, serez-vous plus humaine qu'on ne l'a été hier avec moi? Tout ce que je demande, au reste, c'est la permission de rester couchée.

— Voulez-vous qu'on appelle un médecin? dit la femme.

Felton écoutait ce dialogue sans dire une seule parole

Milady réfléchissait que, plus on l'entourerait de monde, plus elle aurait de gens à apitoyer, et plus la surveillance de lord de Winter redoublerait.

D'ailleurs, le médecin pouvait déclarer que la maladie était feinte; et milady, après avoir perdu la première partie, ne voulait pas perdre la seconde.

— Aller chercher un médecin, dit-elle, à quoi bon? ces messieurs ont déclaré hier que mon mal était une comédie Il en serait sans doute de même aujourd'hui; car, dep hier soir, on a eu le temps de prévenir le docteur.

— Alors, dit Felton impatienté, dites vous-même, dame, quel traitement vous voulez suivre



— Je le dirai, s'écria milady avec une exaltation feinte, le jour où j'aurai assez souffert pour ma foi. — Page 82.

— Eh! le sais-je, mon Dieu! Je sens que je souffre, voilà tout. Qu'on me donne ce que l'on voudra, peu m'importe.

— Allez chercher lord de Winter, dit Felton, fatigué de ces plaintes éternelles

— Oh! non, non! s'écria milady; non, monsieur, ne l'appelez pas, je vous en conjure; je suis bien, je n'ai besoin de rien; ne l'appelez pas.

Elle mit une véhémence si naturelle dans cette exclamation, que Felton, entraîné, fit quelques pas dans la chambre.

— Il est ému, pensa milady.

— Cependant, madame, dit Felton, si vous souffrez *réellement*, on enverra chercher un médecin, et, si vous nous

trompez, eh bien ! ce sera tant pis pour vous ; mais du moins, de notre côté, nous n'aurons rien à nous reprocher.

Milady ne répondit point ; mais, renversant sa belle tête sur son oreiller, elle fondit en larmes et éclata en sanglots.

Felton la regarda un instant avec son impassibilité ordinaire ; puis, voyant que la crise menaçait de se prolonger, il sortit.

La femme le suivit.

Lord de Winter ne parut pas.

— Je crois que je commence à voir clair, murmura milady avec une joie sauvage en s'ensevelissant sous les draps pour cacher à tous ceux qui pourraient l'épier cet élan de satisfaction intérieure.

Deux heures s'écoulèrent.

— Maintenant il est temps que la maladie cesse, dit-elle, levons-nous et obtenons quelques succès dès aujourd'hui. Je n'ai que dix jours, et ce soir il y en aura deux d'écoulés.

En entrant le matin dans la chambre de milady, les gens de service lui avaient apporté son déjeuner.

Or, elle avait pensé qu'on ne tarderait pas à venir l'enlever, et qu'en ce moment elle reverrait Felton.

Milady ne se trompait pas, Felton reparut, et, sans faire attention si milady avait ou non touché au repas, il fit un signe pour qu'on emportât hors de la chambre la table, que l'on apportait ordinairement toute servie.

Felton resta le dernier, il tenait un livre à la main.

Milady, couchée dans un fauteuil près de la cheminée, belle, pâle et résignée, ressemblait à une vierge sainte attendant le martyre.

Felton s'approcha d'elle et dit :

— Lord de Winter, qui est catholique comme vous, madame, a pensé que la privation des rites et des cérémonies de votre religion peut vous être pénible : il consent donc à ce que vous lisiez chaque jour l'ordinaire de *votre messe*, et voici un livre qui en contient le rituel.

A l'air dont Felton déposa ce livre sur la petite table près de laquelle était milady, au ton dont il prononça ces deux mots : *Votre messe*, au sourire dédaigneux dont il les accompagna, milady leva la tête et regarda plus attentivement l'officier.

Alors, à cette coiffure sévère, à ce costume d'une simplicité exagérée, à ce front poli comme le marbre, mais dur et impénétrable comme lui, elle reconnut un de ces sombres puritains qu'elle avait rencontrés si souvent, tant à la cour du roi Jacques qu'à celle du roi de France, où, malgré le osuvenir de la Saint-Barthélemy, ils venaient parfois chercher un refuge.

Elle eut donc une de ces inspirations subites comme les gens de génie seuls en reçoivent dans les grandes crises, dans les moments suprêmes qui doivent décider de leur fortune ou de leur vie.

Ces deux mots : *Votre messe*, et un simple coup d'œil jeté sur Felton, lui avaient en effet révélé toute l'importance de la réponse qu'elle allait faire.

Mais, avec la rapidité d'intelligence qui lui était particulière, cette réponse toute formulée se présenta sur ses lèvres :

— Moi ? dit-elle avec un accent de dédain monté à l'unisson de celui qu'elle avait remarqué dans la voix du jeune officier, moi, monsieur, *ma messe ?* Lord de Winter, le catholique corrompu, sait bien que je ne suis pas de sa religion, et c'est un piége qu'il veut me tendre.

— Et de quelle religion êtes-vous donc, madame ? demanda Felton avec un étonnement que, malgré son empire sur lui-même, il ne put cacher entièrement.

— Je le dirai, s'écria milady avec une exaltation feinte, le jour où j'aurai assez souffert pour ma foi.

Le regard de Felton découvrit à milady toute l'étendue de l'espace qu'elle venait de s'ouvrir par cette seule parole.

Cependant le jeune officier demeura muet et immobile ; son regard seul avait parlé.

— Je suis aux mains de mes ennemis, continua-t-elle avec ce ton d'enthousiasme qu'elle savait familier aux puritains. Eh bien ! que mon Dieu me sauve ou que je périsse pour mon Dieu ! Voilà la réponse que je vous prie de faire à lord de Winter. Et, quant à ce livre, ajouta-t-elle en montrant le rituel du bout du doigt, mais sans le toucher, comme si elle eût dû être souillée par cet attouchement, vous pouvez le remporter et vous en servir pour vous-même, car sans doute vous êtes doublement complice de lord de Winter, complice dans sa persécution, complice dans son hérésie.

Felton ne répondit rien, prit le livre avec le même sentiment de répugnance qu'il avait déjà manifesté, et se retira pensif.

Lord de Winter vint vers les cinq heures du soir.

Milady avait eu le temps, pendant toute la journée, de se tracer son plan de conduite, elle le reçut en femme qui a déjà repris tous ses avantages.

— Il paraît, dit le baron en s'asseyant dans un fauteuil en face de celui qu'occupait milady et en étendant nonchalamment ses pieds vers le foyer, il paraît que nous avons fait une petite apostasie ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire que, depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, nous avons changé de religion. Auriez-vous épousé un troisième mari protestant, par hasard ?

— Expliquez-vous, milord, reprit la prisonnière avec majesté, car je vous déclare que j'entends vos paroles, mais que je ne les comprends pas.

— Alors, c'est que vous n'avez pas de religion du tout ; j'aime mieux cela, reprit en ricanant lord de Winter.

— Il est certain que cela est plus selon vos principes, reprit froidement milady.

— Oh ! je vous avoue que cela m'est parfaitement égal.

— Oh ! vous n'avoueriez pas cette indifférence religieuse, milord, que vos débauches et vos crimes en font foi.

— Hein ! vous parlez de débauches, madame Messaline ! vous parlez de crimes, lady Macbeth ! ou j'ai mal entendu, ou vous êtes, pardieu ! bien impudente !

— Vous parlez ainsi parce qu'on nous écoute, monsieur, répondit froidement milady, et que vous voulez intéresser vos geôliers et vos bourreaux contre moi.

— Mes geôliers ! mes bourreaux ! Ouais, madame, vous le prenez sur le ton poétique, et la comédie d'hier tourne ce soir à la tragédie. Au reste, dans huit jours vous serez où vous devez être, et ma tâche sera achevée.

— Tâche infâme ! tâche impie ! reprit milady avec l'exaltation de la victime qui provoque son juge.

— Je crois, ma parole d'honneur, dit de Winter en se levant, que la drôlette devient folle. Allons, allons, calmez-vous, madame la puritaine, ou je vous fais mettre au cachot. Pardieu ! c'est mon vin d'Espagne qui vous monte à la tête, n'est-ce pas ? mais, soyez tranquille, cette ivresse-là n'est pas dangereuse et n'aura pas de suites.

Et lord de Winter se retira en jurant, ce qui, à cette époque, était une habitude toute cavalière.

Felton était en effet derrière la porte, et n'avait pas perdu un mot de toute cette scène.

Milady avait deviné juste.

— Oui, va ! va ! dit-elle à son frère, les suites approchent, au contraire ; mais tu ne les sauras, imbécile, que lorsqu'il ne sera plus temps de les éviter.

Le silence se rétablit, deux heures s'écoulèrent.



De quoi vous mêlez-vous, drôle? vous a-t-on ordonné d'empêcher cette femme de chanter?

On apporta le souper, et l'on trouva milady occupée à faire ses prières, prières qu'elle avait apprises d'un vieux serviteur de son second mari, puritain des plus austères.

Elle semblait en extase, et ne parut pas même faire attention à ce qui se passait autour d'elle.

Felton fit signe qu'on ne la dérangeât point, et, lorsque tout fut en état, il sortit sans bruit avec les soldats.

Milady savait qu'elle pouvait être épiée, elle continua donc ses prières jusqu'à la fin, et il lui sembla que le soldat qui était de sentinelle à sa porte ne marchait plus du même pas et paraissait écouter.

Pour le moment, elle n'en voulait pas davantage.

Elle se releva, se mit à table, mangea peu et ne but que de l'eau.

Une heure après on vint enlever la table; mais milady remarqua que cette fois Felton n'accompagnait point les soldats.

Il craignait donc de la voir trop souvent.

Elle se retourna pour sourire, car il y avait dans ce sourire une telle expression de triomphe, que ce seul sourire l'eût dénoncée.

Elle laissa encore s'écouler une demi-heure, et, comme en ce moment tout faisait silence dans le vieux château, comme on n'entendait que l'éternel murmure de la houle, cette respiration immense de l'Océan, de sa voix pure, harmonieuse et vibrante, elle commença le premier couplet de ce psaume alors en faveur entière chez les puritains :

Seigneur, si tu nous abandonnes
C'est pour voir si nous sommes forts,
Mais ensuite c'est toi qui donnes
De ta céleste main la palme à nos efforts.

Ces vers n'étaient pas excellents, il s'en fallait même de beaucoup; mais, comme on le sait, les protestants ne se piquaient pas de poésie.

Tout en chantant, milady écoutait.

Le soldat de garde à sa porte s'était arrêté comme s'il eût été changé en pierre.

Milady put donc juger de l'effet qu'elle avait produit.

Alors elle continua son chant avec une ferveur et un sentiment inexprimables, il lui sembla que les sons se répandaient au loin sous les voûtes et allaient comme un charme magique adoucir le cœur de ses geôliers.

Cependant, il paraît que le soldat en sentinelle, zélé catholique sans doute, secoua le charme, car à travers le guichet qu'il ouvrit :

— Taisez-vous donc, madame, dit-il, votre chanson est triste comme un *De Profundis*. et si, outre l'agrément d'être en garnison ici, il faut encore y entendre de pareilles choses, ce sera à n'y point tenir.

— Silence! dit alors une voix grave que milady reconnut pour celle de Felton; de quoi vous mêlez-vous, drôle? Vous a-t-on ordonné d'empêcher cette femme de chanter? Non. On vous a dit de la garder, de tirer sur elle si elle essayait de fuir. Gardez-la; si elle fuit, tuez-la; mais ne changez rien à la consigne.

Une expression de joie indicible illumina le visage de milady; mais cette expression fut fugitive comme le reflet d'un éclair, et, sans paraître avoir entendu le dialogue dont elle n'avait pas perdu un mot, elle reprit en donnant à sa voix tout le charme, toute l'étendue et toute la séduction que le démon y avait mis :

Pour tant de pleurs et de misère,
Pour mon exil et pour mes fers,
J'ai ma jeunesse, ma prière,
Et Dieu, qui comptera les maux que j'ai soufferts.

Cette voix, d'une étendue inouïe et d'une passion sublime, donnait à la poésie rude et inculte de ce psaume une magie et une expression que les puritains les plus exaltés trouvaient rarement dans les chants de leurs frères, et qu'ils étaient forcés d'orner de toutes les ressources de leur imagination.

Felton crut entendre chanter l'ange qui consolait les trois Hébreux dans la fournaise!

Milady continua :

Mais le jour de la délivrance
Viendra pour nous, Dieu juste et fort,
Et s'il trompe notre espérance,
Il nous reste toujours le martyre et la mort.

Ce couplet, dans lequel la terrible enchanteresse mit toute son âme, acheva de porter le désordre dans le cœur du jeune officier; il ouvrit brusquement la porte, et milady le vit apparaître pâle comme toujours, mais les yeux ardents et presque égarés.

— Pourquoi chantez-vous ainsi, dit-il, et avec une pareille voix?

— Pardon, monsieur, dit milady avec douceur, j'oubliais que mes chants ne sont pas de mise dans cette maison. Je vous ai sans doute offensé dans vos croyances, mais c'était sans le vouloir, je vous jure. Pardonnez-moi donc une faute qui est peut-être grande, mais qui certainement est involontaire.

Milady était si belle dans ce moment, l'extase religieuse dans laquelle elle se trouvait plongée donnait une telle expression à sa physionomie, que Felton, ébloui, crut voir l'ange que tout à l'heure il lui semblait seulement entendre.

— Oui, oui, répondit-il, oui, vous troublez, vous agitez les gens qui habitent le château.

Et le pauvre insensé ne s'apercevait pas lui-même de l'incohérence de ses discours, tandis que milady plongeait son œil de lynx au plus profond de son cœur.

— Je me tairai, dit milady en baissant les yeux, avec toute la douceur qu'elle put donner à sa voix, avec toute la résignation qu'elle put imprimer à son maintien.

— Non, non, madame, dit Felton, seulement chantez moins haut, la nuit surtout.

Et à ces mots, Felton, sentant qu'il ne pourrait pas conserver plus longtemps sa sévérité à l'égard de la prisonnière, s'élança hors de son appartement.

— Vous avez bien fait, lieutenant, dit le soldat, ces chants bouleversent l'âme; cependant on finit par s'y accoutumer : la voix est si belle!



CHAPITRE XVII.

TROISIÈME JOUR DE CAPTIVITÉ.

Felton était venu ; mais il y avait un second pas à faire : il fallait le retenir, ou plutôt il fallait qu'il restât tout seul, et milady n'entrevoyait qu'obscurément le moyen qui devait la conduire à ce résultat.

Il fallait plus encore, il fallait le faire parler, afin de lui parler aussi, car milady le savait bien, sa plus grande séduction était dans sa voix, qui parcourait si habilement toute la gamme des tons, depuis la parole humaine jusqu'au langage céleste.

Et cependant, malgré toute cette séduction, milady pouvait échouer, car Felton était prévenu, échouer contre le moindre hasard.



Le soldat de garde s'était arrêté comme s'il eût été changé en pierre — Page 83.

Dès lors elle surveilla toutes ses actions, toutes ses paroles, jusqu'au plus simple regard de ses yeux, jusqu'à son geste, jusqu'à sa respiration, qu'on pouvait interpréter comme un soupir ; enfin elle étudia tout, comme fait un habile comédien à qui l'on vient de donner un rôle nouveau dans un emploi qu'il n'a pas l'habitude de tenir.

Vis-à-vis de lord de Winter, sa conduite était plus facile ; aussi avait elle été arrêtée dès la veille.

Rester muette et digne en sa présence, de temps en temps l'irriter par un dédain affecté, par un mot méprisant, le pousser à des menaces et à des violences qui feraient un contraste avec sa résignation à elle, tel était son projet.

Felton verrait ; peut-être ne dirait-il rien, mais il verrait.

Le matin, Felton vint comme d'habitude, mais milady le

laissa préluder à tous les apprêts du déjeuner sans lui adresser la parole.

Aussi, au moment où il allait se retirer, eut-elle une lueur d'espoir, car elle crut que c'était lui qui allait parler.

Mais ses lèvres remuèrent sans qu'aucun son sortit de sa bouche, et, faisant un effort sur lui-même, il renferma dans son cœur les paroles qui allaient s'échapper de ses lèvres, et partit.

Vers midi, lord de Winter entra.

Il faisait une belle journée d'été, et un rayon de ce pâle soleil d'Angleterre qui éclaire, mais qui n'échauffe pas, passait à travers les barreaux de la prison.



— Seigneur, seigneur, pardonnez à cet homme comme je lui pardonne moi-même! — Page 86.

Milady regardait par sa fenêtre et fit semblant de ne pas entendre la porte qui s'ouvrait.

— Ah! ah! dit lord de Winter, après avoir fait de la comédie, après avoir fait de la tragédie, voilà que nous faisons de la mélancolie.

La prisonnière ne répondit pas.

— Oui, oui, continua lord de Winter, je comprends; vous voudriez bien être en liberté sur ce rivage; vous voudriez bien, sur un bon navire, fendre les flots de cette mer, verte comme de l'émeraude; vous voudriez bien, soit sur terre, soit sur l'Océan, me dresser une de ces bonnes petites embuscades comme vous savez si bien les combiner. Patience! patience! dans quatre jours le rivage vous sera permis, la mer vous sera ouverte, plus ouverte que vous ne

voudrez, car dans quatre jours l'Angleterre sera débarrassée de vous.

Milady joignit les mains, et, levant ses beaux yeux vers le ciel.

— Seigneur, Seigneur, dit-elle avec une angélique suavité de geste et d'intonation, pardonnez à cet homme comme je lui pardonne moi-même!

— Oui, prie, maudite! s'écria le baron, ta prière est d'autant plus généreuse, que tu es, je te le jure, au pouvoir d'un homme qui ne pardonnera pas.

Et il sortit.

Au moment où il sortait, un regard perçant glissa par la porte entre-bâillée, et elle aperçut Felton qui se rangeait rapidement pour n'être pas vu d'elle.

Alors elle se jeta à genoux et se mit à prier.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, vous savez pour quelle sainte cause je souffre; donnez-moi donc la force de souffrir!

La porte s'ouvrit doucement.

La belle suppliante fit semblant de ne pas avoir entendu, et, d'une voix pleine de larmes, elle continua.

— Dieu vengeur! Dieu de bonté! laisserez-vous s'accomplir les affreux projets de cet homme?

Alors seulement elle feignit d'entendre le bruit des pas de Felton, et, se relevant rapide comme la pensée, elle rougit comme si elle avait été honteuse d'avoir été surprise à genoux.

— Je n'aime point à déranger ceux qui prient, madame, dit gravement Felton, ne vous dérangez donc pas pour moi, je vous en conjure.

— Comment savez-vous que je priais, monsieur? dit milady d'une voix suffoquée par les sanglots; vous vous trompiez, monsieur, je ne priais pas.

— Pensez-vous donc, madame, répondit Felton de sa même voix grave, quoique avec un accent plus doux, que je me croie le droit d'empêcher une créature de se prosterner devant son Créateur? A Dieu ne plaise! D'ailleurs, le repentir sied bien aux coupables, quelque crime qu'ils aient commis; un coupable m'est sacré aux pieds de Dieu.

— Coupable, moi! dit milady avec un sourire qui eût désarmé l'ange du jugement dernier. Coupable! ô mon Dieu! tu sais si je le suis! Dites que je suis condamnée, monsieur, à la bonne heure! mais, vous le savez, Dieu, qui aime les martyrs, permet que l'on condamne quelquefois les innocents.

— Fussiez-vous condamnée, fussiez-vous innocente, fussiez-vous martyre, répondit Felton, raison de plus pour prier, et moi-même je vous aiderai de mes prières.

— Oh! vous êtes un juste, vous! s'écria milady en se précipitant à ses pieds; tenez, je n'y puis tenir plus longtemps, car je crains de manquer de force au moment où il me faudra soutenir la lutte et confesser ma foi; écoutez donc la supplication d'une femme au désespoir. On vous abuse, monsieur; mais il n'est pas question de cela; je ne vous demande qu'une grâce, et, si vous me l'accordez, je vous bénirai dans ce monde et dans l'autre.

— Parlez au maître, madame, dit Felton, je ne suis heureusement chargé, moi, ni de pardonner ni de punir, et c'est à plus haut que Dieu a remis cette responsabilité.

— A vous. Non, à vous seul. Ecoutez-moi, plutôt que de contribuer à ma perte, plutôt que de contribuer à mon ignominie.

— Si vous avez mérité cette honte, madame, si vous avez encouru cette ignominie, il faut la subir en l'offrant à Dieu.

— Que dites-vous? Oh! vous ne me comprenez pas! Quand je parle d'ignominie, vous croyez que je parle d'un châtiment quelconque, de la prison ou de la mort. Plût au ciel! que m'importent à moi la mort ou la prison?

— C'est moi qui ne vous comprends plus, madame, dit Felton.

— Ou qui faites semblant de ne plus me comprendre, monsieur, répondit la prisonnière avec un sourire de doute.

— Non, madame, sur l'honneur d'un soldat, sur la foi d'un chrétien!

— Comment! vous ignorez les desseins de lord de Winter sur moi?

— Je les ignore.

— Impossible! Vous, son confident!

— Je ne mens jamais, madame.

— Oh! mais il se cache trop peu cependant pour qu'on ne le devine pas.

— Je ne cherche à rien deviner, madame, j'attends qu'on me confie, et, à part ce qu'il m'a dit devant vous, lord de Winter ne m'a rien confié.

— Mais, s'écria milady avec un incroyable accent de vérité, vous n'êtes donc pas son complice? vous ne savez donc pas qu'il me destine une honte que tous les châtiments de la terre ne sauraient égaler en horreur.

— Vous vous trompez, madame, dit Felton en rougissant, lord de Winter n'est point capable d'un tel crime.

— Bon, dit milady en elle-même, sans savoir ce que c'est, il appelle cela un crime.

Puis tout haut:

— L'ami de l'infâme est capable de tout.

— Qu'appelez-vous l'infâme? dit Felton.

— Y a-t-il donc en Angleterre deux hommes à qui un semblable nom puisse convenir?

— Vous voulez parler de Georges Villiers, dit Felton, dont les regards s'enflammèrent.

— Que les païens, les gentils et les infidèles appellent duc de Buckingham, reprit milady. Je n'aurais pas cru qu'il y aurait eu un Anglais dans toute l'Angleterre qui eût eu besoin d'une si longue explication pour reconnaître celui dont je voulais parler.

— La main du Seigneur est étendue sur lui, il n'échappera pas au châtiment qu'il mérite.

Felton ne faisait qu'exprimer à l'égard du duc le sentiment d'exécration que tous les Anglais avaient voué à celui que les catholiques eux-mêmes appelaient l'exacteur, le concussionnaire, le débauché, et que les puritains appelaient tout simplement Satan.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria milady, quand je vous supplie d'envoyer à cet homme le châtiment qui lui est dû, vous savez que ce n'est pas ma propre vengeance que je poursuis, mais la délivrance de tout un peuple que j'implore.

— Le connaissez-vous donc? demanda Felton.

— Enfin il m'interroge! se dit en elle-même milady au comble de la joie d'en être arrivée si vite à un si grand résultat.

— Oh! si je le connais! oh! oui, pour mon malheur pour mon malheur éternel!

Et milady se tordit les bras, comme arrivée au paroxysme de la douleur.

Felton sentit sans doute en lui-même que sa force l'abandonnait; il fit quelques pas vers la porte.

La prisonnière, qui ne le perdait pas de vue, bondit à sa poursuite et l'arrêta.

— Monsieur, s'écria-t-elle, soyez bon, soyez clément, écoutez ma prière. Ce couteau, que la fatale prudence du baron m'a enlevé parce qu'il sait l'usage que j'en veux faire... Oh! écoutez-moi jusqu'au bout! Ce couteau, rendez-



Felton.

le-moi une minute seulement, par grâce, par pitié! J'embrasse vos genoux! Voyez, vous fermerez la porte; ce n'est pas à vous que j'en veux. Dieu! vous en vouloir, à vous, le seul être juste, bon et compatissant que j'aie rencontré! à vous, mon sauveur, peut-être! Une minute ce couteau, une minute, une seule, et je vous le rends par le guichet de la porte! Rien qu'une minute, monsieur Felton, et vous m'aurez sauvé l'honneur.

— Vous tuer! s'écria Felton avec terreur, oubliant de retirer ses mains des mains de la prisonnière; vous tuer!

— J'ai dit, monsieur, murmura milady en baissant la voix et en se laissant tomber affaissée sur le parquet, j'ai dit mon secret! il sait tout, mon Dieu! je suis perdue!

Felton demeurait debout, immobile et indécis.

— Il doute encore, pensa milady, je n'ai pas été assez vraie.

On entendit marcher dans le corridor; milady reconnut le pas de lord de Winter.

Felton le reconnut aussi et s'avança vers la porte.

Milady s'élança.

— Oh! pas un mot, dit-elle d'une voix concentrée, pas un mot de tout ce que je vous ai dit, à cet homme, ou je suis perdue; et c'est vous... vous...

Puis, comme les pas se rapprochaient, elle se tut de peur qu'on entendît sa voix, appuyant avec un geste de terreur infinie sa belle main sur la bouche de Felton.

Felton repoussa doucement milady, qui alla tomber sur une chaise longue.

Lord de Winter passa devant la porte sans s'arrêter, et l'on entendit le bruit des pas qui s'éloignaient.

Felton, pâle comme la mort, resta quelques instants l'oreille tendue et écoutant; puis, quand le bruit se fut éteint tout à fait, il respira comme un homme qui sort d'un songe, et s'élança hors de l'appartement.

— Ah! dit milady en écoutant à son tour le bruit des pas de Felton, qui s'éloignait dans la direction opposée à ceux de lord de Winter, enfin, tu es donc à moi!

Puis son front se rembrunit.

— S'il parle au baron, dit-elle, je suis perdue, car le baron, qui sait bien que je ne me tuerai pas, me mettra devant lui un couteau entre les mains, et il verra bien que tout ce grand désespoir n'était qu'un jeu.

Elle alla se placer devant sa glace et se regarda; jamais elle n'avait été si belle.

— Oh oui! dit-elle en souriant, mais il ne lui parlera pas!

Le soir, lord de Winter accompagna le souper.

— Monsieur, lui dit milady, votre présence est-elle un accessoire obligé de ma captivité, et ne pourriez-vous m'épargner ce surcroît de tortures que me causent vos visites?

— Comment donc, chère sœur, dit de Winter, ne m'avez-vous pas sentimentalement annoncé de cette jolie bouche, si cruelle pour moi aujourd'hui, que vous veniez en Angleterre à cette seule fin de me voir tout à votre aise, jouissance dont, me disiez-vous, vous ressentiez si vivement la privation, que vous avez tout risqué pour cela, mal de mer, tempête, captivité? Eh bien! me voilà, soyez satisfaite. D'ailleurs, cette fois ma visite a un motif.

Milady frissonna, elle crut que Felton avait parlé.

Jamais de sa vie peut-être cette femme, qui avait éprouvé tant d'émotions puissantes et opposées, n'avait senti battre son cœur si violemment.

Elle était assise.

Lord de Winter prit un fauteuil, le tira à ses côtés, et s'assit auprès d'elle; puis, prenant dans sa poche un papier qu'il déploya lentement :

— Tenez, lui dit-il, je voulais vous montrer cette espèce de passe-port, que j'ai rédigé moi-même et qui vous servira désormais de numéro d'ordre dans la vie que je consens à vous laisser.

Puis, ramenant ses yeux de milady sur le papier, il lut

« Ordre de conduire à... »

— Le nom est en blanc, interrompit de Winter; si vous avez quelque préférence, vous me l'indiquerez, et, pour peu que ce soit à un millier de lieues de Londres, il sera fait droit à votre requête. Je reprends donc .

« Ordre de conduire à... la nommée Charlotte Backson, flétrie par la justice du royaume de France, mais libérée après châtiment.

« Elle demeurera dans cette résidence sans jamais s'en écarter de plus de trois lieues.

« En cas de tentative d'évasion, la peine de mort lui sera appliquée.

« Elle touchera cinq schellings par jour pour son logement et sa nourriture. »

— Cet ordre ne me concerne pas, répondit froidement milady, puisqu'un autre nom que le mien y est porté.

— Un nom! est-ce que vous en avez un?

— J'ai celui de votre frère.

— Vous vous trompez : mon frère n'est que votre second mari, et le premier vit encore. Dites-moi son nom, et je le mettrai en place du nom de Charlotte Backson. Non, vous ne voulez pas?... vous gardez le silence? C'est bien; vous serez écrouée sous le nom de Charlotte Backson.

Milady demeura silencieuse; seulement, cette fois ce n'était plus par affectation, c'était par terreur.

Elle crut l'ordre prêt à être exécuté; elle pensa que lord de Winter avait avancé son départ; elle crut qu'elle était condamnée à partir le soir même.

Tout dans son esprit fut donc perdu pendant un instant, quand tout à coup elle s'aperçut que l'ordre n'était revêtu d'aucune signature.

La joie qu'elle ressentit de cette découverte fut si grande, qu'elle ne put la cacher.

— Oui, oui, dit lord de Winter, qui remarqua ce qui se passait en elle, oui, oui, vous cherchez la signature, et vous vous dites : Tout n'est point désespéré, puisque cet acte n'est pas signé. On me le montre pour m'effrayer, voilà tout. Vous vous trompez : demain cet ordre sera envoyé à lord Buckingham; après demain il reviendra signé de sa main et revêtu de son sceau, et vingt-quatre heures après, c'est moi qui vous en réponds, il recevra son commencement d'exécution. Adieu, madame, voilà tout ce que j'avais à vous dire.

— Et moi je vous répondrai, monsieur, que cet abus de pouvoir, que cet exil sous un nom supposé sont une infamie.

— Aimez-vous mieux être pendue sous votre vrai nom, milady? Vous le savez, les lois anglaises sont inexorables sur l'abus que l'on fait du mariage; expliquez-vous franchement : quoique mon nom, ou plutôt que le nom de mon frère se trouve mêlé dans tout cela, je risquerai le scandale d'un procès public pour être sûr que du coup je serai débarrassé de vous.

Milady ne répondit pas, mais devint pâle comme un cadavre.

— Oh! je vois que vous aimez mieux la pérégrination. A merveille, madame, et il y a un vieux proverbe qui dit que

les voyages forment la jeunesse. Ma foi, vous n'avez pas tout à fait tort, et la vie est bonne. C'est pour cela que je ne me soucie pas que vous me l'ôtiez Reste donc à régler l'affaire des cinq schellings; je me montre un peu parcimonieux, n'est-ce pas? cela tient à ce que je ne me soucie point que vous corrompiez vos gardiens. D'ailleurs, il vous restera toujours vos charmes pour les séduire. Usez-en, si votre échec avec Felton ne vous a pas dégoûtée des tentatives de ce genre.

— Felton n'a point parlé, se dit milady à elle-même. rien n'est perdu alors.

— Et maintenant, madame, à vous revoir! Demain je reviendrai vous annoncer le départ de mon messager.



— Cet ordre ne me concerne pas, répondit froidement milady, puisqu'un autre nom que le mien y est porté. — Page 87.

Lord de Winter se leva, salua ironiquement milady et sortit. Milady respira.

Elle avait encore quatre jours devant elle; quatre jours lui suffiraient pour achever de séduire Felton.

Une idée terrible lui vint alors, c'est que lord de Winter enverrait peut-être Felton lui-même pour faire signer l'ordre à Buckingham.

De cette façon, Felton lui échappait; car, pour que la prisonnière réussit, il fallait la magie d'une séduction continue.

Cependant, comme nous l'avons dit, une chose la rassurait : Felton n'avait pas parlé.

Elle ne voulut point paraître émue par les menaces de lord de Winter.

Elle se mit à table et mangea.

Puis, comme elle avait fait la veille, elle se mit à genoux et répéta tout haut ses prières.

Comme la veille, le soldat cessa de marcher et s'arrêta pour l'écouter.

Bientôt elle entendit des pas plus légers que ceux de la sentinelle qui venaient du fond du corridor et qui s'arrêtaient devant sa porte.

— C'est lui, dit-elle

Et elle commença le même chant religieux qui la veille avait si violemment exalté Felton.



— Je suis soldat, madame, et j'accomplis les ordres que j'ai reçus. — PAGE 97

Mais, quoique sa voix douce, pleine et sonore, eût vibré plus harmonieuse et plus déchirante que jamais, la porte resta close.

Il parut bien à milady, dans un des regards furtifs qu'elle lançait sur le petit guichet, apercevoir à travers le grillage serré les yeux ardents du jeune homme.

Mais que ce fût une réalité ou une vision, cette fois il eut sur lui-même la puissance de ne pas entrer.

Seulement, quelques instants après qu'elle eut fini son chant religieux, milady crut entendre un profond soupir.

Puis les mêmes pas qu'elle avait entendus s'approcher s'éloignèrent lentement et comme à regret.

CHAPITRE XVIII.

QUATRIÈME JOUR DE CAPTIVITÉ.

Le lendemain, lorsque Felton entra chez milady, il la trouva debout, montée sur un fauteuil, tenant entre ses mains une corde tissue à l'aide de quelques mouchoirs de batiste déchirés en lanières, tressés les uns avec les autres et attachés bout à bout.

Au bruit que fit Felton en ouvrant la porte, milady sauta légèrement à bas de son fauteuil et essaya de cacher derrière elle cette corde improvisée, qu'elle tenait à la main.

Le jeune homme était plus pâle encore que d'habitude, et ses yeux, rougis par l'insomnie, indiquaient qu'il avait passé une nuit fiévreuse.

Cependant son front était armé d'une sérénité plus austère que jamais.

Il s'avança lentement vers milady, qui s'était assise, et, prenant un bout de la tresse meurtrière que, par mégarde, ou à dessein peut-être, elle avait laissé passer :

— Qu'est-ce que cela, madame? demanda-t-il froidement.

— Cela? rien, dit milady en souriant avec cette expression douloureuse qu'elle savait si bien donner à son sourire. L'ennui, vous ne l'ignorez pas, est l'ennemi mortel des prisonniers. Je m'ennuyais, et je me suis amusée à tresser cette corde.

Felton porta les yeux vers le point du mur de l'appartement devant lequel il avait trouvé milady debout sur le fauteuil où elle était assise maintenant, et au-dessus de sa tête il aperçut un crampon doré, scellé dans le mur, et qui servait à accrocher soit des hardes, soit des armes.

Il tressaillit, et la prisonnière vit ce tressaillement, car, quoiqu'elle eût les yeux baissés, rien ne lui échappait.

— Et que faisiez-vous debout sur ce fauteuil? demanda-t-il.

— Que vous importe? répondit milady.

— Mais, reprit Felton, je désire le savoir.

— Ne m'interrogez pas, dit la prisonnière; vous savez bien qu'à nous autres véritables chrétiens il nous est défendu de mentir.

— Eh bien! dit Felton, je vais vous le dire, ce que vous faisiez, ou plutôt ce que vous alliez faire. Vous alliez achever l'œuvre fatale que vous nourrissiez dans votre esprit. Songez-y, madame, si votre Dieu défend le mensonge, il défend bien plus sévèrement encore le suicide.

— Quand Dieu voit une de ses créatures persécutée injustement, placée entre le suicide et le déshonneur, croyez-moi, monsieur, répondit milady d'un ton de profonde conviction, Dieu lui pardonne le suicide, car alors le suicide c'est le martyre.

— Vous en dites trop ou trop peu; parlez, madame, au nom du ciel, expliquez-vous!

— Que je vous raconte mes malheurs, pour que vous les traitiez de fables! que je vous dise mes projets, pour que vous alliez les dénoncer à mon persécuteur! Non, monsieur. D'ailleurs, que vous importe la vie ou la mort d'une malheureuse condamnée? Vous ne répondez que de mon corps, n'est-ce pas? et, pourvu que vous représentiez un cadavre qui soit reconnu pour le mien, on ne vous en demandera pas davantage, et peut-être même aurez-vous double récompense.

— Moi! madame, moi! s'écria Felton, supposer que j'accepterais jamais le prix de votre vie! Oh! vous ne pensez pas ce que vous dites!

— Laissez-moi faire Felton; laissez-moi faire dit milady en s'exaltant; tout soldat doit être ambitieux, n'est-ce pas? Vous êtes lieutenant, eh bien! vous suivrez mon convoi avec le grade de capitaine.

— Mais que vous ai-je donc fait? dit Felton ébranlé, pour que vous me chargiez d'une pareille responsabilité devant les hommes et devant Dieu? Dans quelques jours vous allez être loin d'ici, madame; votre vie ne sera plus sous ma garde, et, ajouta-t-il avec un soupir, alors... alors vous en ferez ce que vous voudrez.

— Ainsi, s'écria milady, comme si elle ne pouvait résister à une sainte indignation, vous, un homme pieux, vous que l'on appelle un juste, vous ne demandez qu'une chose, c'est de n'être point inculpé, inquiété pour ma mort?

— Je dois veiller sur votre vie, madame, et j'y veillerai.

— Mais comprenez-vous la mission que vous remplissez? Cruelle déjà si j'étais coupable, quel nom lui donnerez-vous, quel nom le Seigneur lui donnera-t-il si je suis innocente?

— Je suis soldat, madame, et j'accomplis les ordres que j'ai reçus.

— Croyez-vous qu'au jour du jugement dernier Dieu séparera les bourreaux aveugles des juges iniques? Vous ne voulez pas que je tue mon corps, et vous vous faites l'agent de celui qui veut tuer mon âme!

— Mais, je vous le répète, reprit Felton ébranlé, aucun danger ne vous menace, et je réponds de lord de Winter comme de moi-même.

— Insensé! s'écria milady, pauvre insensé, qui ose répondre d'un autre homme, quand les plus sages, quand les plus grands selon Dieu hésitent à répondre d'eux-mêmes, et qui se range du parti le plus fort et le plus heureux pour accabler la plus faible et la plus malheureuse!

— Impossible, madame, impossible! murmura Felton, qui sentait au fond du cœur la justesse de cet argument; prisonnière, vous ne recouvrerez pas par moi la liberté; vivante, vous ne perdrez pas par moi la vie.

— Oui, s'écria milady, mais je perdrai ce qui m'est bien plus cher que la vie, je perdrai l'honneur, Felton, et c'est vous, vous que je ferai responsable devant Dieu et devant les hommes de ma honte et de mon infamie!

Cette fois Felton, tout impassible qu'il était ou qu'il faisait semblant d'être, ne put résister à l'influence secrète qui s'était déjà emparée de lui.

Voir cette femme si belle, blanche comme la plus candide vision, la voir tour à tour éplorée et menaçante, subir à la fois l'ascendant de la douleur et de la beauté, c'était trop pour un visionnaire, c'était trop pour un cerveau miné par les rêves ardents de la foi extatique, c'était trop pour un cœur corrodé à la fois par l'amour du ciel, qui brûle, et par la haine des hommes, qui dévore.

Milady vit le trouble, elle sentit par intuition la flamme des passions opposées qui brûlaient avec le sang dans les veines du jeune fanatique, et, pareil à un général habile qui, voyant l'ennemi prêt à reculer, marche sur lui en poussant un cri de victoire, elle se leva, belle comme une prêtresse antique, inspirée comme une vierge chrétienne, et, le bras étendu, le cou découvert, les cheveux épars, retenant d'une main sa robe pudiquement ramenée sur sa poitrine, le regard illuminé de ce feu qui avait déjà porté le désordre dans les sens du jeune puritain, elle marcha vers lui, s'écriant sur un air véhément, de sa voix si douce, et à laquelle dans l'occasion elle donnait un accent si terrible :

Livre à Baal sa victime,
Jette aux lions le martyr;
Dieu te fera repentir!...
Je crie à lui de l'abîme.

Felton s'arrêta comme pétrifié.

— Qui êtes-vous? qui êtes-vous? s'écria-t-il en joignant les mains; êtes-vous ange ou démon? vous appelez-vous Eloa ou Astarté?

— Ne m'as-tu pas reconnue, Felton? Je ne suis ni un ange ni un démon, je suis une fille de la terre, je suis une sœur de la croyance, voilà tout.

— Oui, oui, dit-il, je doutais encore, mais maintenant je crois.

— Tu crois, et cependant tu es le complice de cet enfant de Bélial qu'on appelle lord de Winter. Tu crois, et cependant tu me laisses aux mains de mes ennemis, de l'ennemi de l'Angleterre, de l'ennemi de Dieu! Tu crois, et cependant tu me livres à celui qui remplit et souille le monde de ses hérésies et de ses débauches, à cet infâme Sardanapale que les aveugles nomment le duc de Buckingham et que les croyants appellent l'Antechrist!

— Moi, vous livrer à Buckingham, moi! que dites-vous là?

— Ils ont des yeux, s'écria milady, et ils ne verront pas; ils ont des oreilles, et ils n'entendront point!

— Oui, oui, dit Felton en passant ses mains sur son front couvert de sueur comme pour en arracher son dernier doute; oui, je reconnais la voix qui me parle dans mes rêves; oui, je reconnais les traits de l'ange qui m'apparaît chaque nuit, criant à mon âme, qui ne peut dormir : « Frappe, sauve l'Angleterre, sauve-toi, car tu mourras sans avoir désarmé Dieu! » Parlez, parlez, s'écria Felton, je puis vous comprendre à présent.

Un éclair de joie terrible, mais rapide comme la pensée, jaillit des yeux de milady.

Si fugitive que fût cette lueur homicide, Felton la vit et tressaillit comme si cette lueur eût éclairé les abîmes du cœur de cette femme.

Felton se rappela tout à coup les avertissements de lord de Winter, les séductions de milady, ses premières tentatives lors de son arrivée.

Il recula d'un pas et baissa la tête, mais sans cesser de la regarder, comme si, fascinés par cette étrange créature, ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle.

Milady n'était point femme à se méprendre au sens de cette hésitation.

Sous ces émotions apparentes, son sang-froid ne l'abandonnait point.

Avant que Felton ne lui eût répondu et qu'elle ne fût forcée de reprendre cette conversation, si difficile à soutenir sur le même accent d'exaltation, elle laissa retomber ses mains, comme si la faiblesse de la femme reprenait le dessus sur l'enthousiasme de l'inspirée.

— Mais non, dit-elle, ce n'est pas à moi d'être la Judith qui délivrera Béthulie de cet Holopherne. Le glaive de l'Éternel est trop lourd pour mon bras. Laissez-moi donc fuir le déshonneur par la mort, laissez-moi me réfugier dans le martyre. Je ne vous demande ni la liberté, comme ferait une coupable, ni la vengeance, comme ferait une païenne. Laissez-moi mourir, voilà tout. Je vous supplie, je vous implore à genoux : laissez-moi mourir, et mon dernier soupir sera une bénédiction pour mon sauveur.

A cette voix douce et suppliante, à ce regard timide et abattu, Felton se rapprocha.

Peu à peu, l'enchanteresse avait revêtu cette parure magique qu'elle reprenait et quittait à volonté, c'est-à-dire la beauté, la douceur, les larmes, et surtout l'irrésistible attrait de la volupté mystique, la plus dévorante des voluptés.

— Hélas! dit Felton, je ne puis qu'une chose, vous plaindre si vous me prouvez que vous êtes une victime. Mais lord de Winter a de cruels griefs contre vous. Vous êtes chrétienne, vous êtes ma sœur en religion; je me sens entraîné vers vous, moi qui n'ai jamais aimé que mon bienfaiteur, moi qui n'ai trouvé dans la vie que des traîtres et des impies. Mais vous, madame, vous si belle en réalité, vous si pure en apparence, pour que lord de Winter vous poursuive ainsi, vous avez donc commis bien des iniquités?

— Ils ont des yeux, répéta milady avec un accent d'indicible douleur, et ils ne verront pas; ils ont des oreilles, et ils n'entendront point.

— Mais alors, s'écria le jeune officier, parlez, parlez donc!

— Vous confier ma honte! s'écria milady avec le rouge de la pudeur au visage, car souvent le crime de l'un est la honte de l'autre. Vous confier ma honte, à vous homme, moi femme! Oh! continua-t-elle en ramenant pudiquement sa main sur ses beaux yeux, oh! jamais, jamais je ne pourrai!

— A moi, à un frère! s'écria Felton.

Milady le regarda longtemps avec une expression que le jeune officier prit pour du doute, et qui cependant n'était que l'observation et surtout la volonté de fasciner.

Felton, à son tour suppliant, joignit les mains.

— Eh bien! dit milady, je me fie à mon frère, j'oserai.

En ce moment, on entendit les pas de lord de Winter; mais, cette fois, le terrible beau-frère de milady ne se contenta point, comme il avait fait la veille, de passer devant la porte et de s'éloigner : il s'arrêta, échangea deux mots avec la sentinelle, puis la porte s'ouvrit et il parut.

Pendant ces deux mots échangés, Felton s'était reculé vivement, et, lorsque lord de Winter parut, il était à quelques pas de la prisonnière.

Le baron entra lentement, et portant son regard scrutateur de la prisonnière au jeune officier :

— Voilà bien longtemps, John, dit-il, que vous êtes ici. Cette femme vous a-t-elle raconté ses crimes? Alors, je comprends la durée de l'entretien.

Felton tressaillit, et milady sentit qu'elle était perdue si elle ne venait au secours du puritain décontenancé.

— Ah! vous craignez que votre prisonnière ne vous échappe! dit-elle. Eh bien! demandez à votre geôlier quelle grâce à l'instant je sollicitais de lui.

— Vous demandiez une grâce? dit le baron soupçonneux.

— Oui, milord, reprit le jeune homme confus.

— Et quelle grâce, voyons? ajouta lord de Winter.

— Un couteau qu'elle me rendra par le guichet, une minute après l'avoir reçu, répondit Felton.

— Il y a donc quelqu'un caché ici que cette gracieuse personne veuille égorger? répliqua lord de Winter de sa voix railleuse et méprisante.

— Il y a moi, répondit milady.

— Je vous ai donné le choix entre l'Amérique et Tyburn, reprit lord de Winter; choisissez Tyburn, milady : la corde est, croyez-moi, encore plus sûre que le couteau.

Felton pâlit et fit un pas en avant, en songeant qu'au moment où il était entré milady tenait une corde.

— Vous avez raison, dit celle-ci, et j'y avais déjà pensé.

Puis elle ajouta d'une voix sourde :

— J'y penserai encore.

Felton sentit courir un frisson jusque dans la moelle de ses os.

Probablement lord de Winter aperçut ce mouvement

— Méfie-toi, John, dit-il; John, mon ami, je me suis reposé sur toi; prends garde, je t'ai prévenu. D'ailleurs, aie bon courage; dans trois jours, nous serons délivrés de cette créature, et où je l'envoie elle ne nuira plus à personne.

— Vous l'entendez! s'écria milady avec éclat, de façon que le baron crût qu'elle s'adressait au ciel et que Felton comprit que c'était à lui.

Felton baissa la tête et rêva.

Le baron prit l'officier par le bras en tournant la tête sur son épaule afin de ne pas perdre milady de vue jusqu'à ce qu'il fût sorti.

— Allons, allons, dit la prisonnière lorsque la porte se fut refermée, je ne suis pas encore si avancée que je le croyais. Winter a changé sa sottise ordinaire en une prudence inconnue; ce que c'est que le désir de la vengeance, et comme ce désir forme l'homme! Quant à Felton, il hésite. Ah! ce n'est pas un homme résolu comme ce d'Artagnan maudit.

Cependant elle attendit avec impatience, se doutant bien que la journée ne se passerait pas sans qu'elle revît Felton.

Enfin, une heure après la scène que nous venons de raconter, elle entendit que l'on parlait bas à la porte, puis bientôt la porte s'ouvrit, et elle reconnut Felton.



Voilà bien longtemps, John, dit-il, que vous êtes ici. — Page 91.

Le jeune homme s'avança rapidement dans la chambre en laissant la porte ouverte derrière lui et en faisant signe à milady de se taire.

Il avait le visage bouleversé.

— Que me voulez-vous? dit-elle

— Écoutez, répondit Felton à voix basse, je viens d'éloigner la sentinelle pour pouvoir rester ici sans qu'on sache que je suis venu et pour vous parler sans qu'on puisse entendre ce que je vous dis. Le baron vient de me raconter une histoire effroyable

Milady prit son sourire de victime résignée et secoua la tête



Voilà le couteau, dit Felton. — Page 93.

— Ou vous êtes un démon, continua Felton, ou le baron, mon bienfaiteur, mon père, est un monstre. Je vous connais depuis quatre jours, je l'aime depuis dix ans, lui ; je puis donc hésiter entre vous deux ; ne vous effrayez pas de ce que je vous dis ; j'ai besoin d'être convaincu ; cette nuit, après minuit, je viendrai vous voir, et vous me convaincrez.

— Non, Felton, non, mon frère, dit-elle, le sacrifice est trop grand, et je sens ce qu'il vous coûte. Non, je suis perdue, ne vous perdez pas avec moi. Ma mort sera bien plus éloquente que ma vie, et le silence du cadavre vous convaincra bien mieux que les paroles de la prisonnière.

— Taisez-vous, madame ! s'écria Felton, et ne me parlez pas ainsi ; je suis venu pour que vous me promettiez sur l'honneur, pour que vous me juriez sur ce que vous avez de plus sacré, que vous n'attenterez pas à votre vie.

— Je ne veux pas promettre, dit milady, car personne



— Je le jure par notre Dieu ! Êtes-vous content?

plus que moi n'a le respect du serment, et, si je promettais, il me faudrait tenir.

— Eh bien ! dit Felton, engagez-vous seulement jusqu'au moment où vous m'aurez revu. Si lorsque vous m'aurez revu vous persistez encore, alors vous serez libre, et moi-même je vous donnerai l'arme que vous m'avez demandée.

— Soit ! dit milady, pour vous j'attendrai.

— Je le jure par notre Dieu ! Etes-vous content?

— Bien ! dit Felton. A cette nuit.

Et il s'élança hors de l'appartement, referma la porte et attendit en dehors, la demi-pique du soldat à la main et comme s'il eût monté la garde.

Le soldat revenu, Felton lui rendit son arme.

Alors, à travers le guichet dont elle s'était rapprochée,

milady .it le jeune homme se signer avec une ferveur délirante et s'en aller par le corridor avec un transport de joie.

Quant à elle, elle revint à sa place, un sourire de sauvage mépris sur les lèvres, elle répéta en blasphémant ce nom terrible de Dieu, par lequel elle avait juré sans avoir jamais appris à le connaître :

— Mon Dieu, dit-elle, fanatique insensé! mon Dieu, c'est moi, moi et celui qui m'aidera à me venger!

CHAPITRE XIX.

CINQUIÈME JOURNÉE DE CAPTIVITÉ.

Milady en était arrivée à un demi-triomphe, et le succès obtenu doublait ses forces.

Il n'était pas difficile de vaincre, ainsi qu'elle l'avait fait jusque-là, des hommes prompts à se laisser séduire et que l'éducation galante de la cour entrainait vite dans le piége; milady était assez belle pour charmer les sens, et elle était assez adroite pour l'emporter sur tous les obstacles de l'esprit.

Mais, cette fois, elle avait à lutter contre une nature sauvage, concentrée, insensible à force d'austérité; la religion et la pénitence avaient fait de Felton un homme inaccessible aux séductions ordinaires.

Il roulait dans cette tête exaltée des plans tellement vastes, des projets tellement tumultueux, qu'il n'y restait plus de place pour l'amour, ce sentiment qui se nourrit de loisir et grandit par la corruption.

Milady avait donc fait brèche, avec sa fausse vertu, dans l'opinion d'un homme prévenu contre elle, et, par sa beauté, dans le cœur et les sens d'un homme candide et pur.

Enfin elle s'était donné la mesure de ces moyens inconnus d'elle-même jusqu'alors, par cette expérience faite sur le sujet le plus rebelle que la nature et la religion pussent soumettre à son étude.

Bien des fois, néanmoins, pendant la soirée, elle avait désespéré du sort et d'elle-même; elle n'invoquait pas Dieu, nous le savons, elle avait foi dans le génie du mal, cette immense souveraineté qui règne dans tous les détails de la vie humaine et à laquelle, comme dans la fable arabe, un grain de grenade suffit pour reconstruire un monde perdu.

Milady, bien préparée à recevoir Felton, put dresser ses batteries pour le lendemain.

Elle savait qu'il ne lui restait plus que deux jours, qu'une fois l'ordre signé par Buckingham (et Buckingham le signerait d'autant plus facilement que cet ordre portait un faux nom et qu'il ne pourrait reconnaître la femme dont il était question), une fois cet ordre signé, disons-nous, le baron la faisait embarquer sur-le-champ, et elle savait aussi que les femmes condamnées à la déportation usent d'armes bien moins puissantes dans leurs séductions que les prétendues femmes vertueuses dont le soleil du monde éclaire la beauté, dont la voix de la mode vante l'esprit et qu'un reflet d'aristocratie dore de ses lueurs enchantées.

Être une femme condamnée à une peine misérable et infamante n'est pas un empêchement à être belle, mais c'est un obstacle à jamais redevenir puissante.

Comme tous les gens d'un génie réel, milady connaissait le milieu qui convenait à sa nature, à ses moyens.

La pauvreté lui répugnait, l'abjection la diminuait des deux tiers de sa grandeur.

Milady n'était reine que parmi les reines; il fallait à sa domination le plaisir de l'orgueil satisfait.

Commander aux êtres inférieurs était plutôt une humiliation qu'un plaisir pour elle.

Certes, elle fût revenue de son exil, elle n'en doutait pas un seul instant; mais combien de temps cet exil pouvait-il durer?

Pour une nature agissante et ambitieuse comme celle de milady, les jours qu'on n'occupe point à monter sont des jours néfastes.

Comment donc nommer les jours qu'on emploie à descendre!

Perdre un an, deux ans, trois ans, c'est-à-dire une éternité; revenir après la mort ou la disgrâce du cardinal peut-être; revenir quand d'Artagnan et ses amis, heureux et triomphants, auraient reçu de la reine la récompense qui leur était bien acquise pour les services qu'ils lui avaient rendus : c'étaient là de ces idées dévorantes qu'une femme comme milady ne pouvait supporter.

Au reste, l'orage qui grondait en elle doublait sa force, et elle eût fait éclater les murs de sa prison si son corps eût pu prendre un seul instant les proportions de son esprit.

Puis, ce qui l'aiguillonnait encore au milieu de tout cela, c'était le souvenir du cardinal.

Que devait penser, que devait dire de son silence le cardinal, défiant, inquiet, soupçonneux; le cardinal, non-seulement son seul appui, son seul soutien, son seul protecteur dans le présent, mais encore le principal instrument de sa fortune et de sa vengeance à venir?

Elle le connaissait : elle savait qu'à son retour, après un voyage inutile, elle aurait beau arguer de sa prison, elle aurait beau exalter les souffrances subies, le cardinal répondrait avec ce calme railleur du sceptique puissant à la fois par la force et par le génie : « Il ne fallait pas vous laisser prendre. »

Alors milady réunissait toute son énergie, murmurant au fond de sa pensée le nom de Felton, la seule lueur de jour qui pénétrât jusqu'à elle dans l'enfer où elle était tombée, et, comme un serpent qui roule et déroule ses anneaux pour se rendre compte à lui-même de sa force, elle enveloppait d'avance Felton dans les mille replis de son inventive imagination.

Cependant le temps s'écoulait, les heures les unes après les autres semblaient réveiller la cloche en passant, et chaque coup du battant d'airain retentissait sur le cœur de la prisonnière.

A neuf heures, lord de Winter fit sa visite accoutumée, regarda les fenêtres et les barreaux, sonda le parquet et les murs, visita la cheminée et les portes, sans que, pendant cette longue et minutieuse visite, ni lui ni milady prononçassent une seule parole.

Sans doute que tous deux comprenaient que la situation était devenue trop grave pour perdre le temps en mots inutiles et en colère sans effet.

— Allons, allons, dit le baron en la quittant, vous ne vous sauverez pas encore cette nuit.

A dix heures, Felton vint placer une sentinelle.

Milady reconnut son pas, elle le devinait maintenant comme une maîtresse devine celui de l'amant de son cœur, et cependant milady détestait et méprisait à la fois ce faible fanatique.

Ce n'était pas l'heure; Felton n'entra point.

Deux heures après, et comme minuit sonnait, la sentinelle fut relevée.

Cette fois, c'était l'heure.

Aussi, à partir de ce moment, milady attendit-elle avec impatience.

La nouvelle sentinelle commença à se promener dans le corridor.

Au bout de dix minutes, Felton vint.

Milady prêta l'oreille.

— Ecoute, dit le jeune homme à la sentinelle, sous aucun prétexte ne t'éloigne de cette porte, car tu sais que la nuit dernière un soldat a été puni par milord pour avoir quitté son poste un instant, et cependant c'est moi qui, pendant sa courte absence, avais veillé à sa place.

— Oui, je le sais, répondit le soldat.

— Je te recommande donc la plus exacte surveillance. Moi, ajouta-t-il, je vais entrer pour visiter une seconde fois la chambre de cette femme, qui a, j'en ai peur, de sinistres projets sur elle-même, et que j'ai reçu l'ordre de surveiller.

— Bon! murmura milady, voilà l'austère puritain qui ment.

Quant au soldat, il se contenta de sourire

— Peste! mon lieutenant, dit-il, vous n'êtes pas malheureux d'être chargé d'une commission pareille.

Felton rougit.

Dans toute autre circonstance, il eût réprimandé le soldat qui se permettait une pareille plaisanterie; mais sa conscience murmurait trop haut pour que sa bouche osât parler.

— Si j'appelle, dit-il, viens; de même que si l'on vient, appelle-moi.

— Oui, mon lieutenant, dit le soldat.

Felton entra chez milady.

Milady se leva.

— Vous voilà? dit-elle.

— Je vous avais promis de venir, dit Felton, et je suis venu.

— Vous m'avez promis autre chose encore.

— Quoi donc, mon Dieu? dit le jeune homme, qui, malgré son empire sur lui-même, sentait ses genoux trembler et la sueur mouiller son front.

— Vous avez promis de m'apporter un couteau et de me laisser après notre entretien.

— Ne parlez pas de cela, madame, dit Felton; il n'y a pas de situation, si terrible qu'elle soit, qui autorise une créature de Dieu à se donner la mort. J'ai réfléchi que jamais je ne devais me rendre coupable d'un pareil péché.

— Ah! vous avez réfléchi! dit la prisonnière en se rasseyant sur son fauteuil avec un sourire de dédain. Et moi aussi j'ai réfléchi!

— A quoi?

— Que je n'avais rien à dire à un homme qui ne tenait pas sa parole.

— Oh! mon Dieu! murmura Felton.

— Vous pouvez vous en aller, dit milady; je ne parlerai pas.

— Voilà le couteau, dit Felton tirant de sa poche l'arme que, selon sa promesse, il avait apportée, mais qu'il hésitait à remettre à sa prisonnière.

— Voyons-le, dit milady.

— Pourquoi faire?

— Sur l'honneur, je vous le rends à l'instant même. Vous le poserez sur cette table et vous resterez entre lui et moi.

Felton tendit l'arme à milady, qui en examina attentivement la trempe et qui en essaya la pointe sur le bout de son doigt.

— Bien! dit-elle en rendant le couteau au jeune officier... Celui-ci est en bel et bon acier... Vous êtes un fidèle ami Felton.

Felton reprit l'arme et la posa sur la table, comme il venait d'être convenu avec sa prisonnière.

Milady le suivit des yeux et fit un geste de satisfaction.

— Maintenant, dit-elle, écoutez-moi.

La recommandation était inutile, le jeune officier était debout devant elle, attendant ses paroles pour les dévorer.

— Felton, dit milady avec une solennité pleine de mélancolie, Felton, si votre sœur, la fille de votre père, vous disait : — Jeune encore, assez belle par malheur, on m'a fait tomber dans un piége; j'ai résisté : on a multiplié autour de moi les embûches, les violences; j'ai résisté : on a blasphémé la religion que je sers, le Dieu que j'adore, parce que j'appelais à mon secours ce Dieu et cette religion; j'ai résisté : alors on m'a prodigué les outrages, et, comme on ne pouvait perdre mon âme, on a voulu à tout jamais flétrir mon corps; enfin...



— Écoute, dit le jeune homme à la sentinelle, sous aucun prétexte ne t'éloigne de cette porte. — Page 95.

Milady s'arrêta, et un sourire amer passa sur ses lèvres.

— Enfin? dit Felton; enfin qu'a-t-on fait?

— Enfin un soir on résolut de paralyser cette résistance qu'on ne pouvait vaincre; un soir on mêla à mon eau un narcotique puissant; à peine eus-je achevé mon repas que je me sentis tomber peu à peu dans une torpeur inconnue; quoique je fusse sans défiance, une crainte vague me saisit et j'essayai de lutter contre le sommeil; je me levai; je voulus courir à la fenêtre, appeler au secours, mais mes jambes refusèrent de me porter; il me semblait que le plafond s'abaissait sur ma tête et m'écrasait de son poids; je tendis les bras, j'essayai de parler, je ne pus que pousser des sons inarticulés.

Un engourdissement irrésistible s'empara de moi, je me retins à un fauteuil, sentant que j'allais tomber; mais bientôt cet appui fut insuffisant pour mes bras débiles, je tombai sur un genou, puis sur les deux; je voulus prier, ma langue était glacée.

Dieu ne me vit ni ne m'entendit sans doute, et je glissai sur le parquet en proie à un sommeil qui ressemblait à la mort.

De tout ce qui se passa dans ce sommeil et du temps qui s'écoula pendant sa durée, je n'eus aucun souvenir; la seule chose que je me rappelle, c'est que je me réveillai transportée dans une chambre ronde dont l'ameublement était somptueux, dans laquelle le jour ne pénétrait que par une ouverture au plafond.

Du reste, aucune porte ne semblait y donner entrée; on eût dit d'une magnifique prison.



Le jeune officier était debout devant elle. — Page 96

Je fus longtemps à pouvoir me rendre compte du lieu où je me trouvais et de tous les détails que je rapporte; mon esprit semblait lutter inutilement pour secouer les pesantes ténèbres de ce sommeil auquel je ne pouvais m'arracher; j'avais des perceptions vagues d'un espace parcouru, du roulement d'une voiture, d'un rêve horrible dans lequel mes forces se seraient épuisées. Mais tout cela était si sombre et si indistinct dans ma pensée, que ces événements semblaient appartenir à une autre vie que la mienne, et pourtant se mêler à la mienne par une fantastique dualité.

Quelque temps l'état dans lequel je me trouvai me sembla si étrange, que je crus que je faisais un rêve.

Je me levai chancelante; mes habits étaient près de moi sur une chaise. Je ne me rappelai ni de m'être dévêtue, ni de m'être couchée.

Alors, peu à peu, la réalité se présenta à moi pleine de terreur; je n'étais plus dans la maison que j'habitais.

Autant que j'en pouvais juger par la lumière du soleil, le jour était aux deux tiers écoulé.

C'était la veille au soir que je m'étais endormie; mon sommeil avait donc déjà duré près de vingt-quatre heures.

Que s'était-il passé pendant ce long sommeil?

Je m'habillai aussi rapidement qu'il me fut possible.

Tous mes mouvements, lents et engourdis, attestaient que l'influence du narcotique n'était point encore entièrement dissipée.

Au reste, cette chambre était meublée pour recevoir une femme, et la coquette la plus achevée n'eût pas eu un souhait à former qu'en promenant son regard autour de l'appartement elle n'eût vu son souhait accompli.

Certes, je n'étais pas la première captive qui s'était vue enfermée dans cette splendide prison; mais, vous le comprenez, Felton, plus la prison était belle, plus je m'épouvantais.

Oui, c'était une prison, car j'essayai vainement d'en sortir; je sondai tous les murs afin de découvrir une porte: partout les murs rendirent un son plein et mat.

Je fis peut-être vingt fois le tour de cette chambre, cherchant une issue quelconque.

Il n'y en avait pas.

Je tombai écrasée de fatigue et de frayeur sur un fauteuil.

Pendant ce temps, la nuit venait rapidement, et, avec la nuit, mes terreurs augmentaient.

Je ne savais si je devais rester où j'étais assise; il me semblait que j'étais entourée de dangers inconnus dans lesquels j'allais tomber à chaque pas.

Quoique je n'eusse rien mangé depuis la veille, mes craintes m'empêchaient de ressentir la faim.

Aucun bruit du dehors qui me permît de mesurer le temps ne venait jusqu'à moi; je présumai seulement qu'il pouvait être sept ou huit heures du soir, car nous étions au mois d'octobre et il faisait nuit entière.

Tout à coup le bruit d'une porte qui tourne sur ses gonds me fit tressaillir.

Un globe de feu apparut au-dessus de l'ouverture vitrée du plafond, jetant une vive lumière dans ma chambre, et je m'aperçus avec épouvante qu'un homme était debout à quelques pas de moi.

Une table à deux couverts supportant un souper tout préparé s'était dressée comme par magie au milieu de l'appartement.

Cet homme était celui qui me poursuivait depuis un an, qui avait juré mon déshonneur, et qui, aux premiers mots qui sortirent de ma bouche, me fit comprendre que sa détermination ne me laissait aucun espoir d'être rendue à la liberté.

— L'infâme! murmura Felton.

— Oh! oui, l'infâme! s'écria milady, voyant l'intérêt que le jeune officier, dont l'âme semblait suspendue à ses lèvres, prenait à cet étrange récit, oh! oui, l'infâme! il avait cru qu'il lui suffisait d'avoir triomphé de moi dans mon sommeil pour que tout fût dit; il venait, espérant que j'accepterais ma honte, puisque ma honte était consommée; il venait m'offrir sa fortune en échange de mon amour.

Tout ce que le cœur d'une femme peut contenir de superbes mépris et de paroles dédaigneuses, je le versai sur cet homme.

Sans doute il était habitué à de pareils reproches, car il m'écouta, calme, souriant et les bras croisés sur la poitrine.

Puis, lorsqu'il crut que j'avais tout dit, il s'avança pour saisir ma main; je bondis vers la table, je pris un couteau, je l'appuyai sur ma poitrine.

— Faites un pas de plus, lui dis-je, et, outre mon déshonneur, vous aurez encore ma mort à vous reprocher.

Sans doute il y avait dans mon regard, dans ma voix, dans toute ma personne, cette vérité de geste, de pose et d'accent qui porte la conviction dans les âmes les plus perverses, car il s'arrêta.

—Votre mort? me dit-il; oh! non, vous êtes une trop charmante maîtresse pour que je consente à vous perdre ainsi, après avoir eu le bonheur de vous posséder une fois seulement. Adieu, ma toute belle, j'attendrai pour revenir vous faire ma visite que vous soyez dans de meilleures dispositions.

A ces mots, il donna un coup de sifflet; le globe de flamme qui éclairait ma chambre remonta et disparut.

Je me retrouvai dans l'obscurité.

Le même bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme se reproduisit un instant après, le globe flamboyant descendit de nouveau, et je me retrouvai seule.

Ce moment fut affreux.

Si j'avais encore quelques doutes sur mon malheur, ces doutes s'étaient évanouis dans une désespérante réalité; j'étais au pouvoir d'un homme que non-seulement je détestais, mais que je méprisais, d'un homme qui m'avait déjà donné une preuve fatale de ce qu'il pouvait oser.

— Mais quel était donc cet homme? demanda Felton.

Milady ne répondit pas à cette question et continua son récit.

— Je passai la nuit sur une chaise, tressaillant au moindre bruit, car, à minuit à peu près, la lampe était éteinte, et je m'étais retrouvée dans l'obscurité.

Mais la nuit se passa sans aucune nouvelle apparition de mon persécuteur.

Le jour vint, la table avait disparu; seulement, j'av encore le couteau à la main.

Ce couteau était tout mon espoir.

J'étais écrasée de fatigue, l'insomnie brûlait mes yeux, je n'avais pas osé dormir un seul instant.

Le jour me rassura; j'allai me jeter sur mon lit sans quitter mon couteau libérateur, que je cachai sous mon oreiller.

Quand je me réveillai, une nouvelle table était servie.

Cette fois, malgré mes terreurs, en dépit de mes angoisses, une faim dévorante se faisait sentir.

Il y avait quarante-huit heures que je n'avais pris aucune nourriture.

Je mangeai du pain et quelques fruits; puis, me rappelant le narcotique mêlé à l'eau que j'avais bue, je ne touchai point à celle qui était sur la table, et j'allai remplir mon verre à une fontaine de marbre scellée dans le mur au-dessus de ma toilette.

Cependant, malgré cette précaution, je ne demeurai pas moins quelque temps encore dans une affreuse angoisse; mais mes craintes, cette fois, n'étaient pas fondées: je passai la journée sans rien éprouver qui ressemblât à ce que je redoutais.

J'avais eu la précaution de vider à demi la carafe, pour qu'on ne s'aperçût pas de ma défiance.

Le soir vint, mais, si profonde que fût l'obscurité, mes yeux commençaient à s'y habituer; je vis au milieu des ténèbres la table s'enfoncer dans le plancher; un quart d'heure après, elle reparut portant mon souper; un instant après, grâce à la même lampe, ma chambre s'éclaira de nouveau.

J'étais résolue à ne manger que des objets auxquels il était impossible de mêler aucun somnifère; deux œufs et quelques fruits composèrent mon repas, puis j'allai puiser un verre d'eau à ma fontaine protectrice et je le bus.

Aux premières gorgées, il me sembla qu'elle n'avait plus le même goût que le matin.

Un soupçon rapide me prit; je m'arrêtai, mais j'en avais déjà avalé un demi-verre.

Je jetai le reste avec horreur, et j'attendis, la sueur de l'épouvante au front.

Sans doute quelque invisible témoin m'avait vu prendre de l'eau à cette fontaine, et avait profité de ma confiance même pour mieux assurer ma perte, si froidement résolue, si cruellement poursuivie.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que les mêmes symptômes se reproduisirent.

Seulement, comme cette fois je n'avais bu qu'un demi-verre d'eau, je luttai plus longtemps, et, au lieu de m'endormir tout à fait, je tombai dans un état de somnolence qui me laissait le sentiment de ce qui se passait autour de moi, tout en m'ôtant la force de fuir.

Je me traînai vers mon lit pour y chercher la seule défense qui me restât, mon couteau sauveur; mais je ne pus arriver jusqu'au chevet; je tombai à genoux, les mains cramponnées à l'une des colonnes du pied...

Alors je compris que j'étais perdue.

Felton pâlit affreusement, et un frisson convulsif courut par tout son corps.

— Et ce qu'il y avait de plus affreux, continua milady, la voix altérée, comme si elle eût encore éprouvé la même angoisse qu'en ce moment terrible, c'est que cette fois j'avais la conscience du danger qui me menaçait; c'est que mon âme, si je puis le dire, veillait dans mon corps endormi; c'est que je voyais, c'est que j'entendais.

Il est vrai que tout cela était comme dans un rêve, mais ce n'en était que plus effrayant.

Je vis la lampe qui remontait et qui peu à peu me laissait dans l'obscurité.

Puis j'entendis le cri si bien connu de cette porte, quoique cette porte ne se fût ouverte que deux fois.

Je sentis instinctivement qu'on s'approchait de moi.

On dit que le malheureux perdu dans les déserts de l'Amérique sent ainsi l'approche du serpent.

Je voulus faire un effort, je tentai de crier

Par une incroyable énergie de volonté, je me relevai même, mais pour retomber aussitôt... et retomber dans les bras de mon persécuteur.

— Mais dites-moi donc quel était cet homme? s'écria le jeune officier.

Milady vit d'un seul coup d'œil tout ce qu'elle inspirait de souffrance à Felton en pesant sur chaque détail de son récit; mais elle ne voulait lui faire grâce d'aucune torture.

Plus profondément elle lui briserait le cœur, plus sûrement il la vengerait.

Elle continua donc cette fois encore comme si elle n'eût point entendu son exclamation, ou comme si elle eût pensé que le moment n'était pas encore venu d'y répondre.

— Seulement, cette fois ce n'était plus à une espèce de cadavre inerte, sans aucun sentiment, que l'infâme avait affaire.

Je vous l'ai dit, sans pouvoir parvenir à retrouver l'exercice complet de mes facultés, il me restait le sentiment de mon danger.

Je luttai donc de toutes mes forces, et sans doute j'opposai, tout affaiblie que j'étais, une longue résistance, car je l'entendis s'écrier :

« Ces misérables puritaines, je savais bien qu'elles fatiguaient leurs bourreaux, mais je les croyais moins fortes contre leurs séducteurs. »

— Hélas! cette résistance désespérée ne pouvait durer longtemps.

Je sentis mes forces qui s'épuisaient et, cette fois, ce ne fut pas de mon sommeil que le lâche profita, ce fut de mon évanouissement.

Felton écoutait sans faire entendre autre chose qu'une espèce de rugissement sourd.

Seulement, la sueur ruisselait sur son front de marbre, et sa main, cachée sous son habit, déchirait sa poitrine.

— Mon premier mouvement, en revenant à moi, reprit milady, fut de chercher sous mon oreiller ce couteau que je n'avais pu atteindre.

S'il n'avait point servi à la défense, il pouvait au moins servir à l'expiation.

Mais en prenant ce couteau, Felton, une idée terrible me vint.

J'ai juré de tout vous dire et je vous dirai tout; je vous ai promis la vérité, je la dirai, dût-elle me perdre.

— L'idée vous vint de vous venger de cet homme, n'est-ce pas? s'écria Felton.

— Eh bien! oui, dit milady, cette idée n'était pas d'une chrétienne, je le sais.

Sans doute l'éternel ennemi de notre âme le soufflait à mon esprit.

Enfin, que vous dirai-je, Felton? continua milady du ton d'une femme qui s'accuse d'un crime, cette idée me vint et ne me quitta plus.

C'est peut-être de cette pensée homicide que je porte aujourd'hui la punition.

— Continuez, continuez, dit Felton; j'ai hâte de vous voir arriver à la vengeance.

— Oh! je résolus qu'elle aurait lieu le plus tôt possible, je ne doutais pas qu'il ne revînt la nuit suivante.

Dans le jour je n'avais rien à craindre.

Aussi, quand vint l'heure du déjeuner, je n'hésitai point à manger et à boire; j'étais résolue à faire semblant de souper, mais à ne rien prendre.

Je devais donc, par la nourriture du matin, combattre le jeûne du soir.

Seulement, je cachai un verre d'eau soustraite à mon déjeuner, la soif ayant été ce qui m'avait le plus fait souffrir quand j'étais demeurée quarante-huit heures sans boire ni manger.

La journée s'écoula sans avoir d'autre influence sur moi que de m'affermir dans la résolution prise.

Seulement, j'eus soin que mon visage ne trahît en rien la pensée de mon cœur, car je ne doutais pas que je ne fusse observée; plusieurs fois même je sentis un sourire sur mes lèvres.

Felton, je n'ose pas vous dire à quelle idée je souriais, vous me prendriez en horreur.

— Continuez, continuez, dit Felton, vous voyez bien que j'écoute et que j'ai hâte d'arriver

— Le soir vint, continua milady, les événements ordinaires s'accomplirent.

Pendant l'obscurité, comme d'habitude, mon souper fut servi, puis la lampe s'alluma et je me mis à table.

Je mangeai quelques fruits seulement, je fis semblant de me verser de l'eau de la carafe, mais je ne bus que celle que j'avais conservée dans mon verre.

La substitution, au reste, fut faite assez adroitement pour que mes espions, si j'en avais, ne conçussent aucun soupçon.

Après le souper, je donnai les mêmes marques d'engourdissement que la veille; mais cette fois, comme si je suc-

combais à la fatigue ou comme si je me familiarisais avec le danger, je me traînai vers mon lit et je fis semblant de m'endormir.

Cette fois j'avais retrouvé mon couteau, et, tout en feignant de dormir, ma main serrait convulsivement la poignée.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'il se passât rien de nouveau.

Cette fois, ô mon Dieu! qui m'eût dit cela la veille? je commençais à craindre qu'il ne vînt pas.

Enfin je vis la lampe s'élever doucement et disparaître dans les profondeurs du plafond.



— Je le frappai au milieu de la poitrine. — Page 101.

Ma chambre s'emplit de ténèbres, mais je fis un effort pour percer du regard l'obscurité.

Dix minutes à peu près se passèrent; je n'entendais d'autre bruit que celui des battements de mon cœur.

J'implorai le ciel pour qu'il vînt.

Enfin, j'entendis le cri si connu de la porte qui s'ouvrait et se refermait; j'entendis, malgré l'épaisseur du tapis, un pas qui faisait crier le parquet; je vis, malgré l'obscurité, une ombre qui s'approchait de moi.

— Hâtez-vous, hâtez-vous! interrompit Felton; ne voyez-vous pas que chacune de vos paroles me brûle comme du plomb fondu!

— Alors, continua milady, alors je réunis toutes mes forces, je me rappelai que le moment de la vengeance ou plutôt de la justice avait sonné, je me regardais comme une autre Judith; je tenais mon couteau à la main, et, quand je le vis près de moi, alors, avec le dernier cri de la douleur et du désespoir, je le frappai au milieu de la poitrine...

Le misérable! il avait tout prévu, sa poitrine était couverte d'une cotte de mailles.

Le couteau s'émoussa.

— Ah! ah! s'écria-t-il en me saisissant le bras et en m'arrachant l'arme qui m'avait si mal servie, vous en voulez à ma vie, ma belle puritaine; mais c'est plus que de la



— J'étais couchée sur le parquet, les forces commençaient à m'abandonner. — Page 102.

haine cela, c'est de l'ingratitude. Allons, allons, calmez-vous, ma belle enfant; j'avais cru que vous étiez adoucie. Je ne suis pas de ces tyrans qui gardent les femmes de force. Vous ne m'aimez pas? J'en doutais, avec ma fatuité ordinaire; maintenant, j'en suis convaincu. Demain, vous serez libre.

Je n'avais qu'un désir, c'était qu'il me tuât

— Prenez garde, lui dis-je, car ma liberté, c'est votre déshonneur!

— Expliquez-vous, ma belle sibylle.

— Oui, car, à peine sortie d'ici, je dirai tout, je dirai la violence dont vous avez usé envers moi, je dirai ma captivité, je dénoncerai ce palais d'infamie! Vous êtes bien

haut placé, milord, mais tremblez! Au-dessus de vous il y a le roi! au-dessus du roi il y a Dieu!

Si maître qu'il parût de lui, mon persécuteur laissa échapper un mouvement de colère.

Je ne pouvais voir l'expression de son visage, mais j'avais senti frémir son bras, sur lequel était posée ma main.

— Alors vous ne sortirez pas d'ici, dit-il.

— Bien! bien! m'écriai-je; alors le lieu de mon supplice sera aussi celui de mon tombeau. Bien! je mourrai ici, et vous verrez si un fantôme qui accuse n'est pas plus terrible encore qu'un vivant qui menace.

— On ne vous laissera aucune arme.

— Il y en a une que le désespoir a mise à la portée de toute créature qui a le courage de s'en servir. Je me laisserai mourir de faim.

— Voyons, dit le misérable, la paix ne vaut-elle pas mieux qu'une pareille guerre? Je vous rends la liberté à l'instant même, je vous proclame une vertu, je vous surnomme la Lucrèce de l'Angleterre.

— Et moi je dis que vous en êtes le Sextus; moi je vous dénonce aux hommes comme je vous ai déjà dénoncé à Dieu, et s'il faut que, comme Lucrèce, je signe mon accusation de mon sang, je la signerai.

— Ah! ah! dit mon ennemi d'un ton railleur, alors, c'est autre chose. Ma foi, au bout du compte, vous êtes bien ici, rien ne vous manquera, et, si vous vous laissez mourir de faim, ce sera votre faute.

A ces mots, il se retira.

J'entendis s'ouvrir et se refermer la porte, et je restai abîmée, moins encore, je l'avoue, dans ma douleur, que dans la honte de n'être pas vengée.

Il me tint parole.

Toute la journée, toute la nuit du lendemain s'écoulèrent sans que je le revisse; mais moi aussi je lui tins parole, et je ne mangeai ni ne bus; j'étais, comme je le lui avais dit, résolue à me laisser mourir de faim.

Je passai le jour et la nuit en prières, car j'espérais que Dieu me pardonnerait mon suicide.

La seconde nuit, la porte s'ouvrit.

J'étais couchée sur le parquet, les forces commençaient à m'abandonner.

Au bruit, je me relevai sur

— Eh bien! me dit une voix qui vibrait d'une façon trop terrible à mon oreille pour que je ne la reconnusse pas; eh bien! sommes-nous un peu adoucie, et payerons-nous notre liberté d'une seule promesse de silence? Tenez, je suis bon prince, ajouta-t-il, et, quoique je n'aime pas les puritains, je leur rends justice ainsi qu'aux puritaines, quand elles sont jolies. Allons, faites-moi un petit serment sur la croix, je ne vous en demande pas davantage.

— Sur la croix! m'écriai-je en me relevant, car, à cette voix abhorrée, j'avais retrouvé toutes mes forces; sur la croix, je jure que nulle promesse, nulle menace, nulle torture, ne me fermera la bouche; sur la croix, je jure de vous dénoncer partout, comme un meurtrier, comme un larron d'honneur, comme un lâche; sur la croix, je jure, si jamais je parviens à sortir d'ici, de demander vengeance contre vous au genre humain entier.

— Prenez garde! dit la voix avec un accent de menace que je n'avais pas encore entendu, j'ai un moyen suprême, que je n'emploierai qu'à la dernière extrémité, de vous fermer la bouche, ou du moins d'empêcher qu'on ne croie à un seul mot de ce que vous direz.

Je rassemblai toutes mes forces pour répondre par un éclat de rire.

Il vit que c'était entre nous désormais une guerre à mort

— Ecoutez, dit-il, je vous donne encore le reste de cette nuit et la journée de demain. Réfléchissez. Promettez de vous taire, la richesse, la considération, les honneurs même, vous entoureront; menacez de parler, et je vous condamne à l'infamie.

— Vous! m'écriai-je, vous!

— A l'infamie éternelle, ineffaçable!

— Vous! répétai-je. Oh! je vous le dis, Felton, je le croyais insensé.

— Oui, moi, reprit-il.

— Ah! laissez-moi, lui dis-je. Sortez, si vous ne voulez pas qu'à vos yeux je me brise la tête contre la muraille.

— C'est bien, reprit-il, vous le voulez? A demain soir.

— A demain soir! répondis-je en me laissant tomber et en mordant le tapis de rage.

Felton s'appuyait sur un meuble, et milady voyait avec une joie de démon que la force manquerait peut-être au jeune officier avant la fin du récit.

CHAPITRE XX.

UN MOYEN DE TRAGÉDIE CLASSIQUE.

Après un moment de silence employé par elle à observer le jeune homme qui l'écoutait, milady continua son récit :

— Il y avait près de trois jours que je n'avais ni bu ni mangé, dit-elle, je souffrais des tortures atroces ; parfois il me passait comme des nuages qui me serraient le front, qui me voilaient les yeux.

C'était le délire.

Le soir vint ; j'étais si faible, qu'à chaque instant je m'évanouissais, et, à chaque fois que je m'évanouissais, je remerciais Dieu, car je croyais que j'allais mourir.

Au milieu d'un de ces évanouissements, j'entendis la porte s'ouvrir.

La terreur me rappela à moi.

Mon persécuteur entra suivi d'un homme masqué ; il était masqué lui-même ; mais je reconnus son pas, je reconnus sa voix, je reconnus cet air imposant que l'enfer a donné à sa personne pour le malheur de l'humanité.

— Eh bien ! me dit-il, êtes-vous décidée à me faire le serment que je vous ai demandé ?

— Vous l'avez dit, les puritains n'ont qu'une parole ; la mienne, vous l'avez entendue : c'est de vous poursuivre sur la terre au tribunal des hommes, dans le ciel au tribunal de Dieu !

— Ainsi vous persistez ?

— Je le jure devant ce Dieu qui m'entend ; je prendrai le monde tout entier à témoin de votre crime, et cela jusqu'à ce que j'aie trouvé un vengeur.

— Vous êtes une prostituée, dit-il d'une voix tonnante, et vous subirez le supplice des prostituées ! Flétrie aux yeux du monde que vous invoquerez, tâchez de prouver à ce monde que vous n'êtes ni coupable ni folle.

Puis, s'adressant à l'homme qui l'accompagnait :

— Bourreau, dit-il, fais ton devoir !

— Oh ! son nom, son nom ! s'écria de nouveau Felton ; son nom ! dites-le-moi !

— Alors, malgré mes cris, malgré ma résistance, car je commençais à comprendre qu'il s'agissait pour moi de quelque chose de pire que la mort, le bourreau me saisit, me renversa sur le parquet, me meurtrit de ses étreintes, et, suffoquée par les sanglots, presque sans connaissance, invoquant Dieu, qui ne m'écoutait pas, je poussai tout à coup un effroyable cri de douleur et de honte : un fer brûlant, un fer rouge, le fer du bourreau, s'était imprimé sur mon épaule.

Felton poussa un rugissement.

— Tenez, dit milady en se levant alors avec une majesté de reine, tenez, Felton, voyez comment on a inventé un nouveau martyre pour la jeune fille pure et cependant victime de la brutalité d'un scélérat. Apprenez à connaître le cœur des hommes, et désormais faites-vous moins facilement l'instrument de leurs injustes vengeances.

Milady, d'un geste rapide, ouvrit sa robe, déchira la batiste qui couvrait son épaule, et, rouge d'une feinte colère et d'une honte jouée, montra au jeune homme l'empreinte ineffaçable qui déshonorait cette épaule si belle.

— Mais, s'écria Felton, c'est une fleur de lis que je vois !

— Et voilà justement où est l'infamie, répondit milady. La flétrissure d'Angleterre !... il eût fallu prouver quel tribunal me l'avait imposée, et j'aurais fait un appel public à tous les tribunaux du royaume ; mais la flétrissure de France... oh ! par elle, j'étais bien réellement flétrie.

C'en était trop pour Felton.

Pâle, immobile, écrasé par cette révélation effroyable, ébloui par la beauté surhumaine de cette femme, qui se dévoilait à lui avec une impudeur qu'il trouva sublime, il finit par tomber à genoux devant elle, comme faisaient les premiers chrétiens devant ces pures et saintes martyres que la persécution des empereurs livrait dans le cirque à la sanguinaire lubricité des populaces.

La flétrissure disparut, la beauté seule resta.

— Pardon, pardon ! s'écria Felton, oh ! pardon !

Milady lut dans ses yeux : Amour, amour !

— Pardon de quoi ? demanda-t-elle.

— Pardon de m'être joint à vos persécuteurs.

Milady lui tendit la main.

— Si belle ! si jeune ! s'écriait Felton en couvrant cette main de baisers.

Milady laissa tomber sur lui un de ces regards qui d'un esclave font un roi.

Felton était puritain : il quitta la main de cette femme pour baiser ses pieds.

Il ne l'aimait déjà plus, il l'adorait.

Quand cette crise fut passée, quand milady parut avoir repris son sang-froid, qu'elle n'avait jamais perdu, lorsque Felton eut vu se refermer sous le voile de la chasteté ces trésors d'amour qu'on ne lui cachait si bien que pour les lui faire désirer plus ardemment :

— Ah ! maintenant, dit-il, je n'ai plus qu'une chose à vous demander, c'est le nom de votre véritable bourreau, car pour moi il n'y en a qu'un ; l'autre était l'instrument, voilà tout.

— Eh ! quoi, frère, s'écria milady, il faut encore que je le nomme ? et tu ne l'as pas deviné ?

— Quoi ! reprit Felton, lui !... encore lui !... toujours lui !... Quoi ! le vrai coupable ?...

— Le vrai coupable, dit milady, c'est le ravageur de l'Angleterre, le persécuteur des vrais croyants, le lâche ravisseur de l'honneur de tant de femmes, celui qui, pour un caprice de son cœur corrompu, va faire verser tant de sang à deux royaumes, qui protége les protestants aujourd'hui et qui les trahira demain.

— Buckingham ! C'est donc Buckingham ? s'écria Felton exaspéré.

Milady cacha son visage dans ses mains, comme si elle n'eût pu supporter la honte que lui rappelait ce nom.

— Buckingham ! le bourreau de cette angélique créature ! s'écria Felton. Et tu ne l'as pas foudroyé, mon Dieu, et tu l'as laissé noble, honoré, puissant pour notre perte à tous !

— Dieu abandonne qui s'abandonne lui-même, dit milady.

— Mais il veut donc attirer sur sa tête le châtiment réservé aux maudits ! continua Felton avec une exaltation croissante. Il veut donc que la vengeance humaine prévienne la justice céleste !

— Les hommes le craignent et l'épargnent.

— Oh ! moi, dit Felton, je ne le crains pas et je ne l'épargnerai pas !...

Milady sentit son âme baignée d'une joie infernale.

— Mais comment lord de Winter, mon protecteur, mon père, demanda Felton, se trouve-t-il mêlé à tout cela ?

— Ecoutez, Felton, reprit milady, car, à côté des hommes lâches et méprisables, il est des natures grandes et généreuses; j'avais un fiancé, un homme que j'aimais et qui m'aimait, un cœur comme le vôtre, Felton, un homme comme vous.

Je vins à lui et je lui racontai tout; il me connaissait, celui-là, et ne douta point un instant

C'était un grand seigneur; c'était un homme en tout point l'égal de Buckingham.

Il ne dit rien, il ceignit seulement son épée, s'enveloppa de son manteau et se rendit à Buckingham-Palace.

— Oui, oui, dit Felton, je comprends, quoique avec de



Pâle, immobile, écrasé par cette révélation effroyable, ébloui par la beauté surhumaine de cette femme qui se dévoilait à lui avec une impudeur qu'il trouva sublime, Felton finit par tomber à genoux devant elle. — Page 103.

pareils hommes ce ne soit pas l'épée qu'il faille employer, mais le poignard

— Buckingham était parti depuis la veille, envoyé comme ambassadeur en Espagne, où il allait demander la main de l'infante pour le roi Charles Ier, qui n'était alors que prince de Galles.

Mon fiancé revint

— Ecoutez, me dit-il, cet homme est parti, et pour le moment, par conséquent, il échappe à ma vengeance; mais en attendant, soyons unis comme nous devions l'être, puis rapportez-vous-en à lord de Winter pour soutenir son honneur et celui de sa femme.

— Lord de Winter! s'écria Felton.

— Oui, dit milady, lord de Winter; et maintenant vous devez tout comprendre, n'est-ce pas?



Milady cacha son visage dans ses mains. — Page 105.

Buckingham resta près d'un an absent; huit jours avant son arrivée, lord de Winter mourut subitement, me laissant sa seule héritière.

D'où venait le coup?

Dieu, qui sait tout, le sait sans doute; moi, je n'accuse personne.

— Oh! quel abîme, quel abîme! s'écria Felton.

— Lord de Winter était mort sans rien dire à son frère.

Le secret terrible devait être caché à tous jusqu'à ce qu'il éclatât comme la foudre sur la tête du coupable; votre pro-



— Non, s'écria Felton, non, tu vivras et tu seras vengée! — Page 106

tecteur avait vu avec peine ce mariage de son frère avec une jeune fille sans fortune.

Je sentis que je ne pouvais attendre aucun appui d'un homme trompé dans ses espérances d'héritage.

Je passai en France, résolue à y demeurer pendant tout le reste de ma vie; mais toute ma fortune est en Angleterre; les communications fermées par la guerre; tout me manqua; force me fut alors d'y revenir; il y a six jours, j'abordai à Portsmouth.

— Eh bien? dit Felton.

— Eh bien! Buckingham apprit sans doute mon retour, il en parla à lord de Winter, déjà prévenu contre moi, et

lui dit que sa belle-sœur était une prostituée, une femme flétrie.

La voix noble et pure de mon mari n'était plus là pour me défendre.

Lord de Winter crut tout ce qu'on lui dit, avec d'autant plus de facilité qu'il avait intérêt à le croire.

Il me fit arrêter et conduire ici, me remit sous votre garde.

Vous savez le reste : après-demain il me bannit, il me déporte; après-demain il me relègue parmi les infâmes!

Oh! la trame est bien ourdie, allez! le complot est habile, et mon honneur n'y survivra pas.

Vous voyez bien qu'il faut que je meure, Felton; Felton, donnez-moi ce couteau.

Et, à ces mots, comme si toutes ses forces étaient épuisées, milady se laissa aller débile et languissante entre les bras du jeune officier, qui, ivre d'amour, de colère et de voluptés inconnues, la reçut avec transport, la serra contre son cœur, tout frissonnant à l'haleine de cette bouche si belle, tout éperdu au contact de ce sein si palpitant.

— Non, non, dit-il, non, tu vivras, tu vivras honorée et pure, tu vivras pour triompher de tes ennemis!

Milady le repoussa lentement de la main en l'attirant du regard.

— Oh! la mort! la mort! dit-elle en voilant sa voix et ses paupières, oh! la mort plutôt que la honte! Felton, mon frère, mon ami, je t'en conjure!

— Non, s'écria Felton, non, tu vivras et tu seras vengée!

— Felton, je porte malheur à tout ce qui m'entoure; Felton, abandonne-moi, Felton, laisse-moi mourir.

— Eh bien! nous mourrons donc ensemble! s'écria-t-il.

Plusieurs coups retentirent à la porte.

— Ecoute, dit-elle, on nous a entendus. On vient, c'en est fait, nous sommes perdus.

— Non, dit Felton, c'est la sentinelle qui me prévient seulement qu'une ronde arrive.

— Alors, courez à la porte et ouvrez vous-même.

Felton obéit; cette femme était déjà toute sa pensée, toute son âme.

Il se trouva en face d'un sergent, commandant une patrouille de surveillance.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda le jeune lieutenant.

— Vous m'aviez dit d'ouvrir la porte si j'entendais crier au secours, dit le soldat; mais vous aviez seulement oublié de me laisser la clef. Je vous ai entendu crier sans comprendre ce que vous disiez; j'ai voulu ouvrir la porte, elle était fermée au dedans, alors j'ai appelé le sergent.

— Et me voilà, dit le sergent.

Felton, égaré, presque fou, demeurait sans voix.

Milady comprit que c'était à elle de s'emparer de la situation.

Elle courut à la table et prit le couteau qu'y avait déposé Felton.

— Et de quel droit voulez-vous m'empêcher de mourir? dit-elle.

— Grand Dieu! s'écria Felton en voyant le couteau luire à sa main.

En ce moment, un éclat de rire ironique retentit dans le corridor.

Le baron, attiré par le bruit, en robe de chambre, son épée sous le bras, se tenait debout sur le seuil de la porte.

— Ah! ah! dit-il, nous voici au dernier acte de la tragédie; vous le voyez, Felton, le drame a suivi toutes les phases que j'avais indiquées; mais, soyez tranquille, le sang ne coulera pas.

Milady comprit qu'elle était perdue si elle ne donnait pas à Felton une preuve immédiate et terrible de son courage.

— Vous vous trompez, milord, le sang coulera, et puisse ce sang retomber sur ceux qui le font couler!

Felton jeta un cri et se précipita vers elle; il était trop tard, milady s'était frappée.

Mais le couteau avait rencontré heureusement, nous devrions dire adroitement, le busc de fer qui, à cette époque, défendait comme une cuirasse la poitrine des femmes; il avait glissé en déchirant la robe et avait pénétré de biais entre les chairs et les côtes.

La robe de milady n'en fut pas moins tachée de sang en une seconde.

Milady était tombée à la renverse et semblait évanouie.

Felton arracha le couteau.

— Voyez, milord, dit-il d'un air sombre, voici une femme qui était sous ma garde et qui s'est tuée!

— Soyez tranquille, Felton, dit lord de Winter, elle n'est pas morte, les démons ne meurent pas si facilement; soyez tranquille et allez m'attendre chez moi.

— Mais, milord...

— Allez, je vous l'ordonne!

A cette injonction de son supérieur, Felton obéit, mais en sortant il mit le couteau dans sa poitrine.

Quant à lord de Winter, il se contenta d'appeler la femme qui servait milady, et, lorsqu'elle fut venue, lui ayant recommandé la prisonnière toujours évanouie, il la laissa seule avec elle.

Cependant, comme, à tout prendre, malgré ses soupçons, la blessure pouvait être grave, il envoya à l'instant même un homme à cheval chercher un médecin



Évasion de Milady.

CHAPITRE XXI.

EVASION.

Comme l'avait pensé lord de Winter, la blessure de milady n'était pas dangereuse; aussi, dès qu'elle se retrouva seule avec la femme que le baron avait fait appeler et qui se hâtait de la déshabiller, rouvrit elle les yeux

Cependant, il fallait jouer la faiblesse et la douleur.

Ce n'étaient pas choses difficiles pour une comédienne comme milady.

Aussi la pauvre femme fut-elle si complétement dupe de sa prisonnière, que, malgré ses instances, elle s'obstina à la veiller toute la nuit.

Mais la présence de cette femme n'empêchait pas milady de songer.

Il n'y avait plus de doute, Felton était convaincu, Felton était à elle.

Un ange apparût-il au jeune homme pour accuser milady, il le prendrait certainement, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, pour un envoyé du démon.

Milady souriait à cette pensée, car Felton, c'était désormais sa seule espérance, son seul moyen de salut...

Mais lord de Winter pouvait l'avoir soupçonné; et Felton, maintenant, pouvait être surveillé lui-même.

Vers les quatre heures du matin, le médecin arriva; mais, depuis le temps où milady s'était frappée, la blessure s'était déjà refermée.

Le médecin ne put donc en mesurer ni la direction ni la profondeur; il reconnut seulement au pouls de la malade que le cas n'était point grave.

Le matin, milady, sous prétexte qu'elle n'avait pas dormi de la nuit et qu'elle avait besoin de repos, renvoya la femme qui veillait près d'elle.

Milady avait une espérance, c'est que Felton arriverait à l'heure du déjeuner, mais Felton ne vint pas.

Ses craintes s'étaient-elles réalisées?

Felton, soupçonné par le baron, allait-il lui manquer au moment décisif?

Elle n'avait plus qu'un jour.

Lord de Winter lui avait annoncé son embarquement pour le 23, et l'on était arrivé au matin du 22.

Néanmoins, elle attendit encore assez patiemment jusqu'à l'heure du dîner.

Quoiqu'elle n'eût pas mangé le matin, le dîner fut apporté à l'heure habituelle, milady s'aperçut alors avec effroi que l'uniforme des soldats qui la gardaient était changé.

Alors elle se hasarda à demander ce qu'était devenu Felton.

On lui répondit que Felton était monté à cheval, il y avait une heure, et était parti.

Elle s'informa si le baron était toujours au château; le soldat répondit que oui, et qu'il avait l'ordre de le prévenir si la prisonnière désirait lui parler.

Milady prétendit qu'elle était trop faible pour le moment et que son seul désir était de demeurer seule.

Le soldat sortit laissant le dîner servi.

Felton était écarté, les soldats de marine étaient changés; on se défiait donc de Felton.

C'était le dernier coup porté à la prisonnière.

Restée seule, elle se leva.

Ce lit, où elle se tenait par prudence et pour qu'on la crût gravement blessée, la brûlait comme un brasier ardent.

Elle jeta un coup d'œil sur la porte; le baron avait fait clouer une planche sur le guichet, il craignait sans doute que, grâce à cette ouverture, elle ne parvînt encore, par quelque moyen diabolique, à séduire les gardes.

Milady sourit de joie; elle pouvait donc se livrer à ses transports sans être observée.

Elle parcourait la chambre avec l'exaltation d'une folle furieuse ou d'une tigresse enfermée dans une cage de fer.

Certes, si le couteau lui fût resté, elle eût songé, non plus à se tuer elle-même, mais cette fois à tuer le baron.

A six heures, lord de Winter entra, il était armé jusqu'aux dents.

Cet homme, dans lequel jusque-là milady n'avait vu qu'un gentleman élégant et poli, était devenu un admirable geôlier.

Il semblait tout prévoir, tout deviner, tout prévenir.

Un seul regard jeté sur milady lui apprit ce qui se passait dans son âme.

— Soit, dit-il, mais vous ne me tuerez point encore aujourd'hui, vous n'avez plus d'armes, et d'ailleurs je suis sur mes gardes. Vous aviez commencé à pervertir mon pauvre Felton; il subissait déjà votre infernale influence, mais je le veux sauver, il ne vous verra plus. Tout est fini, rassemblez vos hardes, demain vous partirez. J'avais fixé l'embarquement au 24, mais j'ai pensé que, plus la chose serait rapprochée, plus elle serait sûre. Demain à midi j'aurai l'ordre de votre exil, signé Buckingham. Si vous dites un seul mot à qui que ce soit avant d'être sur le navire, mon sergent vous fera sauter la cervelle, il en a l'ordre. Si sur le navire vous dites un mot à qui que ce soit avant que le capitaine vous le permette, le capitaine vous fait jeter à la mer, c'est convenu. Au revoir; voilà ce que, pour aujourd'hui, j'avais à vous dire. Demain, je vous reverrai pour vous faire mes adieux!

Et, sur ces paroles, le baron sortit.

Milady avait écouté toute cette menaçante tirade le sourire du dédain sur les lèvres, mais la rage dans le cœur.

On servit le souper, milady sentit qu'elle avait besoin de forces, elle ne savait pas ce qui pouvait se passer pendant cette nuit qui s'approchait menaçante, car de gros nuages roulaient au ciel, et des éclairs lointains annonçaient un orage.

L'orage éclata vers les dix heures du soir.

Milady sentait une consolation à voir la nature partager le désordre de son cœur.

La foudre grondait dans l'air comme la colère dans sa pensée; il lui semblait que la rafale, en passant, échevelait son front, comme les arbres dont elle courbait les branches et enlevait les feuilles.

Elle hurlait comme l'ouragan, et sa voix se perdait dans la grande voix de la nature, qui, elle aussi, semblait gémir et se désespérer.

De temps en temps, elle regardait une bague qu'elle portait à son doigt.

Le chaton de cette bague contenait un poison subtil et violent.

C'était sa dernière ressource.

Tout à coup, elle entendit frapper à une vitre, et, à la lueur d'un éclair, elle vit le visage d'un homme apparaître derrière les barreaux.

Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit.

— Felton! s'écria-t-elle, je suis sauvée!

— Oui, dit Felton, mais silence! silence! il me faut le temps de scier vos barreaux; prenez garde seulement qu'ils ne vous voient par le guichet.

— Oh! c'est une preuve que le Seigneur est pour nous, Felton, reprit milady; ils ont fermé le guichet avec une planche.

— C'est bien! Dieu les a rendus insensés, dit Felton.

— Mais que faut-il que je fasse? demanda milady.

— Rien, rien, refermez la fenêtre seulement. Couchez-vous, ou du moins mettez-vous dans votre lit tout habillée; quand j'aurai fini, je frapperai aux carreaux. Mais, pourrez-vous me suivre?

— Oh! oui

— Votre blessure?

— Me fait souffrir, mais ne m'empêche pas de marcher.

— Tenez vous donc prête au premier signal.

Milady referma la fenêtre, éteignit sa lampe et alla, comme le lui avait commandé Felton, se blottir dans son lit



Lord de Winter entra, il était armé jusqu'aux dents. — Page 107

Au milieu des plaintes de l'orage, elle entendait le grincement de la lime contre les barreaux, et, à la lueur de chaque éclair, elle apercevait l'ombre de Felton derrière les vitres.

Elle passa une heure sans respirer, haletante, la sueur sur le front et le cœur serré par une épouvantable angoisse à chaque mouvement qu'elle entendait dans le corridor.

Il y a des heures qui durent une année.

Au bout d'une heure, Felton frappa de nouveau.

Milady bondit hors de son lit et alla ouvrir.

Deux barreaux enlevés formaient une ouverture à passer un homme.

— Etes-vous prête? demanda Felton.

— Oui ; faut-il que j'emporte quelque chose ?

— De l'or, si vous en avez

— Heureusement, on m'a laissé ce que j'en avais.

— Tant mieux, car j'ai usé tout le mien pour fréter une barque.

— Prenez, dit milady en mettant aux mains de Felton un sac plein d'or

Felton prit le sac et le jeta au pied du mur.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous venir ?

— Me voici.

Milady monta sur un fauteuil et passa tout le haut de son corps par la fenêtre.



Puis il souleva milady dans ses bras et s'éloigna vivement. — Page 110.

Elle vit le jeune officier suspendu au-dessus de l'abîme par une échelle de corde.

Pour la première fois, un mouvement de terreur lui rappela qu'elle était femme. Le vide l'épouvantait.

— Je m'en étais douté, dit Felton

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit milady ; je descendrai les yeux fermés.

— Avez-vous confiance en moi ? dit Felton.

— Vous le demandez !

— Rapprochez vos deux mains, croisez-les. C'est bien !

Felton lui lia les deux poignets avec son mouchoir, puis, par-dessus le mouchoir, avec une corde.

— Que faites-vous ? demanda milady avec surprise.

— Passez vos bras autour de mon cou, et ne craignez rien

— Mais je vous ferai perdre l'équilibre, et nous nous briserons tous les deux.

— Soyez tranquille, je suis marin.

Il n'y avait pas une seconde à perdre.

Milady passa ses deux bras autour du cou de Felton et se laissa glisser hors de la fenêtre.

Felton se mit à descendre les échelons lentement et un à un.

Malgré la pesanteur des deux corps, le souffle de l'ouragan les balançait dans l'air.

Tout à coup, Felton s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda milady.

— Silence! dit Felton, j'entends des pas.

— Nous sommes découverts?

Il se fit un silence de quelques instants.

— Non, dit Felton, ce n'est rien.

— Mais enfin, quel est ce bruit?

— Celui de la patrouille, qui va passer sur le chemin de ronde.

— Où est le chemin de ronde?

— Juste au-dessous de nous.

— Elle va nous découvrir.

— Non, s'il ne fait pas d'éclairs.

— Elle heurtera le bas de l'échelle.

— Heureusement elle est trop courte de six pieds.

— Les voilà, mon Dieu!

— Silence!

Tous deux restèrent suspendus, immobiles et sans souffle, à vingt pieds du sol.

Pendant ce temps, les soldats passaient au-dessous d'eux, riant et causant.

Il y eut pour les fugitifs un moment terrible

La patrouille passa.

On entendit le bruit des pas qui s'éloignaient, et le murmure des voix qui allait s'affaiblissant.

— Maintenant, dit Felton, nous sommes sauvés!

Milady poussa un soupir et s'évanouit.

Felton continua de descendre.

Parvenu au bas de l'échelle, et lorsqu'il ne sentit plus d'appui pour ses pieds, il se cramponna avec ses mains; enfin, arrivé au dernier échelon, il se laissa pendre à la force des poignets, et toucha la terre; il se baissa, ramassa le sac d'or et le prit entre ses dents.

Puis, il souleva milady dans ses bras et s'éloigna vivement du côté opposé à celui qu'avait pris la patrouille.

Bientôt il quitta le chemin de ronde, descendit à travers les rochers, et, arrivé au bord de la mer, fit entendre un coup de sifflet.

Un signal pareil lui répondit, et, cinq minutes après, il vit apparaître une barque montée par quatre hommes.

La barque s'approcha aussi près qu'elle put du rivage; mais il n'y avait pas assez de fond pour qu'elle put toucher le bord.

Felton se mit à l'eau jusqu'à la ceinture, ne voulant confier à personne son précieux fardeau.

Heureusement, la tempête commençait à se calmer, et cependant la mer était encore violente.

La petite barque bondissait sur les vagues comme une coquille de noix.

— Au sloop! dit Felton, et nagez vivement.

Les quatre hommes se mirent à la rame; mais la mer était trop grosse pour que les avirons eussent grande prise dessus.

Toutefois, on s'éloignait du château : c'était le principal.

La nuit était profondément ténébreuse, et il était déjà presque impossible de distinguer le rivage de la barque, à plus forte raison n'eût-on pas pu distinguer la barque du rivage.

Un point noir se balança sur la mer.

C'était le sloop.

Pendant que la barque s'avançait de son côté de toute la force de ses quatre rameurs, Felton déliait la corde et le mouchoir qui liaient les mains de milady.

Puis, lorsque ses mains furent déliées, il prit de l'eau de mer et la lui jeta au visage.

Milady poussa un soupir et ouvrit les yeux.

— Où suis-je? dit-elle.

— Sauvée! répondit le jeune officier.

— Oh! sauvée! sauvée! s'écria-t-elle. Oui, voici le ciel, voici la mer! Cet air que je respire, c'est celui de la liberté Ah!... merci, Felton, merci!

Le jeune homme la pressa contre son cœur.

— Mais, qu'ai-je donc aux mains? demanda milady; il me semble qu'on m'a brisé les poignets dans un étau.

En effet, milady souleva ses bras : elle avait les poignets meurtris.

— Hélas! dit Felton en regardant ces belles mains et en secouant douloureusement la tête.

— Oh! ce n'est rien, ce n'est rien! s'écria milady; maintenant, je me rappelle.

Milady chercha des yeux autour d'elle.

— Il est là, dit Felton en poussant du pied le sac d'or.

On approchait du sloop.

Le marin de quart héla la barque.

La barque répondit.

— Quel est ce bâtiment? demanda milady.

— Celui que j'ai frété pour vous.

— Et où va-t-il me conduire?

— Où vous voudrez, pourvu que vous me jetiez, moi, à Portsmouth.

— Qu'allez-vous faire à Portsmouth? demanda milady.

— Accomplir les ordres de lord de Winter, dit Felton avec un sombre sourire.

— Quels ordres? demanda milady.

— Vous ne comprenez donc pas? dit Felton.

— Non; expliquez-vous, je vous en prie.

— Comme il se défiait de moi, il a voulu vous garder lui même et m'a envoyé à sa place faire signer à Buckingham l'ordre de votre déportation.

— Mais, s'il se défiait de vous, comment vous a-t-il confié cet ordre?

— Etais-je censé savoir ce que je portais, puisqu'il ne m'avait rien dit et que je tiens le secret de vous?

— C'est juste. Et vous allez à Portsmouth?

— Je n'ai pas de temps à perdre : c'est demain le 23, et Buckingham part demain avec la flotte.

— Il part demain! Pour où part-il?

— Pour la Rochelle.

— Il ne faut pas qu'il parte! s'écria milady, oubliant sa présence d'esprit accoutumée.

— Soyez tranquille, répondit Felton, il ne partira pas.



Jack Buttler.

Milady tressaillit de joie.

Elle venait de lire au plus profond du cœur du jeune homme.

La mort de Buckingham y était écrite en toutes lettres.

— Felton, dit-elle, vous êtes grand comme Judas Machabée ! Si vous mourez, je meurs avec vous, voilà tout ce que je puis vous dire.

— Silence, dit Felton, nous sommes arrivés.

En effet, on touchait au sloop.

Felton monta le premier à l'échelle et donna la main à milady, tandis que les matelots la soutenaient, car la mer était encore fort agitée

Un instant après, ils étaient sur le pont.

— Capitaine, dit Felton, voici la personne dont je vous ai parlé et qu'il faut conduire saine et sauve en France.

— Moyennant mille pistoles, dit le capitaine

— Je vous en ai donné cinq cents.

— C'est juste, dit le capitaine.

— Et voilà les cinq cents autres, reprit milady en portant la main au sac d'or.

— Non, dit le capitaine, je n'ai qu'une parole, et je l'ai donnée à ce jeune homme : les cinq cents autres pistoles ne me sont dues qu'en arrivant à Boulogne.

— Et nous y arriverons?

— Sains et saufs, dit le capitaine, aussi vrai que je m'appelle Jack Buttler.

— Eh bien ! dit milady, si vous tenez votre parole, ce n'est pas cinq cents, mais mille pistoles que je vous donnerai

— Hurrah pour vous alors, ma belle dame ! cria le capitaine, et puisse Dieu m'envoyer souvent des pratiques comme Votre Seigneurie !

— En attendant, dit Felton, conduisez-nous dans la petite baie de Chichester, en avant de Portsmouth; vous savez qu'il est convenu que vous nous conduirez là !

Le capitaine répondit en commandant la manœuvre nécessaire, et, vers les sept heures du matin, le petit bâtiment jetait l'ancre dans la baie désignée.

Pendant cette traversée, Felton avait tout raconté à milady, comment, au lieu d'aller à Londres, il avait frété le petit bâtiment; comment il était revenu, comment il avait escaladé la muraille en plaçant dans les interstices des pierres, et à mesure qu'il montait, des crampons pour assurer ses pieds, et comment enfin, arrivé aux barreaux, il avait attaché l'échelle.

Milady savait le reste.

De son côté, milady essaya d'encourager Felton dans son projet.

Mais, aux premiers mots qui sortirent de sa bouche, elle vit bien que le jeune fanatique avait plutôt besoin d'être modéré que d'être affermi.

Il fut convenu que milady attendrait Felton jusqu'à dix heures; si à dix heures il n'était pas de retour, elle partirait.

Alors, en supposant qu'il fût libre, il la rejoindrait en France, au couvent des carmélites de Béthune.



CHAPITRE XXII.

CE QUI SE PASSAIT A PORTSMOUTH LE 23 AOUT 1628.

Felton prit congé de milady comme un frère qui va faire une simple promenade prend congé de sa sœur, en lui baisant la main.

Toute sa personne paraissait dans son etat de calme ordinaire; seulement, une lueur inaccoutumée brillait dans ses yeux, pareille à un reflet de fièvre.

Son front était plus pâle encore que de coutume; ses dents étaient serrées, et sa parole avait un accent bref et saccadé qui indiquait que quelque chose de sombre s'agitait en lui.

Tant qu'il resta sur la barque qui le conduisait à terre, il demeura le visage tourné du côté de milady, qui, debout sur le pont, le suivait des yeux



Felton salua une dernière fois et prit sa course vers la ville.

Tous deux étaient assez rassurés sur la crainte d'être poursuivis.

On n'entrait jamais dans la chambre de milady avant neuf heures, et il fallait trois heures pour venir du château à Londres.

Felton mit pied à terre, gravit la petite crête qui conduisait au haut de la falaise, salua milady une dernière fois et prit sa course vers la ville

Au bout de cent pas, comme le terrain allait en descendant, il ne pouvait plus voir que le mât du sloop.

Il courut aussitôt dans la direction de Portsmouth, dont il voyait en face de lui, à un demi-mille à peu près, se dessiner dans la brume du matin les tours et les maisons.

Au delà de Portsmouth, la mer était couverte de vaisseaux dont les mâts, pareils à une forêt de peupliers dépouillés par l'hiver, se balançaient sous le souffle du vent.

Felton, dans sa marche rapide, repassait ce que dix années de méditations ascétiques et un long séjour au milieu des puritains lui avaient fourni d'accusations vraies ou fausses contre le favori de Jacques VI et de Charles Ier.

Lorsqu'il comparait les crimes publics de ce ministre, crimes éclatants, crimes européens, si on pouvait le dire, avec les crimes privés et inconnus dont l'avait chargé milady, Felton trouvait que le plus coupable des deux hommes que renfermait Buckingham était celui dont le public ne connaissait pas la vie.

C'est que son amour si étrange, si nouveau, si ardent, lui faisait voir les accusations infâmes et imaginaires de lady de Winter comme on voit, au travers d'un verre grossissant, à l'état de monstres effroyables des atomes imperceptibles en réalité auprès d'une fourmi.

La rapidité de la course allumait encore son sang.



Les troupes d'embarquement descendaient vers la mer

L'idée qu'il laissait derrière lui, exposée à une vengeance effroyable, la femme qu'il aimait, ou plutôt qu'il adorait comme une sainte; l'émotion passée, sa fatigue présente, tout exaltait encore son âme au-dessus des sentiments humains.

Il entra à Portsmouth vers huit heures du matin.

Toute la population était sur pied

Le tambour battait dans les rues et sur le port.

Les troupes d'embarquement descendaient vers la mer.

Felton arriva au palais de l'amirauté couvert de poussière et ruisselant de sueur.

Son visage, ordinairement pâle, était pourpre de chaleur et de colère.

La sentinelle voulut le repousser, mais Felton appela le chef du poste, et tirant de sa poche la lettre dont il était porteur :

— Message pressé de la part de lord de Winter, dit-il.

Au nom de lord de Winter, qu'on savait l'un des plus in-

times de Sa Grâce, le chef du poste donna l'ordre de laisser passer Felton, qui, du reste, portait lui-même l'uniforme d'officier de marine.

Felton s'élança dans le palais.

Au moment où il entrait dans le vestibule, un homme entrait aussi, poudreux, hors d'haleine, laissant à la porte un cheval de poste, qui, en arrivant, tomba sur les deux genoux.

Felton et lui s'adressèrent en même temps à Patrick, le valet de confiance du duc.

Felton nomma le baron de Winter.

L'inconnu ne voulut nommer personne et prétendit que c'était au duc seul qu'il pouvait se faire connaître.

Tous deux insistaient pour passer avant l'autre.

Patrick, qui savait que lord de Winter était en affaires de service et en relation d'amitié avec le duc, donna la préférence à celui qui venait en son nom.

L'autre fut forcé d'attendre, et il fut facile de voir combien l maudissait ce retard.

Le valet de chambre fit traverser à Felton une grande salle, dans laquelle attendaient les députés de la Rochelle, conduits par le prince de Soubise, et l'introduisit dans un cabinet où Buckingham, sortant du bain, achevait sa toilette, à laquelle, cette fois comme toujours, il accordait une attention extraordinaire.

— Le lieutenant Felton, de la part de lord de Winter.

— De la part de lord de Winter? répéta Buckingham. Faites entrer.

Felton entra.

En ce moment, Buckingham jetait sur un canapé une riche robe de chambre brodée d'or, pour endosser un pourpoint de velours bleu tout brodé de perles.

— Pourquoi le baron n'est-il pas venu lui-même? demanda Buckingham. Je l'attendais ce matin.

— Il m'a chargé de dire à Votre Grâce, répondit Felton, qu'il regrettait fort de ne pas avoir cet honneur, mais qu'il en était empêché par la garde qu'il est obligé de faire au château.

— Oui, oui, dit Buckingham, je sais cela : il a une prisonnière.

— C'est justement de cette prisonnière que je voulais parler à Votre Grâce, reprit Felton.

— Eh bien! parlez.

— Ce que j'ai à vous dire ne peut être entendu que de vous, milord.

— Laissez-nous, Patrick, dit Buckingham, mais tenez-vous à portée de la sonnette; je vous appellerai tout à l'heure.

Patrick sortit.

— Nous sommes seuls, monsieur, dit Buckingham, parlez.

— Milord, dit Felton, le baron de Winter vous a écrit dernièrement pour vous prier de signer un ordre d'embarquement relatif à une jeune femme nommée Charlotte Blackson.

— Oui, monsieur, et je lui ai répondu de m'apporter ou de m'envoyer cet ordre, et que je le signerais.

— Le voici, milord.

— Donnez, dit le duc.

Et, le prenant des mains de Felton, il jeta sur le papier un coup d'œil rapide.

Alors, s'apercevant que c'était bien celui qui lui était annoncé, il le posa sur la table, prit une plume et s'apprêta à le signer.

— Pardon, milord, dit Felton arrêtant le duc, mais Votre Grâce sait-elle que le nom de Charlotte Blackson n'est pas le véritable nom de cette jeune femme?

— Oui, monsieur, je le sais, répondit le duc en trempant sa plume dans l'encrier.

— Alors, Votre Grâce connaît son véritable nom? demanda Felton d'une voix brève.

— Je le connais.

Le duc approcha la plume du papier.

Felton pâlit.

— Et, connaissant ce véritable nom, reprit Felton, monseigneur signera tout de même?

— Sans doute, dit Buckingham, et plutôt deux fois qu'une.

— Je ne puis croire, continua Felton d'une voix qui devenait de plus en plus brève et saccadée, que Sa Grâce sache qu'il s'agit de lady de Winter.

— Je le sais parfaitement, quoique je sois étonné que vous le sachiez, vous.

— Et Votre Grâce signera cet ordre sans remords?

Buckingham regarda le jeune homme avec hauteur.

— Ah çà! monsieur, savez-vous bien, lui dit-il, que vous me faites là d'étranges questions, et que je suis bien simple d'y répondre.

— Répondez-y, monseigneur dit Felton; la situation est plus grave que vous ne le croyez peut-être.

Buckingham pensa que le jeune homme, venant de la part de lord de Winter, parlait sans doute en son nom, et se radoucit.

— Sans remords aucun, dit-il, et le baron sait comme moi que milady de Winter est une grande coupable, et que c'est presque lui faire grâce que de borner sa peine à l'exportation.

Le duc posa la plume sur le papier.

— Vous ne signerez pas cet ordre, milord, dit Felton en faisant un pas vers le duc.

— Je ne signerai pas cet ordre? dit Buckingham; et pourquoi?

— Parce que vous descendrez en vous-même, et que vous rendrez justice à milady.

— On lui rendra justice en l'envoyant à Tyburn, dit Buckingham; milady est une infâme.

— Monseigneur, milady est un ange, vous le savez bien, et je vous demande sa liberté.

— Ah çà! dit Buckingham, êtes-vous fou de me parler ainsi?

— Milord, excusez-moi. Je parle comme je peux; je me contiens. Cependant, milord, songez à ce que vous allez faire, et craignez d'outre-passer la mesure.

— Plaît-il?... Dieu me pardonne, s'écria Buckingham, mais je crois qu'il me menace!

— Non, milord, je prie encore et je vous dis : Une goutte d'eau suffit pour faire déborder le vase plein, une légère faute suffit pour attirer le châtiment sur la tête épargnée jusqu'à ce jour, malgré tant de crimes.

— Monsieur Felton, dit Buckingham, vous allez sortir d'ici et vous rendre aux arrêts sur-le-champ.

— Et vous, vous allez m'écouter jusqu'au bout, milord. Vous avez séduit cette jeune fille, vous l'avez outragée, souillée; réparez vos crimes envers elle, laissez-la partir librement, et je n'exigerai pas autre chose de vous.

— Vous n'exigerez pas? dit Buckingham, regardant Felton avec étonnement et appuyant sur chacune des syllabes des trois mots qu'il venait de prononcer

— Milord, continua Felton s'exaltant à mesure qu'il parlait, milord, prenez-y garde, toute l'Angleterre est lasse de vos iniquités; milord, vous êtes en horreur aux hommes et à Dieu, Dieu vous punira plus tard, mais moi, je vous punirai aujourd'hui.

— Ah! ceci est trop fort! s'écria Buckingham en faisant un pas vers la porte.

Felton lui barra le passage.

— Je vous le demande humblement : signez l'ordre de mise en liberté de lady de Winter. Songez que c'est la femme que vous avez déshonorée.

— Retirez-vous, monsieur, dit Buckingham, ou j'appelle et je vous fais chasser par mes gens!

— Vous n'appellerez pas, dit Felton en se jetant entre



Patrick.

duc et la sonnette placée sur un guéridon incrusté d'argent; prenez garde, milord, vous voilà entre les mains de Dieu.

— Dans les mains du diable, vous voulez dire ! s'écria Buckingham en élevant la voix pour attirer du monde, sans cependant appeler directement.

— Signez, milord, signez la liberté de lady de Winter, dit Felton en poussant un papier vers le duc.

— De force? vous moquez-vous? Holà ! Patrick !

— Signez, milord!

— Jamais !

— Jamais ?

— A moi! cria le duc.

Et en même temps il sauta sur son épée.

Mais Felton ne lui donna pas le temps de la tirer.

Il tenait tout ouvert et caché sous son pourpoint le couteau dont s'était frappé milady.

D'un bond il fut sur le duc.

En ce moment, Patrick entrait dans la salle en criant :

— Milord, une lettre de France !

— De France! s'écria Buckingham, oubliant tout en pensant de qui lui venait cette lettre.

Felton profita du moment et lui enfonça dans le flanc le couteau jusqu'au manche.

— Ah! traître! cria Buckingham, tu m'as tué !

— Au meurtre! hurla Patrick.

Felton jeta les yeux autour de lui pour fuir, et, voyant la porte libre, s'élança dans la chambre voisine, qui était celle où attendaient, comme nous l'avons dit, les députés de la Rochelle, la traversa tout en courant et se précipita vers l'escalier.

Mais, sur la première marche, il rencontra lord de Winter, qui, le voyant pâle, égaré, livide, taché de sang à la main et à la figure, lui sauta au cou en s'écriant :

— Je le savais! je l'avais deviné! et j'arrive trop tard d'une minute. Oh! malheureux, malheureux que je suis !

Felton ne fit aucune résistance.

Lord de Winter le remit aux mains des gardes, qui le conduisirent, en attendant de nouveaux ordres, sur une petite terrasse dominant la mer, et il s'élança dans le cabinet de Buckingham.

Au cri poussé pas le duc, à l'appel de Patrick, l'homme que Felton avait rencontré dans l'antichambre se précipita dans le cabinet.

Il trouva le duc couché sur un sofa, serrant sa blessure dans sa main crispée.

— Laporte, dit le duc d'une voix mourante, Laporte, viens-tu de sa part?

— Oui, monseigneur, répondit le fidèle serviteur d'Anne d'Autriche; mais trop tard, peut-être.

— Silence! Laporte, on pourrait nous entendre. Patrick, ne laissez entrer personne. Oh! je ne saurai pas ce qu'elle me fait dire, mon Dieu ! Je me meurs!

Et le duc s'évanouit.

Cependant, lord de Winter, les députés, les chefs de l'expédition, les officiers de la maison de Buckingham, avaient fait irruption dans sa chambre.

Partout des cris de désespoir retentissaient.

La nouvelle qui emplissait le palais de plaintes et de gémissements en déborda bientôt partout et se répandit par la ville.

Un coup de canon annonça qu'il venait de se passer quelque chose de nouveau et d'inattendu.

Lord de Winter s'arrachait les cheveux.

— Trop tard d'une minute ! s'écriait-il. Trop tard d'une minute ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur !

En effet, on était venu lui dire à sept heures du matin qu'une échelle de corde flottait à une des fenêtres du château.

Il avait couru aussitôt à la chambre de milady, avait trouvé la chambre vide, la fenêtre ouverte et les barreaux sciés.

Il s'était rappelé la recommandation verbale que lui avait fait transmettre d'Artagnan par son messager, il avait tremblé pour le duc, et, courant à l'écurie sans prendre le temps de faire seller son cheval, avait sauté sur le premier venu, était accouru ventre à terre, et, sautant à bas dans la cour, avait monté précipitamment l'escalier, et, sur le premier degré, avait, comme nous l'avons dit, rencontré Felton.

Cependant, le duc n'était pas mort.

Il revint à lui, rouvrit les yeux, et l'espoir rentra dans tous les cœurs.

— Messieurs, dit-il, laissez-moi seul avec Patrick et Laporte... Ah ! c'est vous de Winter ! Vous m'avez envoyé ce matin un singulier fou ! voyez l'état dans lequel il m'a mis !

— Oh! milord ! s'écria le baron, milord, je ne m'en consolerai jamais !

— Et tu aurais tort, mon bon de Winter, dit Buckingham en lui tendant la main. Je ne connais pas d'homme qui mérite d'être regretté pendant toute la vie d'un autre homme. Mais laisse-nous, je t'en prie.

Le baron sortit en sanglotant.

Il ne resta dans le cabinet que le duc blessé, Laporte et Patrick.

On cherchait un médecin qu'on ne pouvait trouver.

— Vous vivrez, milord, vous vivrez, répétait, à genoux devant le sofa du duc, le messager d'Anne d'Autriche.

— Que m'écrivait-elle? dit faiblement Buckingham, tout ruisselant de sang et domptant, pour parler de celle qu'il aimait, d'atroces douleurs; que m'écrivait-elle? Lis-moi sa lettre.

— Oh ! milord ! fit Laporte.

— Eh bien! Laporte, ne vois-tu pas que je n'ai pas de temps à perdre ?

Laporte rompit le cachet et plaça le parchemin sous les yeux du duc.

Mais Buckingham essaya vainement de distinguer l'écriture.

— Lis donc, dit-il, lis donc, je n'y vois plus! lis donc, car bientôt peut-être je n'entendrai plus, et je mourrais sans savoir ce qu'elle m'a écrit.

Laporte ne fit plus de difficulté et lut :

« Milord,

« Par ce que j'ai, depuis que je vous connais, souffert par « vous et pour vous, je vous conjure, si vous avez souci de « mon repos, d'interrompre les grands armements que vous « faites contre la France, et de cesser une guerre dont on « dit tout haut que la religion est la cause visible, et dont « on dit tout bas que votre amour pour moi est la cause « cachée.

« Cette guerre peut non-seulement amener pour la France « et pour l'Angleterre de grandes catastrophes, mais encore « pour vous, milord, des malheurs dont je ne me consolerais pas.

« Veillez sur votre vie, que l'on menace, et qui me sera « chère du moment où je ne serai pas obligée de voir en vous « un ennemi.

« Votre affectionnée,

« Anne. »

Buckingham rappela tous les restes de sa vie pour écouter cette lettre; puis, lorsqu'elle fut finie, comme s'il eût trouvé un amer désappointement :

— N'avez-vous donc pas autre chose à me dire de vive voix, Laporte? demanda-t-il.

— Si fait, monseigneur : la reine m'avait chargé de vous dire de veiller sur vous, car elle avait eu avis qu'on devait vous assassiner.

— Et c'est tout? c'est tout? reprit Buckingham avec impatience.

— Elle m'avait encore chargé de vous dire qu'elle vous aimait toujours.

— Ah! fit Buckingham, Dieu soit loué! ma mort ne sera donc pas pour elle la mort d'un étranger!

Laporte fondit en larmes.

— Patrick, dit le duc, apportez-moi le coffret où étaient les ferrets de diamants.

Patrick apporta l'objet demandé, que Laporte reconnut pour avoir appartenu à la reine

— Maintenant, le sachet de satin blanc, où son chiffre est brodé en perles.

Patrick obéit encore.

— Tenez, Laporte, dit Buckingham, voici les seuls gages que j'eusse à elle, ce coffret d'argent et ces deux lettres. Vous les rendrez à Sa Majesté; et, pour dernier souvenir... (Il chercha autour de lui quelque objet précieux.) vous y joindrez...

Il chercha encore



Patrick.

Mais ses regards obscurcis par la mort ne rencontrèrent que le couteau tombé des mains de Felton, et fumant encore du sang vermeil étendu sur sa lame.

— Et vous y joindrez ce couteau, dit le duc en serrant la main de Laporte.

Il put encore mettre le sachet au fond du coffret d'argent, y laissa tomber le couteau en faisant signe à Laporte qu'il ne pouvait plus parler; puis, dans une dernière convulsion, que cette fois il n'avait plus la force de combattre, il glissa du sofa sur le parquet.

Patrick poussa un grand cri.

Buckingham voulut sourire une dernière fois, mais la mort arrêta sa pensée, qui resta gravée sur ses lèvres et sur son front comme un dernier adieu d'amour.

En ce moment, le médecin du duc arriva tout effaré, il était déjà à bord du vaisseau amiral; on avait été obligé d'aller le chercher là.

Il s'approcha du duc, prit sa main, la garda un instant dans les siennes et la laissa retomber.

— Tout est inutile, dit-il, il est mort!

— Mort! mort! s'écria Patrick.

A ce cri, toute la foule rentra dans la salle, et partout ce ne fut plus que consternation et que tumulte.

Aussitôt que lord de Winter vit Buckingham expiré, il courut à Felton, que les soldats gardaient toujours sur la terrasse du palais.

— Misérable, dit-il au jeune homme, qui depuis la mort de Buckingham avait trouvé ce calme et ce sang-froid qui ne devaient plus l'abandonner; misérable! qu'as-tu fait?

— Je me suis vengé! dit-il.

— Toi! dit le baron; dis que tu as servi d'instrument à cette femme maudite; mais, je te le jure, ce crime sera son dernier crime.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit tranquillement Felton, et j'ignore de qui vous voulez parler, milord, j'ai tué le duc de Buckingham parce qu'il a refusé deux fois à vous-même de me nommer capitaine; je l'ai puni de son injustice, voilà tout.



— Je me suis vengé, dit-il.

De Winter, stupéfait, regardait les gens qui liaient Felton, et ne savait que penser d'une pareille insensibilité.

Une seule chose jetait cependant un nuage sur le front de Felton.

A chaque pas qu'il entendait, le naïf puritain croyait reconnaître les pas et la voix de milady venant se jeter dans ses bras pour s'accuser et se perdre avec lui.

Tout à coup, il tressaillit.

Son regard se fixa sur un point de la mer que, de la terrasse où il se trouvait, il dominait tout entière; avec ce regard d'aigle du marin, il avait reconnu, là où un autre n'aurait vu qu'un goëland se balançant sur les flots, la voile du sloop qui se dirigeait vers les côtes de France.

Il pâlit, porta la main à son cœur, qui se brisait, et comprit toute la trahison.

— Une dernière grâce, dit-il au baron.

— Laquelle? demanda celui-ci

— Quelle heure est-il?

Le baron tira sa montre.

— Neuf heures moins dix minutes, dit-il.

Milady avait avancé son départ d'une heure et demie; dès qu'elle avait entendu le coup de canon qui annonçait le fatal événement, elle avait donné l'ordre de lever l'ancre.

La barque voguait sous un ciel bleu à une grande distance de la côte.

— Dieu l'a voulu ! dit Felton avec la résignation d'un fanatique, mais cependant sans pouvoir détacher ses yeux de cet esquif à bord duquel il croyait sans doute distinguer le blanc fantôme de celle à qui sa vie allait être sacrifiée.

De Winter suivit son regard, interrogea sa souffrance et devina tout.

— Sois puni *seul* d'abord, misérable, dit le lord à Felton, qui se laissait entraîner, les yeux tournés vers la mer; mais je te jure sur la mémoire de mon frère, que j'aimais tant, que ta complice n'est pas sauvée.

Felton baissa la tête sans prononcer une syllabe.

Quant à de Winter, il descendit rapidement l'escalier et se rendit au port.

CHAPITRE XXIII.

EN FRANCE.

La première crainte du roi d'Angleterre, Charles Ier, en apprenant cette mort, fut qu'une si terrible nouvelle ne décourageât les Rochelois.

Il essaya, dit Richelieu dans ses Mémoires, de la leur cacher le plus longtemps possible, faisant fermer les ports par tout son royaume, et prenant soigneusement garde qu'aucun vaisseau ne sortit jusqu'à ce que l'armée que Buckingham apprêtait fût partie, se chargeant, à défaut de Buckingham, de surveiller lui-même le départ.

Il poussa même la sévérité de cet ordre jusqu'à retenir en Angleterre l'ambassadeur de Danemark, qui avait pris congé, et l'ambassadeur ordinaire de Hollande, qui devait ramener dans le port de Flessingue les navires des Indes que Charles Ier avait fait restituer aux Provinces-Unies.

Mais, comme il ne songea à donner cet ordre que cinq heures après l'événement, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi, deux navires étaient déjà sortis du port : l'un emmenant, comme nous le savons, milady, laquelle, se doutant déjà de l'événement, fut encore confirmée dans cette croyance en voyant le pavillon noir se développer au mât du vaisseau amiral.

Quant au second bâtiment, nous dirons plus tard qui il portait et comment il partit.

Pendant ce temps, au reste, rien de nouveau au camp de la Rochelle.

Seulement le roi, qui s'ennuyait fort, comme toujours, mais peut-être encore un peu plus au camp qu'ailleurs, résolut d'aller incognito passer les fêtes de la Saint-Louis à Saint-Germain, et demanda au cardinal de lui faire préparer une escorte de vingt mousquetaires.

Le cardinal, que l'ennui du roi gagnait quelquefois, accorda avec grand plaisir ce congé à son royal lieutenant, lequel promit d'être de retour vers le 15 septembre.

M. de Tréville, prévenu par Son Eminence, fit son portemanteau, et, comme, sans en connaître la cause, il savait le vif désir et même l'impérieux besoin que ses amis avaient de revenir à Paris, il les désigna pour faire partie de l'escorte.

Les quatre jeunes gens surent la nouvelle un quart d'heure après M. de Tréville, car ils furent les premiers à qui il la communiqua.

Ce fut alors que d'Artagnan apprécia la faveur que lui avait accordée le cardinal en le faisant passer aux mousquetaires.

Sans cette circonstance, il était forcé de rester au camp, tandis que ses compagnons partaient.

On verra plus tard que cette impatience de remonter vers Paris avait pour cause le danger que devait courir madame Bonacieux en se rencontrant au couvent de Béthune avec milady, son ennemie mortelle.

Aussi, comme nous l'avons dit, Aramis avait-il écrit immédiatement à Marie Michon, cette lingère de Tours qui avait de si belles connaissances, pour qu'elle obtint que la reine donnât l'autorisation à madame Bonacieux de sortir du couvent et de se retirer soit en Lorraine, soit en Belgique.

La réponse ne s'était pas fait attendre, et, huit ou dix jours après, Aramis avait reçu cette lettre :

« Mon cher cousin,

« Voici l'autorisation de ma sœur à retirer notre petite « servante du couvent de Béthune, dont vous pensez que l'air « est mauvais pour elle.

« Ma sœur vous envoie cette autorisation avec grand plai- « sir, car elle aime fort cette petite fille, à laquelle elle se « réserve d'être utile par la suite.

« Je vous embrasse,

« MARIE MICHON »

A cette lettre était jointe une autorisation conçue en ces termes :

« La supérieure du couvent de Béthune remettra aux mains de la personne qui lui rendra ce billet la novice qui était entrée dans son couvent sous ma recommandation et sous mon patronage.

« Au Louvre, le 10 août 1628.

« ANNE. »

On comprend combien ces relations de parenté entre Aramis et une lingère qui appelait la reine sa sœur avait égayé la verve des jeunes gens; mais Aramis, après avoir rougi deux ou trois fois jusqu'au blanc des yeux aux grosses plaisanteries de Porthos, avait prié ses amis de ne plus revenir sur ce sujet, déclarant que, s'il lui en était dit encore un seul mot, il n'emploierait plus sa cousine comme intermédiaire dans ces sortes d'affaires.

Il ne fut donc plus question de Marie Michon entre les quatre mousquetaires, qui d'ailleurs avaient ce qu'ils voulaient, l'ordre de tirer madame Bonacieux du couvent des Carmélites de Béthune.

Il est vrai que cet ordre ne leur servait pas à grand'chose tant qu'ils seraient au camp de la Rochelle, c'est-à-dire à l'autre bout de la France.

Aussi d'Artagnan allait-il demander un congé à M. de Tréville, en lui confiant tout bonnement l'importance de son départ, lorsque cette nouvelle lui fut transmise, ainsi qu'à ses compagnons, que le roi allait partir pour Paris avec une escorte de vingt mousquetaires et qu'ils faisaient partie de l'escorte.

La joie fut grande.

On envoya les valets devant avec les bagages, et l'on partit le 16 au matin.

Le cardinal reconduisit Sa Majesté de Surgères à Mauzes, et là le roi et son ministre prirent congé l'un de l'autre avec de grandes démonstrations d'amitié.

Cependant le roi, qui cherchait de la distraction, tout en cheminant le plus vite qu'il lui était possible, car il désirait être arrivé à Paris pour le 23, s'arrêtait de temps en temps pour voir voler la pie, passe-temps dont le goût lui avait autrefois été inspiré par de Luynes, premier mari de madame de Chevreuse, et pour lequel il avait toujours conservé une grande prédilection.

Sur les vingt mousquetaires, seize, lorsque la chose arrivait, se réjouissaient fort de ce bon temps, mais quatre maugréaient de leur mieux.

D'Artagnan surtout avait des bourdonnements perpétuels dans les oreilles, ce que Porthos expliquait ainsi :

— Une très-grande dame m'a appris que cela veut dire que l'on parle de vous quelque part.

Enfin l'escorte traversa Paris le 23 dans la nuit; le roi remercia M. de Tréville et lui promit de distribuer des congés pour quatre jours, à la condition que pas un des favorisés ne paraîtrait dans un lieu public sous peine de la Bastille.

Les quatre premiers congés accordés, comme on le pense bien, le furent à nos quatre amis.

Il y a plus, Athos obtint de M. de Tréville six jours au lieu de quatre, et fit mettre dans ces jours deux nuits de plus; car ils partirent le 24 à cinq heures du soir, et, par complaisance encore, M. de Tréville postdata le congé du 25 au matin.

— Eh ! mon Dieu, disait d'Artagnan, qui, comme on le sait ne doutait jamais de rien, il me semble que nous faisons bien de l'embarras pour une chose bien simple : en deux jours et en crevant deux ou trois chevaux (peu m'importe, j'ai de l'argent), je suis à Béthune, je remets la lettre de la reine à la supérieure, et je ramène le cher trésor que je vais chercher, non pas en Lorraine, non pas en Belgique, mais à Paris, où il sera bien mieux caché, surtout tant que M. le cardinal sera à la Rochelle. Puis, une fois de retour de la campagne, eh bien ! moitié par la protection de sa cousine, moitié en faveur de ce que nous avons fait personnellement pour elle, nous obtiendrons de la reine ce que nous voudrons. Restez donc ici, ne vous épuisez pas de fatigue inutilement. Moi et Planchet, c'est tout ce qu'il faut pour une expédition aussi simple.

A ceci, Athos répondit tranquillement :

— Nous aussi nous avons de l'argent, car je n'ai pas encore bu tout à fait le reste du diamant, et Porthos et Aramis ne l'ont pas tout à fait mangé. Nous crèverons donc aussi bien quatre chevaux qu'un. Mais songez, d'Artagnan, ajouta-t-il d'une voix si sombre que son accent donna le frisson au jeune homme, songez que Béthune est une ville où le cardinal a donné rendez-vous à une femme qui, partout où elle va, mène le malheur après elle. Si vous n'aviez affaire qu'à quatre hommes, d'Artagnan, je vous laisserais aller seul. Vous avez affaire à cette femme, allons-y quatre, et plaise à Dieu qu'avec nos quatre valets nous soyons en nombre suffisant.

— Vous m'épouvantez, Athos ! s'écria d'Artagnan; que craignez-vous donc, mon Dieu ?

— Tout ! répondit Athos.

D'Artagnan examina les visages de ses compagnons, qui, comme celui d'Athos, portaient l'empreinte d'une inquiétude profonde, et l'on continua la route au plus grand pas des chevaux, mais sans ajouter une seule parole.

Le 25 au soir, comme ils entraient à Arras et comme d'Artagnan venait de mettre pied à terre à l'auberge de la Herse d'Or, pour boire un verre de vin, un cavalier sortit de la cour de la poste, où il venait de relayer, prenant au grand galop et avec un cheval frais le chemin de Paris.

Au moment où il passait de la grande porte dans la rue, le vent entr'ouvrit le manteau dont il était enveloppé, quoiqu'on fût au mois d'août, et enleva son chapeau, que le voyageur retint de la main et enfonça vivement sur ses yeux.

D'Artagnan, qui avait les regards fixés sur cet homme, devint fort pâle et laissa tomber son verre.

— Qu'avez-vous, monsieur ? dit Planchet. Oh ! là, là ! accourez, messieurs, voilà mon maître qui se trouve mal.

Les trois amis accoururent et virent d'Artagnan qui, au lieu de se trouver mal, courait à son cheval.

Ils l'arrêtèrent sur le seuil de la porte.

— Eh bien ! où diable vas-tu donc ainsi ? lui cria Athos.

— C'est lui ! s'écria d'Artagnan pâle de colère et la sueur sur le front, c'est lui ! laissez-moi le rejoindre.

— Mais qui, lui ? demanda Athos.

— Lui ! cet homme !

— Quel homme ?

— Cet homme maudit, mon mauvais génie, que j'ai toujours vu lorsque j'étais menacé de quelque malheur, celui qui accompagnait l'horrible femme lorsque je la rencontrai pour la première fois, celui que je cherchais quand j'ai provoqué notre ami Athos, celui que j'ai vu le matin même du jour où madame Bonacieux a été enlevée, l'homme de Meung enfin, je l'ai vu, c'est lui ! Je l'ai reconnu quand le vent a entr'ouvert son manteau.

— Diable ! dit Athos rêveur.

— En selle ! messieurs, en selle ! et poursuivons-le, nous le rattraperons.

— Mon cher, dit Aramis, songez qu'il va du côté opposé à celui où nous allons, qu'il a un cheval frais et que nos chevaux sont fatigués; que, par conséquent, nous crèverons nos chevaux sans même avoir la chance de le rejoindre.

— Eh ! monsieur ! s'écria un garçon d'écurie courant après l'inconnu, eh ! monsieur ! voilà un papier qui s'est échappé de votre chapeau ! Eh ! monsieur ! eh ! eh !...

— Mon ami, dit d'Artagnan, une demi-pistole pour ce papier.

— Ma foi, monsieur, avec grand plaisir; le voici.

Le garçon d'écurie, enchanté de la bonne journée qu'il avait faite, rentra dans la cour de l'hôtel.

D'Artagnan déplia le papier.

— Eh bien ? demandèrent ses amis en l'écoutant.

— Rien qu'un mot ! dit d'Artagnan.

— Oui, reprit Aramis, mais ce mot est un nom de ville.

— *Armentières*, lut Porthos. Armentières? je ne connais pas cela.

— Et ce nom est écrit de sa main! s'écria Athos.

— Allons, allons, gardons soigneusement ce papier, dit d'Artagnan; peut-être n'ai-je pas perdu ma demi-pistole. A cheval, amis, à cheval!

Et les quatre compagnons s'élancèrent au galop sur la route de Béthune

CHAPITRE XXIV.

LE COUVENT DES CARMÉLITES DE BÉTHUNE.

Les grands criminels portent avec eux une espèce de prédestination qui leur fait surmonter tous les obstacles et



— *Armentières*, lut Porthos. Armentières? je ne connais pas cela.

les fait échapper à tous les dangers, jusqu'au moment que la Providence, lassée, a marqué pour l'écueil de leur fortune impie.

Il en était ainsi de milady.

Elle passa au travers des croiseurs des deux nations et arriva à Boulogne sans aucun accident.

En débarquant à Portsmouth, milady était une Anglaise que les persécutions de la France chassaient de la Rochelle.

Débarquée à Boulogne après deux jours de traversée, elle se fit passer pour une Française que les Anglais inquiétaient à Portsmouth, dans la haine qu'ils avaient contre la France.

Milady avait d'ailleurs le plus efficace des passe-ports, la beauté et la générosité avec laquelle elle répandait les pistoles.

Affranchie des formalités d'usage par le sourire affable et les manières galantes d'un vieux gouverneur du port, qui lui baisa les mains, elle ne s'arrêta à Boulogne que le temps de mettre à la poste une lettre ainsi conçue :

« *A Son Eminence monseigneur le cardinal de Richelieu, en son camp devant la Rochelle.*

« Monseigneur,

« Que Votre Eminence se rassure, Sa Grâce le duc de Buckingham ne partira point pour la France.

« Boulogne, 25 au soir.

« MILADY DE ***. »

« *P. S.* Selon les désirs de Votre Eminence, je me rends au couvent des Carmélites de Béthune. ou j'attendrai ses ordres. »

Effectivement, le même soir, milady se mit en route; la nuit la surprit; elle s'arrêta et coucha dans une auberge, puis le lendemain, à cinq heures du matin, elle partit, et trois heures après elle entra à Béthune.

Elle se fit indiquer le couvent des Carmélites, et y entra aussitôt.

La supérieure vint au-devant d'elle, milady lui montra



La supérieure du couvent des Carmélites.

l'ordre du cardinal; l'abbesse lui fit donner une chambre et servir à déjeuner.

Tout le passé s'était effacé aux yeux de cette femme, et, le regard fixé vers l'avenir, elle ne voyait que la haute fortune que lui réservait le cardinal, qu'elle avait si heureusement servi, sans que son nom fût mêlé en rien à cette sanglante affaire.

Les passions toujours nouvelles qui la consumaient donnaient à sa vie l'apparence de ces nuages qui montent dans le ciel, reflétant tantôt l'azur, tantôt le feu, tantôt le noir de la tempête, et qui ne laissent d'autres traces que la dévastation et la mort.

Apres le déjeuner, l'abbesse vint lui faire sa visite.

Il y a peu de distractions au cloître, et la bonne supérieure avait hâte de faire connaissance avec sa nouvelle pensionnaire.

Milady voulait plaire à l'abbesse.

Or, c'était chose facile à cette femme si réellement rieure.

Elle essaya d'être aimable, elle fut charmante, et séduisit son hôtesse par sa conversation si variée et par les grâces répandues dans toute sa personne.

L'abbesse, qui était une fille de noblesse, aimait surtout ces histoires de cour, qui parviennent si rarement jusqu'aux extrémités du royaume, et qui surtout ont tant de peine à franchir les murs des couvents, au seuil desquels viennent expirer les bruits du monde.

Milady, au contraire, était fort au courant de toutes les intrigues aristocratiques, au milieu desquelles, depuis cinq ou six ans, elle avait constamment vécu.

Elle se mit donc à entretenir la bonne abbesse des pratiques mondaines de la cour de France, mêlées aux dévotions outrées du roi.

Elle lui fit la chronique scandaleuse des seigneurs et des dames de la cour, que l'abbesse connaissait parfaitement de nom, toucha légèrement les amours de la reine et de Buckingham, parlant beaucoup pour qu'on parlât un peu.

Mais l'abbesse se contenta d'écouter et de sourire sans répondre.

Cependant, comme milady vit que ce genre de récit l'amusait fort, elle continua ; seulement, elle fit tomber la conversation sur le cardinal.

Mais elle était fort embarrassée ; elle ignorait si l'abbesse était royaliste ou cardinaliste.

Elle se tint dans un milieu prudent.

Mais l'abbesse, de son côté, se tint dans une réserve plus prudente encore, se contentant de faire une profonde inclination de tête toutes les fois que la voyageuse prononçait le nom de Son Eminence.

Milady commença à croire qu'elle s'ennuierait fort dans ce couvent.

Elle résolut donc de risquer quelque chose pour savoir tout de suite à quoi s'en tenir.

Voulant voir jusqu'où irait la discrétion de l'abbesse, elle se mit à dire un mal très-dissimulé d'abord, puis très-circonstancié du cardinal, racontant les amours du ministre avec madame d'Aiguillon, avec Marion de Lorme et avec quelques autres femmes galantes.

L'abbesse écouta plus attentivement, s'anima peu à peu et sourit.

— Bon! dit milady, elle prend goût à mon discours. Si elle est cardinaliste, elle n'y met pas de fanatisme, au moins.

Alors, elle passa aux persécutions exercées par le cardinal sur ses ennemis.

L'abbesse se contenta de se signer, sans approuver ni improuver.

Cela confirma milady dans son opinion que la religieuse était plutôt royaliste que cardinaliste.

Milady continua, renchérissant de plus en plus.

— Je suis fort ignorante sur toutes ces matières-là, dit enfin l'abbesse ; mais, tout éloignées que nous sommes de la cour, tout en dehors des intérêts du monde que nous nous trouvons placées, nous avons des exemples fort tristes de la vérité de ce que vous nous racontez là, et l'une de nos pensionnaires a bien souffert des vengeances et des persécutions de M. le cardinal.

— Une de vos pensionnaires? dit milady. Oh ! mon Dieu, pauvre femme, je la plains alors!

— Et vous avez raison, car elle est bien à plaindre. Prison, menaces, mauvais traitements, elle a tout souffert. Mais, après tout, reprit l'abbesse, M. le cardinal avait peut-être des motifs plausibles pour agir ainsi, et, quoiqu'elle ait l'air d'un ange, il ne faut pas toujours juger des gens sur la mine.

— Bon! dit milady à elle-même, qui sait? je vais peut-être découvrir quelque chose ici, je suis en veine.

Et elle s'appliqua à donner à son visage une expression de candeur parfaite.

— Hélas! dit milady, je le sais, on dit cela qu'il ne faut pas croire aux physionomies. Mais à quoi croira-t-on cependant, si ce n'est au plus bel ouvrage du Seigneur? Quant à moi, je serai trompée toute ma vie peut-être ; mais je me fierai toujours à une personne dont le visage m'inspirera de la sympathie.

— Vous seriez donc tentée de croire, dit l'abbesse, que cette jeune femme est innocente?

— M. le cardinal ne punit pas que les crimes, dit milady; il y a certaines vertus qu'il poursuit plus sévèrement que certains forfaits.

— Permettez-moi, madame, de vous exprimer ma surprise, dit l'abbesse.

— Et sur quoi? demanda milady avec naïveté.

— Mais sur le langage que vous tenez.

— Que trouvez-vous donc d'étonnant à ce langage? demanda en souriant milady.

— Vous êtes l'amie du cardinal, puisqu'il vous envoie ici, et cependant...

— Et cependant, j'en dis du mal, reprit milady, achevant la pensée de la supérieure.

— Au moins n'en dites-vous pas de bien.

— C'est que je ne suis pas son amie, dit-elle en soupirant, mais sa victime.

— Cependant, cette lettre par laquelle il vous recommande à moi...

— Est un ordre à moi de me tenir dans une espèce de prison, dont il me fera tirer par quelques-uns de ses satellites...

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fui?

— Où irais-je? Croyez-vous qu'il y ait un endroit de la terre où ne puisse atteindre le cardinal, s'il veut se donner la peine de tendre la main? Si j'étais un homme, à la rigueur, cela serait possible encore, mais une femme!... Que voulez-vous que fasse une femme? Cette jeune pensionnaire que vous avez ici a-t-elle essayé de fuir, elle?

— Non, c'est vrai; mais elle, c'est autre chose, je la crois retenue en France par quelque amour.

— Alors, dit milady avec un soupir, si elle aime, elle n'est pas tout à fait malheureuse.

— Ainsi, dit l'abbesse en regardant milady avec un intérêt croissant, c'est encore une pauvre persécutée que je vois?

— Hélas ! oui, dit milady.

L'abbesse regarda un instant milady avec inquiétude, comme si une nouvelle pensée surgissait dans son esprit.

— Vous n'êtes pas ennemie de notre sainte foi? dit-elle en balbutiant.

— Moi! s'écria milady, moi, protestante! oh! non, j'atteste le Dieu qui nous entend que je suis au contraire une fervente catholique.

— Alors, madame, dit l'abbesse en souriant, rassurez-vous, la maison où vous êtes ne vous sera pas une prison bien dure, et nous ferons tout ce qu'il faudra pour vous faire chérir la captivité. Il y a plus : vous trouverez ici cette jeune femme persécutée sans doute par suite de quelque intrigue de cour; elle est aimable, gracieuse; elle vous plaira.

— Comment la nommez-vous?

— Elle m'a été recommandée par quelqu'un de très-haut placé sous le nom de Ketty. Je n'ai pas cherché à savoir son autre nom.

— Ketty! s'écria milady; quoi, vous êtes sûre?

— Qu'elle se fait appeler ainsi, oui, madame. La connaîtriez-vous?

Milady sourit à l'idée qui lui était venue que cette jeune femme pouvait être son ancienne camérière.

Il se mêlait au souvenir de cette jeune fille un souvenir de colère, et un désir de vengeance avait bouleversé les traits de milady, qui reprirent au reste presque aussitôt l'expression calme et bienveillante que cette femme aux cent visages leur avait momentanément imprimée.

— Et quand pourrai-je voir cette jeune dame, pour laquelle je me sens déjà une si grande sympathie, demanda milady.

— Ce soir, dit l'abbesse, dans la journée même. Mais vous voyagez depuis quatre jours, m'avez-vous dit; vous-même, ce matin, vous vous êtes levée à cinq heures, vous devez avoir besoin de repos; couchez-vous et dormez; à l'heure du dîner, nous vous réveillerons.

Quoique milady eût très-bien pu se passer de sommeil, soutenue qu'elle était par toutes les excitations qu'une aventure nouvelle faisait éprouver à son cœur avide d'intrigues, elle n'en accepta pas moins l'offre de la supérieure.

Depuis douze ou quinze jours, elle avait passé par tant d'émotions diverses, que, si son corps de fer pouvait encore soutenir la fatigue, son âme avait besoin de repos.

Elle prit donc congé de l'abbesse et se coucha doucement, bercée par ses idées de vengeance, auxquelles l'avait naturellement ramenée le nom de Ketty.

Elle se rappelait cette promesse presque illimitée que lui avait faite le cardinal si elle réussissait dans son entreprise.

Elle avait réussi : elle pourrait donc se venger de d'Artagnan.

Une seule chose épouvantait milady, c'était le souvenir de son mari, le comte de la Fère, qu'elle avait cru mort ou du moins expatrié, et qu'elle retrouvait dans Athos, le meilleur ami de d'Artagnan.

Mais aussi, s'il était l'ami de d'Artagnan, il avait dû lui prêter assistance dans toutes les menées à l'aide desquelles la reine avait déjoué les projets de Son Eminence; s'il était l'ami de d'Artagnan, il était l'ennemi du cardinal, et sans doute elle parviendrait à l'envelopper dans la vengeance aux replis de laquelle elle comptait étouffer le jeune mousquetaire.

Toutes ces espérances étaient d'agréables pensées pour milady; aussi, bercée par elles, s'endormit-elle bientôt.

Elle fut réveillée par une voix douce qui retentit au pied de son lit.

Elle ouvrit les yeux et vit l'abbesse, accompagnée d'une jeune femme aux cheveux blonds, au teint délicat, qui fixait sur elle un regard plein d'une bienveillante curiosité.

La figure de cette jeune femme lui était complétement inconnue.

Toutes deux s'examinèrent avec une scrupuleuse attention tout en échangeant les compliments d'usage.

Toutes deux étaient fort belles, mais de beautés tout à fait différentes.

Cependant milady sourit en reconnaissant qu'elle l'emportait de beaucoup sur la jeune femme en grand air et en façons aristocratiques.

Il est vrai que l'habit de novice que portait la jeune femme n'est pas très-avantageux pour soutenir une lutte de ce genre.

L'abbesse les présenta l'une à l'autre; puis, lorsque cette formalité fut remplie, comme ses devoirs l'appelaient à l'église, elle laissa les deux jeunes femmes seules.

La novice, voyant milady couchée, voulait suivre la supérieure; mais milady la retint.

— Comment, madame, lui dit-elle, à peine vous ai-je aperçue, et vous voulez déjà me priver de votre présence, sur laquelle je comptais un peu, je vous l'avoue, pour le temps que j'ai à passer ici!

— Non, madame, répondit la novice; seulement, je craignais d'avoir mal choisi mon temps : vous dormiez, vous êtes fatiguée.

— Eh bien! dit milady, que peuvent demander les gens qui dorment? un bon réveil. Ce réveil, vous me l'avez donné, laissez-moi en jouir tout à mon aise.

Et, lui prenant la main, elle l'attira sur un fauteuil qui était près de son lit.

La novice s'assit.

— Mon Dieu! dit-elle, que je suis malheureuse! voilà six mois que je suis ici, sans l'ombre d'une distraction; vous arrivez, votre présence allait être pour moi une compagnie charmante, et voilà que, selon toute probabilité, d'un moment à l'autre je vais quitter le couvent.

— Comment! dit milady, vous sortez donc bientôt?

— Du moins, je l'espère, dit la novice avec une expression de joie qu'elle ne cherchait pas le moins du monde à déguiser.

— Je crois avoir appris que vous aviez souffert de la part du cardinal, continua milady. C'eût été un motif de plus de sympathie entre nous.

— Ce que m'a dit notre bonne mère est donc la vérité, que vous étiez aussi une victime du cardinal?

— Chut! dit milady, même ici, ne parlons pas ainsi de lui : tous mes malheurs viennent d'avoir dit à peu près ce que vous venez de dire devant une femme que je croyais mon amie et qui m'a trahie. Et vous êtes aussi, vous, la victime d'une trahison?

— Non, dit la novice, mais de mon dévouement à une femme que j'aimais, pour qui j'eusse donné ma vie, pour qui je la donnerais encore.

— Et qui vous a abandonnée? c'est cela!

— J'ai été assez injuste pour le croire; mais, depuis deux ou trois jours, j'ai acquis la preuve du contraire, et j'en remercie Dieu. Il m'aurait coûté de croire qu'elle m'avait oubliée. Mais vous, madame, continua la novice, il me semble que vous êtes libre et que, si vous vouliez fuir, il ne tiendrait qu'à vous.

— Où voulez-vous que j'aille, sans amis, sans argent, dans une partie de la France que je ne connais pas, où...

— Oh! s'écria la novice, quant à des amis, vous en aurez partout où vous voudrez; vous paraissez si bonne et vous êtes si belle!

— Cela n'empêche pas, ajouta milady en adoucissant son sourire de manière à lui donner une expression angélique, que je suis seule et persécutée.

— Ecoutez, dit la novice, il faut avoir bon espoir dans le ciel; voyez-vous, il vient toujours un moment où le bien qu'on a fait plaide votre cause devant Dieu; et, tenez, peut-être est-ce un bonheur pour vous, tout humble et sans pouvoir que je suis, que vous m'ayez rencontrée, car, si je sors d'ici, eh bien! j'aurai quelques amis puissants, qui, après s'être mis en campagne pour moi, pourront aussi se mettre en campagne pour vous.

— Oh! quand j'ai dit que j'étais seule, reprit milady, espérant faire parler la novice en parlant elle-même, ce n'est pas faute d'avoir aussi quelques connaissances haut placées, mais ces connaissances tremblent devant le cardinal. La reine elle-même n'ose pas soutenir de lutte contre le terrible ministre, et j'ai la preuve que Sa Majesté, malgré son excellent cœur, a plus d'une fois été obligée d'abandonner à la colère de Son Eminence les personnes qui l'avaient servie.

— Croyez-moi, madame, la reine peut avoir l'air d'avoir abandonné ces personnes-là; mais il ne faut pas en croire l'apparence; plus elles sont persécutées, plus elle pense à elles; et souvent, au moment où elles croient qu'elle y pense le moins, elles ont la preuve d'un bon souvenir.

— Hélas! dit milady, je le crois, la reine est si bonne!

— Oh! vous la connaissez donc, cette belle et noble reine, que vous parlez d'elle ainsi! s'écria la novice avec enthousiasme.

— C'est-à-dire, reprit milady poussée dans ses retranchements, que je n'ai pas l'honneur de la connaître personnellement, mais je connais bon nombre de ses amis les plus intimes. Je connais M. de Putange, j'ai connu en Angleterre M. Dujart, je connais M. de Tréville.

— M. de Tréville? s'écria la novice, vous connaissez M. de Tréville?

— Oui, parfaitement; beaucoup même.

— Le capitaine des mousquetaires du roi?

— Le capitaine des mousquetaires du roi.

— Oh! mais, vous allez voir, s'écria la novice, que à l'heure nous allons être des connaissances achevées, que des amies. Si vous connaissez M. de Tréville, vous dû aller chez lui.

— Souvent, dit milady, qui, entrée dans cette voie et s'apercevant que le mensonge réussissait, voulait le pousser jusqu'au bout.

— Chez lui, vous avez dû voir quelques-uns de ses mousquetaires ?

— Tous ceux qu'il reçoit habituellement, répondit milady, pour laquelle cette conversation commençait à prendre un intérêt réel.

— Nommez-moi quelques-uns de ceux que vous connaissez, et vous verrez qu'ils seront de mes amis.

— Mais, dit milady embarrassée, je connais M. de Louvigny, M. de Courtivron, M. de Férussac.

La novice la laissa dire; puis, voyant qu'elle s'arrêtait :

— Vous ne connaissez pas, dit-elle, un gentilhomme nommé Athos?

Milady devint aussi pâle que les draps dans lesquels elle



— Vous me trompez, madame, dit la novice, vous avez été sa maîtresse! — Page 125.

était couchée, et, si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, ne put s'empêcher de pousser un cri en saisissant la main de son interlocutrice et en la dévorant du regard.

— Quoi! qu'avez-vous? Oh! mon Dieu! demanda cette pauvre jeune femme, ai-je donc dit quelque chose qui vous ait blessée?

— Non, mais ce nom m'a frappée, parce que moi aussi j'ai connu ce gentilhomme, et qu'il me paraît étrange de trouver quelqu'un qui le connaisse beaucoup.

— Oh! oui, beaucoup, beaucoup: non-seulement lui, mais encore ses amis, MM. Porthos et Aramis.

— En vérité? eux aussi je les connais! s'écria milady, qui sentit le froid pénétrer jusqu'à son cœur.

— Eh bien ! si vous les connaissez, vous devez savoir qu'ils sont bons et braves compagnons. Que ne vous adressez-vous à eux, si vous avez besoin d'appui?

— C'est-à-dire balbutia milady, je ne suis liée réellement

avec aucun d'eux; je les connais pour en avoir entendu parler par un de leurs amis, M. d'Artagnan.

— Vous connaissez M. d'Artagnan? s'écria la novice à son tour en saisissant les mains de milady et en la dévorant des yeux.

Puis, remarquant l'étrange expression du regard de milady :

— Pardon, madame, dit-elle, vous le connaissez, à quel titre?

— Mais, reprit milady embarrassée, mais à titre d'ami.

— Vous me trompez, madame, dit la novice, vous avez été sa maîtresse!

— C'est vous qui l'avez été, madame, dit milady à son tour.

— Moi? dit la novice.

— Oui, vous; je vous connais maintenant; vous êtes madame Bonacieux.



Il s'arrête à la porte, il sonne. — Page 126.

La jeune femme se recula, pleine de surprise et de terreur.

— Oh! ne niez pas, répondez, reprit milady.

— Eh bien! oui, madame, je l'aime, dit la novice. Sommes-nous rivales?

La figure de milady s'illumina d'un feu tellement sauvage, que, dans toute autre circonstance, madame Bonacieux se fût enfuie d'épouvante; mais elle était tout à sa jalousie.

— Voyons, dites, madame, reprit madame Bonacieux avec une énergie dont on l'eût crue incapable, avez-vous été sa maîtresse?

— Oh! non! s'écria milady avec un accent qui n'admettait pas le doute sur la vérité, jamais! jamais!

— Je vous crois, dit madame Bonacieux; mais pourquoi donc, alors, vous être écriée ainsi?

— Comment, vous ne comprenez pas? dit milady, qui était déjà remise de son trouble et qui avait retrouvé toute sa présence d'esprit.

— Comment voulez-vous que je comprenne? je ne sais rien.

— Vous ne comprenez pas que M. d'Artagnan, étant mon ami, m'avait prise pour confidente?

— Vraiment!

— Vous ne comprenez pas que je sais tout : votre enlèvement de la petite maison de Saint-Germain, son désespoir, celui de ses amis, leurs recherches depuis ce moment? Et comment voulez-vous que je ne m'étonne pas quand, sans m'en douter, je me trouve auprès de vous, dont nous avons parlé si souvent ensemble, de vous, qu'il aime de toute la force de son âme; de vous, qu'il m'avait fait aimer avant que je ne vous eusse vue! Ah! chère Constance, je vous trouve donc, je vous vois donc enfin!

Et milady tendit ses bras à madame Bonacieux, qui, convaincue par ce qu'elle venait de lui dire, ne vit plus dans cette femme, qu'un instant auparavant elle avait crue sa rivale, qu'une amie sincère et dévouée.

— Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi! s'écria-t-elle en se laissant aller sur son épaule, je l'aime tant!

Ces deux femmes se tinrent un instant embrassées. Certes, si les forces de milady eussent été à la hauteur de sa haine, madame Bonacieux ne fût sortie que morte de cet embrassement.

Mais, ne pouvant pas l'étouffer, elle lui sourit.

— Oh! chère belle, chère bonne petite, dit milady, que je suis heureuse de vous voir! Laissez-moi vous regarder. Et, en disant ces mots, elle la dévorait effectivement du regard. Oui, c'est bien vous. Ah! d'après ce qu'il m'a dit, je vous reconnais à cette heure, je vous reconnais parfaitement.

La pauvre jeune femme ne pouvait se douter de ce qui se passait d'affreusement cruel derrière le rempart de ce front pur, derrière ces yeux si brillants, où elle ne lisait que de l'intérêt et de la compassion.

— Alors, vous savez ce que j'ai souffert, dit madame Bonacieux, puisqu'il vous a dit ce qu'il souffrait. Mais, souffrir pour lui, c'est du bonheur.

Milady reprit machinalement :

— Oui, c'est du bonheur.

Elle pensait à autre chose.

— Et puis, continua madame Bonacieux, mon supplice touche à son terme : demain, ce soir peut-être, je le reverrai, et alors le passé n'existera plus.

— Ce soir? demain? s'écria milady, tirée de sa rêverie par ces paroles; que voulez-vous dire? attendez-vous quelque nouvelle de lui?

— Je l'attends.

— Lui-même? d'Artagnan ici?

— Lui-même.

— Mais, c'est impossible! il est au siége de la Rochelle avec le cardinal; il ne reviendra à Paris qu'après la prise de la ville.

— Vous le croyez ainsi; mais, est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à mon d'Artagnan, noble et loyal gentilhomme?

— Oh! je ne puis vous croire.

— Eh bien! lisez donc! dit, dans l'excès de son orgueil et de sa joie, la malheureuse jeune femme, en présentant une lettre à milady.

— L'écriture de madame de Chevreuse! se dit en elle-même milady. Ah! j'étais bien sûre qu'ils avaient des intelligences de ce côté-là.

Et elle lut avidement ces quelques lignes :

« Ma chère enfant,

« Tenez-vous prête; *notre ami* vous verra bientôt, et il « ne vous verra que pour vous arracher de la prison où vo« tre sûreté exigeait que vous fussiez cachée; préparez-vous « donc au départ et ne désespérez jamais de nous.

« Notre brave Gascon vient de se montrer brave et fidèle « comme toujours; dites-lui qu'on lui est bien reconnaissant « quelque part de l'avis qu'il a donné. »

— Oui, oui, dit milady, oui, la lettre est précise, et savez vous quel est cet avis?

— Non. Je me doute seulement qu'il aura prévenu la reine de quelque nouvelle machination du cardinal.

— Oui, c'est cela sans doute, dit milady en rendant la lettre à madame Bonacieux et en laissant retomber sa tête pensive sur sa poitrine.

En ce moment, on entendit le galop d'un cheval.

— Oh! s'écria madame Bonacieux en s'élançant à la fenêtre, serait-ce déjà lui?

Milady était restée dans son lit, pétrifiée par la surprise tant de choses inattendues lui arrivaient tout à coup, que, pour la première fois, la tête lui manquait.

— Lui! lui! murmura-t-elle; serait-ce lui?

Et elle demeurait dans son lit les yeux fixes.

— Hélas! non, dit madame Bonacieux, c'est un homme que je ne connais pas. Il a l'air de venir ici. Oui, il ralentit sa course, il s'arrête à la porte, il sonne.

Milady sauta hors de son lit.

— Vous êtes bien sûre que ce n'est pas lui? dit-elle.

— Oh! oui, bien sûre.

— Vous avez peut-être mal vu?

— Oh! Je verrais la plume de son feutre, le bout de son manteau, que je le reconnaîtrais, lui!

Milady s'habillait toujours.

— N'importe, cet homme vient ici, dites-vous?

— Oui, il est entré.

— C'est ou pour vous ou pour moi.

— Oh! mon Dieu! comme vous semblez agitée!

— Oui, je l'avoue, je n'ai pas votre confiance, je crains tout du cardinal.

— Chut! dit madame Bonacieux; on vient.

Effectivement, la porte s'ouvrit et la supérieure entra.

— Est-ce vous qui arrivez de Boulogne? demanda-t-elle à milady.

— Oui, c'est moi, répondit celle-ci.

Et tâchant de ressaisir son sang-froid :

— Qui me demande?

— Un homme qui ne veut pas dire son nom, mais qui vient de la part du cardinal.

— Et qui veut me parler? demanda milady.

— Qui veut parler à une dame arrivant de Boulogne.

— Alors faites entrer, madame, je vous prie.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! dit madame Bonacieux, serait-ce quelque mauvaise nouvelle?

— J'en ai peur.

— Je vous laisse avec cet étranger; mais aussitôt son départ, si vous le permettez, je reviendrai.

— Comment donc! je vous en prie.

La supérieure et madame Bonacieux sortirent.

Milady resta seule, les yeux fixés sur la porte. Un instant après, on entendit le bruit des éperons qui retentissaient sur les escaliers, puis les pas se rapprochèrent, puis la porte s'ouvrit et un homme parut.

Milady jeta un cri de joie. Cet homme, c'était le comte de Rochefort, l'âme damnée de Son Éminence.



Milady jeta un cri de joie.

CHAPITRE XXV.

DEUX VARIÉTÉS DE DÉMONS.

— Ah! s'écrièrent ensemble Rochefort et milady, c'est vous?

— Oui, c'est moi.

— Et vous arrivez? demanda milady.

— De la Rochelle. Et vous?

— D'Angleterre.

— Buckingham?

— Mort, ou blessé dangereusement; comme je partais sans avoir rien pu obtenir de lui, un fanatique venait de l'assassiner.

— Ah! fit de Rochefort avec un sourire, voilà un hasard bien heureux et qui satisfera fort Son Eminence. L'avez-vous prévenue?

— Je lui ai écrit de Boulogne. Mais comment êtes-vous ici?

— Son Eminence, inquiète, m'a envoyé à votre recherche.

— Je suis arrivée d'hier seulement.

— Et qu'avez-vous fait depuis hier?

— Je n'ai pas perdu mon temps.

— Oh! je m'en doute bien.

— Savez-vous qui j'ai rencontré ici?

— Non.

— Devinez?

— Comment voulez-vous?

— Cette jeune femme que la reine a tirée de prison.

— La maîtresse du petit d'Artagnan?

— Oui, madame Bonacieux, dont le cardinal ignorait la retraite.

— Eh bien! dit Rochefort, voilà encore un hasard qui peut aller de pair avec l'autre. M. le cardinal est en vérité un homme privilégié.

— Comprenez-vous mon étonnement, continua milady, quand je me suis trouvée face à face avec cette femme?

— Vous connaît-elle?

— Non.

— Alors elle vous regarde comme une étrangère?

Milady sourit.

— Je suis sa meilleure amie.

— Sur mon honneur, dit Rochefort, il n'y a que vous, ma chère comtesse, pour faire de ces miracles-là.

— Et bien m'en a pris, comte, dit milady, car savez-vous ce qui se passe?

— Non.

— On va la venir chercher demain ou après-demain, avec un ordre de la reine.

— Vraiment! et qui cela?

— D'Artagnan et ses amis.

— En vérité, ils en feront tant que nous serons obligés de les envoyer à la Bastille.

— Pourquoi n'est-ce point déjà fait?

— Que voulez-vous! parce que M. le cardinal a pour ces hommes une faiblesse que je ne comprends pas.

— Vraiment? Eh bien! dites-lui ceci, Rochefort; dites-lui que notre conversation à l'auberge du Colombier-Rouge a été entendue par ces quatre hommes; dites-lui qu'après son départ, l'un d'eux est monté et m'a arraché par violence le sauf-conduit qu'il m'avait donné; dites-lui qu'ils avaient fait prévenir lord de Winter de mon passage en Angleterre; que, cette fois encore, ils ont failli faire échouer ma mission, comme ils ont fait échouer celle des ferrets; dites-lui que parmi ces quatre hommes, deux seulement sont à craindre, d'Artagnan et Athos; dites-lui que le troisième, Aramis, est l'amant de madame de Chevreuse; il faut laisser vivre celui-là, on sait son secret, il peut être utile; quant au quatrième, Porthos, c'est un sot, un fat et un niais : qu'il ne s'en occupe même pas.

— Mais ces quatre hommes doivent être à cette heure au siége de la Rochelle.

— Je le croyais comme vous; mais une lettre que madame Bonacieux a reçue de madame de Chevreuse et qu'elle a eu l'imprudence de me communiquer, me porte à croire que ces quatre hommes, au contraire, sont en campagne pour la venir enlever.

— Diable! comment faire?

— Que vous a dit le cardinal à mon égard?

— De prendre vos dépêches écrites ou verbales, de revenir en poste. Quand il saura ce que vous avez fait, il avisera à ce que vous devez faire.

— Je dois donc rester ici? demanda milady.

— Ici ou dans les environs.

— Vous ne pouvez m'emmener avec vous?

— Non, l'ordre est formel : aux environs du camp, vous pourriez être reconnue, et votre présence, vous le comprenez, compromettrait Son Eminence, surtout après ce qui vient de se passer là-bas. Seulement, dites-moi d'avance où vous attendrez des nouvelles du cardinal, que je sache toujours où vous retrouver.

— Ecoutez, il est probable que je ne pourrai rester ici.

— Pourquoi?

— Vous oubliez que mes ennemis peuvent arriver d'un moment à l'autre.

— C'est vrai; mais alors, cette petite femme va échapper à Son Eminence.

— Bah! dit milady avec un sourire qui n'appartenait qu'à elle, vous oubliez que je suis sa meilleure amie.

— Ah! c'est vrai; je puis donc dire au cardinal, à l'endroit de cette femme...

— Qu'il soit tranquille, acheva milady.

— Voilà tout? il saura ce que cela veut dire?

— Il le devinera.

— Maintenant, voyons, que dois-je faire? demanda Rochefort.

— Repartir à l'instant même; il me semble que les nouvelles que vous reportez valent bien la peine que l'on fasse diligence.

— Ma chaise s'est cassée en entrant à Lilliers.

— A merveille.

— Comment! à merveille?

— Oui, j'ai besoin de votre chaise, moi, dit la comtesse

— Et comment partirai-je, alors?

— A franc étrier.

— Vous en parlez bien à votre aise, cent quatre-vingts lieues!

— Qu'est-ce que cela?

— On les fera. Après?

— En repassant à Lilliers, vous m'envoyez la chaise avec ordre à votre domestique de se mettre à ma disposition.

— Bien.

— Vous avez sans doute sur vous quelque ordre du cardinal?

— J'ai mon plein pouvoir.

— Vous le montrez à l'abbesse, et vous dites qu'on viendra me chercher soit aujourd'hui, soit demain, et que j'aurai à suivre la personne qui se présentera en votre nom.

— Très-bien!

— N'oubliez pas de me traiter durement en parlant de moi à l'abbesse.

— A quoi bon?

— Je suis une victime du cardinal. Il faut bien que j'in-

spire de la confiance à cette pauvre petite madame Bonacieux.

— C'est juste. Maintenant, voulez-vous me faire un rapport de tout ce qui est arrivé?

— Mais je vous ai raconté les événements, vous avez bonne mémoire, répétez les choses comme je les ai dites; un papier se perd.

— Vous avez raison; seulement, que je sache où vous retrouver, que je n'aille pas courir inutilement dans les environs.

— C'est juste, attendez.

— Voulez-vous une carte?

— Oh! je connais ce pays à merveille.

— Vous! Quand donc y êtes-vous venue?

— J'y ai été élevée.

— Vraiment!

— C'est bon à quelque chose, vous le voyez, que d'avoir été élevée quelque part.



— Mais il est bien entendu que vous ne traversez la rivière qu'en cas de danger.

— Vous m'attendrez donc?..

— Laissez-moi réfléchir un instant... Eh! tenez, à Armentières.

— Qu'est-ce que cela, Armentieres?

— Une petite ville sur la Lys. Je n'aurai qu'à traverser la riviere et je suis en pays étranger.

— A merveille, mais il est bien entendu que vous ne traversez la riviere qu'en cas de danger.

— C'est bien entendu, dit la comtesse.

— Et, dans ce cas, comment saurai-je où vous êtes?

— Vous n'avez pas besoin de votre laquais?

— Non.

— C'est un homme sûr?

— A l'épreuve.

— Donnez-le-moi; personne ne le connait : je le laisse à l'endroit que je quitte et il vous conduit où je suis

— Et vous dites que vous m'attendrez à Argentières, demanda Rochefort.

— A Armentières, répondit milady

— Ecrivez-moi ce nom-là sur un morceau de papier, de peur que je ne l'oublie. Ce n'est pas compromettant un nom de ville, n'est-ce pas?

— Eh! qui sait? mais n'importe, dit milady en écrivant le nom sur une demi-feuille de papier, je me compromets.

— Bien, dit Rochefort en prenant des mains de milady le papier, qu'il plia et qu'il enfonça dans la coiffe de son chapeau. D'ailleurs, soyez tranquille, je vais faire comme les enfants, et, pour le cas où je perdrais ce papier, je répéterai le nom tout le long de la route. Maintenant, est-ce tout?

— Je le crois.

— Cherchons bien : Buckingham mort ou grièvement blessé; votre entretien avec le cardinal entendu des quatre mousquetaires; lord de Winter prévenu de votre arrivée à Portsmouth; d'Artagnan et Athos à la Bastille; Aramis l'a-



— Avec mille pistoles, on fait face à tout. Videz vos poches. (P. 130.)

mant de madame de Chevreuse; Porthos un fat; madame Bonacieux retrouvée; vous envoyer la chaise le plus tôt possible; mettre mon laquais à votre disposition; faire de vous une victime du cardinal, pour que l'abbesse ne prenne aucun soupçon; Armentières sur les bords de la Lys : est-ce cela?

— En vérité, mon cher chevalier, vous êtes un miracle de mémoire. A propos, ajoutez une chose.

— Laquelle?

— J'ai vu de très-jolis bois qui doivent toucher au jardin du couvent. Dites qu'il m'est permis de me promener dans ces bois; qui sait? j'aurai peut-être besoin de sortir par une porte de derrière.

— Vous pensez à tout.

— Et vous, vous oubliez une chose...

— Laquelle? interrompit le comte.

— C'est de me demander si j'ai besoin d'argent.

— C'est juste, combien voulez-vous?

— Tout ce que vous aurez d'or

— J'ai cinq cents pistoles à peu prés.

— J'en ai autant. Avec mille pistoles on fait face à tout. Videz vos poches.

— Voilà, comtesse.

— Bien, mon cher comte. Et vous partez?... demanda milady.

— Dans une heure. le temps de manger un morceau, pendant lequel j'enverrai chercher un cheval de poste

— A merveille. Adieu, comte.

— Adieu, comtesse.

— Recommandez-moi au cardinal. dit milady.

— Recommandez-moi à Satan, répliqua Rochefort.

Milady et Rochefort échangèrent un sourire et se séparerent.

Une heure aprés, Rochefort partit au grand galop de son cheval ; cinq heures aprés, il passait à Arras.

Nos lecteurs savent déjà comment il avait été reconnu par d'Artagnan, et comment cette reconnaissance, en inspirant des craintes aux quatre mousquetaires, avait donné une nouvelle activité à leur voyage.



CHAPITRE XXVI.

UNE GOUTTE D'EAU.

A peine Rochefort fut-il sorti, que madame Bonacieux rentra. Elle trouva milady le visage riant.

— Eh bien ! dit la jeune femme, ce que vous craigniez est donc arrivé : ce soir ou demain, le cardinal vous envoie prendre.

— Comment savez-vous cela?

— Je l'ai entendu de la bouche même du messager.

— Venez vous asseoir ici prés de moi, dit milady.

— Me voici.

— Attendez que je m'assure si personne ne nous écoute.

— Pourquoi toutes ces précautions?

— Vous allez le savoir.

Milady se leva, alla à la porte, l'ouvrit, regarda dans le corridor et revint s'asseoir prés de madame Bonacieux.

— Alors, dit-elle, il a bien joué son rôle.

— Qui cela?

— Celui qui s'est présenté à l'abbesse comme l'envoyé du cardinal.

— C'était donc un rôle qu'il jouait?

— Oui, mon enfant.

— Cet homme n'est donc point?...

— Cet homme, dit milady en baissant la voix, c'est mon frére.

— Votre frére ! s'écria madame Bonacieux.

— Il n'y a que vous qui sachiez ce secret, mon enfant, si vous le confiez à qui que ce soit au monde, je serai perdue, et vous aussi peut-être.

— O mon Dieu!

— Ecoutez; voilà ce qui se passe : mon frére, qui venait à mon secours pour m'enlever d'ici, de force s'il le fallait, a rencontré l'émissaire du cardinal qui venait me chercher. Il l'a suivi. Arrivé à un endroit du chemin solitaire et écarté, il a mis l'épée à la main en sommant le messager de lui remettre les papiers dont il était porteur. Le messager a voulu se défendre : mon frére l'a tué.

— Oh ! fit madame Bonacieux en frissonnant.

— C'était le seul moyen, songez-y. Alors mon frére résolut de substituer la ruse à la force : il a pris les papiers, et il s'est présenté ici comme l'émissaire du cardinal lui-même, et dans une heure ou deux, une voiture doit venir me prendre de la part de Son Eminence.

— Je comprends; cette voiture, c'est votre frère qui l'envoie.

— Justement; mais ce n'est pas le tout, cette lettre que vous avez reçue et que vous croyez de madame de Chevreuse...

— Eh bien?

— Elle est fausse.

— Comment cela?

— Oui, fausse : c'est un piége pour que vous ne fassiez pas de résistance quand on viendra vous chercher.

— Mais c'est d'Artagnan qui viendra.

— Détrompez-vous, d'Artagnan et ses amis sont retenus au siége de la Rochelle.

— Comment savez-vous cela?

— Mon frère a rencontré des émissaires du cardinal en habits de mousquetaires. On vous aurait appelée à la porte, vous auriez cru avoir affaire à des amis, on vous enlevait et l'on vous ramenait à Paris.

— Oh! mon Dieu! ma tête se perd au milieu de ce chaos d'iniquités. Je sens que, si cela durait, reprit madame Bonacieux en portant ses mains à son front, je deviendrais folle.

— Attendez.

— Quoi?

— J'entends le pas d'un cheval, c'est celui de mon frère qui repart, je veux lui dire un dernier adieu; venez.

Milady ouvrit la fenêtre, et fit signe à madame Bonacieux de l'y venir rejoindre. La jeune femme y alla

Rochefort passait au galop.

— Adieu, frère! cria milady.

Le chevalier leva la tête, vit les deux jeunes femmes, et, tout courant, fit à milady un signe amical de la main.

— Ce bon Georges! dit-elle en refermant la fenêtre avec une expression de visage pleine d'affection et de mélancolie.

Et elle revint s'asseoir à sa place, comme si elle eût été plongée dans des réflexions toutes personnelles.

— Chère dame! dit madame Bonacieux, pardon de vous interrompre; mais que me conseillez-vous de faire, mon Dieu? Vous avez plus d'expérience que moi, parlez, je vous écoute.

— D'abord, dit milady, il se peut que je me trompe et que d'Artagnan et ses amis viennent véritablement à votre secours.

— Oh! c'eût été trop beau! s'écria madame Bonacieux, et tant de bonheur n'est pas fait pour moi.

— Alors, vous comprenez, ce serait tout simplement une question de temps, une espèce de course à qui arrivera le premier : si ce sont vos amis qui l'emportent en rapidité, vous êtes sauvée; si ce sont les satellites du cardinal, vous êtes perdue.

— Oh! oui, oui! perdue sans miséricorde! Que faire donc? que faire?

— Il y aurait un moyen bien simple, bien naturel

— Lequel, dites?

— Ce serait d'attendre, cachée dans les environs, et de s'assurer ainsi quels sont les hommes qui viendront vous demander.

— Mais où attendre?

— Oh! ceci n'est point une question; moi-même je m'arrête et je me cache à quelques lieues d'ici en attendant que mon frère vienne me rejoindre; eh bien! je vous emmène avec moi, nous nous cachons et nous attendons ensemble.

— Mais on ne me laissera pas partir, je suis ici presque prisonnière.

— Comme on croit que je pars sur un ordre du cardinal, on ne vous croira pas très-pressée de me suivre

— Eh bien?

— Eh bien! la voiture est à la porte, vous montez sur le marchepied pour me serrer dans vos bras une dernière fois; le domestique de mon frère, qui vient me prendre, est prévenu, il fait un signe au postillon et nous partons au galop.

— Mais d'Artagnan, d'Artagnan, s'il vient?

— Ne le saurons-nous pas?

— Comment?

— Rien de plus facile : nous renvoyons à Béthune ce domestique de mon frère, à qui, je vous l'ai dit, nous pouvons nous fier; il prend un déguisement et loge en face du couvent; si ce sont les émissaires du cardinal qui viennent, il ne bouge pas; si c'est M. d'Artagnan et ses amis, il les amène où nous sommes.

— Il les connait donc?

— Sans doute; n'a-t-il pas vu M. d'Artagnan chez moi?

— Oh! oui, oui, vous avez raison. Ainsi, tout va bien, tout est pour le mieux, mais ne nous éloignons pas d'ici.

— A sept ou huit heures, tout au plus; nous nous tenons sur la frontière, par exemple, et, à la première alerte, nous sortons de France.

— Et d'ici là, que faire?

— Attendre.

— Mais s'ils arrivent?

— La voiture de mon frère arrivera avant eux.

— Si je suis loin de vous quand on viendra vous prendre, à dîner ou à souper, par exemple?

— Faites une chose.

— Laquelle?

— Dites à notre bonne supérieure que, pour nous quitter le moins possible, vous lui demandez la permission de partager mon repas.

— Le permettra-t-elle?

— Quel inconvénient y a-t-il à cela?

— Oh! très-bien! de cette façon, nous ne nous séparerons pas un instant.

— Eh bien! descendez chez elle pour lui exposer votre demande; je me sens la tête lourde, je vais faire un tour de jardin.

— Allez; et où vous retrouverai-je?

— Ici, dans une heure.

— Ici, dans une heure. Oh! vous êtes bonne, et je vous remercie.

— Comment ne m'intéresserais-je pas à vous, quand vous ne seriez pas belle et charmante? n'êtes-vous pas l'amie d'un de mes meilleurs amis?

— Cher d'Artagnan! oh! comme il vous remerciera.

— Je l'espère bien. Allons, tout est convenu; descendons.

— Vous allez au jardin?

— Oui.

— Suivez ce corridor, un petit escalier vous y conduit.

— A merveille, merci.

Et les deux femmes se quittèrent en échangeant un charmant sourire.

Milady avait dit la vérité : elle avait la tête lourde, car ses projets mal classés s'y heurtaient comme dans un chaos. Elle avait besoin d'être seule pour mettre un peu d'ordre dans ses idées; elle voyait vaguement dans l'avenir; mais il lui fallait un peu de silence et de quiétude pour donner à toutes ses idées, encore confuses, une forme distincte, un plan arrêté.

Ce qu'il y avait de plus pressé, c'était d'enlever madame Bonacieux, de la mettre en lieu de sûreté, et là, le cas échéant, de s'en faire un otage. Milady commençait à redouter l'issue de ce duel terrible où ses ennemis mettaient autant de persévérance qu'elle mettait, elle, d'acharnement.

D'ailleurs elle sentait, comme on sent venir un orage, que cette issue était proche et ne pouvait manquer d'être terrible.

Le principal pour elle, comme nous l'avons dit, était donc de tenir madame Bonacieux entre ses mains. Madame Bonacieux, c'était la vie de d'Artagnan; c'était plus que sa vie,

c'était celle de la femme qu'il aimait. C'était, en cas de mauvaise fortune, un moyen de traiter et d'obtenir sûrement de bonnes conditions.

Or, ce point était arrêté. Madame Bonacieux, sans défiance, la suivait, une fois cachée avec elle à Armentières, il était facile de lui faire croire que d'Artagnan n'était pas venu à Béthune. Dans quinze jours au plus, Rochefort serait de retour. Pendant ces quinze jours, d'ailleurs, elle aviserait à ce qu'elle aurait à faire pour se venger des quatre amis. Elle ne s'ennuierait pas, Dieu merci! car elle aurait le plus doux passe-temps que les événements puissent accorder à une femme de son caractère : une bonne vengeance à perfectionner.

Tout en rêvant, elle jetait les yeux autour d'elle et classait dans sa tête la topographie du jardin. Milady était comme un bon général, qui prévoit tout ensemble la victoire et la



En arrivant dans la cour, elles entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte.

défaite, et qui est tout prêt, selon les chances de la bataille, à marcher en avant ou à battre en retraite.

Au bout d'une heure, elle entendit une douce voix qui l'appelait : c'était madame Bonacieux. La bonne abbesse avait naturellement consenti à tout, et, pour commencer, elles allaient souper ensemble.

En arrivant dans la cour, elles entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte.

Milady écouta.

— Entendez-vous? dit-elle.

— Oui, le roulement d'une voiture.

— C'est celle que mon frère nous envoie.

— Oh! mon Dieu!

— Voyons, du courage!

On sonna à la porte du couvent, milady ne s'était pas trompée.

— Montez dans votre chambre, dit-elle à madame Bona-

cieux, vous avez bien quelques bijoux que vous désirez emporter?

— J'ai ses lettres, dit-elle.

— Eh bien ! allez les chercher et venez me rejoindre chez moi ; nous souperons à la hâte ; peut-être voyagerons-nous une partie de la nuit : il faut prendre des forces.

— Grand Dieu ! dit madame Bonacieux en mettant sa main sur sa poitrine, mon cœur m'étouffe, je ne puis marcher !

— Du courage ! allons, du courage ! pensez que dans un quart d'heure vous êtes sauvée, et songez que ce que vous allez faire, c'est pour lui que vous le faites.

— Oh ! oui, tout, tout pour lui. Vous m'avez rendu mon courage par un seul mot. Allez, je vous rejoins.

Milady monta vivement chez elle ; elle y trouva le laquais de Rochefort et lui donna ses instructions



Le laquais de Rochefort.

Il devait attendre à la porte ; si par hasard les mousquetaires paraissaient, la voiture partait au galop, faisait le tour du couvent et allait attendre milady à un petit village qui était situé de l'autre côté du bois.

Dans ce cas, milady traversait le jardin et gagnait le village à pied ; nous l'avons déjà dit, milady connaissait à merveille cette partie de la France.

Si les mousquetaires ne paraissaient pas, les choses allaient comme il était convenu. Madame Bonacieux montait dans la voiture sous prétexte de lui dire adieu, et milady enlevait madame Bonacieux.

Madame Bonacieux entra, et, pour lui ôter tout soupçon, si elle en avait, milady répéta devant elle au laquais toute la dernière partie de ses instructions.

Milady fit quelques questions sur la voiture, c'était une chaise attelée de trois chevaux, conduite par un postillon

Le laquais de Rochefort devait la précéder en courrier.

C'était à tort que milady craignait que madame Bonacieux eût des soupçons : la pauvre jeune femme était trop pure pour soupçonner dans une autre femme une telle perfidie; d'ailleurs, le nom de la comtesse de Winter, qu'elle avait entendu prononcer par l'abbesse, lui était parfaitement inconnu, et elle ignorait même qu'une femme eût eu une part si grande et si fatale aux malheurs de sa vie.

— Vous le voyez, dit milady lorsque le laquais fut sorti, tout est prêt. L'abbesse ne se doute de rien et croit qu'on me vient chercher de la part du cardinal. Cet homme va donner les derniers ordres : prenez la moindre chose, buvez un doigt de vin et partons.

— Oui, dit machinalement madame Bonacieux, oui, partons.

Milady lui fit signe de s'asseoir devant elle, lui versa un petit verre de vin d'Espagne et lui servit un blanc de poulet.

— Voyez, lui dit-elle, si tout ne nous seconde pas : voici la nuit qui vient; au point du jour nous serons arrivées dans notre retraite, et nul ne pourra se douter où nous sommes. Voyons, du courage, prenez quelque chose.

Madame Bonacieux mangea machinalement quelques bouchées et trempa ses lèvres dans son verre.

— Allons donc, allons donc, dit milady portant le sien à ses lèvres, faites comme moi.

Mais, au moment où elle l'approchait de sa bouche, sa main resta suspendue : elle venait d'entendre sur la route comme le roulement lointain d'un galop qui allait s'approchant; puis, presque en même temps, il lui sembla entendre des hennissements de chevaux.

Ce bruit la tira de sa joie comme un bruit d'orage réveille au milieu d'un beau rêve; elle pâlit et courut à la fenêtre, tandis que madame Bonacieux, se levant toute tremblante, s'appuyait sur sa chaise pour ne point tomber.

On ne voyait rien encore; seulement on entendait le galop plus distinctement.

— Oh ! mon Dieu ! dit madame Bonacieux, qu'est-ce que ce bruit ?

— Celui de nos amis ou de nos ennemis, dit milady avec un sang-froid terrible. Restez où vous êtes, je vais vous le dire.

Madame Bonacieux demeura debout, muette, immobile et pâle comme une statue.

Cependant le bruit devenait plus fort; les chevaux ne devaient pas être à plus de cent cinquante pas; si on ne les apercevait pas encore, c'est que la route faisait un coude. Toutefois, le bruit était si distinct, qu'on eût pu compter les chevaux par le bruit saccadé de leurs fers.

Milady regardait de toute la puissance de son attention, il faisait juste assez clair pour qu'elle pût reconnaître ceux qui venaient.

Tout à coup, au détour du chemin, elle vit reluire des chapeaux galonnés et flotter des plumes; elle compta deux, puis cinq, puis huit cavaliers. L'un d'eux précédait tous les autres de deux longueurs de cheval.

Milady poussa un rugissement. Dans celui qui tenait la tête, elle reconnut d'Artagnan.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria madame Bonacieux, qu'y a-t-il donc ?

— C'est l'uniforme des gardes de M. le cardinal; pas un instant à perdre ! s'écria milady. Fuyons, fuyons !

— Oui, oui, fuyons, répéta madame Bonacieux, mais sans pouvoir faire un pas, clouée qu'elle était à sa place par la terreur.

On entendit les cavaliers qui passaient sous la fenêtre

— Venez donc, mais venez donc ! s'écriait milady en essayant d'entraîner la jeune femme par le bras. Grâce au jardin, nous pouvons fuir encore, j'ai la clef; mais hâtons-nous, dans cinq minutes il sera trop tard.

Madame Bonacieux essaya de marcher, fit deux pas, et tomba sur ses genoux.

Milady essaya de la soulever et de l'emporter, mais elle ne put en venir à bout.

En ce moment, on entendit le roulement de la voiture, qui, à la vue des mousquetaires, partait au galop. Puis trois ou quatre coups de feu retentirent.

— Une dernière fois, voulez-vous venir ? s'écria milady.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! vous voyez bien que les forces me manquent, vous voyez bien que je ne puis marcher; fuyez seule.

— Fuir seule ! vous laisser ici ! non, non, non, jamais ! s'écria milady.

Tout à coup, un éclair livide jaillit de ses yeux, elle courut à la table, versa dans le verre de madame Bonacieux le contenu d'un chaton de bague qu'elle ouvrit avec une promptitude singulière.

C'était un grain rougeâtre qui se fondit aussitôt.

Puis, prenant le verre d'une main ferme :

— Buvez, dit-elle, ce vin vous donnera des forces, buvez.

Et elle approcha le verre des lèvres de la jeune femme, qui but machinalement.

— Ah ! ce n'est pas ainsi que je voulais me venger, dit milady en reposant avec un sourire infernal le verre sur la table; mais, ma foi ! on fait ce qu'on peut.

Et elle s'élança hors de l'appartement.

Madame Bonacieux la regarda fuir, sans pouvoir la suivre, elle était comme ces gens qui rêvent qu'on les poursuit et qui essayent vainement de marcher.

Quelques minutes se passèrent, un bruit affreux retentissait à la porte; à chaque instant madame Bonacieux s'attendait à voir reparaître milady, qui ne reparaissait pas.

Plusieurs fois, de terreur sans doute, la sueur monta froide à son front brûlant.

Enfin, elle entendit le grincement des grilles qu'on ouvrait; le bruit des bottes et des éperons retentit par les escaliers; il se faisait un grand murmure de voix qui allaient se rapprochant et au milieu desquelles il lui semblait entendre prononcer son nom.

Tout à coup, elle jeta un grand cri de joie et s'élança vers la porte : elle avait reconnu la voix de d'Artagnan.

— D'Artagnan ! d'Artagnan ! s'écria-t-elle, est-ce vous ? Par ici !

— Constance ! Constance ! répondit le jeune homme, où êtes-vous ? mon Dieu !

Au même moment, la porte de la cellule céda au choc plutôt qu'elle ne s'ouvrit. Plusieurs hommes se précipitèrent dans la chambre; madame Bonacieux était tombée sur un fauteuil sans pouvoir faire un mouvement.

D'Artagnan jeta un pistolet encore fumant qu'il tenait à la main et tomba à genoux devant sa maîtresse; Athos repassa le sien à sa ceinture; Porthos et Aramis, qui tenaient leurs épées nues, les remirent au fourreau.

— Oh ! d'Artagnan, mon bien-aimé, d'Artagnan, tu viens donc enfin ! tu ne m'avais pas trompée; c'est bien toi !

— Oui, oui, Constance. Réunis enfin !

— Oh ! *elle* avait beau dire que tu ne viendrais pas, j'espérais sourdement; je n'ai pas voulu fuir. Oh ! comme j'ai bien fait ! comme je suis heureuse !



Venez donc, mais venez donc! s'écriait Milady en essayant d'entraîner la jeune femme. — Page 134.

A ce mot, *elle*, Athos, qui s'était assis tranquillement, se leva tout à coup.

— *Elle!* qui, *elle?* demanda d'Artagnan.

— Mais, ma compagne, celle qui, par amitié pour moi, voulait me soustraire à mes persécuteurs; celle qui, vous prenant pour des gardes du cardinal, vient de s'enfuir.

— Votre compagne! s'écria d'Artagnan, devenant plus pâle que le voile blanc de sa maîtresse; de quelle compagne voulez-vous parler?

— De celle dont la voiture était à la porte; d'une femme qui se dit votre amie, d'Artagnan; d'une femme à qui vous avez tout raconté.

— Son nom! s'écria d'Artagnan; mon Dieu! ne savez-vous donc pas son nom?

— Si fait! on l'a prononcé devant moi; attendez; mais, c'est étrange!... Ah! mon Dieu! ma tête se trouble, je n'y vois plus...

— A moi! mes amis, à moi! ses mains sont glacées, s'écria d'Artagnan; elle se trouve mal. Grand Dieu! elle perd connaissance.

Tandis que Porthos appelait au secours de toute la puissance de sa voix, Aramis courut à la table pour prendre un verre d'eau; mais il s'arrêta en voyant l'horrible altération du visage d'Athos, qui, debout devant la table, les cheveux hérissés, les traits glacés de stupeur, regardait l'un des verres et semblait en proie au doute le plus affreux.

— Oh! disait Athos, oh! non, c'est impossible! Dieu ne permettrait pas un pareil crime!

— De l'eau! de l'eau! criait d'Artagnan; de l'eau!

— Oh! pauvre femme! pauvre femme! murmurait Athos d'une voix brisée.

Madame Bonacieux rouvrit les yeux sous les baisers de d'Artagnan.

— Elle revient à elle! s'écria le jeune homme; oh! mon Dieu, mon Dieu! je te remercie!

— Madame, dit Athos, madame, au nom du ciel, à qui ce verre vide?

— A moi, monsieur, répondit la jeune femme d'une voix mourante.

— Mais, qui vous a versé le vin qui était dans ce verre?

— *Elle!*

— Mais, qui donc, *elle?*

— Ah! je me souviens, dit madame Bonacieux · la comtesse de Winter.

Les quatre amis poussèrent un seul et même cri, mais celui d'Athos domina tous les autres.

En ce moment, le visage de madame Bonacieux devint livide, une douleur sourde la terrassa, elle tomba haletante dans les bras de Porthos et d'Aramis.

D'Artagnan saisit les mains d'Athos avec une angoisse impossible à décrire.

— Eh quoi! dit-il, tu crois?...

Sa voix s'éteignit dans un sanglot.

— Je crois tout, dit Athos en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— D'Artagnan, d'Artagnan! s'écria madame Bonacieux, où es-tu? ne me quitte pas, tu vois bien que je vais mourir!

D'Artagnan lâcha les mains d'Athos, qu'il tenait encore entre ses mains crispées, et courut à elle.

Son visage si beau était tout bouleversé, ses yeux vitreux n'avaient déjà plus de regard, un tremblement convulsif agitait son corps, la sueur coulait sur son front.

— Au nom du ciel, courez, appelez, Porthos, Aramis; demandez du secours!

— Inutile, dit Athos, inutile : au poison qu'elle verse, il n'y a pas de contre-poison.

— Oui, oui, du secours, du secours! murmura madame Bonacieux; du secours!

Puis, rassemblant toutes ses forces, elle prit la tête du jeune homme entre ses deux mains, le regarda un instant comme si toute son âme était passée dans son regard, et, avec un cri sanglotant, elle appuya ses lèvres sur les siennes.

— Constance, Constance! s'écria d'Artagnan.

Un soupir s'échappa de la bouche de madame Bonacieux, effleurant celle de d'Artagnan; ce soupir, c'était cette âme si chaste et si aimante qui remontait au ciel.

D'Artagnan ne serrait plus qu'un cadavre entre ses bras.

Le jeune homme poussa un cri et tomba près de sa maîtresse, aussi pâle et aussi glacé qu'elle.

Porthos pleura! Aramis montra le poing au ciel! Athos fit le signe de la croix.

En ce moment, un homme parut sur la porte, presque aussi pâle que ceux qui étaient dans la chambre; il regarda autour de lui, vit madame Bonacieux morte et d'Artagnan évanoui.

Il apparaissait juste à cet instant de stupeur qui suit les grandes catastrophes.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il; voilà M. d'Artagnan, et vous êtes ses trois amis, MM. Athos, Porthos et Aramis.

Ceux dont les noms venaient d'être prononcés regardaient l'étranger avec étonnement; il leur semblait à tous trois le reconnaître.

— Messieurs, reprit le nouveau venu, vous êtes comme moi à la recherche d'une femme qui, ajouta-t-il avec un sourire terrible, a dû passer par ici, car j'y vois un cadavre.

Les trois amis restèrent muets; seulement, la voix comme le visage leur rappelait un homme qu'ils avaient déjà vu, mais ils ne pouvaient se souvenir dans quelles circonstances.

— Messieurs, continua l'étranger, puisque vous ne voulez pas reconnaître un homme qui probablement vous doit la vie deux fois, il faut bien que je me nomme : je suis lord de Winter, le beau-frère de cette femme.

Les trois amis jetèrent un cri de surprise.

Athos se leva et lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu, milord, dit-il, vous êtes des nôtres.

— Je suis parti cinq heures après elle de Portsmouth, dit lord de Winter, je suis arrivé trois heures après elle à Boulogne, je l'ai manquée de vingt minutes à Saint Omer; enfin, à Lilliers, j'ai perdu sa trace. J'allais au hasard, m'informant à tout le monde, quand je vous ai vus passer au galop; j'ai reconnu M. d'Artagnan, je vous ai appelés, vous ne m'avez pas répondu; j'ai voulu vous suivre, mais mon cheval était trop fatigué pour aller du même train que les vôtres, et cependant il paraît que, malgré la diligence que vous avez faite, vous êtes encore arrivés trop tard.

— Vous voyez, dit Athos en montrant à lord de Winter madame Bonacieux morte, et d'Artagnan que Porthos et Aramis essayaient de rappeler à la vie.

— Sont-ils donc morts tous deux? demanda froidement lord de Winter.

— Non, heureusement, répondit Athos, M. d'Artagnan n'est qu'évanoui.

— Ah! tant mieux, dit lord de Winter.

En effet, en ce moment d'Artagnan rouvrit les yeux.

Il s'arracha des bras de Porthos et d'Aramis et se jeta comme un insensé sur le corps de sa maîtresse.

Athos se leva, marcha vers son ami d'un pas lent et solennel, l'embrassa tendrement, et, comme il éclatait en sanglots, il lui dit de sa voix si noble et si persuasive :

— Ami, sois homme : les femmes pleurent les morts, les hommes les vengent !

— Oh ! oui, dit d'Artagnan, oui, si c'est pour la venger, je suis prêt à te suivre.

Athos profita de ce moment de force que l'espoir de la vengeance rendait à son malheureux ami pour faire signe à Porthos et à Aramis d'aller chercher la supérieure.



— Ami, sois homme : les femmes pleurent les morts, les hommes les vengent !

Les deux amis la rencontrèrent dans le corridor, encore toute troublée et tout éperdue de tant d'événements; elle appela quelques religieuses, qui, contre toutes les habitudes monastiques, se trouvèrent en présence des cinq hommes.

— Madame, dit Athos en passant le bras de d'Artagnan sous le sien, nous abandonnons à vos soins pieux le corps de cette malheureuse femme. Ce fut un ange sur la terre avant d'être un ange au ciel. Traitez-la comme une de vos sœurs; nous reviendrons un jour prier sur sa tombe.

D'Artagnan cacha sa figure dans la poitrine d'Athos et éclata en sanglots.

— Pleure, dit Athos, pleure, cœur plein d'amour, de jeunesse et de vie. Hélas ! je voudrais bien pouvoir pleurer comme toi !

Et il entraîna son ami, affectueux comme un père, consolant comme un prêtre, grand comme l'homme qui a beaucoup souffert.

Tous cinq, suivis de leurs valets, tenant leurs chevaux par la bride, s'avancèrent alors vers la ville de Béthune, dont on apercevait le faubourg, et ils s'arrêtèrent devant la première auberge qu'ils rencontrèrent.

— Mais, dit d'Artagnan, ne poursuivons-nous pas cette femme ?



Athos ceignit son épée, s'enveloppa de son manteau et sortir de l'hôtel. — Page 138.

— Plus tard, dit Athos ; j'ai des mesures à prendre.

Elle nous échappera, reprit le jeune homme, elle nous échappera, Athos, et ce sera ta faute.

— Je reponds d'elle, dit Athos.

D'Artagnan avait une telle confiance dans la parole de son ami, qu'il baissa la tête et entra dans l'auberge sans rien répondre.

Porthos et Aramis se regardaient, ne comprenant rien à l'assurance d'Athos.

Lord de Winter croyait qu'il parlait ainsi pour engourdir la douleur de d'Artagnan.

— Maintenant, messieurs, dit Athos, lorsqu'il se fut assuré qu'il y avait cinq chambres de libres dans l'hôtel, retirons-nous chacun chez soi. D'Artagnan a besoin d'être seul

pour pleurer, et vous pour dormir. Je me charge de tout, soyez tranquilles.

— Il me semble cependant, dit lord de Winter, que, s'il y a quelques mesures à prendre contre la comtesse, cela me regarde ; c'est ma belle-sœur.

— Et moi, dit Athos, c'est ma femme !

D'Artagnan tressaillit, car il comprit qu'Athos était sûr de sa vengeance, puisqu'il révélait un pareil secret ; Porthos et Aramis se regardèrent en pâlissant.

Lord de Winter pensa qu'Athos était fou.

— Retirez-vous donc, dit Athos, et laissez-moi faire ; vous voyez bien qu'en ma qualité de mari cela me regarde. Seulement, d'Artagnan, si vous ne l'avez pas perdu, remettez-moi ce papier qui s'est échappé du chapeau de cet homme, et sur lequel est écrit le nom de la ville...

— Ah ! dit d'Artagnan, je comprends ; ce nom écrit de sa main...

— Tu vois bien, dit Athos, qu'il y a un Dieu dans le ciel.



CHAPITRE XXVII.

L'HOMME AU MANTEAU ROUGE

Le désespoir d'Athos avait fait place à une douleur concentrée, qui rendait plus lucides encore les brillantes qualités de cet homme.

Tout entier à une seule pensée, celle de la promesse qu'il avait faite et de la responsabilité qu'il avait prise, il se retira le dernier dans sa chambre, pria l'hôte de lui procurer une carte de province, se courba dessus, interrogea les lignes tracées, reconnut que quatre chemins différents conduisaient de Béthune à Armentières, et fit appeler les valets.

Planchet, Grimaud, Mousqueton et Bazin se présentèrent et reçurent les ordres clairs, ponctuels et graves d'Athos. Ils devaient partir au point du jour le lendemain et se rendre à Armentières, chacun par une route différente. Planchet, le plus intelligent des quatre, devait suivre celle qu'avait prise la voiture sur laquelle les trois amis avaient tiré, et qui était accompagnée, on se le rappelle, du domestique de Rochefort.

Athos mit les valets en campagne, d'abord parce que, depuis que ces hommes étaient à son service et à celui de ses amis, il avait reconnu en chacun d'eux des qualités différentes et essentielles ; puis, des valets qui interrogent inspirent aux paysans moins de défiance que leurs maîtres et trouvent plus de sympathie chez ceux auxquels ils s'adressent.

Enfin, milady connaissait les maîtres, tandis qu'elle ne connaissait pas les valets. Au contraire, les valets connaissaient parfaitement milady.

Tous quatre devaient se trouver le lendemain à onze heures à l'endroit indiqué. S'ils avaient découvert la retraite de milady, trois resteraient à la garder, le quatrième reviendrait à Béthune pour prévenir Athos et servir de guide aux trois amis.

Ces dispositions prises, les valets se retirèrent à leur tour.

Athos alors se leva de sa chaise, ceignit son épée, s'enveloppa dans son manteau et sortit de l'hôtel : il était dix heures à peu près ; à dix heures du soir, comme on le sait, en



Mort de madame Bonacieux.

province, les rues sont peu fréquentées. Athos cependant cherchait visiblement quelqu'un à qui il pût adresser une question.

Enfin il rencontra un passant attardé, s'approcha de lui, lui dit quelques paroles.

L'homme auquel il s'adressait recula avec terreur; cependant il répondit aux paroles du mousquetaire par une indication.

Athos offrit à cet homme une demi-pistole pour l'accompagner; mais l'homme refusa.

Athos s'enfonça dans la rue que l'indicateur avait désignée du doigt, mais, arrivé à un carrefour, il s'arrêta de nouveau visiblement embarrassé.

Cependant comme, plus qu'aucun autre lieu, ce carrefour lui offrait la chance de rencontrer quelqu'un, il s'y arrêta.

En effet, au bout d'un instant, un veilleur de nuit passa.

Athos lui répéta la même question qu'il avait déjà faite à la première personne qu'il avait rencontrée.

Le veilleur de nuit laissa apercevoir la même terreur, refusa à son tour d'accompagner Athos et lui montra de la main le chemin qu'il devait suivre.

Athos marcha dans la direction indiquée et atteignit le faubourg situé à l'extrémité de la ville opposée à celle par laquelle lui et ses compagnons étaient entrés. Là, il parut de nouveau inquiet et embarrassé, et s'arrêta pour la troisième fois

Heureusement un mendiant passa, qui s'approcha d'Athos pour lui demander l'aumône. Athos lui proposa un écu pour l'accompagner où il allait.

Le mendiant hésita un instant, mais, à la vue de la pièce d'argent qui brillait dans l'obscurité, il se décida et marcha devant Athos.

Arrivé à l'angle d'une rue, il lui montra de loin une petite maison isolée, solitaire, triste; Athos s'en approcha, tandis que le mendiant, qui avait reçu son salaire, s'en éloignait à toutes jambes.

Athos en fit le tour avant de distinguer la porte au milieu de la couleur rougeâtre dont cette maison était peinte.

Aucune lumière ne paraissait à travers les gerçures des contrevents, aucun bruit ne pouvait faire supposer qu'elle fût habitée; elle était sombre et muette comme un tombeau.

Trois fois Athos frappa sans qu'on lui répondit.

Au troisième coup, cependant, des pas intérieurs se rapprochèrent; enfin la porte s'entr'ouvrit, et un homme de haute taille, au teint pâle, aux cheveux et à la barbe noirs, parut.

Athos et lui échangèrent quelques mots à voix basse, puis l'homme à la haute taille fit signe au mousquetaire qu'il pouvait entrer. Athos profita à l'instant même de la permission, et la porte se referma derrière lui.

L'homme qu'Athos était venu chercher si loin et qu'il avait trouvé avec tant de peine, le fit entrer dans un laboratoire où il était occupé à retenir avec des fils de fer les os cliquetants d'un squelette. Tout le corps était déjà rajusté : la tête seule était posée sur une table.

Tout le reste de l'ameublement indiquait que celui chez lequel on se trouvait s'occupait de sciences naturelles; il y avait des bocaux pleins de serpents, étiquetés selon les espèces; des lézards desséchés reluisaient, comme des émeraudes taillées, dans de grands cadres de bois noir. Enfin, des bottes d'herbes sauvages, odoriférantes, et sans doute douées de vertus inconnues au vulgaire des hommes, étaient attachées au plafond et descendaient dans les angles de l'appartement.

Du reste, pas de famille, pas de serviteurs; l'homme à la haute taille habitait seul cette maison.

Athos jeta un coup d'œil froid et indifférent sur tous les objets que nous venons de décrire, et, sur l'invitation de celui qu'il venait chercher, s'assit près de lui.

Alors, il expliqua la cause de sa visite et le service qu'il réclamait; mais à peine eut-il exposé sa demande, que l'inconnu, qui était resté debout devant le mousquetaire, recula de terreur et refusa.

Alors Athos tira de sa poche un petit papier, sur lequel étaient écrites deux lignes accompagnées d'une signature et d'un sceau, et le présenta à celui qui donnait trop prématurément ces signes de répugnance.

L'homme à la grande taille eut à peine lu les deux lignes, vu la signature et reconnu le sceau, qu'il s'inclina en signe qu'il n'avait plus aucune objection à faire et qu'il était prêt à obéir.

Athos n'en demanda pas davantage, il se leva, sortit, reprit en s'en allant le chemin qu'il avait suivi pour venir, rentra dans l'hôtel et s'enferma chez lui.

Au point du jour, d'Artagnan pénétra dans sa chambre et lui demanda ce qu'il fallait faire.

— Attendre, répondit Athos.

Quelques instants après, la supérieure du couvent fit prévenir les mousquetaires que l'enterrement de la victime de milady aurait lieu à midi.

Quant à l'empoisonneuse, on n'en avait pas eu de nouvelles. Seulement elle avait dû fuir par le jardin, sur le sable duquel on avait reconnu la trace de ses pas, et dont on avait retrouvé la porte fermée; quant à la clef, elle avait disparu.

A l'heure indiquée, lord de Winter et les quatre amis se rendirent au couvent : les cloches sonnaient à toutes volées, la chapelle était ouverte; la grille seule du chœur était fermée.

Au milieu du chœur, le corps de la victime, revêtue de ses habits de novice, était exposé.

De chaque côté du chœur et derrière des grilles s'ouvrant sur le couvent était toute la communauté des Carmélites, qui écoutait de là le service divin et mêlait son chant au chant des prêtres, sans voir les profanes et sans être vue d'eux.

A la porte de la chapelle, d'Artagnan sentit son courage qui fuyait de nouveau; il se retourna pour chercher Athos, mais Athos avait disparu.

Fidèle à sa mission de vengeance, Athos s'était fait conduire au jardin, et là, sur le sable, suivant les pas légers de cette femme qui avait laissé une trace sanglante partout où elle avait passé, il s'avança jusqu'à la porte qui donnait sur le bois, se la fit ouvrir et s'enfonça dans la forêt.

Alors tous ses doutes se confirmèrent : le chemin par lequel la voiture avait disparu contournait la forêt. Athos suivit ce chemin quelque temps, les yeux fixés sur le sol; de légères taches de sang, qui provenaient d'une blessure faite ou à l'homme qui accompagnait la voiture en courrier, ou à l'un des chevaux, piquetaient le chemin. Au bout de trois quarts de lieue à peu près, à cinquante pas de Festubert, une tache de sang plus large apparaissait; le sol était piétiné par les chevaux. Entre la forêt et cet endroit dénonciateur, un peu en arrière de la terre écorchée, on retrouvait la même trace de petits pas que dans le jardin : la voiture s'était arrêtée.

En cet endroit, milady était sortie du bois et était montée dans la voiture.

Satisfait de cette découverte qui confirmait toutes ses conjectures, Athos revint à l'hôtel et trouva Planchet qui l'attendait avec impatience.

Tout était comme l'avait prévu Athos.

Planchet avait suivi sa route, avait, comme Athos, remarqué les taches de sang; comme Athos, il avait reconnu l'endroit où les chevaux s'étaient arrêtés; mais il avait poussé plus loin qu'Athos, de sorte qu'au village de Festubert, en buvant dans une auberge, il avait, sans avoir eu besoin de questionner, appris que la veille, à huit heures et demie du soir, un homme blessé, qui accompagnait une dame voyageant dans une chaise de poste, avait été obligé de s'arrêter, ne pouvant aller plus loin.

L'accident avait été mis sur le compte de voleurs, qui

auraient attaqué les voyageurs dans le bois. L'homme était resté dans le village, la femme avait relayé et continué son chemin.

Planchet se mit en quête du postillon qui avait conduit la chaise, et le retrouva. Il avait conduit la dame jusqu'à Fromelles, et, de Fromelles, elle était partie pour Armentières. Planchet prit la traverse, et, à sept heures du matin, il était à Armentières.

Il n'y avait qu'un hôtel, celui de la poste. Planchet alla s'y présenter comme un laquais sans place qui cherchait condition. Il n'avait pas causé dix minutes avec les gens de l'auberge, qu'il savait qu'une femme seule était arrivée



Jack Buttler.

à onze heures du soir, avait pris une chambre, avait fait venir le maître de l'hôtel et lui avait dit qu'elle désirait demeurer quelque temps dans les environs.

Planchet n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Il courut au rendez-vous, trouva les trois valets exacts à leur poste, les amena, les plaça en sentinelles à toutes les issues de l'hôtel, et revint auprès d'Athos, qui achevait de recevoir les renseignements de Planchet lorsque ses amis rentrerent.

Tous les visages étaient sombres, même le doux visage d'Aramis.

— Que faut-il faire? demanda d'Artagnan

— Attendre, répondit Athos.

Chacun se retira chez soi.

A huit heures du soir, Athos donna l'ordre de seller les chevaux, et fit prévenir lord de Winter et ses amis qu'ils eussent à se préparer pour l'expédition.

En un instant tous cinq furent prêts. Chacun visita ses armes et les mit en état.

Athos descendit le premier et trouva d'Artagnan déjà à cheval et s'impatientant.

— Patience, dit Athos, il nous manque encore quelqu'un.

Les quatre cavaliers regardèrent autour d'eux avec étonnement, car ils cherchaient inutilement dans leur esprit quel était ce quelqu'un qui pouvait leur manquer.



Un quart d'heure après, Athos revint, accompagné d'un homme masqué et enveloppé d'un grand manteau rouge.

En ce moment, Planchet amena le cheval d'Athos. Le mousquetaire sauta légèrement en selle.

— Attendez-moi, dit-il, je reviens.

Et il partit au galop.

Un quart d'heure après, il revint effectivement accompagné d'un homme masqué et enveloppé d'un grand manteau rouge.

Lord de Winter et les trois mousquetaires s'interrogèrent du regard. Nul d'entre eux ne put renseigner les autres, car tous ignoraient ce qu'était cet homme. Cependant ils pensèrent que cela devait être ainsi, puisque la chose se faisait par l'ordre d'Athos.

A neuf heures, guidée par Planchet, la petite cavalcade se mit en route, prenant le chemin qu'avait suivi la voiture.

C'était un triste aspect que celui de ces six hommes c… rant en silence, plongés chacun dans sa pensée, morn… comme le désespoir, sombres comme le châtiment.



CHAPITRE XXVIII.

LE JUGEMENT.

C'était une nuit orageuse et sombre; de gros nuages couraient au ciel, voilant la clarté des étoiles, la lune ne devait se lever qu'à minuit.

Parfois, à la lueur d'un éclair qui brillait à l'horizon, on apercevait la route qui se déroulait blanche et solitaire, puis, l'éclair éteint, tout rentrait dans l'obscurité.

A chaque instant, Athos invitait d'Artagnan, toujours à la tête de la petite troupe, à reprendre son rang, qu'au bout d'un instant il abandonnait de nouveau. Il n'avait qu'une pensée, c'était d'aller en avant, et il allait.

On traversa en silence le village de Festubert, où était resté le domestique blessé, puis on longea le bois de Richebourg. Arrivé à Herlier, Planchet, qui dirigeait toujours la colonne, prit à gauche.

Plusieurs fois, soit lord de Winter, soit Porthos, soit Aramis, avaient essayé d'adresser la parole à l'homme au manteau rouge; mais, à chaque interrogation qui lui avait été faite, il s'était incliné sans répondre. Les voyageurs avaient alors compris qu'il y avait quelque raison pour que l'inconnu gardât le silence, et ils avaient cessé de lui adresser la parole.

D'ailleurs l'orage grossissait, les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre commençait à gronder, et le vent, pr… curseur de l'ouragan, sifflait dans la plaine.

La cavalcade prit le grand trot.

Un peu au delà de Fromelles, l'orage éclata. On déplo… les manteaux. Il restait encore trois lieues à faire; on les… sous des torrents de pluie.

D'Artagnan avait ôté son feutre et n'avait pas mis son ma… teau; il trouvait plaisir à laisser ruisseler l'eau sur son fro… brûlant et sur son corps agité de frissons fiévreux.

Au moment où la petite troupe avait dépassé Goskal et a… lait arriver à la poste, un homme abrité sous un arbre… détacha du tronc avec lequel il était resté confondu da… l'obscurité, et s'avança jusqu'au milieu de la route, metta… son doigt sur ses lèvres.

Athos reconnut Grimaud.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria d'Artagnan; aurait-elle quit… Armentières?

Grimaud fit de la tête un signe affirmatif. D'Artagn… grinça des dents.

— Silence, d'Artagnan! dit Athos: c'est moi qui me su… chargé de tout, c'est donc à moi d'interroger Grimaud.

— Où est-elle? demanda Athos.

Grimaud étendit la main dans la direction de la Lys.

— Loin d'ici? demanda Athos.

Grimaud présenta à son maître son index plié.

— Seule? demanda Athos

Grimaud fit signe que oui.

— Messieurs, dit Athos, elle est à une demi-lieue d'ici, dans la direction de la rivière.

— C'est bien, dit d'Artagnan; conduis-nous, Grimaud.

Grimaud prit à travers champs et servit de guide à la cavalcade.

Au bout de cinq cents pas à peu près, on trouva un ruisseau que l'on traversa à gué.

A la lueur d'un éclair, on aperçut le village d'Erquinheim.

— Est-ce là? demanda d'Artagnan.

Grimaud secoua la tête en signe de négation.

— Silence donc! dit Athos.

Et la troupe continua son chemin.

Un autre éclair brilla; Grimaud étendit le bras, et, à la lueur bleuâtre du serpent de feu, on distingua une petite maison isolée au bord de la rivière, à cent pas d'un bac.

Une fenêtre était éclairée.

— Nous y sommes, dit Athos.

En ce moment, un homme couché dans un fossé se leva: c'était Mousqueton. Il montra du doigt la fenêtre éclairée.

— Elle est là, dit-il.

— Et Bazin? demanda Athos.

— Tandis que je gardais la fenêtre, il gardait la porte.

— Bien, dit Athos, vous êtes tous de fidèles serviteurs.

Athos sauta à bas de son cheval, dont il remit la bride aux mains de Grimaud, et s'avança vers la fenêtre, après avoir fait signe au reste de sa troupe de tourner du côté de la porte.

La petite maison était entourée d'une haie vive de deux ou trois pieds de haut. Athos franchit la haie, parvint jusqu'à la fenêtre, privée de contrevents, mais dont les demi-rideaux étaient exactement tirés.

Il monta sur le rebord de pierre, afin que son œil pût dépasser la hauteur des rideaux.

A la lueur d'une lampe, il vit une femme enveloppée d'une mante de couleur sombre, assise sur un escabeau près d'un feu mourant. Ses coudes étaient posés sur une mauvaise table, et elle appuyait sa tête dans ses deux mains, blanches comme l'ivoire.

On ne pouvait distinguer son visage, mais un sourire sinistre passa sur les lèvres d'Athos. Il n'y avait pas à s'y tromper: c'était bien celle qu'il cherchait.

En ce moment, un cheval hennit. Milady releva la tête, vit collé à la vitre le visage pâle d'Athos et poussa un cri.

Athos comprit qu'il était reconnu, poussa la fenêtre du genou et de la main; la fenêtre céda, les carreaux se rompirent, et Athos, pareil au spectre de la vengeance, sauta dans la chambre. Milady courut à la porte et l'ouvrit. Plus pâle et plus menaçant encore qu'Athos, d'Artagnan était sur le seuil.

Milady recula en poussant un cri; d'Artagnan, croyant qu'elle avait quelque moyen de fuir, et craignant qu'elle ne leur échappât, tira un pistolet de sa ceinture; mais Athos leva la main.

— Remets cette arme à sa place, d'Artagnan, dit-il; il importe que cette femme soit jugée et non assassinée. Attends encore, d'Artagnan, et tu seras satisfait! Entrez, messieurs.

D'Artagnan obéit, car Athos avait la voix solennelle et le geste puissant d'un juge envoyé par le Seigneur lui-même. Derrière d'Artagnan entrèrent Porthos, Aramis, lord de Winter, l'homme au manteau rouge.

Les quatre valets gardaient la porte et la fenêtre.

Milady était retombée sur son siége, les mains étendues comme pour conjurer cette terrible apparition. En apercevant son beau-frère, elle jeta un cri terrible.

— Que demandez-vous? s'écria milady.

— Nous demandons, dit Athos, Anne de Breuil, qui s'est appelée d'abord la comtesse de la Fère, puis lady de Winter, baronne de Sheffield.

— C'est moi, murmura-t-elle au comble de l'étonnement Que me voulez-vous?

— Nous voulons vous juger selon vos crimes, dit Athos, vous serez libre de vous défendre; justifiez-vous si vous pouvez. Monsieur d'Artagnan, à vous d'accuser le premier.

D'Artagnan s'avança.

— Devant Dieu et devant les hommes, dit-il, j'accuse cette femme d'avoir empoisonné Constance Bonacieux, morte hier soir.

Il se retourna vers Porthos et vers Aramis.

— Nous attestons, dirent d'un seul mouvement les deux mousquetaires.

D'Artagnan continua:

— Devant Dieu et devant les hommes, j'accuse cette femme d'avoir voulu m'empoisonner moi-même dans du vin qu'elle m'avait envoyé de Villeroy avec une fausse lettre, comme si le vin venait de mes amis. Dieu m'a sauvé; mais un homme est mort à ma place, qui s'appelait Brisemont.

— Nous attestons, dirent de la même voix Porthos et Aramis.

— Devant Dieu et devant les hommes, poursuivit d'Artagnan, j'accuse cette femme de m'avoir poussé au meurtre du baron de Wardes, et, comme personne n'est là pour attester la vérité de cette accusation, je l'atteste, moi. J'ai dit.

Et d'Artagnan passa de l'autre côté de la chambre avec Porthos et Aramis.

— A vous, milord, dit Athos.

Le baron s'approcha à son tour.

— Devant Dieu et devant les hommes, dit-il, j'accuse cette femme d'avoir fait assassiner le duc de Buckingham.

— Le duc de Buckingham assassiné! s'écrièrent d'un seul cri tous les assistants.

— Oui, dit le baron, assassiné! Sur la lettre d'avis que vous m'aviez écrite, j'avais fait arrêter cette femme et je l'avais donnée en garde à un loyal serviteur; elle a corrompu cet homme, elle lui a mis le poignard à la main, elle lui a fait tuer le duc, et, dans ce moment peut-être, Felton paye de sa tête le crime de cette furie.

Un frémissement courut parmi les juges à la révélation de ces crimes encore inconnus.

— Ce n'est pas tout, reprit lord de Winter: mon frère, qui vous avait faite son héritière, est mort en trois heures d'une étrange maladie, qui laisse des taches livides sur tout le corps. Ma sœur, comment votre mari est-il mort?

— Horreur! s'écrièrent Porthos et Aramis.

— Assassin de Buckingham, assassin de Felton, assassin de mon frère, je demande justice contre vous, et déclare que, si on ne me la fait pas, je me la ferai!

Et lord de Winter alla se ranger près de d'Artagnan, laissant la place libre à un autre accusateur.

Milady laissa tomber son front dans ses deux mains et essaya de rappeler ses idées confondues par un vertige mortel.

— A mon tour, dit Athos, tremblant lui-même comme le

lion tremble à l'aspect d'un serpent ; à mon tour. J'épousai cette jeune femme quand elle était jeune fille ; je l'épousai malgré toute ma famille ; je lui donnai mon bien, je lui donnai mon nom, et un jour je m'aperçus que cette femme était flétrie ; cette femme était marquée d'une fleur de lis sur l'épaule gauche.

— Oh ! dit milady en se levant, je défie de retrouver le tribunal qui a prononcé sur moi cette sentence infâme ; je défie de retrouver celui qui l'a exécutée.

— Silence ! dit une voix. A ceci, c'est à moi de répondre !

Et l'homme au manteau rouge s'approcha à son tour.

— Quel est cet homme, quel est cet homme ? s'écria milady suffoquée par la terreur, et dont les cheveux se dénouèrent et se dressèrent sur sa tête livide comme s'ils eussent été vivants.



— Quel est cet homme, quel est cet homme ? s'écria milady.

Tous les yeux se tournèrent sur cet homme, car à tous, excepté à Athos, il était inconnu.

Encore Athos le regardait-il avec autant de stupéfaction que les autres, car il ignorait comment il pouvait se trouver mêlé en quelque chose à l'horrible drame qui se dénouait en ce moment.

Après s'être approché de milady d'un pas lent et solennel, et de manière à ce que la table seule le séparât d'elle, l'inconnu ôta son masque.

Milady regarda quelque temps avec une terreur croissante

ce visage pâle, encadré de cheveux et de favoris noirs, et dont la seule expression était une impassibilité glacée; puis, tout à coup :

— Oh! non, non, dit-elle en se levant et en reculant jusqu'au mur; non, c'est une apparition infernale! ce n'est pas lui! A moi! à moi! s'écria-t-elle d'une voix rauque et en se retournant vers la muraille, comme si elle eût pu s'y ouvrir un passage avec ses mains.

— Mais qui êtes-vous donc? s'écrièrent tous les témoins de cette scène.

— Demandez-le à cette femme, dit l'homme au manteau rouge, car vous voyez bien qu'elle m'a reconnu, elle.

— Le bourreau de Lille! le bourreau de Lille! s'écria milady en proie à une terreur insensée et se cramponnant des mains à la muraille pour ne pas tomber.



L'homme au manteau rouge resta seul debout au milieu de la salle.

Tout le monde s'écarta, et l'homme au manteau rouge resta seul debout au milieu de la salle.

— Oh! grâce! grâce! pardon! cria la misérable en tombant à genoux.

L'inconnu laissa le silence se rétablir

— Je vous le disais bien, qu'elle m'avait reconnu, reprit-il. Oui, je suis le bourreau de la ville de Lille, et voici mon histoire.

Tous les yeux étaient fixés sur cet homme, dont on attendait les paroles avec une avide anxiété.

— Cette jeune femme était autrefois une jeune fille aussi belle qu'elle est belle aujourd'hui; elle était religieuse au couvent des bénédictines de Templemar. Un jeune prêtre au cœur simple et croyant desservait l'église de ce couvent; elle entreprit de le séduire et y réussit. Elle eût séduit un saint.

Leurs vœux à tous deux étaient sacrés, irrévocables; leur liaison ne pouvait durer longtemps sans les perdre tous deux. Elle obtint de lui qu'ils quitteraient le pays; mais, pour quitter le pays, pour fuir ensemble, pour gagner une autre partie de la France où ils pussent vivre tranquilles, parce qu'ils seraient inconnus, il fallait de l'argent : ni l'un ni l'autre n'en avaient. Le prêtre vola les vases sacrés, les vendit; mais, comme ils s'apprêtaient à partir, ils furent arrêtés tous deux.

Huit jours après, elle avait séduit le fils du geôlier et s'était sauvée. Le jeune prêtre fut condamné à dix ans de fer et à la flétrissure. J'étais le bourreau de la ville de Lille, comme dit cette femme. Je fus obligé de marquer le coupable, et le coupable, messieurs, c'était mon frère !

Je jurai alors que cette femme, qui l'avait perdu, qui était plus que sa complice, puisqu'elle l'avait poussé au crime, partagerait au moins le châtiment. Je me doutai du lieu où elle était cachée, je la poursuivis, je l'atteignis, je la garrottai, et je lui imprimai la même flétrissure que j'avais imprimée à mon frère.

Le lendemain de mon retour à Lille, mon frère parvint à s'échapper à son tour, on m'accusa de complicité, et l'on me condamna à rester en prison à sa place tant qu'il ne se serait pas constitué prisonnier. Mon pauvre frère ignorait ce jugement, il avait rejoint cette femme; ils avaient fui ensemble dans le Berry, et là il avait obtenu une petite cure. Cette femme passait pour sa sœur.

Le seigneur de la terre où était située l'église du curé vit cette prétendue sœur et en devint amoureux, amoureux au point qu'il lui proposa de l'épouser. Alors, elle quitta celui qu'elle avait perdu pour celui qu'elle devait perdre, et devint la comtesse de la Fère.

Tous les yeux se tournèrent vers Athos, dont c'était le véritable nom, et qui fit signe de la tête que tout ce qu'avait dit le bourreau était vrai.

— Alors, reprit celui-ci, fou, désespéré, décidé à se débarrasser d'une existence à laquelle elle avait tout enlevé, honneur et bonheur, mon pauvre frère revint à Lille, et, apprenant l'arrêt qui m'avait condamné à sa place, se constitua prisonnier et se pendit le même soir au soupirail de son cachot.

Au reste, c'est une justice à leur rendre, ceux qui m'avaient condamné me tinrent parole. A peine l'identité du cadavre fut-elle constatée, qu'on me rendit ma liberté. Voilà le crime dont je l'accuse, voilà la cause pour laquelle je l'ai marquée.

— Monsieur d'Artagnan, dit Athos, quelle est la peine que vous réclamez contre cette femme ?

— La peine de mort ! répondit d'Artagnan.

— Milord de Winter, continua Athos, quelle est la peine que vous réclamez contre cette femme ?

— La peine de mort ! reprit lord de Winter.

— Messieurs Porthos et Aramis, reprit Athos, vous qui êtes ses juges, quelle est la peine que vous portez contre cette femme ?

— La peine de mort ! répondirent d'une voix sourde les deux mousquetaires.

Milady poussa un hurlement affreux et fit quelques pas vers ses juges en se traînant sur ses genoux.

Athos étendit la main vers elle.

— Anne de Breuil, comtesse de la Fère, milady de Winter, dit-il, vos crimes ont lassé les hommes sur la terre et Dieu dans le ciel. Si vous savez quelque prière, dites-la, car vous êtes condamnée, et vous allez mourir.

A ces paroles, qui ne lui laissaient aucun espoir, milady se releva de toute sa hauteur et voulut parler; mais les sons lui manquèrent. Elle sentit qu'une main puissante et implacable la saisissait par les cheveux et l'entraînait aussi irrévocablement que la fatalité entraîne l'homme. Elle ne tenta donc pas même de faire résistance et sortit de la chaumière.

Lord de Winter, d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis en sortirent derrière elle; les valets suivirent leurs maîtres, et la chambre resta solitaire avec sa fenêtre brisée, sa porte ouverte et sa lampe fumeuse, qui brûlait tristement sur la table.



CHAPITRE XXIX

L'EXÉCUTION

Il était minuit à peu près; la lune, échancrée par sa décroissance et ensanglantée par les dernières traces de l'orage, se levait derrière la petite ville d'Armentières, qui détachait sur sa lueur blafarde la silhouette sombre de ses maisons, et le squelette de son haut clocher découpé à jour; en face, la Lys roulait ses eaux pareilles à une rivière d'étain fondu, tandis que, sur l'autre rive, on voyait la masse noire des arbres se profiler sur un ciel orageux envahi par de gros nuages cuivrés qui faisaient une espèce de crépuscule au milieu de la nuit. A gauche s'élevait un vieux moulin abandonné, aux ailes immobiles, dans les ruines duquel une chouette faisait entendre son cri aigu, périodique et monotone. Çà et là, dans la plaine, à droite et à gauche du chemin que suivait le lugubre cortége, apparaissaient quelques arbres bas et trapus, qui semblaient des nains difformes accroupis pour guetter les hommes à cette heure sinistre.

De temps en temps, un large éclair ouvrait l'horizon dans toute sa largeur, serpentait au-dessus de la masse noire des arbres et venait, comme un effrayant cimeterre, couper le ciel et l'eau en deux parties. Pas un souffle de vent ne passait dans l'atmosphère alourdie, un silence de mort écrasait toute la nature, le sol était humide et glissant de la pluie qui venait de tomber, et les herbes, ranimées, jetaient leur parfum avec plus d'énergie.

Deux valets traînaient milady, qu'ils tenaient chacun par un bras. Le bourreau marchait derrière; lord de Winter, d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis marchaient derrière le bourreau.

Planchet et Bazin venaient les derniers.

Les deux valets conduisaient milady du côté de la rivière : sa bouche était muette; mais ses yeux parlaient avec leur inexprimable éloquence, suppliant tour à tour chacun de ceux qu'elle regardait.

Comme elle se trouvait à quelques pas en avant, elle dit aux valets :

— Mille pistoles à chacun de vous si vous protégez ma fuite; mais, si vous me livrez à vos maîtres, j'ai ici près des vengeurs qui vous feront payer cher ma mort.

Grimaud hésitait, Mousqueton tremblait de tous ses membres.

Athos, qui avait entendu la voix de milady, s'approcha vivement; lord de Winter en fit autant.

— Renvoyez ces valets, dit-il; elle leur a parlé, ils ne sont plus sûrs.

On appela Planchet et Bazin, qui prirent la place de Grimaud et de Mousqueton.

Arrivée au bord de l'eau, le bourreau s'approcha de milady et lui lia les pieds et les mains.

Alors elle rompit le silence pour s'écrier :

— Vous êtes des lâches, vous êtes de misérables assassins, vous vous mettez à dix pour égorger une pauvre femme; prenez garde, si je ne suis pas secourue, je serai vengée!...

— Vous n'êtes pas une femme, dit froidement Athos, vous n'appartenez pas à l'espèce humaine : vous êtes un démon échappé de l'enfer et que nous allons y faire rentrer.

— Oh! messieurs les hommes vertueux, dit milady, faites attention que celui de vous qui touchera un cheveu de ma tête est à son tour un assassin.

— Le bourreau peut tuer sans être pour cela un assassin, madame, dit l'homme au manteau en frappant sur sa large épée : c'est le dernier juge, voilà tout. *Nachrichter*, comme disent nos voisins les Allemands.

Et, comme il la liait en disant ces paroles, milady poussa deux ou trois cris sauvages qui firent un effet sombre et étrange en s'envolant dans la nuit et en se perdant dans les profondeurs du bois.

— Mais, si je suis coupable, si j'ai commis les crimes dont vous m'accusez, hurlait milady, conduisez-moi devant un tribunal; vous n'êtes pas des juges, vous, pour me condamner.

— Je vous ai proposé Tyburn, dit milord de Winter, pourquoi n'avez-vous pas voulu?

— Parce que je ne veux pas mourir, s'écria milady en se débattant, parce que je suis trop jeune pour mourir!

— La femme que vous avez empoisonnée à Béthune était plus jeune encore que vous, madame, et cependant elle est morte, dit d'Artagnan.

— J'entrerai dans un cloître, je me ferai religieuse, dit milady.

— Vous étiez dans un cloître, dit le bourreau, et vous en êtes sortie pour perdre mon frère.

Milady poussa un cri d'effroi, et tomba sur ses genoux.

Le bourreau la souleva sous les bras et voulut l'emporter vers le bateau.

— Oh! mon Dieu! cria-t-elle, mon Dieu! allez-vous donc me noyer?

Ces cris avaient quelque chose de si déchirant, que d'Artagnan, qui d'abord était le plus acharné à la poursuite de milady, se laissa aller sur une souche et pencha sa tête, se bouchant les oreilles avec les paumes de ses mains, et cependant, malgré cela, il l'entendait encore menacer et crier.

D'Artagnan était le plus jeune de tous ces hommes, le cœur lui manqua.

— Oh! je ne puis voir cet affreux spectacle, dit-il; je ne puis consentir à ce que cette femme meure ainsi.

Milady avait entendu ces quelques mots, et elle s'était reprise à une lueur d'espérance.

— D'Artagnan! d'Artagnan! cria-t-elle, souviens-toi que je t'ai aimé!

Le jeune homme se leva et fit un pas vers elle.

Mais Athos tira son épée et se mit sur son chemin.

— Si vous faites un pas de plus, d'Artagnan, dit-il, nous croiserons le fer ensemble.

D'Artagnan tomba à genoux et pria.

— Allons, continua Athos, bourreau, fais ton devoir.

— Volontiers, monseigneur, dit le bourreau, car, aussi vrai que je suis bon catholique, je crois fermement être juste en accomplissant ma fonction sur cette femme.

— C'est bien

Athos fit un pas vers milady.

— Je vous pardonne, dit-il, le mal que vous m'avez fait je vous pardonne mon avenir brisé, mon honneur perdu, mon amour souillé et mon salut à jamais compromis par le désespoir où vous m'avez jeté. Mourez en paix!

Lord de Winter s'avança à son tour.

— Je vous pardonne, dit-il, l'assassinat de mon frère, l'assassinat de Sa Grâce lord Buckingham; je vous pardonne

la mort du pauvre Felton; je vous pardonne vos tentatives sur ma personne. Mourez en paix!

— Et moi, dit d'Artagnan, pardonnez-moi, madame, d'avoir, par une fourberie indigne d'un gentilhomme, provoqué votre colère, et, en échange, je vous pardonne le meurtre de ma pauvre amie et vos vengeances cruelles sur moi. Je vous pardonne et je pleure sur vous. Mourez en paix!

— *I am lost!* murmura en anglais milady. *I must die.*

— Oui, oui, murmura Athos, qui parlait l'anglais comme sa langue maternelle; oui, vous êtes perdue, oui, il faut mourir



— Où vais-je mourir? demanda-t-elle.

Alors, elle se releva d'elle-même, jeta tout autour d'elle de ces regards clairs qui semblaient jaillir d'un œil de mme.

Elle ne vit rien.

Elle écouta, et n'entendit rien.

Elle n'était entourée que d'ennemis.

— Ou vais-je mourir? demanda-elle.

— Sur l'autre rive, répondit le bourreau.

Alors, il la fit entrer dans la barque, et, comme il allait y mettre le pied pour la suivre, Athos lui donna une somme d'argent.

— Tenez, dit-il, voici le prix de l'exécution; que l'on voie bien que nous agissons en juges.

— C'est bien, dit le bourreau, et que maintenant, à son tour, cette femme sache que je n'accomplis pas mon métier, mais mon devoir.

Et il jeta l'argent dans la rivière.

— Voyez, dit Athos, cette femme a un enfant, et cependant elle n'a pas dit un mot de son enfant!

Le bateau s'éloigna vers la rive gauche de la Lys, emportant la coupable et l'exécuteur. Tous les autres demeurèrent sur la rive droite, où ils étaient tombés à genoux.

Le bateau glissait lentement le long de la corde du bac



Alors on vit de l'autre rive le bourreau lever lentement ses deux bras.

sous le reflet d'un nuage pâle qui surplombait l'eau en ce moment.

On le vit aborder sur l'autre rive; les personnages se découpaient en noir sur l'horizon rougeâtre.

Milady, pendant le trajet, était parvenue à détacher la corde qui liait ses pieds; en arrivant près du rivage, elle sauta légèrement à terre et prit la fuite.

Mais le sol était humide : en arrivant au haut du talus, elle glissa et tomba sur ses genoux.

Une idée superstitieuse la frappa sans doute : elle comprit que le ciel lui refusait son secours et resta dans l'attitude où elle se trouvait, la tête inclinée et les mains jointes.

Alors, on vit de l'autre rive le bourreau lever lentement ses deux bras; un rayon de la lune refléta sur la lame de sa

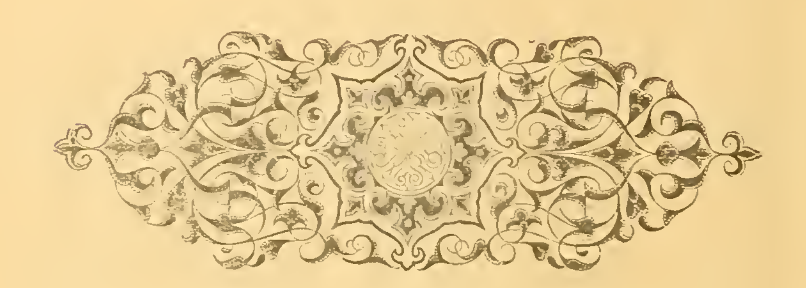
large épée, les deux bras retombèrent ; on entendit le sifflement du cimeterre et le cri de la victime, puis une masse tronquée s'affaissa sous le coup.

Alors, le bourreau détacha son manteau rouge, l'étendit à terre, y coucha le corps, y jeta la tête, le noua par les quatre coins, le chargea sur son épaule et remonta dans le bateau.

Arrivé au milieu de la Lys, il arrêta la barque, et, suspendant son fardeau au-dessus de la rivière :

— Laissez passer la justice de Dieu ! cria-t-il à haute voix.

Et il laissa tomber le cadavre au plus profond de l'eau, qui se referma sur lui



CHAPITRE XXX.

UN MESSAGER DU CARDINAL

Trois jours après, les quatre mousquetaires rentraient à Paris, ils étaient restés dans les limites de leur congé, et, le même soir, ils allèrent faire leur visite accoutumée à M. de Tréville.

— Eh bien! messieurs, leur demanda le brave capitaine, vous êtes-vous bien amusés dans votre excursion ?

— Prodigieusement! répondit Athos les dents serrées.

Le 6 du mois suivant, le roi, tenant la promesse qu'il avait faite au cardinal de revenir à la Rochelle, quittait Paris tout étourdi encore de la nouvelle qui venait de s'y répandre que Buckingham avait été assassiné.

Quoique prévenue que l'homme qu'elle avait tant aimé courait un danger, la reine, lorsqu'on lui annonça cette mort, ne voulut pas la croire; il lui arriva même de s'écrier imprudemment :

— C'est faux ! il vient de m'écrire

Mais, le lendemain, il lui fallut bien ajouter foi à cette nouvelle; Laporte, retenu comme tout le monde en Angleterre par les ordres du roi Charles I[er], arriva porteur du dernier et funèbre présent que Buckingham envoyait à la reine.

La joie du roi avait été très-vive; il ne se donna pas la peine de la dissimuler, et la fit même éclater avec affectation devant la reine. Louis XIII, comme tous les cœurs faibles, manquait de générosité.

Mais bientôt le roi redevint sombre et malade : son front n'était pas de ceux qui s'éclaircissent pour longtemps; il

sentait qu'en retournant au camp il allait reprendre son esclavage, et cependant il y retournait.

Le cardinal était pour lui le serpent fascinateur, et il était, lui, l'oiseau qui voltige de branche en branche sans pouvoir échapper à ce serpent.

Aussi le retour vers la Rochelle était-il profondément triste. Nos quatre amis surtout faisaient l'étonnement de leurs camarades; ils voyageaient ensemble côte à côte, l'œil sombre et la tête baissée. Athos relevait seul de temps en temps son large front, un éclair brillait dans ses yeux, un sourire amer passait sur ses lèvres, puis, pareil à ses camarades, il se laissait de nouveau aller à ses rêveries.

Un jour que le roi avait fait halte sur la route pour voler la pie et que les quatre amis, selon leur habitude, au lieu de suivre la chasse, s'étaient arrêtés dans un cabaret sur la grand'route, un homme, qui venait de la Rochelle à franc étrier, s'arrêta à la porte pour boire un verre de vin et plongea son regard dans l'intérieur de la chambre où étaient attablés les quatre mousquetaires.

— Holà! monsieur d'Artagnan, dit-il, n'est-ce point vous que je vois là-bas?

D'Artagnan leva la tête et poussa un cri de joie. Cet homme qui l'appelait, c'était son fantôme, c'était son inconnu de Meung, de la rue des Fossoyeurs et d'Arras.

D'Artagnan tira son épée et s'élança vers la porte.

Mais cette fois, au lieu de fuir, l'inconnu s'élança à bas de cheval et s'avança à la rencontre de d'Artagnan.

— Ah! monsieur dit le jeune homme, je vous rejoins donc enfin. Cette fois, vous ne m'échapperez pas.

— Ce n'est pas mon intention non plus, monsieur, car cette fois je vous cherchais. Au nom du roi, je vous arrête.

— Comment! que dites-vous? s'écria d'Artagnan.

— Je dis que vous avez à me rendre votre épée, monsieur, et cela sans résistance. Il y va de la tête, je vous en avertis.

— Qui êtes-vous donc? demanda d'Artagnan en baissant son épée, mais sans la rendre encore.

— Je suis le chevalier de Rochefort, répondit l'inconnu, l'écuyer de M. le cardinal de Richelieu, et j'ai ordre de vous ramener à Son Eminence.

— Nous retournons auprès de Son Eminence, monsieur le chevalier, dit Athos en s'avançant, et vous accepterez bien la parole de M. d'Artagnan qu'il va se rendre en droite ligne à la Rochelle.

— Je dois le remettre entre les mains de gardes qui le ramèneront au camp.

— Nous lui en servirons, monsieur, sur notre parole de gentilshommes! Mais, sur notre parole de gentilshommes aussi, ajouta Athos en fronçant le sourcil, M. d'Artagnan ne nous quittera pas.

Le chevalier de Rochefort jeta un coup d'œil en arrière, et vit que Porthos et Aramis s'étaient placés entre lui et la porte; il comprit qu'il était complétement à la merci de ces quatre hommes.

— Messieurs, dit-il, si M. d'Artagnan veut me rendre son épée et joindre sa parole à la vôtre, je me contenterai de votre promesse de conduire M. d'Artagnan au quartier de monseigneur le cardinal

— Vous avez ma parole, monsieur, dit d'Artagnan, et voici mon épée.

— Cela me va d'autant mieux, ajouta Rochefort, qu'il faut que je continue mon voyage.

— Si c'est pour rejoindre milady, dit froidement Athos, c'est inutile, vous ne la retrouverez pas.

— Qu'est-elle donc devenue? demanda vivement Rochefort.

— Revenez au camp et vous le saurez.

Rochefort demeura un instant pensif; puis, comme on n'était plus qu'à une journée de Surgères, jusqu'où le cardinal devait venir au-devant du roi, il résolut de suivre le conseil d'Athos et de revenir avec eux.

D'ailleurs, ce retour lui offrait un avantage, c'était de surveiller lui-même son prisonnier.

On se remit en route.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, on arriva à Surgères; le cardinal y attendait Louis XIII. Le ministre et le roi y échangèrent force caresses, se félicitèrent du heureux hasard qui débarrassait la France de l'ennemi acharné qui ameutait l'Europe contre elle. Après quoi, le cardinal, qui avait été prévenu par Rochefort que d'Artagnan était arrêté, et qui avait hâte de l'interroger, prit congé du roi, en l'invitant à venir voir le lendemain les travaux de la digue, qui étaient achevés.

En revenant le soir à son quartier du pont de Pierre, le cardinal trouva debout, devant la porte de la maison qu'il habitait, d'Artagnan sans épée et les trois mousquetaires armés.

Cette fois, comme il était en force, il les regarda sévèrement et fit signe de l'œil et de la main à d'Artagnan de le suivre.

D'Artagnan obéit.

— Nous t'attendrons, d'Artagnan, dit Athos assez haut pour que le cardinal l'entendît.

Son Eminence fronça le sourcil, s'arrêta un instant, puis continua son chemin sans prononcer une seule parole.

D'Artagnan entra derrière le cardinal; et Rochefort derrière d'Artagnan : la porte fut gardée.

Son Eminence se rendit dans la chambre qui lui servait de cabinet, et fit signe à Rochefort d'introduire le jeune mousquetaire.

Rochefort obéit et se retira.

D'Artagnan resta seul en face du cardinal, c'était la seconde entrevue avec Richelieu, et il avoua depuis qu'il avait été bien convaincu que ce serait la dernière.

Richelieu resta debout appuyé contre la cheminée, une table était dressée entre lui et d'Artagnan.

— Monsieur, dit le cardinal, vous avez été arrêté par mes ordres.

— On me l'a dit, monseigneur.

— Savez-vous pourquoi?

— Non, monseigneur, car la seule chose pour laquelle je pourrais être arrêté est encore inconnue de Son Eminence.

Richelieu regarda fixement le jeune homme

— Oh! oh! dit-il, que veut dire ceci?

— Si monseigneur veut m'apprendre d'abord les crimes que l'on m'impute, je lui dirai ensuite les faits que j'ai accomplis.

— On vous impute des crimes qui ont fait choir des têtes plus hautes que la vôtre, dit le cardinal.

— Lesquels, monseigneur? demanda d'Artagnan avec un calme qui étonna le cardinal lui-même.

— On vous impute d'avoir correspondu avec les ennemis du royaume, on vous impute d'avoir surpris les secrets de l'Etat, on vous impute d'avoir essayé de faire avorter les plans de votre général.

— Et qui m'impute cela, monseigneur? dit d'Artagnan, qui se doutait que l'accusation venait de milady; une femme flétrie par la justice du pays, une femme qui a épousé un homme en France et un autre en Angleterre, une femme qui a empoisonné son second mari, et qui a tenté de m'empoisonner moi-même.

— Que dites-vous donc là, monsieur? s'écria le cardinal étonné; et de quelle femme parlez-vous ainsi?

— De milady de Winter, répondit d'Artagnan, oui, de milady de Winter, dont sans doute Votre Eminence ignorait tous les crimes lorsqu'elle l'a honorée de sa confiance

— Monsieur, dit le cardinal, si milady de Winter a commis les crimes que vous dites, elle sera punie.

— Elle l'est, monseigneur.

— Et qui l'a punie?

— Nous.

— Elle est en prison?

— Elle est morte.

— Morte! répéta le cardinal, qui ne pouvait croire à ce qu'il entendait: morte! n'avez-vous pas dit qu'elle était morte?

— Trois fois elle avait essayé de me tuer, et je lui ai pardonné; mais elle a tué la femme que j'aimais, alors,



— Mes amis et moi, nous l'avons jugée et condamnée,

mes amis et moi, nous l'avons prise, jugée et condamnée.

D'Artagnan alors raconta l'empoisonnement de madame Bonacieux dans le couvent des Carmélites de Béthune, le jugement dans la maison isolée, l'exécution sur les bords de la Lys.

Un frisson courut par tout le corps du cardinal, qui cependant ne frissonnait pas facilement.

Mais tout à coup, comme subissant l'influence d'une pensée muette, la physionomie du cardinal, sombre jusqu'alors, s'éclaircit peu à peu et arriva à la plus parfaite sérénité.

— Ainsi, dit-il avec une voix dont la douceur contrastait

avec la sévérité de ses paroles, vous vous êtes constitués juges sans penser que ceux qui n'ont pas mission de punir et qui punissent sont des assassins.

— Monseigneur, je vous jure que je n'ai pas eu un instant l'intention de défendre ma tête contre vous, je subirai le châtiment que Votre Eminence voudra bien m'infliger. Je ne tiens pas assez à la vie pour craindre la mort.

— Oui, je le sais, vous êtes homme de cœur, monsieur, dit le cardinal avec une voix presque affectueuse : je puis donc vous dire d'avance que vous serez jugé, condamné même.



— Tenez, mon cher Athos, voilà, dit-il, qui vous revient tout naturellement. — Page 154

— Un autre pourrait répondre à Votre Eminence qu'il a sa grâce dans sa poche; moi, je me contenterai de vous dire : ordonnez, monseigneur, je suis prêt.

— Votre grâce? dit Richelieu surpris.

— Oui, monseigneur, répondit d'Artagnan

— Et signée de qui?... du roi?...

Le cardinal prononça ces mots avec une singulière expression de mépris.

— Non, de Votre Eminence.

— De moi! Vous êtes fou, monsieur.

— Monseigneur reconnaîtra sans doute son écriture.

Et d'Artagnan présenta au cardinal le précieux papier qu'Athos avait arraché à milady et qu'il avait donné à d'Artagnan pour lui servir de sauvegarde.

Son Eminence prit le papier, et lut d'une voix lente et en appuyant sur chaque syllabe :

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'Etat que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.

« Au camp de la Rochelle, ce 3 août 1628.

« RICHELIEU. »

Le cardinal, après avoir lu ces deux lignes, tomba dans une rêverie profonde, mais il ne rendit pas le papier à d'Artagnan.

— Il médite de quel genre de supplice il me fera mourir, se dit tout bas le Gascon. Eh bien ! ma foi, il verra comment meurt un gentilhomme.

Le jeune mousquetaire était en excellente disposition pour trépasser héroïquement.

Richelieu pensait toujours, roulait et déroulait le papier dans sa main. Enfin, il leva la tête, fixa son regard d'aigle sur cette physionomie loyale, ouverte, intelligente, lut sur ce visage sillonné de larmes toutes les souffrances qu'il avait endurées depuis un mois, et songea, pour la troisième ou quatrième fois, combien cet enfant de vingt ans avait d'avenir et quelles ressources son activité, son courage et son esprit pouvaient offrir à un bon maître.

D'un autre côté, les crimes, la puissance, le génie infernal de milady, l'avaient plus d'une fois épouvanté. Il sentait comme une joie secrète d'être à jamais débarrassé de ce complice dangereux.

Il déchira lentement le papier que d'Artagnan lui avait si généreusement remis.

— Je suis perdu, dit en lui-même d'Artagnan.

Et il s'inclina profondément devant le cardinal en homme qui dit :

— Seigneur, que votre volonté soit faite.

Le cardinal s'approcha de la table, et, sans s'asseoir, écrivit quelques lignes sur un parchemin dont les deux tiers étaient déjà remplis, puis il y apposa son sceau.

— Ceci est ma condamnation, dit d'Artagnan, il m'épargne l'ennui de la Bastille et les lenteurs d'un jugement. C'est encore fort aimable à lui.

— Tenez, monsieur, dit le cardinal au jeune homme, je vous ai pris un blanc seing et je vous en rends un autre. Le nom manque sur ce brevet : vous l'écrirez vous-même.

D'Artagnan prit le papier en hésitant et jeta les yeux dessus.

C'était une lieutenance dans les mousquetaires.

D'Artagnan tomba aux pieds du cardinal.

— Monseigneur, dit-il, ma vie est à vous, disposez-en désormais ; mais cette faveur que vous m'accordez, je ne la mérite pas : j'ai trois amis qui sont plus dignes. .

— Vous êtes un brave garçon, d'Artagnan, interrompit le cardinal en lui frappant familièrement sur l'épaule, charmé qu'il était d'avoir vaincu cette nature rebelle ; faites de ce brevet ce qu'il vous plaira, puisque le nom est en blanc ; seulement rappelez-vous que c'est à vous que je le donne.

— Je ne l'oublierai jamais, répondit d'Artagnan ; Votre Eminence peut en être certaine.

Le cardinal se retourna et dit à haute voix :

— Rochefort

Le chevalier, qui sans doute se tenait derrière la porte, entra aussitôt.

— Rochefort, dit le cardinal, vous voyez M. d'Artagnan ; je le reçois au nombre de mes amis. Ainsi donc, que l'on s'embrasse et que l'on soit sage si l'on tient à conserver sa tête.

Rochefort et d'Artagnan s'embrassèrent du bout des lèvres ; mais le cardinal était là qui les observait de son œil vigilant.

Ils sortirent de la chambre en même temps.

— Nous nous retrouverons, n'est-ce pas, monsieur, dirent-ils.

— Quand il vous plaira, fit d'Artagnan.

— L'occasion viendra, répondit Rochefort.

— Hum ! fit Richelieu en ouvrant la porte.

Les deux hommes se sourirent, se serrèrent la main et saluèrent Son Eminence.

— Nous commencions à nous impatienter, dit Athos.

— Me voilà, mes amis, répondit d'Artagnan, non-seulement libre, mais en faveur.

— Vous nous conterez cela.

— Dès ce soir. Mais, pour le moment, séparons-nous.

En effet, dès le soir même, d'Artagnan se rendit au logis d'Athos, qu'il trouva en train de vider sa bouteille de vin d'Espagne, occupation qu'il accomplissait religieusement tous les soirs.

Il lui raconta ce qui s'était passé entre le cardinal et lui, et tirant le brevet de sa poche :

— Tenez, mon cher Athos, voilà, dit-il, qui vous revient tout naturellement.

Athos sourit de son doux et charmant sourire.

— Ami, dit-il, pour Athos, c'est trop ; pour le comte de la Fère, c'est trop peu. Gardez ce brevet, il est à vous ; hélas ! mon Dieu, vous l'avez acheté assez cher.

D'Artagnan sortit de la chambre d'Athos et entra dans celle de Porthos.

Il le trouva vêtu d'un magnifique habit, couvert de broderies splendides, et se mirant dans une glace.

— Ah ! ah ! dit Porthos, c'est vous, cher ami ; comment trouvez-vous que ce vêtement me va ?

— A merveille, dit d'Artagnan, mais je viens vous proposer un habit qui vous ira mieux encore.

— Lequel ? demanda Porthos.

— Celui de lieutenant aux mousquetaires.

D'Artagnan raconta à Porthos son entrevue avec le cardinal, et tirant le brevet de sa poche :

— Tenez, mon cher, dit-il, écrivez votre nom là-dessus et soyez bon chef pour moi.

Porthos jeta les yeux sur le brevet et le rendit à d'Artagnan au grand étonnement du jeune homme.

— Oui, dit-il, cela me flatterait beaucoup, mais je n'aurais pas assez longtemps à jouir de cette faveur ; pendant notre expédition de Béthune, le mari de ma duchesse est mort, de sorte que, mon cher, le coffre du défunt me tendant les bras, j'épouse la veuve. Tenez, j'essayais mon habit de noces. Gardez la lieutenance, mon cher, gardez.

Et il rendit le brevet à d'Artagnan.

Le jeune homme entra chez Aramis.

Il le trouva agenouillé devant un prie-Dieu, le front appuyé contre son livre d'heures ouvert.

Il lui raconta son entrevue avec le cardinal, et tirant pour la troisième fois son brevet de sa poche :

— Vous, notre ami, notre lumière, notre protecteur invisible, dit-il, acceptez ce brevet ; vous l'avez mérité plus que personne par votre sagesse et vos conseils toujours suivis de si heureux résultats

— Hélas ! cher ami, dit Aramis, nos dernières aventures m'ont dégoûté tout à fait de la vie d'homme d'épée. Cette fois, mon parti est pris irrévocablement : après le siége, j'entre chez les lazaristes. Gardez ce brevet, d'Artagnan ; le métier des armes vous convient ; vous serez un brave et aventureux capitaine.

D'Artagnan, l'œil humide de reconnaissance et brillant de joie, revint à Athos, qu'il trouva toujours attablé et mirant son dernier verre de malaga à la lueur de la lampe.

— Eh bien ! dit-il, et eux aussi m'ont refusé.

— C'est que personne, cher ami, n'en était plus digne que vous.

Il prit une plume, écrivit sur le brevet le nom de d'Artagnan et le lui rendit.

— Je n'aurai donc plus d'amis, dit le jeune homme. Hélas ! plus rien que d'amers souvenirs.

Et il laissa tomber sa tête entre ses mains, tandis que deux larmes roulaient le long de ses joues.

— Vous êtes jeune, vous, répondit Athos, et vos souvenirs amers ont le temps de se changer en doux souvenirs.



ÉPILOGUE.

La Rochelle, privée du secours de la flotte anglaise et de la diversion promise par Buckingham, se rendit après un siége d'un an ; le 28 octobre 1628, on signa sa capitulation.

Le roi fit son entrée à Paris le 28 décembre de la même année. On lui fit un triomphe, comme s'il revenait de vaincre l'ennemi et non des Français.



Planchet obtint de Rochefort le grade de sergent dans le régiment du Piémont. — Page 157.

Il rentra par le faubourg Saint-Jacques sous des arcs de verdure.

D'Artagnan prit possession de son grade. Porthos quitta le service et épousa dans le courant de l'année suivante madame Coquenard. Le coffre tant convoité contenait huit cent mille livres.

Mousqueton eut une livrée magnifique et jouit de la satisfaction qu'il avait ambitionnée toute sa vie ; c'est-à-dire de monter derrière un carrosse doré.

Aramis, après un voyage en Lorraine, disparut tout à coup et cessa d'écrire à ses amis.

On apprit plus tard, par madame de Chevreuse, qui le

dit à deux ou trois de ses amants, que, cédant à sa vocation, il s'était retiré dans un couvent; seulement, on ne sut jamais lequel.

Bazin devint frère lai

Athos resta mousquetaire, sous les ordres de d'Artagnan. jusqu'en 1633. époque à laquelle, en revenant d'un voyage qu'il fit en Roussillon, il quitta aussi le service, sous prétexte qu'il venait de recueillir un petit héritage dans le Blaisois.

Grimaud suivit Athos.

D'Artagnan se battit trois fois avec Rochefort et le blessa trois fois.

— Je vous tuerai probablement à la quatrième, lui dit-il en lui tendant la main pour le relever.

– Il vaut donc mieux pour vous et pour moi que nous en restions là, répondit le blessé. Corbleu ! je suis plus votre ami que vous ne pensez, car, dès la première rencontre, j'aurais pu, en disant un mot au cardinal, vous faire couper le cou

Ils s'embrassèrent, cette fois, mais de bon cœur et sans arrière-pensée.

Planchet obtint de Rochefort le grade de sergent dans le régiment de Piémont.

M. Bonacieux vivait fort tranquille, ignorant parfaitement ce qu'était devenue sa femme, et ne s'en inquiétant guère. Un jour, il eut l'imprudence de se rappeler au souvenir du cardinal. Le cardinal lui fit répondre qu'il allait pourvoir à ce qu'il ne manquât jamais de rien désormais.

En effet, le lendemain M. Bonacieux, étant sorti à sept heures du soir de chez lui pour se rendre au Louvre, ne reparut plus rue des Fossoyeurs.

L'avis de ceux qui se crurent le mieux informés fut qu'il était nourri et logé dans quelque château royal aux frais de Sa généreuse Eminence

FIN DES TROIS MOUSQUETAIRES



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME



